3 1761 07747764 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesdephilo04fele

MÉLANGES.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

312 m

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

PAR M. CH.-M. DE FÉLETZ,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
HOR., *de Art. poet.*, 410.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE. — MÉMOIRES.

PARIS.

GRIMBERT, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE MARADAN,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1828.

280746
16 . 12 . 32

AC
25
F35
t.4

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE

RELIGIEUSE ET MORALE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

HISTOIRE.

SECTION PREMIÈRE.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française; par M. de Châteaubriand.

Bossuet, faisant une analyse rapide d'un ouvrage célèbre dans l'antiquité chrétienne, le livre des *Rétractations* de saint Augustin, s'exprime ainsi : « Son ouvrage des *Rétractations* se réduit à trois « points : car, ou il explique distinctement ce qu'il « avait dit d'une manière confuse et trop générale, « ou il supplée ce qui manque, en ajoutant ce qu'il

« a omis, ou il se reprend et se corrige comme ayant « été dans l'erreur. » N'est-ce pas là l'idée générale, et, pour ainsi dire, l'analyse du travail que M. de Châteaubriand a fait sur le plus ancien, sur le premier de ses ouvrages? Comme l'auteur du livre des *Rétractations*, il explique, il supplée, il développe, mais surtout il se *reprend* sans ménagement, et se *corrige* sans faiblesse. Saint Augustin avait attaché une modeste préface à ce livre précieux qui est resté dans la postérité, et comme un titre de sa gloire et de son génie, et comme un témoignage de ses vertus. La préface que M. de Châteaubriand a placée à la tête de son *Essai sur les Révolutions* réunit à beaucoup de modestie le plus vif intérêt, l'expression des principes les plus nobles et des sentimens les plus généreux. Enfin, pour dernier parallèle entre deux ouvrages si différens pour le sujet et les matières qui y sont traitées, et qui n'ont de ressemblance que dans la sincérité, la bonne foi, la candeur, la modestie de leurs auteurs, et dans cette franche et courageuse censure qu'ils ont exercée sur eux-mêmes, j'observerai que de même que saint Augustin ne rétracte pas toujours dans son livre des *Rétractations*, que quelquefois même il rend, à ce qu'il a dit et écrit, ce témoignage : *Rectissimè dixi;* de même M. de Châteaubriand ne désavoue pas tout ce qu'il a écrit dans son *Essai sur les Révolutions*. Il défend quelquefois les sentimens qu'il y a exprimés, les principes qu'il y a développés, quoique peut-être avec une formule moins tranchante que celle que j'ai rapportée du grand et saint docteur de l'Église.

On ne peut disconvenir qu'un pareil livre, unique,

pour ainsi dire, dans l'histoire des lettres et des écrivains, et avec lequel je n'ai pu trouver qu'une ressemblance assez éloignée dans l'antiquité sacrée, ne soit très-propre à piquer la curiosité des lecteurs, déjà excitée par une foule d'autres circonstances qui s'attachent à cet ouvrage. Cette sévérité d'un auteur envers lui-même, franche, loyale, rigoureuse, que quelquefois même ses amis trouveront sans mesure, et que ses ennemis ne pourront s'empêcher de trouver sans ménagement et sans faiblesse, telle enfin qu'eux-mêmes auraient de la peine à en exercer une plus inflexible, est certainement une singularité très-piquante, ajoutée à une composition très-singulière par elle-même. Quel livre, en effet, que l'*Essai sur les Révolutions !* Quel plan immense, formé par un jeune homme pour ainsi dire au sortir du collége, et au milieu des traverses, du tumulte, des agitations les plus contraires à la méditation et à l'étude! Et comme si ce plan n'eût pas suffi à une imagination ardente, et à un esprit avide de tout connaître, de tout discuter, de tout soumettre à ses investigations et à ses recherches, l'auteur l'étend sans cesse, ou plutôt il ne lui reconnaît aucunes bornes, aucunes limites. Vous croiriez ne rencontrer que l'historien et le politique dans un *Essai sur les Révolutions anciennes comparées avec la Révolution française*, et vous y trouvez le philosophe, le métaphysicien même très-subtil; le littérateur, le critique, le savant, l'érudit, le traducteur, le compilateur, le philologue. Ce n'est point un éloge que je fais, car personne n'est plus partisan que moi de l'unité de plan et de sujet; rien ne me paraît plus opposé au

goût que ce mélange de tous les objets, ni plus contraire à une bonne composition littéraire que cette confusion de matières qui y sont entassées ; mais c'est une chose étonnante que je remarque. Et qu'y a-t-il de plus étonnant que cette érudition immense, et tous ces livres souvent rares et curieux, cités, analysés, souvent traduits par un jeune homme isolé, sans secours, sans bibliothèque, et dans la vie duquel, alors si courte, et passée soit dans la dissipation de Paris, soit dans les forêts et les solitudes du Nouveau-Monde, et parmi des peuples sauvages, soit dans le tumulte des camps, où l'avaient rappelé la guerre, le devoir et l'honneur, il était difficile de trouver quelques instans pour la lecture, la méditation et l'étude!

Assurément, cette érudition est souvent déplacée et hors de propos; elle n'entrait nullement, le plus souvent du moins, dans le plan de l'ouvrage ; et, ce qu'il y a de pis, c'est que le plan lui-même est mauvais, de sorte que l'auteur se trouve entre deux écueils; s'il sort de ce plan, comme il lui arrive continuellement, il fait une composition irrégulière ; s'il s'y renferme, il ne peut que produire un ouvrage systématique, paradoxal, tranchons le mot, en ne ménageant pas plus l'auteur qu'il ne se ménage lui-même, bizarre. Quels rapports, en effet, peut-il y avoir entre les révolutions de quelques peuplades barbares, de quelques cités récemment civilisées, occupant quelques lieues de terrain, et la révolution française? Qu'y a-t-il de commun entre les hommes d'époques si reculées, de mœurs si différentes, de situations si diverses? Mais j'aurais honte d'insister

sur ces idées, après la justice que M. de Châteaubriand en fait dans ses diverses notes. « Pisistrate et « Robespierre, dit-il, Megaclès et Tallien : je de- « mande pardon au lecteur de tout cela ; j'ai plus « souffert que lui en relisant ces pages..... » « Sparte et les jacobins ! » s'écrie-t-il ailleurs. Je ne finirais pas si je rappelais toutes les amendes honorables que l'auteur fait de ces rapprochemens forcés, et toutes les formules de reproche qu'il emploie pour les condamner sincèrement, et quelquefois amèrement.

C'est ôter aux autres le droit de le condamner ; si j'ai moi-même remarqué ce défaut, très-fréquent dans ce livre, et qui sort nécessairement de l'idée première de l'ouvrage, c'est moins pour faire une observation critique, trop facile, et faite d'avance, que pour faire remarquer les dédommagemens précieux et les compensations heureuses que le lecteur trouvera très-souvent à ce défaut capital du livre, et à ce tort grave de l'auteur. Sans doute les rapprochemens sont singuliers, forcés, bizarres ; mais on aime à suivre les efforts d'un esprit supérieur et plein de ressources, qui tâche de les rendre vrais, justes, naturels. Ces efforts produisent des idées souvent bien ingénieuses, quelques aperçus très-lumineux ; et des détails particuliers, pleins de vérité et de justesse, sortent de cet ensemble faux ou paradoxal. Assurément Darius, fils d'Hystaspe, ne ressemble pas beaucoup à Joseph II, empereur d'Autriche, ni à Léopold, son frère et son successeur ; et M. de Châteaubriand ne s'épargne pas plus ici qu'ailleurs. « Je suis tellement « choqué, dit-il, de ces comparaisons, que, toujours

« promettant de ne plus en parler, je ne puis m'en « taire. Quel insigne parallèle veux-je établir entre « l'Allemagne et la Perse antique, entre les Perses « et les Allemands, entre Léopold et Darius ? Pour « m'infliger la seule peine que ces parallèles méri- « tent, il suffit de rapprocher les noms. » Mais que de traits ingénieusement rassemblés pour établir cependant des points de ressemblance ! La guerre médique, principal événement du règne de Darius, et la guerre contre les Brabançons révoltés, qui termina le règne et la vie, et hâta peut-être la mort de Joseph II, ont la même origine et la même cause, des réformes religieuses. Darius veut réprimer l'autorité des Mages ; Joseph veut réformer des couvens et s'emparer de leurs biens. Le premier de ces deux événemens a une grande influence sur les révolutions et l'affranchissement de la Grèce ; le second sert merveilleusement les desseins des révolutionnaires français, et leur prépare de faciles triomphes. Une guerre contre les Scythes ralentit les efforts de Darius dans la Médie, l'Ionie, l'Asie-Mineure et la Grèce ; une campagne difficile et peu décisive contre les Turcs avait retardé la décision et affaibli les préparatifs de Joseph et de Léopold contre la révolution française. Ces rapprochemens sont certainement neufs et piquans : comme une foule d'autres, ils attestent une grande connaissance de l'histoire et un esprit qui, doué d'une puissante faculté de réfléchir sur les faits, en abuse quelquefois.

Il n'y a peut-être pas beaucoup de ressemblance entre les Scythes et les Suisses. Mais qui voudrait se plaindre que M. de Châteaubriand ait voulu en dé-

couvrir, et ait comparé les deux peuples ? Qui voudrait retrancher de son livre les trois ou quatre chapitres, où, décrivant les âges d'or, d'airain et de fer de la Scythie et de la Suisse, il peint les Scythes sauvages et heureux, les Suisses vertueux et pauvres; les Scythes écoutant les leçons et la philosophie d'Anacharsis, et perdant leur ignorance, leur simplicité, et quelques autres vertus encore; les Suisses suivant la même marche et les mêmes progrès, instruits par quelques-uns de leurs compatriotes et de leurs voisins ; enfin, la Scythie et la Suisse corrompues et soumises à la fatale influence des révolutions de la Grèce et de la France ? Ces tableaux, les premiers surtout, sont pleins de charmes, quelque subtils et forcés que soient les parallèles. L'auteur les termine par ces réflexions dont il s'accuse dans une note, à notre avis bien sévère, mais qui, à travers une teinte d'humeur et de chagrin bien pardonnable dans la situation particulière où il était, et dans la situation générale des affaires, paraissent assez justes et sont très-piquantes. « Ce fut le sort des anciens « habitans du Danube, et de ceux de l'Helvétie, « de se distinguer au temps de l'innocence par les « mêmes qualités, la fidélité et la simplesse, et par « les mêmes vices au jour de la corruption, l'amour « du vin et la soif de l'or. Ces deux peuples combat- « tirent à la solde des monarques pour des querelles « autres que celles de la patrie. Neutres dans les « grandes révolutions des États qui les environnaient, « ils s'enrichirent des malheurs d'autrui... Soumis « en tout à la même fatalité, ils durent la perte de « leurs mœurs aux peuples anciens et modernes

« qui ont eu le plus de ressemblance, les Athéniens « et les Français. A la fois l'objet de l'estime et des « railleries de ces deux peuples satiriques, le mon- « tagnard des Alpes et le pasteur de l'Ister apprirent « à rougir de leur simplicité dans Paris et dans Athè- « nes. Bientôt il ne resta plus rien de leur antique « vertu brisée sur l'écueil des révolutions. La tra- « dition seule s'en élève encore dans l'histoire, « comme on aperçoit les mâts d'un vaisseau qui a fait « naufrage. »

On voit que M. de Châteaubriand est bien rigoureux à lui-même, lorsqu'il condamne de pareilles réflexions, et ce n'est pas le seul exemple de cette extrême sévérité. En parlant des antiques révolutions qui firent passer les divers peuples de la Grèce du gouvernement monarchique à l'état républicain, il avait observé que c'étaient l'aristocratie, les riches et les nobles qui les premiers avaient provoqué ces importans changemens politiques; et, passant de cette observation particulière à une observation générale, il avait dit : « C'est un trait commun à toutes les ré- « volutions, dans le sens républicain, qu'elles ont « rarement commencé par le peuple. » Il est assurément très-permis d'observer un fait constant dans l'histoire des nations; toutefois, comme les prétendus amis du peuple, les démagogues, ceux dont tous les sentimens politiques consistent dans la haine de toute hiérarchie sociale, pourraient abuser de cette phrase, plus encore de quelques autres qui la suivent, M. de Châteaubriand la développe et l'explique dans cette excellente note : « Je fais le procès de « l'aristocratie avec trop de rigueur. Pourquoi l'a-

« ristocratie est-elle disposée à mettre des obstacles « au pouvoir d'un seul? C'est que dans son principe « naturel est la liberté, comme le principe naturel « de la démocratie est l'égalité. Aussi voyons-nous « que les rois qui aspirent au despotisme détestent « l'aristocratie, et qu'ils recherchent la faveur popu- « laire, laquelle ils sont sûrs d'obtenir en sacrifiant « les riches et les nobles au principe de l'égalité. Si « l'aristocratie a souvent attaqué la puissance sou- « veraine, c'est encore plus souvent la démocratie « qui a livré la liberté à cette puissance. Mais re- « marquez qu'aussitôt que le monarque est parvenu « au despotisme par le peuple, il ne veut plus du « peuple, et retourne à l'aristocratie qu'il a pros- « crite; car, si le peuple est bon pour faire usurper « la tyrannie, il ne vaut rien pour la maintenir. »

En général, M. de Châteaubriand n'a point d'abjuration à faire de ses principes politiques. Il se montre toujours, dans les écrits de sa première jeunesse, comme dans ceux de la réflexion, de l'expérience et de la maturité de l'âge, ennemi du despotisme et de la servitude, ami de la liberté et de la subordination aux lois. Toujours plein de tolérance pour les opinions et même les erreurs des hommes, il nomme souvent avec honneur des personnages jetés dans les rangs les plus opposés, et c'est une vertu bien rare, surtout dans les temps de troubles ou de faction, où le malheur rend les hommes ordinaires exclusifs et injustes. Mais, plein d'indignation contre l'injustice, l'oppression et les crimes politiques, il les flétrit sous quelque bannière qu'il les rencontre, et ces sentimens généreux le rendent

toujours éloquent. Cet *Essai sur les Révolutions*, qui était aussi pour l'auteur un essai dans l'art d'écrire, révèle déjà un grand écrivain. Sans doute le style en est inégal, trop souvent vague dans les premiers chapitres, et gâté ou par de faux ornemens ou par des néologismes. C'est dans ces premiers chapitres, qu'on lit *s'harmonier*, pour se mettre en harmonie des talens dont l'homme est *dignifié;* des mœurs qui *fluent* des gouvernemens, des esprits *raréfiés* au feu de l'enthousiasme. Mais, quand on a un vrai talent, l'art d'écrire s'apprend bien vite. Bientôt les taches disparaissent, et de vraies beautés de style les remplacent; le progrès est sensible dans le premier volume de l'*Essai*, et je suis persuadé que le second, qui va paraître incessamment, sera, sous le rapport de l'élocution et du style, comparable aux belles productions de M. de Châteaubriand.

Moins heureux dans ses sentimens religieux que dans les sentimens politiques, l'auteur de l'*Essai* ne peut pas se vanter de la même constance. Il n'eût pas fait, il y a trente ans, la profession de foi si belle, si franche et si loyale, qu'il fait aujourd'hui dans la préface dont il a orné cet ouvrage. Il se montre en effet, dans cet ouvrage, tantôt religieux, tantôt irréligieux, quelquefois obscur, énigmatique, inintelligible. « Qu'est-ce que j'ai voulu dire? se de-« mande-t-il à lui-même dans un de ces endroits « où effectivement le texte est peu clair; en vérité, « je n'en sais rien. » Veut-on cependant, dans ce livre même, dans l'ancien texte, et non dans une note de la nouvelle édition, les tendres accens d'une âme religieuse? Les Athéniens sont en proie à tous

les maux des factions, des révolutions, et des cruautés et des crimes qui en sont la suite; ils consultent un sage. « Épiménide, dit M. de Châteaubriand, « bâtit des temples aux dieux, leur offrit des sacri- « fices, et versa le baume de la religion dans le se- « cret des cœurs. Il ne traitait point de superstition « ce qui tend à diminuer le nombre de nos misères; « il savait que la statue populaire, que le pénate « obscur qui console le malheureux est plus utile « à l'humanité que le livre du philosophe qui ne « saurait essuyer une larme. » Voilà, du moins, le mépris d'une philosophie irréligieuse, et la touchante expression de sentimens religieux : il n'y a pas loin de là à des sentimens chrétiens.

Mais cette philosophie, ici et dans beaucoup d'autres endroits du même livre, méprisée; ces philosophes, dont la main et les écrits n'avaient pas le pouvoir *d'essuyer une larme*, cette philosophie et ces philosophes, qui avaient corrompu et les Scythes et les Suisses, avaient été lus, médités, quelques-uns même connus personnellement par l'auteur. Leurs principes et leurs doctrines, qui ont exercé tant d'influence sur toutes les générations nées et élevées dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, avaient dû vivement frapper une jeune imagination pleine d'ardeur, et un cœur plein d'enthousiasme, et les séduire par la nouveauté et la hardiesse des opinions, les prestiges du talent et de l'éloquence, et l'expression ou fastueuse, ou sincère d'amour de l'humanité, et de zèle pour le bonheur des hommes. L'un d'eux, surtout, avait fait une vive impression sur l'esprit et l'âme de M. de Châteaubriand : c'était J.-J.

Rousseau, le plus éloquent de tous. Plusieurs pages de l'*Essai sur les Révolutions* étaient empreintes de l'admiration que ce grand écrivain et cet habile sophiste avait inspirée au jeune écrivain. M. de Châteaubriand, mûri par l'âge et la réflexion, devenu lui-même un écrivain du premier ordre, a voulu voir si les écrits de Rousseau « justifieraient, au tribunal « de la raison mûrie, et de son goût formé, l'en- « thousiasme qu'ils lui inspirèrent dans sa première « jeunesse; » il les a donc relus, et il les juge avec une grande justesse, une impartialité remarquable, et un talent supérieur. Les quatre pages où est contenu ce jugement suffiraient seules pour recommander un livre. C'est un modèle de critique littéraire : l'excès de l'admiration que l'illustre auteur se reproche, ne le jette point dans un excès contraire, quoi qu'on en ait dit, ou d'après de faux rapports, ou d'après une lecture distraite et légère. Je voudrais mettre ce jugement sous les yeux du lecteur; mais je ne puis lui en donner qu'un fragment, celui qui a pour sujet les *Confessions*.

« Je ne me reproche pas mon enthousiasme pour « les ouvrages de Rousseau; je conserve en partie « ma première admiration, et je sais à présent sur « quoi elle est fondée. Mais si j'ai dû admirer *l'écri-* « *vain*, comment ai-je pu excuser *l'homme?* Com- « ment n'étais-je pas révolté des *Confessions* sous le « rapport des faits? Eh quoi! Rousseau a cru pou- « voir disposer de la réputation de sa bienfaitrice! « Rousseau n'a pas craint de rendre immortel le « déshonneur de madame de Warens! Que, dans « l'exaltation de sa vanité, le citoyen de Genève se

« soit considéré comme assez élevé au-dessus du vul-
« gaire pour publier ses propres fautes (je modère
« mes expressions), libre à lui de préférer le bruit
« à l'estime. Mais révéler les faiblesses de la femme
« qui l'avait nourri dans sa misère, de la femme qui
« s'était donnée à lui ! mais croire qu'il couvrira
« cette odieuse ingratitude par quelques pages d'un
« talent inimitable ; croire qu'en se prosternant aux
« pieds de l'idole qu'il venait de mutiler, il lui ren-
« dra ses droits aux hommages des hommes, c'est
« joindre le délire de l'orgueil à une dureté, une sté-
« rilité de cœur dont il y a peu d'exemples. J'aime
« mieux supposer, afin de l'excuser, que Rousseau
« n'était pas toujours maître de sa tête. Mais alors
« ce maniaque ne me touche point ; je ne saurais
« m'attendrir sur les maux imaginaires d'un homme
« qui se regarde comme persécuté, lorsque toute la
« terre est à ses pieds ; d'un homme à qui l'on rend
« peut-être plus qu'il ne mérite. Pour que la perte
« de la raison puisse inspirer un vive pitié, il faut
« qu'elle ait été produite par un grand malheur,
« ou qu'elle soit le résultat d'une idée fixe, géné-
« reuse dans son principe. Qu'un auteur devienne
« insensé par les vertiges de l'amour-propre ; que
« toujours en présence de lui-même, ne se perdant
« jamais de vue, sa vanité finisse par faire une plaie
« incurable à son cerveau, c'est de toutes les causes
« de folie celle que je comprends le moins, et à la-
« quelle je puis le moins compatir. »

Art. II.

Si l'on compare le second volume de l'*Essai sur les Révolutions* avec le premier, on y trouvera sans doute beaucoup de ressemblances, d'abord parmi les idées politiques toujours constantes et fixes, toujours nobles et généreuses dans tous les ouvrages de M. de Châteaubriand ; ensuite dans les idées religieuses, également incertaines, également incohérentes dans les deux volumes, et offrant dans tous les deux un mélange de bons et de mauvais principes, de sentimens excellens et de sentimens très-répréhensibles ; enfin toutes les contradictions qui doivent naître d'une âme naturellement religieuse, d'une éducation religieuse, et d'un esprit égaré par les opinions dominantes de son temps, par les écrits et les systèmes des plus célèbres écrivains de son siècle, trop éclairé toutefois, trop fort, trop élevé pour ne pas voir à chaque instant la vanité de ces systèmes, et le danger de ces opinions. On y trouvera surtout l'heureuse ressemblance d'erreurs noblement reconnues, souvent énergiquement et éloquemment réfutées, et quelquefois, ce qui est d'un courage plus grand et plus difficile, flétries par le sarcasme et le mépris, et livrées par leur auteur à la risée de ses lecteurs.

Mais on y remarquera beaucoup de différences aussi, et elles sont à l'avantage du second volume. La multiplicité prodigieuse de sujets traités par l'auteur, et d'idées et de vues, ou indiquées, ou développées par lui, y est plus grande encore que dans le premier, où elle était déjà trop grande ; mais elle y produit

moins de confusion, parce que ces vues et ces idées sont plus homogènes, et appartiennent toutes à l'ordre politique, moral et religieux. Il n'y a plus ce mélange de littérature singulière qui détournait l'esprit de la route où il s'était engagé, et l'accablait de plus en plus en ajoutant à de bizarres rapprochemens des rapprochemens non moins bizarres et d'une autre nature. Ce qui est dans le second volume est plus en propre à M. de Châteaubriand. Son esprit riche, fécond, et, s'il est permis de parler ainsi, plein de luxe et d'exubérance, ne va plus chercher de vains remplissages dans des traductions de vers orphiques, de fragmens de Pythagore et de Simonide, ou de productions germaniques, ou dans des citations de productions indigènes plus récentes, trop récentes même, et flétries dès leur origine par les excès qui les ont accompagnées, et les souvenirs qu'elles rappellent. Le système des comparaisons avec la révolution française y est plus rare; il est souvent et heureusement mis en oubli : quand il se reproduit, il est moins forcé, plus naturel. Enfin, d'un volume à l'autre, le style de l'auteur a fait des progrès qui étonnent. On trouvera bien encore dans ce second volume des expressions heurtées, des anglicismes, des latinismes, quelques néologismes. Mais la pensée est toujours exprimée avec netteté, souvent avec éclat; l'imagination colore le langage qui devient nombreux, harmonieux, périodique; ses figures nobles, hardies, brillantes, lui donnent du mouvement, de l'élévation, de la variété, et je ne crains pas de dire que si, parmi tant de belles pages que nous offrent les ouvrages de M. de Châteaubriand, il s'agissait

de choisir les plus belles, il ne faudrait pas exclure, pour les trouver, ce second volume, et il serait juste de le joindre à tant d'autres volumes où on les rechercherait; et on en trouverait un si grand nombre!

Dans les endroits même où l'auteur continue son système de rapprochemens et de rapports entre les révolutions anciennes et la révolution française, arrivé du moins à des époques de l'histoire ancienne moins éloignées, mieux et plus généralement connues, infiniment plus intéressantes, ses tableaux en acquièrent aussi infiniment plus d'intérêt. Dans quelque cadre qu'une âme et une imagination telle que la sienne renferment les beaux jours de la Grèce, les combats de Marathon, de Salamine et de Platée, les siècles de Périclès et d'Alexandre; à quelque sujet qu'il les rattache, dans quelque ordre d'idées qu'il nous en parle, il est toujours sûr de nous attacher et de nous émouvoir. Qui ne se laisserait entraîner aux pensées généreuses de l'auteur, lorsque, comparant les journées de Platée et de Fleurus (toutefois en n'admettant pas la comparaison, qu'il n'admet lui-même qu'avec de justes restrictions), il dit, après avoir rapidement jeté une réflexion philosophique contre la guerre et ses horreurs : « Mais des citoyens « s'ébranlant, au moment de la charge, contre une « horde de conquérans; d'un côté, des fers ou un « anéantissement politique par un démembrement, « de l'autre, la liberté et la patrie : si jamais quelque « chose de grand a mérité d'attirer les yeux des « hommes, c'est sans doute un tel spectacle. On le « retrouve à Platée et à Fleurus, mais en des degrés « fort différens. Les Français sans mœurs ayant si-

« gnalé leur révolution par les crimes les plus énor-
« mes, n'offrent pas le touchant spectacle des Grecs
« innocens et pauvres, d'ailleurs infiniment plus
« exposés que les premiers. Athènes n'existait plus ;
« un camp sacré renfermait tout ce qui restait des
« fils, des pères, des dieux de la patrie ; desséchés
« par le souffle stérile de la servitude, une terre in-
« dépendante ne promettait plus de subsistance en
« cas de revers. Mais les héros de Platée s'embarras-
« saient peu de l'avenir. Prêts à faire un dernier
« sacrifice de sang à Jupiter libérateur, qu'avaient-
« ils besoin de s'enquérir s'ils auraient pu vivre de-
« main esclaves, lorsqu'ils étaient résolus de mourir
« aujourd'hui libres ? »

Mais voici qui n'est pas une comparaison plus ou moins naturelle, un rapprochement plus ou moins forcé ; c'est bien mieux : c'est une prédiction ; c'est une vue d'homme d'État ; et cette vue politique est en même temps très-morale. Dans cette Athènes, pour qui M. de Châteaubriand vient d'exprimer et d'inspirer tant d'intérêt, les mœurs s'altèrent, la prospérité les corrompt ; ce ne sont plus les Grecs de Platée ; et Athènes, à peine échappée à la conquête, veut devenir conquérante ; elle veut asservir l'Égypte, Carthage, la Sicile. C'est ainsi que la république française, contente d'abord des limites du Rhin, veut les franchir, et ne sait plus où elle les fixera. « Mais, dit M. de Châteaubriand, lorsque
« Athènes se flatta de conquérir le monde, le jour qui
« devait la livrer à Lysandre était venu. » N'était-ce pas annoncer les destinées de la république française ? N'était-ce pas prédire Buonaparte ?

On ne mettra pas sans doute, au nombre des parallèles peu justes et des rapprochemens forcés, ceux que fait M. de Châteaubriand entre trois monarques infortunés, Agis, Charles Ier et Louis XVI. Ces parallèles se continuent dans la suite de plusieurs chapitres, tous du plus puissant et du plus touchant intérêt. Aux récits pathétiques de l'histoire se mêlent les réflexions de l'écrivain plein d'âme et de sensibilité; la douleur et la pitié sont portées au plus haut degré, mais on ne peut rien en extraire; il faut lire le morceau tout entier dans l'ouvrage. M. de Malesherbes devait trouver sa place au milieu de ces grandes infortunes, auxquelles seront éternellement mêlés son nom et sa gloire. M. de Châteaubriand, qui pouvait moins qu'un autre l'oublier, célèbre cette gloire, et son pinceau suffirait à la rendre immortelle : il y rattache, par un mot plein d'âme et de délicatesse, la mémoire de son frère, immolé avec le vertueux vieillard dont il avait épousé la petite-fille. « D'au- « tres », dit-il dans l'amertume de sa douleur, et parmi les vœux et les hommages qu'il adresse aux mânes du défenseur de Louis XVI, « d'autres, « plus heureux que moi, ont mêlé leur sang au « vôtre! »

Les tristes sujets de la révolution menaient naturellement M. de Châteaubriand au triste épisode des émigrés : il y était même conduit par son parallèle avec les révolutions anciennes; car les anciens ont eu leurs émigrés aussi. Dans tous les temps de dissensions civiles, l'insolence, l'intolérance et les crimes de la faction dominante, ont dû produire de semblables résultats. Lorsque trente mauvais citoyens

d'Athènes, que la postérité a flétris du nom des *trente tyrans*, établirent dans leur patrie une domination cruelle, une foule d'Athéniens abandonnèrent cette ville livrée à l'oppression, au meurtre et aux forfaits de tout genre, et se réfugièrent dans les villes et les républiques voisines. Mais dans tous les temps les tyrans se ressemblent. Critias, le plus fougueux des trente, et ses collègues, exigèrent de ces républiques et de ces villes qu'elles ne donnassent point asile aux émigrés athéniens : ceux-ci se rassemblent sous la conduite de l'un d'eux, Thrasybule; ils attaquent le Pirée, s'en emparent, battent les troupes des trente, tuent Critias, et rétablissent l'ancien gouvernement d'Athènes. Les émigrés furent moins heureux sans doute; mais en quoi furent-ils plus coupables? Dira-t-on que *les tyrans* de la Convention et du club des jacobins étaient plus doux et plus aimables que *les trente tyrans* d'Athènes? Aussi M. de Châteaubriand dit-il admirablement, en commençant son chapitre sur les *émigrés* : « Je me suis « fait une question en écrivant le règne des trente : « Pourquoi élève-t-on Thrasybule aux nues? et « pourquoi ravale-t-on les émigrés français au plus « bas degré? Le cas est rigoureusement le même. « Les fugitifs des deux pays, forcés à s'exiler par la « persécution, prirent les armes sur des terres étran- « gères, en faveur de l'ancienne constitution de leur « patrie. Les mots ne sauraient dénaturer les choses : « que les premiers se battissent pour la démocratie, « les seconds pour la monarchie, le fait reste le « même en soi. Ces différences d'opinions sur des « objets semblables naissent de nos passions : nous

« jugeons le passé selon la justice, le présent selon « nos intérêts. »

Dans cet excellent chapitre sur l'émigration, M. de Châteaubriand, qui l'écrit sur une terre étrangère, se plaint surtout de l'injustice des étrangers envers les émigrés; il a pu voir depuis, que quelques-uns de ses compatriotes ne sont pas plus justes. « Un bon « étranger, dit-il, au coin de son feu, dans un « pays bien tranquille, sûr de se lever le matin comme « il s'est couché le soir, en possession de sa fortune, « la porte bien fermée, des amis au dedans et la « sûreté au dehors, prononce, en buvant un verre « de vin, que les émigrés français ont tort, et qu'on « ne doit jamais quitter sa patrie. » Mais, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, avec l'accent d'un sentiment profond et d'une éloquence touchante : « C'est « au malheur à juger du malheur; le cœur grossier « de la prospérité ne peut comprendre les sentimens « délicats de l'infortune. » Plus loin, dans le chapitre qu'il adresse *aux infortunés*, et qu'on peut bien regarder comme la suite et le complément du chapitre sur les émigrés, M. de Châteaubriand dit plus encore; il observe que la prospérité ne veut pas même entendre les plaintes et les gémissemens de l'infortune; elle en est ennuyée, importunée, épouvantée, et il revêt cette pensée, que lui arrachent de tristes réflexions et une triste expérience, de cette image brillante : « La prospérité est une statue d'or, dont les « oreilles ressemblent à ces cavernes sonores dé- « crites par quelques voyageurs : le plus léger soupir « s'y grossit en un son épouvantable. »

On voit quel sentiment de tristesse règne au cœur

de l'écrivain. Cette tristesse, si bien justifiée à cette époque et dans sa position, va jusqu'au dégoût le plus complet de la société et des hommes ; même jusqu'au désespoir d'un avenir meilleur parmi eux ; jusqu'au mépris de toutes les classes irrémédiablement corrompues et par leurs passions et par leurs institutions, et même par leurs lumières ; jusqu'à une misanthropie enfin tellement violente, qu'on n'a jamais médit plus fortement, de la race humaine, depuis l'Athénien Timon, jusqu'à un penseur de nos jours qui termine toutes ses diatribes contre les hommes et contre les femmes, par cette pensée qu'il donne comme le résumé de toutes les autres : « En vérité, le genre « humain n'est pas bon à prendre avec des pin- « cettes. » Ce n'est pas du moins dans ce style qu'invective M. de Châteaubriand. Un très-grand nombre des chapitres de son ouvrage est empreint de cette misanthropie qu'il condamne, de manière à ne plus laisser rien à faire à ceux qui la désapprouvent le plus, et dont il fait une sévère justice dans ses notes. Mais elle se répand à grands flots dans le LXX^e^ chapitre qui termine la première partie de l'*Essai*, et qui a pour titre : *Sujets et Réflexions détaillés.* « Voilà, dit l'auteur lui-même dans une note de « cette nouvelle édition, voilà certes un des plus « étranges chapitres de tout l'ouvrage, et peut-être « un des morceaux les plus extraordinaires qui soient « jamais échappés à la plume d'un écrivain ; » et, après avoir fait de ce morceau singulier une censure que de la part de tout autre on pourrait appeler amère, il dit avec vérité : « Mais cette exécution « achevée, je dois dire aussi avec la même impar-

« tialité qu'il y a dans ce chapitre insensé une ins-
« piration, de quelque nature qu'elle soit, qu'on
« ne retrouve dans aucune autre partie de mes ou-
« vrages. » Voici comment il termine ce chapitre extraordinaire, et l'on verra que, dans les excès d'un cœur malade et d'une imagination blessée, il reste toujours attaché à la monarchie : « O mes conci-
« toyens ! dit-il, vous qui gouvernez cette patrie
« toujours si chère à mon cœur, réfléchissez ;.....
« rendez le bonheur à la France, en la rendant à la
« monarchie, où la force des choses vous entraîne.
« Mais si vous persistez dans vos chimères, ne vous
« abusez pas ; vous ne réussirez jamais par le mo-
« dérantisme. Allons, exécrables bourreaux, en
« horreur à vos compatriotes, en horreur à toute la
« terre, reprenez le système des jacobins ; tirez de
« leurs loges vos guillotines sanglantes, et, faisant
« rouler les têtes autour de vous, essayez d'établir
« dans la France déserte votre affreuse république,
« comme la Patience de Shakspeare, assise sur un
« monument et souriant à la douleur ! » Il y a là une verve d'indignation exprimée avec la plus haute éloquence.

Ami de la monarchie, ennemi des révolutions, et surtout des révolutions subites, partisan des progrès de la civilisation et des esprits, M. de Châteaubriand veut que la réflexion et le temps soient les élémens nécessaires des réformes qu'il est quelquefois utile et nécessaire d'apporter dans les gouvernemens ; et il exprime cette pensée salutaire et ces idées d'ordre, par une figure brillante et juste. « Un gouvernement
« est-il mauvais,..... laissons agir le temps ; il y

« remédiera. Les corps politiques, quand on les « abandonne à eux-mêmes, ont leurs métamorphoses « naturelles, comme les chrysalides. Long-temps « l'animal, entouré des chaînes qu'il s'est lui-même « forgées, languit dans le sommeil de l'abjection, « sous l'apparence la plus vile, lorsqu'un matin, aux « regards surpris, il perce les murs de sa prison, et, « déployant deux ailes brillantes, s'envole dans les « champs de la liberté. Mais si, par une chaleur « factice, vous cherchez à hâter le phénomène, sou- « vent le ver meurt dans l'opération délicate ; et, au « lieu de reproduire la vie et la beauté, il ne vous « reste qu'un cadavre et des formes hideuses. » Dans une note de la nouvelle édition, sur ce passage, M. de Châteaubriand dit : « L'image est peut-être trop pro- « longée, mais elle renferme une grande vérité : il « n'y a de révolution durable que celle que le temps « amène graduellement et sans efforts. » Je défen- drai l'auteur contre lui-même. Je n'admets de sa note que la partie qui approuve et confirme ; la censure me paraît trop sévère, et il n'y a, ce me semble, rien à retrancher dans l'heureuse image qu'il a em- ployée pour rendre plus sensible une grande vérité politique.

Sans doute, à ces idées si justes, si sensées, si nobles, si élevées, sont mêlées beaucoup d'idées fausses et dangereuses. Telles sont entre autres celles qui dominent dans les chapitres sur le christianisme et sur le clergé ; je dis qui dominent, car elles n'y règnent pas continuellement et sans contradiction. Des sentimens religieux, des sentimens généreux s'é- chappent souvent de son noble cœur, et combattent

les préjugés et les préventions de son esprit. Je ne m'étendrai point sur cette partie de l'ouvrage : elle est, comme on croit bien, accompagnée de notes qui l'expient ; et le *Génie du Christianisme* tout entier n'est-il pas une note sublime contre quelques mauvaises pages de l'*Essai sur les Révolutions ?*

La philosophie, dans tous les temps, alliée ou ennemie de la religion, a des rapports constans avec elle, soit qu'elle affermisse, soit qu'elle ébranle les fondemens de la croyance, soit qu'elle alimente ou dessèche dans les cœurs le sentiment religieux. M. de Châteaubriand est donc amené par son sujet à parcourir les divers systèmes de philosophie anciens et modernes, qui n'ont pas été sans influence dans les révolutions anciennes et modernes. « L'explication « de ces systèmes, dit-il dans une note, a paru aux « critiques du temps prouver quelque lecture ; « j'aimais passionnément la métaphysique ; mais que « n'aimais-je pas? Je me plaisais à l'algèbre comme à « la poésie, et j'avais pour l'érudition historique le « goût d'un véritable bénédictin. » Ce goût, d'un membre de la congrégation de Saint-Maur, se reproduit pour ainsi dire à chaque page de l'*Essai :* le nombre des ouvrages lus, consultés, cités, est prodigieux. J'avoue que j'ai eu la curiosité de vérifier l'exactitude de quelques-unes de ces citations et de quelques anciens faits historiques peu connus, mais je n'ai pu trouver l'auteur en défaut. Il me semble toutefois, et j'espère que M. de Châteaubriand pensera comme moi, que la revue de ces systèmes philosophiques est bien incomplète ; l'analyse de la philosophie de Descartes ne m'a pas paru non plus

très - exacte ; M. de Châteaubriand, qui ne flatte ni les individus, ni les peuples, écrivant à Londres, attribue l'invention du calcul différentiel à Leibnitz ; c'était choquer l'orgueil national des Anglais, qui attribuent cette invention à Newton. Fontenelle est moins décisif : mais comme, dans l'éloge de Newton, il lui avait attribué cette savante et importante découverte, ne pouvant la reprendre pour la redonner à Leibnitz dans l'éloge de ce grand philosophe, il se contente de dire, après avoir rassemblé toutes les preuves que pouvaient donner en sa faveur les partisans les plus déclarés : « On conclura de tout ceci que, si M. Leib-« nitz n'a pas découvert le calcul des infiniment « petits, il s'en faut infiniment peu. »

Parmi les connaissances si multipliées et si variées que suppose l'*Essai sur les Révolutions*, il en est une que peut-être on eût contestée à son auteur, ou du moins sur laquelle il était possible de croire que ses études, ses réflexions et ses méditations n'avaient pas porté : c'est celle des finances. M. de Châteaubriand en raisonne cependant en plus d'un endroit de cet ouvrage ; et je dirais qu'il en raisonne très-bien, si mon suffrage à cet égard était de quelque poids. C'est donc moins pour lui faire honneur de cette connaissance, que j'en parle, que pour citer cette phrase qu'il met aujourd'hui en note, et dont tout le monde sentira si bien la vérité et la justice : « Je ne sais, « dit-il, si j'aurais été un bon ministre des finances, « mais j'aurais pu avoir du moins cette ressemblance « avec M. Pitt : l'État eût peut-être été obligé de « faire les frais de mon enterrement. » Voilà ce que M. de Châteaubriand peut dire à ses amis et à ses

ennemis, et qui ne sera contesté ni par les uns, ni par les autres.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

L'histoire de la grandeur et de la décadence des Romains n'est pas la production la plus célèbre de Montesquieu, mais c'est peut-être la mieux composée, et la plus parfaite ; ce n'est pas son premier titre de gloire, mais c'est celui qui a été le moins contesté, et qui a essuyé le moins d'objections sérieuses et de critiques fondées. Le sublime auteur du *Discours sur l'histoire universelle* lui avait seul offert dans quelques pages le modèle de cette histoire critique, philosophique et politique : seul, par la vigueur du pinceau, il lui est resté supérieur, et Montesquieu ne le cède qu'à Bossuet, qui ne le cède à personne. Les matériaux de son ouvrage étaient dispersés dans les nombreux historiens qui ont écrit l'histoire de la république romaine, celle des Césars, des empereurs, des empires d'Orient et d'Occident, et des peuples barbares qui les envahirent l'un et l'autre ; mais combien il fallait de talens pour rassembler et lier ainsi ces matériaux! quelques recherches qu'ait exigées un pareil ouvrage, quelques connaissances historiques qu'il suppose, ce n'est pas un effort de patience et de mémoire qu'on y admire, c'est un effort de raison, de jugement, de critique et de génie. Quel art de suppléer au silence des historiens! quelle sagacité dans les conjectures! quelle pénétration qui ne laisse rien échapper de ce qui a contribué à établir, à consoli-

der, à étendre, à agrandir, et ensuite à saper, à ébranler, à ruiner et à renverser la puissance des Romains! Semblable à un habile architecte qui, assis sur les débris d'une pyramide d'Égypte, en considérant les décombres informes dont il est environné, devinerait quelles ont dû être les proportions et les dimensions de ce vaste et superbe édifice, quel fut le plan de l'artiste qui présida à sa construction, Montesquieu, en comparant ce que les différens auteurs nous ont laissé sur les lois, les coutumes, le caractère et la politique des Romains, a deviné les principes et les causes qui rendirent ce peuple le maître de l'univers, et celles qui le dégradèrent ensuite jusqu'au point de devenir tributaire, et enfin esclave de quelques hordes barbares.

Comme les causes *générales* de la grandeur et de la décadence d'un peuple sont applicables à tous les peuples, il est certain que l'ouvrage de Montesquieu est intéressant, non-seulement parce qu'il nous fait connaître le passé, mais parce qu'il peut nous éclairer sur l'avenir; non-seulement parce qu'il nous instruit des destinées d'un peuple célèbre, mais parce qu'en nous faisant remonter aux causes de ces différentes destinées, il peut nous apprendre à fixer et à régler les nôtres. Ce serait surtout à ceux qui président à la formation ou au renouvellement des États, à bien méditer les excellens principes politiques de cet ouvrage; et il ne serait pas difficile d'assigner plusieurs fautes que firent nos premiers législateurs, pour les avoir méconnues ou méprisées; mais c'était alors le ton de dédaigner l'autorité de Montesquieu, et il faut avouer que ceux qui méditèrent d'asservir la

France et de la plonger sous la plus horrible tyrannie, ne devaient pas aimer un écrivain qui les avait si bien peints d'avance, en traçant le tableau du règne de Tibère. Il n'y a qu'à changer les noms, et nous lisons notre propre histoire.

« Il y avait une loi de majesté contre ceux qui « commettaient quelque attentat contre le peuple « romain. Tibère se saisit de cette loi et l'appliqua « non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, « mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses dé- « fiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui « tombaient dans le cas de cette loi, mais des paro- « les, des signes, des pensées même; car ce qui se « dit dans ces épanchemens de cœur que la conver- « sation produit entre deux amis, ne peut être re- « gardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus « de liberté dans les festins, de confiance dans les « parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimu- « lation et la tristesse du prince se communiqua par- « tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'in- « génuité comme une imprudence, la vertu comme « une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit « des peuples le bonheur des temps précédens.

« Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle « qu'on exerce à l'ombre des lois et avec les cou- « leurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, « noyer des malheureux sur la planche même sur « laquelle ils s'étaient sauvés. Et, comme il n'est ja- « mais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens « de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges « prêts à condamner autant de gens qu'il en put « soupçonner, etc. »

L'ouvrage de Montesquieu n'est pas exempt de quelques taches légères et de quelques fautes. Il établit avec beaucoup de sagacité les traits principaux qui semblent avoir dominé dans la politique des Romains; mais il veut absolument plier tous les événemens au gré de cette politique, tandis qu'un grand nombre a été l'ouvrage des circonstances, quelquefois de la nécessité, ou du génie particulier de quelques hommes, ou enfin de toute autre cause très-indépendante des lois de la politique romaine. En général, on n'expliquera jamais tous les événemens humains d'après un système politique quelconque, et d'après une cause unique, à moins que, comme Bossuet, on ne remonte à la cause première. Tel est cependant le plan de Montesquieu, de tout attribuer à la politique romaine, et de la faire agir comme ressort principal dans tous les événemens du monde. Il semble même dépouiller les Romains, et surtout le sénat de toute autre vertu, d'humanité, de justice, de générosité, de franchise et de bonne foi, pour ne leur accorder que celle-là, à supposer que ce soit une vertu. Il peut faire admirer les Romains, mais il ne fera certainement pas aimer un peuple, toujours ou le plus injuste ou le plus méprisable de la terre. Que penser d'un sénat qui ne fait jamais de traités de bonne foi, qui se sert toujours d'expressions ambiguës; qui n'emploie ses alliés contre ses ennemis que pour pouvoir détruire plus facilement les premiers en les affaiblissant; qui prend des otages dans les familles des rois avec lesquels il est en guerre, afin de pouvoir troubler l'ordre de la succession; qui, suscitant des troubles dans

les familles régnantes, prend toujours le parti de quelque enfant en bas âge, qu'il ne met sur le trône que pour s'en déclarer tuteur ; qui envoie aux rois avec lesquels il est en paix, des ambassadeurs insolens qui, insultant ces rois amis, et lassant enfin leur patience, fournissent ainsi un prétexte de guerre, etc... ? Je sais qu'on citerait des exemples de chacun de ces faits particuliers, mais doivent-ils être attribués à une politique constante et toujours soutenue depuis l'établissement de la république? Ne doit-on pas distinguer les temps ? Cela n'est-il pas nécessaire, surtout lorsqu'on présente le tableau d'un peuple qui passe de la plus sévère probité, des mœurs les plus austères, à la corruption la plus effrénée? Croira-t-on enfin que la politique des Fabricius, des Curius, des Cincinnatus, soit la même que celle des Clodius, des Gabinius, des Scaurus et de ce sénat lâchement vendu à l'or de Jugurtha ?

Quelques personnes, séduites par les douceurs de la paix et l'éclat des lettres sous l'empire d'Auguste, ont reproché à Montesquieu d'avoir traité cet empereur avec trop de sévérité. Je trouve qu'il a été plus sévère encore, et j'oserai dire plus injuste à l'égard de Cicéron. Il le compare à Caton, et le parallèle est entièrement à l'avantage du dernier. Il accuse Cicéron de n'avoir vu les choses qu'au travers de cent petites passions, de s'être laissé duper par les artifices d'Octave, qui le louait et le flattait, et d'avoir ainsi perdu la république par une misérable vanité. Il croit enfin que, si Caton se fût réservé pour la république, *il aurait donné aux choses tout un autre tour*. Il est permis de révoquer en doute une

pareille assertion. Jamais personne ne fut moins homme d'État que Caton ; et, sous ce rapport, Cicéron lui était infiniment supérieur. L'inflexibilité stoïque du premier le rendait incapable de prendre ces tempéramens si nécessaires selon les circonstances où l'on vit, et les hommes avec qui on a à traiter. Sans cesse il gâta tout par une opiniâtreté et un entêtement hors de saison. Les lettres de Cicéron sont remplies de plaintes à ce sujet. Telle est aussi l'idée que Plutarque nous donne du caractère de Caton. Les modernes les plus instruits n'en ont pas eu une autre opinion ; et le savant Middleton, dans sa vie de Cicéron, prouve que, plus d'une fois, les excellentes vues de l'orateur romain furent contrariées par l'inflexible raideur des principes de Caton. Tel est aussi l'avis de Mably. Enfin ce Caton, cet austère stoïcien, n'était pas plus inaccessible qu'un autre aux petites passions et à une misérable vanité. Tout le monde sait l'acharnement avec lequel il s'opposa à la loi la plus juste, l'abolition des actes du tribunat de Clodius, parce que ce misérable factieux avait eu l'adresse de lui donner une commission en Sicile, qui, si la loi eût passé, aurait été révoquée, ainsi que tout ce qu'il avait fait en vertu de cette commission. Dans quelle circonstance Caton montra-t-il plus de courage, de fermeté, d'activité, d'amour de la patrie, et autant de lumière, de prudence et de sagesse, que Cicéron arrachant Rome aux fureurs de Catilina? Mérita-t-il jamais d'être appelé, ainsi que lui, le sauveur et le père de la patrie?

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Mais les erreurs sur les personnes sont peu importantes : celles qui intéressent la morale ont de bien plus funestes conséquences ; on est fâché de voir Montesquieu se faire, pour ainsi dire, l'apologiste du *suicide*. « Les Romains, dit-il, y trouvaient une « grande commodité pour l'héroïsme ; chacun fai- « sait finir la pièce qu'il jouait dans le monde, à l'en- « droit où il voulait. » Je ne ferai point de remarque sur un style aussi peu convenable à la dignité et à l'importance d'une pareille question. J'observerai seulement que *cette grande commodité pour l'héroïsme* détruisait souvent tout héroïsme. Montesquieu nous disait tout à l'heure que, si Caton s'était réservé pour la république, il l'aurait sauvée. C'est alors, sans contredit, qu'il eût été un véritable héros ; et, s'il ne l'est pas devenu, c'est à cause de *cette grande commodité pour l'héroïsme*, qui fut le plus grand des malheurs et pour Caton, qu'elle priva d'une gloire solide, et pour sa patrie, qu'elle priva de la liberté.

Montesquieu ajoute : « Il est certain que les hom- « mes sont devenus moins libres, moins courageux, « moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'é- « taient, lorsque, par cette puissance qu'on prenait « sur soi-même, on pouvait échapper à toute autre « puissance. » Puis il met en note : « Si Charles I^er^, « si Jacques II eussent vécu dans une religion qui « leur eût permis de se tuer, ils n'auraient pas eu à « soutenir l'un une telle mort, l'autre une telle vie. » Je ne crois pas que saint Louis, Bayard, Du Guesclin, Turenne, Condé et tous les hommes véritablement courageux, le soient moins, parce qu'ils ont eu des principes qui leur défendaient d'attenter à leurs

jours. Je ne sais si je me trompe ; mais Charles I^er^, supportant avec fermeté ses malheurs, la prison et la mort ; répondant avec calme et sérénité à des bourreaux qui se disaient ses juges ; donnant au plus jeune de ses fils des leçons de résignation dans la mauvaise fortune, des leçons de modération dans la supposition d'un meilleur avenir ; montant avec courage à l'échafaud (1), me paraît plus véritablement grand que Caton se donnant un coup d'épée, arrachant avec fureur l'appareil qu'on avait mis sur sa blessure, déchirant ses entrailles, et cassant d'un coup de poing les dents de son esclave : *Voilà un coup de poing*, dit Marguerite d'Autriche dans les dialogues de Fontenelle, *qui gâte bien les choses !* et je suis de son avis.

La mort de Charles me touche et me fait verser des larmes ; la mort de Caton me révolte. La fin du premier est celle d'un sage : la fin du second est celle d'un frénétique et d'un furieux.

Histoire des Guerres civiles de la République romaine ; traduites du grec d'Appien d'Alexandrie, par J.-J. Combes-Dounous.

ARTICLE PREMIER.

Cicéron, en voulant engager un historien célèbre de son temps à écrire l'histoire de son consulat

(1) On sent que le critique, dans ce tableau, avait en vue Louis XVI, que, dans les commencemens d'une domination tyrannique et ombrageuse, on ne pouvait nommer. (L'article est de 1802, et les lecteurs ne s'y trompèrent point.)

et des grands événemens auxquels il avait pris part, lui développe avec art l'extrême intérêt que donnent aux récits historiques les agitations du peuple, les factions des chefs, les troubles civils et les discordes intestines. « Rien, lui dit-il, n'est plus agréable pour « le lecteur que la multitude des événemens, la va- « riété des succès et des revers, les vicissitudes de la « fortune; et c'est surtout dans les époques de dé- « sordre et de dissensions intérieures, que l'histoire « offre cette source féconde de curiosité et d'intérêt. « Ceux qui ont pris part à ces troubles jouissent, « lorsqu'ils les voient terminés, et qu'ils en lisent le « récit, et de leur sécurité présente, et de leurs « dangers passés; ceux même qui y ont été le plus « étrangers ne peuvent l'être entièrement néan- « moins aux sentimens qu'inspirent tant de grands « personnages qui y ont joué un rôle, qui en ont « été les héros ou les victimes : ils prennent parti « pour les uns, ils s'indignent contre les autres; ils « s'intéressent au succès, ou déplorent les revers « d'une cause qu'ils affectionnent. »

Ce que Cicéron voulait engager Lucceius à entreprendre pour les troubles qui agitèrent son consulat, Appien l'a exécuté pour toutes les discordes intestines et les guerres civiles qui armèrent les Romains contre les Romains, désolèrent la république pendant le dernier siècle de son existence, et se terminèrent par sa ruine. Les annales d'aucun autre peuple, ni aucune autre époque dans l'histoire romaine, n'offrent d'aussi grands hommes sur la scène du monde, d'aussi vastes intérêts et d'aussi importans résultats. Il s'agit des destinées d'une république

maîtresse du monde, et des sanglantes querelles de quelques hommes qui, se disputant la première place dans cette république, disputaient de l'empire de l'univers. Avant de parler d'Appien et de son traducteur, je vais m'occuper de quelques-uns des événemens qu'ils racontent; événemens sans doute très-connus, mais à qui leur extrême importance prête toujours un vif intérêt, et semble accorder l'attrait et le privilége d'une éternelle nouveauté.

Depuis l'expulsion des rois, Rome n'avait cessé d'être troublée par une faction dont l'origine remonte jusqu'aux premiers agitateurs de la république, et dont les excès se perpétuèrent jusqu'à Jules-César, dominateur de toutes les factions. On voit que je veux parler de ce parti populaire et démocratique, qui, enflammant l'orgueil, la cupidité et toutes les passions des plébéiens, les arma sans cesse contre les lois, contre le sénat, contre les patriciens, contre les personnages les plus illustres et les plus vertueux. Les deux plus grands hommes qu'aient produits les premiers siècles de la république jusqu'au temps des Scipions, Coriolan et Camille, furent proscrits par cette faction turbulente; et Rome, à deux doigts de sa perte, ne fut sauvée deux fois, que par la générosité de ces deux illustres proscrits. En vain le peuple, toujours agité, obtenait l'objet de ses demandes tumultueuses, et son alliance avec les familles patriciennes, et son introduction au sénat, et son élévation aux premières magistratures, et la création de magistratures importantes et sacrées, qui n'étaient occupées que par lui; à de nouvelles concessions succédaient sans cesse de nouvelles prétentions : « Le sénat, dit Montes-

« quieu, se défendait par sa sagesse, sa justice et l'a-
« mour qu'il inspirait pour la patrie ; par ses bienfaits
« et une sage dispensation des trésors de la république ;
« par le respect que le peuple avait pour la gloire,
« des principales familles et les vertus des grands per-
« sonnages ; par la religion même, les institutions
« anciennes ; enfin, par une condescendance pater-
« nelle à accorder au peuple une portion de ses de-
« mandes, et cette maxime constante de préférer la
« conservation de la république aux prérogatives de
« quelque ordre ou de quelque magistrature que ce
« fût. » Contenue par tant de modération et par l'ascen-dant de ces nobles motifs, qui dirigèrent long-temps le sénat et les patriciens, la faction démocratique garda pendant plus de trois siècles quelques mesures dans ses excès mêmes, et ne les porta à leur comble que lorsqu'elle fut soutenue et dirigée par les violentes déclamations de deux tribuns emportés et séditieux, Tiberius et Caïus-Gracchus. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Appien : et c'est en effet le commencement des guerres civiles à Rome. Quel-ques historiens sont favorables aux Gracques ; Ap-pien ne leur paraît pas contraire : il est vrai que, quoique dans plusieurs autres parties de son histoire il ne soit point sobre de réflexions, il n'en fait aucune dans celle-ci ; mais le tour qu'il donne à sa narration semblerait indiquer qu'il penche en leur faveur. Ce furent cependant ces deux tribuns qui donnèrent le premier exemple de la violation des lois, de la dé-position arbitraire d'un magistrat, des violences à main armée dans le Forum, et du meurtre des ci-toyens au milieu des délibérations publiques. Je vois

parmi leurs adversaires les hommes les plus illustres et les plus vertueux de la république. Il faut mettre de ce nombre et au premier rang les Scipions, dont l'un, Scipion Nasica, homme d'une si haute vertu, dit Velleius-Paterculus, que, le premier des Romains, il fut élu souverain pontife pendant son absence, se crut néanmoins autorisé, pour le salut de la république, à se jeter les armes à la main sur Tiberius-Gracchus et ses partisans, et à les faire massacrer; et l'autre, Scipion l'Africain, devint probablement la victime de Caïus-Gracchus: on le trouva en effet étranglé dans son lit, au moment où le vœu des gens de bien lui confiait le soin d'apaiser les troubles et les désordres. Ce crime fut imputé aux partisans des Gracques. Plutarque assure que le peuple ne voulut pas qu'on en recherchât les auteurs, de crainte que Caïus-Gracchus ne fût compromis dans leurs dépositions; on crut même qu'il avait pour complice Sempronia, sa sœur, et femme de Scipion l'Africain.

Ce fatal exemple de violences, de meurtres et de tous les excès de la force et de la terreur, présidant aux délibérations et dictant les lois, une fois donné, se perpétua sans interruption, et entraîna la ruine de la république. Marius succéda aux Gracques; et avec de plus grands moyens, il fit de plus grands maux à sa patrie : il couvrit Rome et l'Italie d'assassinats et de proscriptions, ordonnés par lui, ou à son exemple, et par de cruelles représailles. Tous les historiens l'accusent en effet d'être l'auteur de cette guerre funeste, dans laquelle Sylla et lui semblèrent combattre d'horreur et de cruautés, bien

plus que de courage et de talens ; car il faut avouer que leurs exploits dans cette fatale lutte, furent bien peu dignes de deux aussi grands généraux. *Initium et causa belli, inexplebilis honorum Marii fames*, dit Florus.

Sylla, en s'opposant à Marius, s'opposait donc à l'ennemi des lois et de sa patrie ; il défendait une bonne cause ; mais il la défendit par d'horribles moyens. Le détail des proscriptions qu'il ordonna fait frémir dans tous les historiens, et particulièrement dans Appien. L'horreur de ces proscriptions fut cependant surpassée par celles qui, quarante ans plus tard, rendirent à jamais exécrable le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Appien entre aussi sur ces derniers dans de plus grands détails : c'est un des historiens qui les fait le mieux connaître. J'aurai occasion de transmettre aux lecteurs quelques-uns des traits du tableau qu'il en présente, lorsque j'arriverai à cet endroit de son ouvrage, et à cette époque de l'histoire. Je me contenterai de rapporter, sur les proscriptions de Sylla, deux mots, l'un d'un certain Turfidius, l'autre de Sylla lui-même, qui donneront une idée du nombre des victimes, et de l'audace du tyran. Turfidius, au milieu des massacres, fit observer au dictateur, soit avec bassesse ou naïveté, soit avec hardiesse ou malignité, qu'il fallait laisser vivre quelques Romains, afin qu'il restât quelques esclaves à qui l'on pût commander : *vivere aliquos debere, ut essent quibus imperarent.* Sylla, ayant fait massacrer un des hommes qui lui avaient rendu les plus grands services, et qui avait mis fin à la guerre en assiégeant le fils de Marius dans Préneste, et en le

forçant à se donner la mort, convoqua le peuple, et ne craignit pas de lui dire : « Sachez, Romains, et « apprenez par ma bouche, que j'ai fait donner la « mort à Lucretius, parce qu'il m'a résisté. » A cette audacieuse et tyrannique déclaration, il ajouta cette allégorie, qu'il ne tira pas, comme on va le voir, d'un sujet bien noble et bien relevé. Je me sers de la traduction de M. Combes-Dounous. « Un laboureur, pen- « dant qu'il *poussait* sa charrue, fut mordu par des « poux. Il interrompit deux fois son travail pour « *éplucher* sa chemise ; mais les poux ayant continué « de le mordre, il jeta sa chemise au feu, afin de « n'être plus obligé de perdre encore son temps à « leur donner la chasse : que les vaincus appren- « nent de moi, par cet exemple, à ne pas se faire « jeter au feu une troisième fois. » Appien est le seul qui ait rapporté ce terrible apologue. Je suis surpris que les Romains n'y aient pas vu une sorte de pronostic de la maladie honteuse dont mourut Sylla.

Déjà, dans la vieillesse de Sylla, s'élevait à Rome un homme qui, malgré sa jeunesse, s'était fait remarquer par le dictateur, et en qui il voyait, disait-il, *plusieurs Marius :* c'était Jules-César. Il sut, en s'étayant de la faction de Marius, mettre à profit les funestes leçons données par Sylla. Par l'ascendant de son courage, la supériorité de ses talens, l'amabilité de son caractère, plein de franchise, de douceur et de clémence, il était fait non-seulement pour faire triompher, mais pour faire aimer la faction à laquelle il s'attachait ou feignait de s'attacher, pour s'élever lui-même au-dessus de toutes les factions. C'est la partie intéressante de l'histoire d'Appien.

Jusqu'à cette époque mémorable, il avait exposé assez sèchement les dissensions intestines de la république, les menées obscures des Gracques et de leurs partisans, les fureurs sanglantes de Marius et de Sylla, et plusieurs autres agitations intérieures dont je n'ai pas parlé, telles que les guerres contre Sertorius, Spartacus, Catilina; et antérieurement à toutes celles-là, la guerre sociale : lutte terrible, où les Romains, selon Florus, perdirent plus de monde que dans la guerre contre Pyrrhus et Annibal; et dans laquelle, suivant la réflexion de Montesquieu, ils furent obligés de combattre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles ils enchaînaient l'univers.

Mais, lorsque l'histoire est parvenue à la grande querelle qui devait décider enfin du sort de Rome et du monde, alors sa narration s'étend, acquiert tous les développemens qu'exigeaient l'intérêt et l'importance des événemens, et les principaux personnages qui y ont joué un rôle, et les détails militaires, et les intrigues des chefs, et les incertitudes du sénat, et les agitations du peuple, et les variations des soldats, se battant tantôt pour une cause, tantôt pour une autre; combattant ceux qu'ils avaient servis, et quelquefois égorgeant ceux qui les avaient servis; enfin les vicissitudes de la fortune, favorisant tantôt un parti, tantôt un autre : car on sait que César ne fut pas toujours heureux. Mais ni les généraux de Pompée, ni Pompée lui-même, ne surent profiter de leurs succès. Ce fut par cette activité qui met tout à profit, et surtout la victoire, que César leur fut infiniment supérieur, et *leur chaussa bien autrement les*

éperons, quand ce fut à son tour, dit énergiquement Montaigne.

Art. II.

Brutus et Cassius, assassins de César, et les chefs de cette conspiration si fatale à la gloire de Rome et au repos du monde; Octave et Antoine, vengeurs de cet assassinat, mais plus occupés à en recueillir le fruit qu'à en assurer la vengeance; Lépide, qu'on pourrait se dispenser de nommer, quoiqu'il ait partagé l'empire de l'univers, s'il n'avait, aussi barbare que ses deux collègues, demandé, accordé et signé des proscriptions; Cicéron, la plus illustre victime de cet affreux triumvirat; Cicéron, ami de sa patrie, mais ennemi des moyens violens par lesquels on la déchirait en prétendant la sauver; Sextus Pompée, héritier d'un grand nom, et qui, dans plus d'une occasion, par son humanité, sa générosité et son courage, se montra digne d'en soutenir la gloire : tels sont les principaux personnages dont la suite de l'histoire d'Appien nous présente les vertus, les crimes, les intrigues, les fautes, les triomphes et les revers.

Le sénat presque entier était favorable aux meurtriers de César : le peuple, partagé entre le souvenir de son ancienne liberté, et le souvenir plus récent des grandes qualités de celui qu'on venait d'assassiner si cruellement, de ses exploits héroïques et de son gouvernement paternel, était dans un étonnement et dans une fluctuation qui le mettait à la disposition de celui qui le premier saurait exalter ses sentimens

confus, et leur donner une direction favorable aux vues particulières dont il voudrait le rendre l'instrument. Antoine fut l'homme habile qui sut triompher des obstacles et mettre à profit les dispositions favorables : il divise le sénat, il échauffe le peuple, il trompe tout le monde, il fait accorder, comme par grâce, *une amnistie* à ceux qui naguère étaient les sauveurs de la patrie, les héros de la liberté; il les force à fuir de Rome, lorsqu'ils s'en croyaient pour ainsi dire les maîtres : tel fut Antoine, qu'on ne regarde communément que comme un soldat brave, mais grossier, et comme un débauché plus adonné à ses plaisirs qu'aux affaires. Rien n'égale l'activité et la souplesse d'esprit qu'il montra dans cette occasion; et aucun historien ne fait mieux connaître qu'Appien tous les ressorts, toutes les intrigues qu'il mit en jeu, pour venir à bout de ses desseins.

Mais, dès qu'Octave paraît, le génie d'Antoine semble s'éclipser : un jeune homme de dix-huit à vingt ans prend de l'ascendant sur un homme consulaire, sur le lieutenant et l'ami de César, sur le plus habile des généraux qui avaient survécu aux guerres civiles. Les premières démarches d'Octave ont un caractère marqué de noblesse, de générosité et de courage; qualités qu'il démentit souvent dans la suite de sa vie politique, mais qu'il a néanmoins montrées en plus d'une occasion. Sa mère, son beau-père, ses parens, ses amis, effrayés du rôle que voulait jouer un jeune homme à peine sorti de l'enfance, et des périls où son ambition allait le précipiter, lui conseillaient de répudier l'hérédité et l'adoption de César; ils lui peignaient des plus noires couleurs

la haine qui s'attachait au nom du tyran de la patrie, les dispositions du sénat, la puissance et le crédit des conjurés. Mais Octave, sans se laisser ébranler, répond avec courage : « J'aime mieux braver les dan-« gers et la mort, que d'avoir reçu de César un témoi-« gnage si éclatant de prédilection et de préférence, « et de me montrer indigne de succéder à celui qui « fut d'une intrépidité à toute épreuve ; » et, se tournant du côté de sa mère, comme Achille en pareille occasion s'était tourné vers Thétis, il prononça les paroles du héros grec, qui s'offrirent sur-le-champ à sa mémoire : « Que je meure à l'instant même, s'il « ne m'est pas permis de venger la mort d'un ami ! « C'est ce noble sentiment, ajouta-t-il, qui a prin-« cipalement couvert Achille d'une gloire immor-« telle. »

Cependant Antoine, qui semblait mépriser l'âge et l'inexpérience d'Octave, ne faisait aucune démarche auprès de l'héritier du nom et de la fortune de César ; Octave déclara qu'il ferait les premières, comme il convenait au plus jeune envers le plus âgé, à l'homme privé envers un consul. Le discours qu'Appien met dans la bouche d'Octave est un des plus curieux que l'histoire nous ait transmis ; il est très-long, et je n'en rapporterai que deux fragmens : le commencement, qui prouvera la fermeté audacieuse du jeune homme ; et la fin, qui prouvera l'adresse avec laquelle il savait tempérer son audace : « Antoine, mon père, lui dit-il (car les bienfaits « de César envers vous, et la reconnaissance que « vous lui devez à ce titre, me donnent le droit de « vous appeler de ce nom), dans la conduite que

« vous avez tenue après la mort de César, il est des « choses que je loue, et pour lesquelles je vous dois « une reconnaissance éternelle; mais il en est d'autres « que je condamne. » Octave, dans la suite du discours, condamne bien plus de choses qu'il n'en approuve; et il les condamne sans aucun ménagement, et avec beaucoup de véhémence. Qu'on en juge par ce morceau : « M'objecterez-vous que tout ce dont « je me plains a été réglé par des sénatus-consultes? « Mais vous avez voté pour ces sénatus-consultes; « mais vous présidiez le sénat lorsqu'ils ont été ren- « dus, vous qui aviez plus d'intérêt que personne à « vous y opposer.... Vous, l'ami de César; vous, « consul; vous, Antoine! » Enfin, comme s'il voulait irriter et calmer tour à tour l'esprit d'Antoine, il termine ainsi son discours : « Ma douleur me « pousse peut-être au delà des bornes qui convien- « nent à mon âge et au respect que je vous dois; « mais je parle au plus solide, au plus vrai des amis « de César; à celui qu'il combla d'honneurs, qu'il « éleva au faîte de la puissance, et qu'il aurait peut- « être choisi pour son fils adoptif, s'il avait pensé « qu'un descendant d'Hercule eût passé volontiers « dans la descendance d'Énée. » L'historien nous représente Antoine *stupéfait* du ton de liberté de ce discours, qui lui parut singulièrement extraordinaire et au-dessus de l'âge de celui qui le prononçait. Il prit aussi, à son tour, un ton d'autorité, et répondit ainsi à Octave : « Jeune homme, si, en vous lais- « sant son héritage et son nom, César vous avait en « même temps laissé le soin du gouvernement, vous « auriez droit de me demander compte de la situa-

« tion de la chose publique : mais, si le peple ro-
« main n'a jamais permis et ne peut reconnaître une
« pareille succession, je ne dois pas même ous ré-
« pondre sur cet objet ; et, par la même rason, je
« vous tiens quitte à cet égard de toute reonnais-
« sance. Tout ce qui a été fait l'a été, non par rap-
« port à vous, mais dans l'intérêt du peupl, etc. »

Une pareille entrevue et de pareils discors n'étaient pas propres à rapprocher les deux rivux : ils se séparèrent extrêmement irrités l'un contre l'autre, et l'on vit alors une de ces singularités remrquables, dont les guerres civiles seules offrent ouvent des exemples : Antoine sortit de Rome à la tête d'une armée, pour aller combattre Decimus-Brutus, l'un des assassins de César ; et Octave, le fils adoptif de César, l'ennemi implacable des meurtrier de ce grand homme ; Octave, au moment même qu'il s'opposait à la rentrée dans Rome de Cassius et de Marcus-Brutus, marcha au secours de Decimus-Brutus, assiégé dans Modène : il le délivra, refusa de le voir après l'avoir délivré, et reçut défense de lui de poursuivre ses succès contre Antoine. De sorte que, s'il faut en croire Appien, Octave fut le défenseur de Brutus contre Antoine, et Brutus le défenseur d'Antoine contre Octave. Mais ces contradictions, ces défections d'un parti à l'autre, se reproduisent à chaque instant dans le cours de cette guerre. On voit Dolabella, l'un des conjurés, ou peut-être, ce qui est pis encore, se vantant de l'être quoiqu'il ne le fût pas réellement, devenir leur plus impitoyable ennemi, et faire mettre cruellement à mort l'un d'eux, Trebonius. L'on voit un autre conjuré, Do-

mitius-Ænobarbus, fils du plus implacable ennemi de César, héritier de la haine de son père, intimement attaché au parti de Brutus et de Cassius, et, après leur mort, l'un des principaux chefs de ce parti, passer ensuite dans celui d'Antoine, l'abandonner bientôt, et aller mourir obscurément dans celui d'Octave. On voit combattre à Philippes, sous les ordres de Brutus et de Cassius, les légions qui avaient tant de fois vaincu sous les drapeaux de César; on voit Sextus-Pompée lui-même, s'allier avec Antoine, faire la guerre de concert avec lui, et ce même Pompée, égorgé par un Romain à qui il avait sauvé la vie.

Antoine et Octave, si souvent divisés pour le malheur des Romains, se réunirent une fois pour les proscrire. Appien fait connaître dans le plus grand détail ces proscriptions, dans lesquelles aux crimes publics se joignirent tant de crimes particuliers et domestiques, de femmes dénonçant leurs maris, de fils révélant l'asile de leurs pères, d'esclaves trahissant leurs maîtres. De grandes vertus se firent aussi remarquer, au milieu de tant d'horreurs, et l'on y vit briller de sublimes exemples d'amour conjugal, de piété filiale, de fidélité domestique. Le dévouement même de quelques esclaves fut quelquefois plus généreux qu'éclairé : tel fut celui de l'esclave d'un proscrit nommé Restion. Celui-ci fuyait loin de Rome, d'où il croyait s'être échappé sans avoir été vu de personne; mais il était suivi par un esclave que peu de temps auparavant il avait fait violemment maltraiter. Restion, le voyant paraître dans un lieu marécageux, où il prenait quelque repos, fut glacé d'effroi

à son aspect, et se crut perdu ; mais l'esclave le rassura, lui chercha un plus sûr asile, et pourvut à sa subsistance. Cependant, voyant paraître les satellites des triumvirs qui cherchaient son maître, il les suit de loin, rencontre un vieillard que sa mauvaise destinée avait conduit là, se jette sur lui, le tue et lui coupe la tête : les soldats l'arrêtent aussitôt comme un assassin ; mais l'esclave leur dit que c'est le proscrit Restion, son maître, qu'il vient d'assassiner ainsi, pour se venger des mauvais traitemens qu'il en a reçus et dont il porte encore les marques. Les satellites s'emparent de la tête pour en recueillir le prix, et laissent en paix l'esclave, qui sauve ainsi son maître, et le fait embarquer pour la Sicile.

Parmi les singuliers hasards qu'amenèrent ces jeux cruels de la fortune, on remarque celui auquel durent tour à tour la vie Marcus et Barbulas. Le premier avait été inscrit sur les tables de proscription : il se déguise en esclave : Barbulas l'achète; distinguant en lui une intelligence supérieure à sa condition, il soupçonne la vérité, fait part de ses soupçons à Marcus, et lui promet de le sauver, s'il est réellement un proscrit. Marcus, plein de défiance, refuse l'aveu qu'on lui demande, soutient qu'il n'est qu'un esclave, en donne même des preuves assez plausibles. Barbulas alors le conduit à Rome ; Marcus y est aussitôt reconnu en présence de Barbulas : celui-ci lui tient la parole qu'il lui avait donnée; et, par le crédit d'Agrippa, il sollicite auprès d'Octave, et obtient la grâce de l'esclave prétendu.

Marcus devint même l'ami d'Octave ; Barbulas s'attacha au parti d'Antoine : ils combattirent donc

l'un contre l'autre à la journée d'Actium. Barbulas fut fait prisonnier, et crut devoir, pour éviter la mort, se travestir à son tour en esclave. Marcus l'acheta, feignant de ne pas le reconnaître; il s'empressa de rendre compte à Octave de ce qui s'était passé, et il fit pour Barbulas, et avec le même succès, ce que Barbulas avait fait pour lui dans une autre occasion. Enfin, pour compléter cette singulière histoire, Appien rapporte que ces deux hommes, deux fois sauvés l'un par l'autre, dans deux circonstances à peu près semblables, furent dans la suite tous les deux consuls la même année. Ce sont de pareils jeux de la fortune qu'amènent les dissensions civiles et les révolutions, qui, embellis par la brillante imagination de M. Delille, lui ont fourni, dans le cinquième chant des *trois règnes de la nature*, un épisode plein d'intérêt, de charme et de vers admirables. Les femmes ne furent point proscrites; seulement elles furent condamnées à des taxes arbitraires. Plus courageuses que les hommes, elles osèrent s'en plaindre. Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, accompagnée de quatorze cents dames, se rend au Forum, fend la foule du peuple, écarte les soldats, monte à la tribune aux harangues, et y prononce un discours éloquent, mais surtout plein de hardiesse, contre la tyrannie des triumvirs. Ceux-ci indignés ordonnèrent aux licteurs de chasser Hortensia de la tribune, et de disperser ces femmes; mais les licteurs, soutenus par le peuple, n'obéirent point, et la terrible puissance des triumvirs fut pour la première fois méconnue. Appien est le seul historien qui nous ait conservé la mémoire de

ce fait, et le discours d'Hortensia. Telle était la cruelle situation des Romains : proscrits lorsque les triumvirs étaient réunis, se battant avec fureur pour la cause de leurs tyrans lorsqu'ils étaient divisés. Si Lépide eût eu plus de courage et d'habileté, la querelle eût été encore plus compliquée, les Romains plus divisés et plus malheureux ; mais, après la défection de son armée, il n'y eut plus que trois partis, celui d'Octave, celui d'Antoine, dont chacun voulait seul rester maître de Rome ; et celui de Brutus et Cassius, qui voulaient empêcher que Rome eût des maîtres. Cette grande querelle fut décidée dans les champs de Philippes. Antoine eut seul l'honneur de la victoire à laquelle Octave prit peu de part ; Brutus et Cassius ne surent que mourir. Il semble même, par leur entretien, que nous a conservé Plutarque, qu'ils avaient plus compté sur la mort que sur la victoire : « Si l'issue de la journée d'huy, dit Cassius « à Brutus, est autre que nous le desirons, qu'as- « tu, en ce cas, délibéré de faire, ou de fuir, ou de « mourir ? » Brutus lui ayant répondu, dans un assez long discours, que son dessein était de se tuer, Cassius se prit à rire, lui ayant ouï dire ce propos ; et, en l'embrassant, « Allons donc, dit-il, trouver nos « ennemis pour les combattre ; car, ou nous vain- « crons, ou nous ne craindrons plus les vainqueurs. »

Art. III.

C'est dans les historiens anciens qu'il faut étudier l'histoire ancienne ; c'est aux Grecs et aux Romains à nous peindre les héros de la Grèce et de Rome. Les

écrivains contemporains, lors même qu'ils ne sont pas plus exacts dans le récit des événemens, nous font cependant mieux connaître les hommes et les mœurs antiques. Cette observation s'applique même aux annales modernes. Voulez-vous bien connaître l'histoire de France, ne vous contentez pas de lire Daniel, le président Hénault, Velly, Villaret, Garnier; et cette nuée d'historiens qui ont écrit dans les deux derniers siècles de la monarchie française, depuis Mézerai jusqu'a Fantin-Désodoards. Remontez à Grégoire de Tours, et consultez successivement les divers écrivains qui, dans les différents âges de la monarchie, ont compilé nos annales, Marculfe, Réginon, le Sir de Joinville, Philippe de Comines, du Haillan, etc.

Cette nécessité est sans doute fort dure, lorsqu'il s'agit de parcourir les informes compilations des écrivains sans goût qui nous ont transmis les événemens du moyen âge; mais elle est bien éloignée de l'être, lorsqu'elle nous oblige à puiser les vérités historiques les plus intéressantes, aux sources en même temps les plus pures et les plus agréables : on ne saurait se plaindre d'avoir à lire des historiens tels que Tite-Live, Tacite, Salluste, Velleius-Paterculus, Florus, Plutarque. Appien, généralement moins connu que ces grands écrivains, parce qu'ayant écrit en grec comme Plutarque, il n'avait pas eu comme lui des traducteurs qui le fissent connaître à ceux qui ne pouvaient le lire dans sa langue originale; Appien mérite néanmoins d'être nommé après eux, et d'être compté parmi les historiens les plus intéressans de l'antiquité. Il avait écrit l'histoire romaine, non en un seul

corps d'ouvrage comme Tite-Live, mais il avait fait un ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, plaçant, sans interruption et selon l'ordre des temps, tout ce qui regardait la même nation. Ainsi son dessein était d'écrire une histoire exacte et détaillée des Romains et de toutes les provinces de leur empire : c'était une sorte d'histoire universelle de son temps ; il conduisait le récit des événemens jusqu'à Auguste, quelquefois jusqu'à Trajan. Photius parle de vingt-quatre livres de ces différentes histoires, et cependant il en passe sous silence quelques-unes, qu'Appien lui-même nomme dans sa préface. Il nous reste encore aujourd'hui l'histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, d'Annibal, de Mithridate, d'Ibérie, quelques fragmens des guerres d'Illyrie, enfin l'histoire des guerres civiles depuis la sédition des Gracques jusqu'à l'empire d'Auguste.

C'est ce dernier ouvrage dont M. Combes-Dounous vient de publier la traduction. Il renferme la partie la plus importante, et la plus féconde en grands événemens et en grands hommes de l'histoire romaine. Appien raconte ces événemens avec plus de détail et d'étendue qu'aucun autre historien, et je pense aussi, avec plus d'exactitude. Aussi son ouvrage est-il le fondement de tous ceux que les écrivains modernes ont écrits sur les mêmes époques de l'histoire romaine. Rollin et Crevier le citent avec éloge, et le suivent avec confiance ; Vertot principalement en a tiré presque tout l'ouvrage célèbre qu'il nous a laissé sur l'histoire romaine.

Montesquieu lui rend un témoignage non moins favorable, en renvoyant à lui, et à lui seul, le lec-

teur qui voudra connaître l'histoire des guerres civiles qui désolèrent la république romaine. « Je sup-« plie, dit-il, qu'on me permette de détourner les « yeux des horreurs des guerres de Marius et de « Sylla : on en trouvera dans Appien l'épouvantable « histoire. » L'Académie, qui s'occupait le plus parmi nous des faits de l'antiquité et des monumens historiques, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'appuie souvent de l'autorité d'Appien, l'oppose même à celle des autres historiens, principalement à celle de Plutarque; et, lorsqu'ils ne sont pas d'accord, elle décide presque toujours en faveur du premier. J'ai recueilli, dans les tomes I, IV, V, VI, VII et IX des Mémoires de cette Académie, une foule de témoignages honorables à Appien, puisqu'ils attestent son exactitude et sa véracité.

C'est ainsi que, dans les différentes versions que Plutarque et Appien ont données de la mort du consul Cinna, qui avait relevé le parti de Marius, et qui fut égorgé par ses soldats, M. Secousse se détermine, d'après d'excellentes raisons, pour le récit d'Appien, et montre toutes les absurdités et les contradictions qui s'ensuivraient, si l'on adoptait celui de Plutarque. Le même académicien prouve encore que l'auteur des *Vies des Hommes illustres* ne donne point une idée juste de la guerre de Catilina, ni du caractère de ce fameux conspirateur, qu'il représente comme un homme sans courage. « Mais, ajoute « M. Secousse, c'est dans Cicéron, dans Salluste et « dans Appien, qu'il faut chercher un détail sûr et « exact de ce fameux événement. » Un autre académicien, parlant de la mort de Fulvie, cette mé-

chante femme d'Antoine, qui eut tant d'influence dans les malheureux événemens du temps, et dont la mort fit espérer quelque temps la fin de la guerre civile, parce qu'elle permit à Antoine d'épouser la vertueuse Octavie, si différente de Fulvie, et sœur d'Auguste, se plaint de la manière incomplète dont tout cela est raconté dans Plutarque, et ajoute : « Ap-« pien raconte ces événemens avec plus d'étendue : « il faut s'en tenir à ce qu'il dit dans cette occasion, « où il expose, fort au long et avec beaucoup d'or-« dre, des faits importans que Plutarque a passés « sous silence, ou dont il ne dit qu'un mot. » Enfin, pour ne pas trop multiplier ces témoignages, M. l'abbé Sallier, accusant justement les derniers historiens grecs, tels que Dion Cassius, Plutarque, et l'auteur des *Parallèles* faussement attribués à ce dernier historien, d'une haine aveugle contre les Romains, loin d'intenter la même accusation contre Appien, invoque au contraire son autorité contre les détracteurs des plus illustres Romains, contre les historiens Grecs, qui, selon l'expression de Tacite, n'admiraient que les Grecs : *Græci suos tantùm mirantur.*

Appien n'a ni la noblesse ni l'élévation de Tite-Live, ni la profondeur et l'énergie de Tacite, ni la concision et le nerf de Salluste, ni l'abandon et le naturel de Plutarque ; mais sa narration a de la simplicité, de la clarté, de l'intérêt ; ses réflexions sont justes, sensées, impartiales. Il aime beaucoup les harangues, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son ouvrage. Il fait parler ses personnages d'une manière très-convenable aux intérêts

qu'ils discutent, aux passions qui les agitent, à la position où ils se trouvent. Aussi Photius, après avoir loué la véracité singulière d'Appien, ajoute que, dans ses harangues, « il donne d'excellens modèles de « l'art avec lequel un général doit rendre la confiance « aux soldats abattus, ou les apaiser quand l'esprit « de révolte et de sédition les anime. » Quelques-unes même de ses harangues sont éloquentes : telle est celle de Cassius, faisant à son armée le tableau des proscriptions, et excitant ses soldats à venger tant de crimes. Le grand Corneille n'a pas dédaigné de dérober quelques traits à Appien, et il lui doit un de ses plus beaux vers. Pompée, ayant abandonné Rome et l'Italie à César, et voulant pallier cette faute aux yeux de ses soldats, jette cette réflexion au milieu d'un long discours : « Tous ceux qui ont de saines « idées de la liberté, pensent que là où ils sont, là « est aussi la patrie. » Il est évident que c'est le mot de Sertorius, mais embelli dans le poëte français par une expression plus vive et plus animée.

Tel est l'historien recommandable, telle est l'histoire intéressante, dont M. Combes-Dounous vient de donner la traduction : c'est un ouvrage neuf dans notre littérature. Nous avions, à la vérité, deux anciennes traductions d'Appien, mais entièrement ignorées et dignes de l'être ; l'une, faite à la renaissance des lettres, et dans un temps où l'auteur n'avait pas même pu se procurer le texte grec d'Appien, est l'ouvrage de Claude de Seyssel, évêque de Marseille, qui l'entreprit sur une très-mauvaise traduction latine, que le docte Henri Etienne a caractérisée par un jeu de mots assez spirituel : *ita infidelem,*

ut non tam vertere *quàm* pervertere *dicenda sit.* Seyssel exprime lui-même fort naïvement, en ces termes, la difficulté qu'il a eue de traduire sur cette traduction : « A la translation desquels (les livres « d'Appien) j'ai eu moult grand peine, à cause « de ce qu'icelui translateur, lequel n'avait pas bien « entièrement cognoissance et intelligence de la lan- « gue grecque, et par ce moyen n'entendant pas, en « plusieurs passages, la signification des paroles, ni « la substance des sentences, ha couché son langage « en termes si obscurs et si impertinents en beau- « coup de lieux, qu'on n'en peut tirer bon sens ; « tellement qu'il m'a été force d'en deviner une par- « tie, chose mal seure en translation. » Il est vrai que Seyssel revit ensuite sa *translation* sur un manuscrit grec qu'il se procura à la fin ; mais cette révision ne perfectionna pas beaucoup l'ouvrage ; et, quand même il serait plus exact, son style suranné le rendrait illisible. Il n'a guère été donné qu'à Marot, parmi les poëtes, à Amyot, Montaigne et Rabelais, parmi les prosateurs, de prêter des charmes à l'enfance de notre langue. Cent ans plus tard, un certain Odet Desmars publia une nouvelle traduction d'Appien, qui n'était ni guère plus fidèle, ni beaucoup plus élégante que celle de l'évêque de Marseille.

M. Combes-Dounous, profitant des doctes travaux qui avaient été faits sur Appien par un savant critique, M. Schweighœuser, a fait sa traduction sur une excellente édition grecque. Il l'a enrichie lui-même de notes très-savantes, qui annoncent une érudition très-étendue et une rare connaissance de tous les auteurs grecs et latins, particulièrement des

historiens. Comparant ce que ces divers auteurs ont écrit des temps et des événemens dont parle Appien, il éclaircit ce qui paraissait obscur, il explique ce qui semblait contradictoire, il relève des erreurs échappées à des historiens accrédités, et n'épargne pas plus Appien qu'un autre. En général, ces notes sont d'un bon critique et d'un homme très-versé dans la littérature ancienne. Elles sont cependant trop multipliées, et il y en a quelques-unes d'inutiles. On regrette d'y trouver aussi quelquefois un ton de déclamation, et quelques apostrophes assez déplacées, telles que celle-ci : « Que dites-vous, Ap-« pien ? A quoi pensez-vous, Paterculus ? O sainteté « de l'histoire ! A toi ne plaise, grand Dieu! etc.» Ces petites vivacités ne conviennent pas au genre des *notes;* et quelques-unes d'ailleurs sont inspirées par des opinions et des sentimens qu'on pourrait combattre et contester.

Quant au style du traducteur, il est simple et naturel : mais ces qualités dégénèrent quelquefois en une sorte d'excès ; et M. Combes-Dounous porte dans quelques termes et dans quelques expressions la simplicité et le naturel trop loin. On croirait, en effet, que c'est un système chez lui ; car, dans une foule d'endroits, il a la dignité et la noblesse qui conviennent à l'histoire : tels sont, par exemple, le beau discours de Cassius à ses soldats avant la bataille de Philippes, la relation du furieux combat de la légion de Mars, qui avait passé sous les ordres d'Octave, contre la dixième qui était restée sous les drapeaux d'Antoine, et d'autres endroits encore. Il est à regretter que le traducteur n'ait pas

toujours soutenu ce ton, tout à la fois simple, noble et correct. Il me serait facile de mettre sous les yeux du lecteur beaucoup de phrases où il s'en est écarté; mais il suffit à la justice rigoureuse du critique de l'avoir remarqué, et il ne faut pas que quelques tours singuliers, que des expressions choquantes (et on en trouve de telles), empêchent de sentir tout le mérite d'un travail long, difficile et utile, et auquel nous devons une des plus intéressantes histoires des temps passés.

Histoire de la Fronde, par M. le comte de Sainte-Aulaire.

Écrire l'histoire de *la Fronde*, c'est entreprendre un ouvrage dont l'exécution est assez difficile, et dont le succès est plus difficile encore. Une des difficultés de cette composition historique, c'est que la plupart des lecteurs la regardent comme très-facile; une des difficultés de son succès, c'est que tous la regardent comme devant être toujours et constamment très-amusante; ils se promettent, en prenant le livre, un intérêt toujours vif, un plaisir toujours soutenu, que ne doit suspendre aucune discussion grave et sérieuse, que ne doit interrompre aucun récit languissant et commun. Ils voient constamment sur la scène, comme acteurs de cette histoire, des femmes célèbres par leur beauté et leurs grâces, avec toutes leurs intrigues, telles que la duchesse de Longueville, la duchesse de Chevreuse, mademoiselle de Chevreuse, madame de Montbazon; des seigneurs brillans et spirituels, tels que le duc de La Roche-

foucauld, le coadjuteur Nemours, Beaufort qui ne brille pas comme les autres par l'esprit, mais qui, comme tous les autres, est plein de légèreté, de vivacité, d'activité, de valeur, et donne autant, et plus que les autres peut-être, du mouvement aux affaires; des héros, tels que Condé et Turenne, qui jettent un grand éclat sur de petites intrigues et de petites passions, et les élèvent quelquefois au niveau des grands et importans événemens de l'histoire. Ils oublient qu'ils doivent aussi se résoudre à y voir les conseillers Broussel, Quatre-sous, Mesnardeau, le président Viole et quelques autres qui sont un peu moins amusans; que les discussions parlementaires, partie obligée de cette histoire où le parlement joue un si grand rôle, quoique très-orageuses, ne sont pas toujours très-divertissantes, et sont souvent bien longues; que les intérêts compliqués de la cour, des ministres ou du ministre, des grands seigneurs, des magistrats, des échevins, des bourgeois de Paris, des commerçans et du peuple, que l'historien doit bien démêler et exposer clairement, puisque leur connaissance exacte peut seule faire comprendre les causes et les motifs de tant de troubles et de mouvemens divers, ainsi que les vues, les ressources et les espérances des chefs, exigent des détails souvent secs et arides. Ceux particulièrement qui concernent les rentiers, partie toujours considérable de la population de Paris, qui ne doit jamais être négligée par ceux qui doivent la gouverner, et qui ne l'est jamais par ceux qui veulent l'agiter, ne sont guère plus amusans que des dissertations sur les *trois pour cent*.

On s'est cependant généralement fort amusé en

lisant les *Mémoires* nombreux qui nous retracent cette époque, ces intrigues, ces événemens ; et ce sont justement ces souvenirs qui sont la plus grande difficulté de l'histoire ; c'est cette comparaison qui est le grand écueil de l'historien. Le cardinal de Retz, madame de Motteville, mademoiselle de Montpensier, madame de Nemours, Joly, La Rochefoucauld, Lenet, Gourville, ont, pour plaire à leurs lecteurs, des avantages que ne peut avoir l'écrivain qui transmet long-temps après eux les faits qu'ils ont racontés, et retrace les caractères qu'ils ont peints. Les premiers nous font partager des impressions qu'ils ont vivement ressenties, des émotions qui les ont fortement agités ; ils nous parlent avec chaleur des hommes et des femmes qu'ils ont vus, connus, aimés ou haïs, et s'efforcent de nous les faire aimer ou haïr comme eux ; ils sont passionnés, et c'est là un des grands charmes de leurs Mémoires : ce serait un grand défaut dans l'historien. Celui-ci doit choisir avec discernement parmi tant de matériaux qui lui sont offerts ; discuter avec une critique sage et éclairée tant de témoignages divers et souvent opposés ; rétablir des faits altérés ou dénaturés ; juger avec impartialité les hommes et leurs actions, que les auteurs des Mémoires ont le plus souvent jugés avec partialité, avec injustice, avec emportement. Ceux-ci ont plu par des qualités louables, sans doute, mais souvent aussi par de naïfs ou brillans défauts. L'historien doit plaire aussi, mais par des moyens différens, de meilleur aloi, et plus difficiles : il doit surtout instruire.

C'est ce que fait M. le comte de Sainte-Aulaire ; c'est ce double devoir de l'historien qu'il remplit.

Son ouvrage est tout à la fois très-agréable et très-instructif. C'est très-injustement qu'on dirait, et je crois l'avoir entendu dire, qu'il était inutile d'écrire une histoire qui nous avait été transmise par les contemporains et les acteurs eux-mêmes, dont quelques-uns sont pleins d'esprit et de talent. Il ne faut pas croire qu'on sache l'histoire de la Fronde, ou même d'une époque quelconque, parce qu'on a lu les Mémoires qui ont été écrits sur cette époque : on ne la sait bien du moins, qu'autant qu'on refait cette histoire. Après avoir lu ces Mémoires, il faut comparer ces divers récits et choisir ; discuter des témoignages divers, contraires, opposés, et distinguer ceux qui méritent la préférence ; quelquefois les rejeter tous ; découvrir la vérité déguisée, obscurcie, étouffée par les rivalités, les jalousies, les passions, l'esprit de parti. Il faut enfin soumettre au nouvel examen de l'impartialité et de la critique les événemens et les hommes, le drame et les acteurs : les événemens infidèlement racontés, les hommes injustement jugés et appréciés par leurs contemporains, surtout dans les temps de trouble et de faction ; le drame et les acteurs non moins injustement applaudis ou sifflés.

Mais un pareil travail est long, difficile, épineux. La plupart des lecteurs n'ont ni le temps, ni la volonté, ni, s'il m'est permis de le dire, le talent et les moyens de le bien faire. M. de Sainte-Aulaire l'a fait pour eux. Il ne prétend point dispenser de la lecture des Mémoires ceux du moins qui ont assez de loisir pour ne pas se presser d'arriver à des résultats positifs : ce serait les dispenser d'une lecture trop agréa-

ble ; mais il leur rappelle ce qu'ils ont lu, et, en reproduisant les mêmes récits, il en conserve autant qu'il est possible l'agrément ; il fixe les incertitudes et les irrésolutions qui doivent naître de tant d'écrits contradictoires. Enfin, de tous ces élémens qui se repoussent et se combattent, de toutes ces parties incohérentes, il fait un tout régulier ; il compose un tableau où tout est distinct, et l'action, et les personnages.

Un système particulier semblerait d'abord vouloir dominer cette composition remarquable. M. de Sainte-Aulaire, frappé, comme il devait l'être par sa position sociale et par l'activité de son esprit, des événemens qui depuis plus de trente ans ont agité et la France et l'Europe, et de leurs causes et de leurs prétextes, et de leur origine, n'a pu écrire l'histoire du temps passé, sans penser au temps présent. Il a voulu réunir jusqu'à un certain point des troubles et des événemens, encore plus séparés par l'esprit des chefs et des diverses classes de la société, des grands, des magistrats et du peuple, que par l'intervalle des deux siècles, ou peu s'en faut, qui sont jetés entre eux et les éloignent l'un de l'autre.

Rien ne se ressemble dans ces deux périodes historiques : ni les hommes, ni les femmes, ni la cour, ni les seigneurs, ni le clergé, ni les magistrats, ni les bourgeois, ni les marchands, ni le peuple, ni surtout les idées. Sans doute à cette époque, comme dans toutes les époques agitées, quelques esprits exaltés ou brouillons tentèrent d'augmenter le désordre en parlant de république. Sans doute, les citoyens ou les magistrats, se plaignant de l'oppression, de l'exil ou de l'emprisonnement arbitraire, invoquèrent les

mêmes principes, employèrent à peu près les mêmes argumens dont on s'est servi de nos jours, et dont on se servira toujours dans des circonstances semblables. Mais il n'y avait ni système, ni plan fixe : les plus fougueux ennemis de Mazarin devenaient ses amis suivant l'intérêt du moment; on vit le parlement lui-même, plus éclairé que la plupart des autres classes, et qui est censé avoir eu des vues plus déterminées, une conduite plus stable et plus constante, s'allier tantôt avec les princes pour proscrire Mazarin, tantôt avec Mazarin pour proscrire les princes. Le coadjuteur, que M. de Sainte-Aulaire estime peut-être trop comme politique, et qu'il faut estimer surtout comme écrivain, fit de même, et passa alternativement au parti du parlement, au parti de la cour, au parti des princes. Enfin, un instant presque indivisible sépare la France presque entièrement soulevée, de la France entièrement soumise, sans qu'il reste dans les esprits de toutes les classes le moindre symptôme d'une agitation si violente. Au dire de Gourville, les mêmes hommes sont tout-à-fait méconnaissables; c'est ce qui ne serait point arrivé, au moins jusqu'à ce point, si ces hommes eussent été conduits par un plan fixe, un système suivi et des idées arrêtées, qui laissent toujours quelques traces après elles, et jettent toujours des fondemens un peu plus durables.

Au reste M. de Sainte-Aulaire oublie souvent son système, et le mérite de son ouvrage en est fort indépendant. Il fait même, vers la fin de son histoire, des aveux, sinon aussi formels, du moins assez semblables à ce que nous venons de dire. Ce qu'il y a de

vrai dans ce système, c'est qu'en France ce qui a toujours composé la nation, c'est-à-dire, la noblesse et le clergé d'abord, et ensuite les trois ordres, ont toujours eu des idées de liberté, et que, si les Français n'ont pas toujours été libres, ils n'ont jamais accepté l'esclavage et la tyrannie. Les idées politiques de M. de Sainte-Aulaire sont, à cet égard, généreuses, sans être exagérées. On pourrait même croire que, si sa raison éclairée lui fait adopter et défendre les formes sociales et législatives que la civilisation a successivement introduites en Angleterre, en France, en Allemagne, et qui tendent à se propager de plus en plus, un certain attrait lui fait considérer avec complaisance l'antique puissance des grands seigneurs et des grandes maisons : il rappelle avec plaisir ces illustrations et ces souvenirs, et les ramène quelquefois dans son livre, peut-être avec un peu d'affectation. Je ne sais si c'est cette disposition et ce penchant un peu féodal qui le rend sévère, peut-être jusqu'à l'injustice, envers le cardinal de Richelieu qui porta de si redoutables coups à la féodalité. Tout ce qu'il rapporte de ce ministre est odieux sans doute, mais le tableau est fort incomplet ; il ne faut pas oublier que de grands hommes l'ont appelé un grand ministre. Des écrivains même, très-amis de la liberté, ne lui ont pas refusé ce titre, entre autres Bayle, qui le lui donne à l'occasion pourtant d'un acte tyrannique, l'exil de la duchesse de Chevreuse; car Bayle montre une grande antipathie pour les dames qui se mêlèrent de la Fronde.

S'il était un corps dans l'État qui eût un plan un peu régulier et quelques idées arrêtées, c'était sans

doute le parlement de Paris, auquel s'unirent les autres parlemens du royaume. Comme cette conduite favorise un peu le système de l'historien de la Fronde, il s'attache à nous faire connaître les discussions parlementaires et les caractères des principaux magistrats. Je n'ai point lu d'écrit du temps aussi complet sur cette partie importante de l'histoire de la Fronde. Mais il est évident que la seule idée politique qui dominait le parlement était d'augmenter son influence, de se mêler de l'administration et du gouvernement, de se substituer aux états-généraux, et de profiter des embarras d'une longue minorité, de la faiblesse d'une régente, de la haine suscitée et entretenue contre un ministre étranger, pour fonder à son profit de nouveaux droits, s'arroger et se faire reconnaître une sorte de participation à l'autorité publique et législative. Dans l'effervescence des esprits, quelques jeunes conseillers aux enquêtes proclamèrent des maximes républicaines; mais le corps de la magistrature se montra fort attaché au gouvernement monarchique et à l'autorité royale, s'efforçant seulement d'entrer plus ou moins en partage avec elle. Le parlement voulait dépouiller les grands de ce partage, et consolider ainsi, du moins sur ce point, la révolution faite par le cardinal de Richelieu; mais son but n'était nullement d'associer à ses droits politiques les autres classes de citoyens, et le reste de la nation : seulement, pour se les attacher, et probablement aussi par un sentiment de justice, les magistrats protégèrent la liberté civile de tous, et la défendirent avec constance, et souvent avec une éloquence pleine de force et de hardiesse. C'est là la gloire de

la magistrature. Commune à presque tous les membres du parlement, elle a jeté le plus brillant éclat sur les noms de quelques-uns d'entre eux, qui se distinguèrent dans cette conduite généreuse par une fermeté encore plus héroïque, et surtout plus éloignée de tout excès ; également prête à défendre les citoyens contre l'abus du pouvoir, et l'autorité royale contre la violence des partis et le tumulte des séditions. Tel fut surtout Molé, à qui s'applique si justement le portrait que, tant de siècles auparavant, Horace avait tracé du héros ferme et inflexible, que ni les cris furieux d'un peuple irrité, ni les menaces d'un maître orgueilleux et puissant, ne peuvent détourner du sentier du devoir et de la justice : *Justum et tenacem propositi virum*.

Son ennemi, le cardinal de Retz lui-même, n'avait pu s'empêcher de l'admirer et de lui rendre justice. M. de Sainte-Aulaire a moins de mérite à la lui rendre ; mais il la lui rend aussi avec plus de complaisance et d'étendue, et fait parfaitement ressortir ce beau caractère. Toutefois il abandonne Molé lorsque, devenu garde des sceaux, il se dévoue plus particulièrement à la défense du trône, et déclare aux députés du parlement qu'il obéira aux ordres du roi. « Molé était plus grand, dit M. de Sainte-Aulaire, « lorsqu'il n'obéissait qu'aux lois. » Mais l'obéissance aux lois et l'obéissance au roi peuvent très-bien, et le plus souvent se concilier. Dans le cas où Molé parlait ainsi, elles n'étaient point incompatibles ; et ce grand homme pouvait être las d'une lutte que prolongeaient des ambitieux et de mauvais citoyens, et dans laquelle les lois de l'État et les intérêts du peu-

ple n'étaient pas moins compromis, que l'autorité royale.

Parmi ces grands magistrats, il ne faut pas oublier Omer Talon, dont l'éloquence apprêtée était un peu bizarre, et qui ne manquait guère d'orner ses discours d'apparat, de figures et de comparaisons tirées des astres, des étoiles, des planètes, et de leurs oppositions, et de leurs conjonctions; mais qui, toujours inspiré par des sentimens généreux, improvisait quelquefois avec beaucoup de talent, et dont la conduite valait bien mieux encore que l'éloquence. Le cauteleux Mazarin tentait quelquefois de séduire, par des demi-confidences, des épanchemens affectés et d'insidieuses cajoleries, cette vertu haute et sévère. M. de Sainte-Aulaire nous fait un agréable récit d'une de ces tentatives. Le prélat italien raconte longuement à l'austère magistrat « comment il a fait « sa fortune, combien elle lui est à charge; les dé- « goûts que lui causent les courtisans; le bonheur « dont il jouirait à Rome dans son palais, qui est le « plus beau de la ville.» Puis, pour le flatter, il a l'air de l'initier à la politique des différens cabinets, aux plans des généraux. « Les succès de la campagne, « continue-t-il, sont certains; une paix glorieuse « immédiate, à moins toutefois que les ennemis ne « croient pouvoir compter sur des divisions entre la « cour et le parlement; aussi en observent-ils tous « les symptômes, *et ils s'informent surtout des con-* « *clusions prononcées par l'avocat-général Talon*, « *à cause de la grande considération dont on sait* « *qu'il jouit dans sa compagnie.* »

Les femmes, qui jouent un si grand rôle sous la

régence d'Anne d'Autriche, font des Mémoires de cette époque, des récits pleins d'anecdotes; mais l'histoire, plus grave que les Mémoires, ne rapporte de ces anecdotes que celles qui sont graves aussi; ou celles qui, étant frivoles, ont des conséquences sérieuses, et se lient avec des événemens importans. Telles sont les convenances que prescrit la muse de l'histoire, et M. de Sainte-Aulaire y est fidèle. Les intrigues, et même la chronique de mesdames de Longueville, de Chevreuse, de Montbazon, ne sont point oubliées dans ses récits; mais il s'étend avec plus de détails et de complaisance sur la noble et courageuse conduite de la princesse de Condé, au moment où le grand Condé, son illustre époux, est arrêté. Sur le point d'être arrêtée elle-même, elle échappe à ses gardes avec une présence d'esprit et une adresse admirables. Elle se réfugie dans une forteresse du Berry, s'y fortifie et s'y défend; traverse ensuite l'Auvergne, le Limousin et le Périgord, tantôt à travers des fêtes et des triomphes, tantôt parmi les armes et les combats, et entre à Bordeaux, où elle présente son fils, le duc d'Enghien, au parlement..... « Il n'est âgé que de « sept ans, dit-elle aux magistrats. Monsieur son « père est dans les fers. Vous savez les services qu'il « a rendus à l'État, l'amitié qu'il vous a témoignée « aux occasions. Laissez-vous toucher à la compas- « sion, pour la plus malheureuse maison qui soit au « monde, et la plus injustement persécutée. » Ses sanglots l'empêchèrent de continuer. Le jeune duc met un genou en terre, et s'écrie : « Servez-moi de « père, messieurs! le cardinal Mazarin m'a ôté le « mien. » Cette scène est extrêmement touchante.

La conduite de la princesse, durant les quatre mois qu'elle passa à Bordeaux, assiégée par les troupes royales, et vaillamment défendue par le duc de Bouillon, le duc de La Rochefoucauld, et le prince de Marcillac, son fils, fut pleine de courage et de générosité, même envers ses ennemis : mais il fallut céder à l'ascendant de Mazarin. Admise en présence d'Anne d'Autriche victorieuse, elle se soumit noblement et avec dignité; et son secrétaire ou conseiller Lenet fit à cette reine superbe et irritée, qui lui disait avec emportement : « Ah! si l'on n'était pas chrétien, « que ne ferait-on pas à des gens qui sortent d'une « ville rebelle, et qui s'en vont droit à Stenay, vers « madame de Longueville et M. de Turenne! » une des belles réponses que l'histoire nous ait conservées.

Cependant M. de Sainte-Aulaire se garde bien d'imiter le cardinal de Retz, et de sacrifier injustement Anne d'Autriche : il la représente avec des défauts, sans doute, qu'elle tient de son éducation; mais noble, fière, courageuse et pleine de dignité. Il ne sacrifie pas même toujours le cardinal Mazarin; il lui fait, avec justice, honneur d'une action très-généreuse. Exilé de France, où il a la passion de rentrer, le prince de Condé, alors maître des affaires, mettait à son retour des conditions intolérables; cependant peut-être Anne d'Autriche les eût-elle acceptées, mais Mazarin écrit noblement : « Que, si la « reine accédait à de pareilles propositions, il ne « restait plus qu'à conduire M. le prince à Reims, « et à lui mettre la couronne sur la tête..... Il aimait « mieux être exilé toute sa vie, que de rentrer en « France à ce prix. » Puis il revient, suivant son

naturel, à quelques conseils de temporisation, de finesse et de ruse, moyens que la politique n'interdit guère à l'égard d'un ennemi.

Deux héros, Turenne et Condé, jettent un grand éclat sur quelques parties de cette histoire, et sur ces petites intrigues de la Fronde. Tantôt unis, tantôt divisés, ils sont toujours pleins d'estime et même d'admiration l'un pour l'autre : chacun d'eux, en effet, pouvait mieux que tout autre apprécier les rares qualités et le génie de son rival. Le grand Condé, qui paraît plus souvent sur la scène, y est toujours présenté par M. de Sainte-Aulaire avec cet éclat et cette grandeur qui lui conviennent, et avec les qualités brillantes, et les brillans défauts qui forment son caractère : admirable guerrier, portant, sur les détails et l'ensemble d'une opération militaire, le coup d'œil de l'aigle ; plein d'intrépidité et d'audace ; se distinguant souvent dans les relations privées par la grâce et la générosité, mais fier, bouillant, emporté, ce qui lui rend insupportable et les prétentions des magistrats, et les longues discussions du parlement, et surtout les controverses particulières qu'il se trouve engagé à soutenir contre le conseiller Quatre-Sous ; épreuve bien difficile, « dit plaisamment « M. de Sainte-Aulaire, pour l'orgueil de M. le « prince ! »

Toutefois il me semble que M. de Sainte-Aulaire adopte trop facilement deux accusations bien odieuses et bien injurieuses à la mémoire du prince de Condé : l'une, d'avoir voulu détrôner Louis XIV ; l'autre, d'avoir offert à Cromwell de se faire protestant, pour l'attirer dans le parti de la révolte. Son garant, pour

la première accusation, est un certain Coligny, dont il cite un petit libelle de quinze à vingt pages, qu'il appelle des *Mémoires*, et où l'auteur a accumulé plus d'horreurs qu'on n'en pourrait supposer dans les plus gros volumes. Il avait écrit ces beaux *Mémoires* sur les marges d'un *Missel*, attestant les *saints Évangiles*, qu'il tient à la main, c'est-à-dire le *Missel* de la vérité des injures atroces qu'il exprime dans le style le plus grossier. Comblé d'honneurs et de richesses, et, de soldat aux gardes, parvenu à être lieutenant-général, c'est un homme injuste et chagrin, qui se plaint de la fortune et de tout le monde; c'est un écrivain très-peu digne de foi. Burnet, garant de la seconde accusation, est un auteur plus grave sans doute, et plus célèbre; mais c'est un historien très-passionné, ennemi furieux de Jacques II, de Louis XIV, de la France et de tout ce qui en faisait l'honneur et la gloire. Ménage raconte que Burnet, qui était aussi un célèbre prédicateur presbytérien, voulant un jour vendre un cheval, prétendait le faire valoir, en le montant assez gauchement et en caracolant avec fort peu de grâce : « M. Burnet, lui dit plaisamment l'acheteur, quand « vous voudrez me tromper, ne montez pas à cheval, « montez en chaire. » Je ne sais si Burnet trompait en chaire; mais je suis bien sûr qu'il trompe souvent dans son histoire.

Mais c'est sur le champ de bataille, que M. de Sainte-Aulaire peint dignement le grand Condé. C'est un endroit bien plein d'intérêt dans son histoire, que celui où l'illustre capitaine, qu'on croyait dans la Guyenne et dans les environs de Bordeaux,

est transporté comme par enchantement au-delà de la Loire; y prend le commandement d'une armée vaincue, et y fait si bien sentir sa présence par ses premières dispositions, que Turenne, qui partageait l'erreur commune et le croyait à cent lieues de là, s'écrie aussitôt: « M. le prince est arrivé! » Quel coup d'œil! quel jugement! Ce mot est la gloire de l'un et l'autre. Je n'ai vu nulle part le combat de Saint-Antoine, où s'illustrèrent pareillement les deux héros, décrit avec plus de vivacité et de chaleur, et d'une manière à la fois plus pittoresque et plus claire.

Je ne fais qu'indiquer ces récits, mais je ne raconte point : il faut de l'espace pour raconter, et quelquefois M. de Sainte-Aulaire lui-même n'en a pas pris assez. L'histoire, et peut-être celle de la Fronde plus qu'une autre, vit de détails. Vous voulez peindre le massacre de l'Hôtel-de-Ville : vous me dites que Legras et Doujac ont été poignardés, que l'Hôpital s'est sauvé, cela ne m'intéresse que médiocrement. Ce sont les vicissitudes par lesquelles ont passé les victimes, les alternatives de crainte et d'espérance, le dévouement de ceux-ci, la trahison de ceux-là, qui donnent à ces récits une couleur dramatique et intéressante; et voilà pourquoi Conrart, qui n'a assurément ni l'esprit ni le talent de M. de Sainte-Aulaire, intéresse plus dans ce récit. Je n'ai pas besoin de dire que le nouvel historien prend bien sa revanche dans une foule d'autres narrations. Son histoire, pleine de recherches, écrite avec grâce, avec naturel et souvent dans le style de la conversation spirituelle de l'auteur, qui convient parfaitement à ce genre de récits, est très-agréable à lire. C'est un bon

ouvrage, qui se perfectionnera encore dans les nombreuses éditions qu'il ne peut manquer d'avoir.

Histoire de la guerre de la Vendée et des Chouans, par Alphonse Beauchamp.

Parmi les nombreux et déplorables événemens de la révolution, il n'en est point qui excite plus d'intérêt et de curiosité que la guerre de la Vendée : c'est un des plus terribles épisodes de ce drame terrible. Quelques ambitieux, quelques hommes plus coupables encore, d'autres égarés de bonne foi, venaient de renverser le plus ancien trône du monde, et qui paraissait le mieux affermi : ils voulaient anéantir les principes religieux, éternelle sauvegarde des États; ils vouaient à l'exécration les principes politiques d'une monarchie tutélaire, seul gouvernement adapté à l'esprit des Français, à l'étendue de leur territoire, et dont l'utilité et les bienfaits étaient attestés par une expérience de quatorze siècles, et ont été mieux démontrés encore par une cruelle expérience de dix années de malheurs et de crimes qui suivirent sa destruction. La France, en partie séduite, en partie frappée de consternation et d'effroi, recevait le joug de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *fraternité*, et n'opposait aucune résistance à ses oppresseurs : l'abus de l'autorité, le fer des bourreaux, les crimes et la terreur étaient les terribles appuis de leur système de domination. Les puissances étrangères qu'on avait crues réunies pour arrêter le mal dans sa source, et opposer une digue au torrent révolutionnaire, bientôt divisées par des projets d'am-

bition particulière, bientôt punies du peu de franchise et de loyauté de leurs intentions, voyaient leurs armées, chassées du territoire français, défendre avec peine leur propre territoire et leur propre gouvernement : tout était subjugué au dedans, tout paraissait céder au dehors, et c'est dans ces circonstances désespérées que quelques paysans, des extrémités de la France occidentale, entreprennent de relever le trône de leurs rois, la religion de leurs pères, et de renverser une puissance colossale qui fait trembler l'Europe.

Conduits par quelques chefs sortis de leurs rangs obscurs, ou par quelques simples gentilshommes qui, plus accoutumés à verser leur sang pour l'État, qu'à être l'objet des grâces et de la faveur du monarque et de la cour, étaient moins intéressés que tant d'autres à soutenir sa puissance et son éclat, ils ne calculent ni les obstacles, ni les dangers. Sans argent et sans moyens de se procurer les sommes énormes qu'exige la guerre, ils attaquent la puissance de ceux qui disposent des ressources et des richesses d'un vaste et florissant empire. Sans expérience, ils combattent des troupes aguerries, des garnisons éprouvées par de longs siéges; sans armes, sans canons, sans munitions, ils marchent contre des armées pourvues de tout, et protégées par une nombreuse et formidable artillerie. Leur constance et leur courage suppléent à tout; avec de simples bâtons, ils s'emparent des canons ennemis. Souvent vainqueurs, souvent vaincus, affaiblis, et par leurs nombreuses victoires et par leurs sanglantes défaites, on les croit anéantis : ils reparaissent plus formida-

bles; ils reportent la guerre sur un autre théâtre, étendent leurs conquêtes, envahissent plusieurs départemens, deviennent plus que jamais un objet de terreur pour leurs ennemis, d'étonnement pour l'Europe, jusqu'à ce qu'enfin accablés par des fatigues inouïes, des privations de toute espèce, par le nombre sans cesse renaissant des troupes qu'on leur oppose, presque tous les soldats et tous les généraux meurent en défendant courageusement la cause qu'ils ont embrassée.

Mais cette cause, dira-t-on, était celle de la rebellion; et le courage et les exploits ne sont-ils pas flétris par un aussi mauvais principe? Distinguons d'abord soigneusement les époques et les faits; ne confondons point la guerre franche, loyale et courageuse de la Vendée, avec cette petite guerre de pillage, d'assassinats, d'enlèvemens de personnes, d'attaques de courriers et de diligences, qui succéda à la première. Ce n'est point par ces vils et petits moyens qu'on fait triompher une cause; et le but de la guerre n'est point de tuer des ennemis, mais de les vaincre, de les soumettre, de procurer le triomphe de la justice et une paix durable dans ce triomphe. Toute guerre qui n'a pas ce but, avec un espoir raisonnable de l'atteindre, est un fléau, elle est un crime. Mais reportons-nous au commencement de 93, époque à laquelle éclatèrent les troubles de la Vendée. Contre quel gouvernement s'armèrent les Vendéens? Contre une république, ou plutôt une anarchie qui couvrait la France de malheurs et de crimes, et contre laquelle tous les Français sont actuellement réunis. Pour quels principes combatti-

rent-ils avec tant de courage? Pour les principes religieux et politiques qui gouvernèrent si long-temps la France, et auxquels, après une cruelle expérience, elle a été enfin forcée de revenir. Fallait-il que tous les Français fussent aussi prompts que Robespierre, que Carrier, que Joseph Lebon, et tant d'autres, à voir tout ce qu'il y avait d'*odieux* et d'*infâme* dans une monarchie, tout ce qu'il y avait de bonheur et de gloire dans une république, ou plutôt dans leur despotisme anarchique et barbare; et les vertus de leurs missionnaires politiques, et les bienfaits de leur prétendue république, étaient-ils assez sensibles, pour dissiper aussitôt toutes les craintes, tous les doutes, pour entraîner tous les sentimens et tous les cœurs?

Proclamons d'ailleurs hautement ces principes conservateurs de la société, et qui doivent être chers à tous les gouvernemens, puisqu'ils sont ennemis des révolutions, et qu'ils peuvent quelquefois les arrêter. Les devoirs de la fidélité, de l'attachement, de la reconnaissance ne cessent pas à l'instant même du malheur de l'homme à qui l'on doit de pareils sentimens. Dès qu'un trône est ébranlé, on n'est point obligé de concourir à son renversement. Dès qu'un souverain est malheureux, ce n'est point un devoir de l'accabler encore; il est beau, il est glorieux, il est même rigoureusement juste de faire des efforts en sa faveur. Ce devoir subsiste, tant qu'on a un espoir raisonnable de succès, et qu'on a pour se le procurer des moyens généreux, et avoués par la morale et le bien public, règle essentielle de tous les devoirs. S'il est difficile de déterminer cette durée, c'est une

preuve qu'elle a existé du moins quelque temps, et aux premiers instans d'une révolution. Aussi voit-on toujours, dans les troubles civils, les amnisties, les pardons succéder aux actes de rigueur, et l'oubli du passé ramener tous les citoyens sous les lois générales. La morale publique peut paraître incertaine, par cela seulement qu'il y a discorde entre les habitans du même pays; mais ce qui a été jugé comme crime, tant que la discorde durait, cesse d'être considéré ainsi, lorsque l'ordre est rétabli; et chaque individu ne répond plus alors que des actions qui lui sont personnelles. Si ces principes sont incontestables, pourquoi regarderait-on comme des traîtres et des rebelles les chefs et les soldats de la Vendée?

Avouons-le, d'ailleurs : il est des époques où les opinions sont tellement incertaines, où la vérité et la justice sont tellement obscurcies, où tant de préjugés, tant de fausses idées et l'ascendant impérieux des circonstances entraînent si irrésistiblement les hommes, que les plus vertueux, ceux qui sont le plus remplis des sentimens d'honneur et de probité, sont souvent jetés dans les factions les plus opposées; faut-il alors les juger d'après le parti qu'ils ont embrassé? Non, mais d'après les motifs qui les y ont entraînés, d'après la conduite qu'ils y ont tenue. Soit donc que, dans cette terrible époque de la révolution, je trouve un homme dans les rangs des républicains ou dans ceux des royalistes, s'il ne me paraît y avoir été conduit ni par la cupidité, ni par des vues particulières d'intérêt et d'ambition; s'il a toujours suivi la route que lui prescrivaient l'honneur et la morale; s'il a été loyal, brave, désintéressé, je

l'estime, je l'admire. C'est d'après ces principes d'équité naturelle et d'une morale de tous les temps, qui ne varie point suivant les hommes et les circonstances, et qui ne se plie point aux intérêts d'un parti, que l'homme juste et impartial comparera les chefs, les guerriers, et n'oubliera point, lorsque la comparaison ne se trouvera pas avantageuse aux républicains, qu'il est d'une justice rigoureuse de se rappeler que la convention choisissait alors les généraux qu'elle envoyait dans ces contrées, non parmi les militaires, mais parmi les bavards des sections, gens peu propres à la guerre, et encore moins propres à faire respecter l'autorité qui les déléguait.

Je louerai donc l'impartialité de M. de Beauchamp : vertu, honneur, bravoure, tout ce qui est juste, tout ce qui est noble, tout ce qui est généreux, il l'applaudit également dans les républicains et dans les royalistes; brigandage, crimes, barbarie, tout ce qui est répréhensible, honteux et criminel, il le censure également dans les deux partis (1).

---

(1) J'abrége cet article, en supprimant quelques traits d'héroïsme des chefs vendéens, et particulièrement de M. de Bonchamp, qui trouveront plus naturellement leur place dans l'article sur les *Mémoires de madame de Bonchamp*, insérés dans ce même volume, section des *Mémoires*. Je prie le lecteur, à qui les réflexions sur l'*Histoire de la Vendée* paraîtront incomplètes, peut-être même un peu faibles, de considérer qu'elles furent offertes au lecteur en 1806, époque où l'usage, la mode, et surtout l'intérêt, faisaient célébrer une tout autre gloire que celle de la Vendée. Je fis deux autres articles sur le même sujet, mais je les supprime, parce qu'ils sont, en grande partie, une réponse aux écrivains révolutionnaires et buonapartistes, qui attaquèrent violemment celui-ci.

Récit de l'évasion d'un officier pris à Quiberon, par Joseph C. M.

Quis talia fando
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulixei,
Temperet à lacrymis?

Après le forfait odieux que M. de Châteaubriand appelle plus particulièrement *le crime de la révolution*, il n'en est point qui porte dans l'âme plus d'indignation, d'épouvante et d'horreur, que les affreux massacres de Quiberon. Cinq ou six mille Français qui, en combattant contre le comité de salut public, contre la convention et contre les factions cruelles par qui la France était désolée et déshonorée, pouvaient se croire armés pour la patrie et par l'honneur, mais qui, même lorsqu'ils auraient été égarés par ce sentiment, avaient une sauvegarde sacrée dans la foi des traités, sont impitoyablement égorgés, et ne trouvent que des bourreaux, là où ils ne devaient s'attendre qu'à rencontrer des ennemis généreux. Surpris par des troupes quatre fois plus nombreuses que leur petite armée, lâchement trahis par des soldats qu'on avait imprudemment incorporés dans leurs faibles bataillons, et qui, au plus fort de la mêlée, font feu sur leurs officiers, ils se laissent prendre à un piége odieux que leur propre bonne foi et leur générosité naturelle leur défendaient de soupçonner ; ils déposent des armes que leur courage et leur désespoir rendaient encore redoutables dans leurs mains; ils capitulent; et on nie, et l'on méprise la capitulation : ils se rendent, et ils sont

égorgés ! Et le général, plus particulièrement garant du traité, laisse exécuter l'ordre de cette épouvantable exécution. Quelques soldats véritablement Français, refusent du moins de prêter leur ministère à cette froide et atroce barbarie ; on en trouva d'autres, étrangers, dit-on. Hélas ! dans ces temps affreux, quel crime manqua jamais, faute d'instrumens et d'exécuteurs !

La loyauté de toutes ces nobles victimes, la grandeur d'âme de quelques-unes rendaient encore plus odieuses la perfidie et la bassesse de leurs assassins. Qui ne connaît l'héroïque dévouement de ce Sombreuil, dont le nom avait déjà généreusement éclaté au milieu de nos troubles et de nos malheurs? Il ne stipule rien pour lui-même ; seul, il s'exempte de la capitulation ; seul, il se dévoue à la mort ; et ce sacrifice généreux, cette fierté chevaleresque qui devaient rendre sa personne encore plus sacrée et plus inviolable, et le sauver avec ses compagnons d'infortune, le perdirent avec eux et avant eux. Un autre officier est envoyé vers une frégate anglaise, pour lui faire part de la capitulation, et l'engager à cesser de faire feu sur l'armée républicaine ; il remplit sa mission, et se regardant comme engagé par le traité, il refuse de rester sur la frégate, et revient à la nage reprendre ses fers et se confier à ses bourreaux. Un troisième, Charles de Lamoignon, prend dans ses bras son frère grièvement blessé, le transporte jusqu'en pleine mer, à une chaloupe qui s'éloignait, et revient mourir au milieu des siens, modèle de la piété fraternelle, et victime de l'honneur. Plusieurs autres se distinguent par des traits non moins touchans,

non moins admirables; et ceux à qui l'occasion manque de manifester la même élévation, le même héroïsme de sentimens, montrent du moins le même courage et la même résignation dans leurs derniers instans, et dans les cruelles épreuves d'une destinée injuste et affreuse : la religion les console, l'amour du roi et de la patrie les anime, et ils meurent en fidèles royalistes et en véritables martyrs.

Quelques-uns échappent, mais en assez petit nombre, pour attester que c'est une sorte de miracle d'avoir pu se soustraire à la cruelle surveillance de leurs bourreaux, et à cette férocité avide de leur sang, et qui craint toujours de n'en avoir pas assez à répandre. Déjà l'un d'eux, M. de Chaumareix, avait publié une relation de ses aventures particulières et de son heureuse évasion. Mais cet écrit, imprimé en pays étrangers, et dont peu d'exemplaires ont pu s'introduire en France, y est peu connu. La dernière tyrannie était loin de permettre la libre circulation de ces ouvrages propres à rendre intéressantes les victimes de Quiberon; elle faisait faire des tableaux où cette malheureuse expédition était représentée plutôt pour insulter à leur infortune, et calomnier odieusement une nation alors ennemie, que pour exciter en leur faveur la commisération et l'intérêt. La relation que publie aujourd'hui l'un de ces deux officiers miraculeusement échappés, portera au plus haut degré ces deux sentimens qui leur sont si justement dus. Ce n'est, il est vrai, qu'un récit particulier à l'auteur et à un très-petit nombre d'individus liés à son sort; et M. Joseph C. M., qui ne le donne modestement que pour ce qu'il est, et même

pour beaucoup moins qu'il ne vaut, sollicite une plume fort connue et fort exercée, celle de M. le duc de Lévis, d'écrire l'histoire entière de l'expédition. M. le duc de Lévis fut en effet un des plus braves officiers de cette brave armée.

Mais les malheurs d'un simple particulier, supportés avec tant de courage, éprouvés pour une aussi sainte cause; ses dangers affreux, dont il semble que rien ne peut le sauver, et auxquels il échappe néanmoins par la présence d'esprit et par le dévouement de quelques êtres angéliques, dont la courageuse humanité contraste si heureusement avec la lâche barbarie de tout ce qui les entoure, ne suffisent-ils pas pour intéresser tous les lecteurs? On voudrait sans doute, et plus de détails encore, et une histoire plus générale de cette désastreuse expédition; mais, tout en désirant davantage, on lit avec une avide curiosité cette relation partielle, ces détails particuliers, dont la sincérité est attestée par la simplicité du récit, et surtout par la modestie avec laquelle l'auteur se met en scène. Il est sans doute le héros de l'aventure, mais jamais héros ne se fit moins valoir et ne s'attribua moins de part dans les succès : il veut que tout l'intérêt se porte sur le généreux dévouement de quelques habitans de Vannes et d'Auray, de quelques femmes surtout, qui, au péril de leur vie, tentèrent d'arracher des victimes aux bourreaux, et y réussirent quelquefois. Parmi elles se distinguent trois jeunes filles, mesdemoiselles Vial, Beard et Lauzer, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans : unies par l'amitié, plus unies encore par une sublime émulation de générosité; bravant tous les dangers; surmontant des

répugnances souvent plus difficiles à vaincre que les dangers; ne se rebutant ni de l'aspect hideux des lieux où tant de malheureux sont entassés, ni de la brutalité et de la barbarie de ceux qui leur en permettent l'accès; prodiguant les secours à un grand nombre, et portant des consolations à ceux qu'elles ne peuvent secourir; pleurant continuellement sur le sort de ces infortunés, et se présentant à eux avec un visage serein, pour ne pas les attrister davantage par d'affreux pressentimens; enfin montrant un courage, une constance, une prudence, une fécondité d'expédiens et de moyens au-dessus de leur âge; et s'élevant même au-dessus des bienséances que leur imposait cet âge, mais qui disparaissent devant de telles circonstances. Qui oserait en effet flétrir, je ne dirai point par le soupçon, mais même par le mélange de quelque autre sentiment, ces sentimens si purs d'innocence, d'humanité et de vertu?

Les émigrés, de leur côté, se montrent dignes d'être l'objet de tant de sollicitude et d'un si héroïque dévouement. La relation partielle de M. C. M. en raconte plusieurs traits admirables. Qui ne serait, en effet, profondément touché de la piété tendre et exaltée de ce jeune chevalier de Malte, et de la piété plus calme, plus réfléchie, d'un officier plus âgé, son mentor et son ami? Le jeune chevalier peut se sauver en dissimulant son âge; il jette un regard sur son ami, et lui demande si la vie est d'un tel prix qu'il faille la conserver par un mensonge; l'inflexible officier répond que non : le jeune homme applaudit à la décision sévère dont murmure notre faiblesse, et il meurt. La nuit qui précéda l'exécution, l'ami

du chevalier de Malte récita d'une voix ferme et imposante l'*Office des Morts*. » Tous étaient prosternés, dit l'auteur de ce récit, et se frappaient la poitrine avec force. Ils disaient d'une voix sombre les répliques de ces prières, que les voûtes du temple (la prison était une église) répétaient d'un ton plus lugubre encore..... Après les prières convenables en cette circonstance, l'ami du chevalier de Malte, toujours à genoux, parla d'effusion de cœur pour nous disposer à une fin prochaine. Après lui, son domestique prit la parole, et déploya une éloquence dont nous fûmes aussi touchés que surpris : son esprit était nourri des livres saints, et les approches du supplice semblaient enflammer son enthousiasme. L'un et l'autre nous supplièrent de pardonner à nos assassins. Une grande partie de la nuit fut employée à prier Dieu qu'il leur pardonnât de même. » S'il est vrai que la vertu et même la grandeur d'âme soient de toutes les conditions, c'est surtout dans les grandes occasions, qui électrisent toutes les âmes. Un autre domestique, répondant au nom de plusieurs sur le malheur desquels on s'attendrissait, en déplorant le sort que leur attirait leur fidélité à leurs maîtres, s'écria : « Nous sommes fiers de mourir pour une si belle cause. » Mais voici un grand exemple d'une générosité moins individuelle, et qui s'étend à un plus grand nombre. Une foule d'officiers sont condamnés à mort, et doivent être conduits le lendemain au lieu du supplice : ils déposent sur une table tout leur or, leurs montres et leurs bijoux, et disent au geôlier que tout lui appartient, s'il par-

vient à sauver l'un d'eux : le geôlier répond que, si quelqu'un peut se sauver, il tâchera de ne pas s'en apercevoir, mais qu'il n'y contribuera pas. On trouve ou l'on pratique, en son absence, une retraite où l'un des prisonniers peut se soustraire à tous les regards. Alors on conteste, non à qui occupera cet asile, mais à qui ne l'occupera pas. On ne veut point que ce soit le sort qui en décide. Tous s'accordent à désigner celui qui sera ainsi sauvé : « Vous êtes l'un « des plus jeunes, lui dit-on; vous avez perdu deux « frères dans cette malheureuse expédition : vivez « pour être la consolation de votre famille. » Sa longue résistance est vaincue, et il est sauvé. Lutte généreuse ! dévouement admirable et glorieux pour tous ! pour celui à qui l'on fait un pareil sacrifice, et pour ceux qui le font !

Je renvoie à la relation de M. C. M. pour un grand nombre d'autres traits dignes de mémoire, et plusieurs autres particularités intéressantes relatives à cette fatale expédition de Quiberon. Là périt en grande partie l'illustre marine française, et les anciens officiers qui en faisaient la gloire, et les jeunes marins qui en faisaient l'espérance. Je nommerai parmi ces derniers le brave et infortuné M. de Lagarigue, qui, s'arrachant aux douceurs d'un récent hyménée, et des bras d'une épouse adorée, après avoir fait tant et de si cruels sacrifices à la voix de l'honneur, y ajoute encore celui de sa vie. Que de pleurs il a coûté depuis vingt ans à cette tendre épouse, et à cette jeune et intéressante fille, qu'à peine il avait embrassée au berceau, et qui a été élevée à n'entendre prononcer le nom de son

père qu'avec respect, attendrissement et douleur !

Me sera-t-il permis de parler encore d'une autre victime de cette fatale journée ? et l'intérêt le plus naturel, le plus tendre, le plus vif m'excusera-t-il auprès des lecteurs qui ne peuvent le partager ? O mon frère, tu étais au nombre de ces braves et malheureux royalistes ! Des relations fidèles m'ont appris que, défendant courageusement le drapeau qui t'était confié, ce ne fut que lorsque tu tombas épuisé par tes blessures, qu'on put l'arracher de tes mains défaillantes. Mais, hélas ! tout ton sang ne fut pas versé sur le champ du combat : il t'en resta encore pour le champ du supplice ; et tu mourus, pour ainsi dire, deux fois dans cette fatale expédition et cette cause sacrée ! Pouvais-je parler au public des malheurs de Quiberon, sans te rendre un témoignage public de mes vifs et longs regrets ? Heureux du moins, qu'un autre frère qui avait toujours combattu à tes côtés, et qui accourait pour y combattre encore, fût arrivé quelques heures trop tard en Angleterre pour s'embarquer avec toi ! Lorsqu'il espérait pouvoir te rejoindre, il apprit ton sort funeste, et partit en pleurant pour aller chercher de nouveaux travaux et de nouveaux dangers, et porter sur un nouveau théâtre le même dévouement et le même courage.

Histoire de l'Ambassade dans le grand-duché de Varsovie, en 1812 ; par M. de Pradt.

Discite justitiam moniti, et non temnere reges.

ARTICLE PREMIER.

Tout est curieux dans ce livre, le héros et l'historien, les faits et les personnages, le drame et les acteurs, le sujet et le style, la forme et le fond, et les disparates et les contrastes. L'auteur s'y montre homme de beaucoup d'esprit et très-mauvais écrivain : l'ouvrage se fait remarquer par les idées justes, ingénieuses et piquantes dont il abonde, et par la bizarrerie du langage dont elles sont le plus souvent revêtues ; et le lecteur est tantôt séduit et entraîné par l'intérêt du récit et le mérite de la pensée, tantôt étonné et presque révolté par la singularité des images, des expressions, de l'élocution. Dans quelques pages, cependant, le tour heureux de la phrase, l'heureux choix et la propriété des termes, et l'agrément d'une diction originale, augmentent encore l'intérêt du fond, et donnent un nouveau prix au mérite de la pensée ; et c'est un étonnement de plus pour le lecteur confondu, de trouver dans un même livre, quelquefois l'empreinte du goût et l'éclat du talent : plus souvent, l'éclipse totale du talent, et l'absence entière du goût.

Rien n'est donc absolument indifférent dans cet ouvrage : tout y est bon ou mauvais, intéressant ou ridicule, et je ne veux pas dire de quel côté penche

la balance ; enfin tout y est digne d'éloge ou de censure, depuis l'épigraphe que M. de Pradt pouvait mieux choisir, ce qui l'eût débarrassé de la peine de gâter un magnifique vers de Virgile, jusqu'aux pièces justificatives, qu'il pouvait se dispenser de nous donner, puisqu'elles ne *justifient* rien, et qu'elles attestent seulement, autant que des formules communes d'honnêteté et de politesse peuvent attester, la haute opinion qu'un Polonais et un Saxon avaient, l'un de *la vertu*, l'autre *des vertus* de M. l'archevêque de Malines. Parmi ces *vertus*, il en est une que l'auteur célèbre lui-même avec beaucoup de complaisance dès le début de son livre, ou plutôt dès la première préface, car il y en a deux : c'est le courage avec lequel, renfermé dans son cabinet, et vraisemblablement le plus secrètement possible, il écrivait ces Mémoires, à la vérité un peu, mais très-peu avant la première chute de Buonaparte, lorsque celui-ci se débattait dans les plaines de Champagne, et lorsque sa fin était prévue à peu près par tout le monde, et calculée comme très-prochaine par de beaucoup moins grands politiques que M. de Pradt. Cependant cette conduite lui paraît tellement courageuse, qu'il en prend occasion de jeter un coup d'œil de mépris sur tous les écrivains qui n'ont point écrit contre Buonaparte justement à la même époque. « Il « fait beau entendre, dit-il avec un superbe dédain, « les commodes insultes, les paisibles jactances con- « tre ce pouvoir, aujourd'hui, qu'après deux chutes « consécutives, il est tout-à-fait effacé, et qu'on a « appris qu'il pouvait finir..... Mais *lorsque le* « *lion rugissait encore, lorsqu'il* remplissait d'épou-

« vante, etc. » Je ne rapporterai pas toute cette phrase qui est fort longue ; mais à l'emphase de ce début on sent la haute idée que l'auteur a, et qu'il veut inspirer, du *courage* qu'il eut *alors*, et préparant pour l'histoire des *matériaux dont la perte eût été irréparable ;* car M. l'archevêque de Malines n'admire pas moins son livre que son courage, et ne veut pas laisser à un autre le soin de dire que la perte en eût été *irréparable*.

Mais si ces écrivains, au-dessus desquels M. de Pradt se place si fièrement, voulaient se choquer de ses airs méprisans, et apprécier avec un peu plus de justesse le haut courage dont il fait parade, n'auraient-ils donc rien à lui répondre ? Quelques-uns ne pourraient-ils pas lui dire : Et d'où avez-vous appris que nous n'avons pas, comme vous, en nous cachant bien, et en tenant la chose très-secrète, et la porte de notre cabinet bien fermée, écrit aussi des Mémoires ou des satires, que nous publierons comme vous dans un temps où il n'y aura nul danger de les publier ? D'autres ne pourraient-ils pas lui dire : Sans doute, nous n'avons rien écrit contre Buonaparte, même dans les derniers mois de son règne, et *lorsque le lion rugissait encore ;* mais lorsque ce lion était dans toute sa force et dans toute sa vigueur, lorsque tout tremblait devant lui ; lorsque par crainte ou par ambition tous s'empressaient autour de lui, écrivains, magistrats, prélats, courtisans de tout état et de toute condition ; lorsque tous lui prodiguaient les plus basses adulations, les flatteries les plus outrées, et inventaient de nouvelles formules et des expressions tout-à-fait neuves, pour les faire mieux

remarquer, avons-nous gardé le silence? Sa fausse grandeur ne nous a point imposé. Les crimes et les malheurs dont il semait la carrière qu'il parcourait nous faisaient une loi de ne point le louer de ce qu'il pouvait y avoir de grand et d'extraordinaire dans cette carrière. Or, n'y avait-il pas plus de courage à protester ainsi par notre silence contre tant de voix adulatrices et corrompues, qu'à écrire clandestinement, un ou deux mois avant la chute de l'idole qu'on encensait naguère, un livre qu'on était bien résolu à ne publier que lorsque cette chute serait bien et dûment consommée, ne se fiant pas même à la première, mais attendant prudemment la seconde? M. de Pradt ne nous apprend-il pas lui-même ce qu'il eût fait de sa relation, si les événemens eussent trompé nos espérances et des pronostics presque infaillibles? Il l'eût *courageusement* brûlée. C'est ainsi qu'il sacrifia la relation qu'il avait écrite des trames odieuses qui précédèrent la guerre d'Espagne. « Je « brûlai cet écrit (1), dit-il, dans un moment où « *une forte brouillerie avec Napoléon* (on ne se « brouille qu'avec ses amis) me montra cet ouvrage « comme un *voisinage dangereux*. » Tel eût été le sort de l'ouvrage sur la Pologne, quelque *irréparable* que fût cette perte, dès que le *voisinage* en serait devenu *dangereux* pour l'auteur. Heureusement il n'en a point été ainsi : Buonaparte est tombé, et la France et le livre de M. de Pradt ont été sauvés.

Mais, si nous ne pouvons partager l'admiration de l'auteur pour son *courage*, voyons si nous parta-

(1) M. de Pradt l'a retrouvé, ou refait depuis.

gerons la haute opinion qu'il veut nous donner de son ouvrage, dont la perte, s'il faut l'en croire, eût été *irréparable;* et dont, par conséquent, nous aurions dû être inconsolables. Il est certain que nous aurions eu un livre intéressant de moins; tel est même l'intérêt qui y règne, qu'il triomphe de ce qui ferait tomber des mains tout ouvrage où il serait moins vif : l'incohérence et le désordre du plan, la diffusion des détails, la pénible et irrégulière construction des phrases, la singularité quelquefois bizarre des expressions, l'incorrection quelquefois barbare du style. L'objet du livre et son premier mérite, c'est de bien faire connaître certains personnages malheureusement fameux, et surtout le plus fameux et le plus odieux de tous. Ce n'est pas que le caractère de Buonaparte fût jusqu'ici un *problème,* comme le dit M. de Pradt, pour se donner seul le mérite d'avoir résolu ce problème; que, jusqu'aux révélations qu'il veut bien nous faire, ce fut l'homme du monde *le moins connu,* comme il le prétend, sans doute pour donner plus de prix à ces révélations, et qu'enfin l'ex-empereur n'ait jamais été entouré que de mauvais observateurs, jusqu'à M. l'archevêque de Malines, qui *regrettait* si fort *les distractions* des autres, et les réparait en bien observant lui-même. Tout cela est fort exagéré, et manque même de vérité. Les traits distinctifs du caractère et de l'esprit de Buonaparte n'avaient échappé à aucun de ceux qu'un vil intérêt ne disposait pas d'abord à s'abuser eux-mêmes, puis à vouloir abuser les autres; mais, ce qui était déjà connu, M. de Pradt le fait mieux connaître encore : il a vu l'homme de près, et sur-

tout dans des circonstances diverses, importantes, décisives, et dans ces situations où le masque tombe, où le cœur se révèle. Il le peint, soit par des faits curieux, soit par des traits de pinceau, dont quelques-uns sont excellens. Il est vrai qu'il ne sait point rassembler ces traits, qu'il les dissémine dans toute l'étendue de son livre ; qu'il recommence à chaque instant ses portraits, comme s'ils n'étaient jamais achevés ; les interrompant à chaque instant, et les étendant outre mesure : ce n'est pas là la manière des grands maîtres, ce n'est pas le pinceau vigoureux et pur de Tacite, de Salluste, à qui quelques lignes, et tout au plus une page, suffisent pour faire connaître le caractère, l'esprit et les passions de l'homme le plus compliqué et le plus divers.

M. de Pradt commence dès sa seconde préface à nous donner le portrait, ou un des portraits de Buonaparte, et c'est peut-être le meilleur qu'il en ait tracé dans tout le cours de sa relation. Je ne puis toutefois le citer : la diffusion ordinaire de l'historien s'y oppose. J'observerai seulement que c'est dans ce portrait que, rassemblant tous les contrastes de grandeur et de petitesse, qu'il découvre avec une étonnante profusion dans son héros, il l'appelle *Jupiter-Scapin*, alliage de mots singulier, inouï, qui a fait fortune, que tout Paris répète, et qu'on n'oubliera pas.

L'ambassade de Pologne, véritable sujet de l'ouvrage de M. de Pradt, paraît d'abord n'en être que le prétexte : l'auteur nous retient long-temps à Paris avant de nous conduire à Varsovie, ou même sur la route et à Dresde ; mais il nous retient assez agréa-

blement : sa causerie longue, diffuse, dépourvue d'art dans les transitions, mais intéressante par quelques faits, et brillante dans quelques détails, fait oublier qu'on n'avance point, ou qu'on n'avance que très-lentement vers le but ; on n'est point pressé d'arriver lorsqu'on a un homme d'esprit pour compagnon de voyage. Chemin faisant, M. de Pradt fait toujours des portraits ; c'est là une de ses principales ressources. Nous avons vu qu'il avait fini la dernière de ses préfaces par un long portrait de Buonaparte ; il commence son livre par un portrait plus long encore du même personnage. Tous offrent des traits de mauvais goût ; mais tous sont remarquables par une foule d'observations justes, ingénieuses, et présentées avec une sorte d'originalité piquante, et on est toujours tenté d'en citer quelque chose : « L'empe-
« reur, dit M. l'archevêque de Malines, est *supé-*
« *rieurement* ignorant. La manière dont il lit n'est
« pas très-propre à l'instruire. Les feuillets, conti-
« nue M. de Pradt, volent sous ses doigts ; ses yeux
« courent sur chaque page, et, au bout de très-peu
« de temps, le pauvre écrit est presque toujours re-
« jeté avec un signe de mépris et des formules géné-
« rales de dédain : *Il n'y a que des bêtises dans ce*
« *livre;* c'est *un idéologue, un constituant, un jan-*
« *séniste.* Cette dernière épithète est le *maximum*
« des injures. » Je suis persuadé que c'est justement celle-là qu'il donnera à l'*Histoire de l'ambassade de Pologne,* s'il la lit jamais, et que le livre et l'auteur lui paraîtront terriblement *jansénistes.*

« Deux choses seulement, dit plus loin M. de
« Pradt, approchent de l'empereur, et veillent à ses

« côtés : la terreur et la flatterie, voilà sa garde et « son conseil. » Ce dernier trait est fort bon ; il résume très-bien l'observation précédente, et relève ce qu'elle pouvait avoir de commun : il fallait s'en tenir là et ne pas le délayer. Mais un morceau fait de verve dans ce portrait, c'est celui où M. l'ambassadeur peint le triste sort des hommes disgraciés par Buonaparte, et qui n'ont pu reconquérir sa faveur. On voit que dans tout cela il y a quelque chose de personnel à l'auteur, qui exprime avec un accent plein de chaleur ce qu'il sent très - vivement : « Malheur, s'écrie-t-il, malheur à qui a besoin du « temps, de cet agent universel des choses d'ici-bas, « surtout s'il a à se justifier, à remonter au rang d'où « il a été précipité ! Assailli, presque toujours, « comme par un ouragan, renversé, brisé, deplacé « sans aucun de ces préalables qui sont partout ail- « leurs la sauvegarde des malheureux humains, on « reste étourdi, froissé à l'extrémité d'une foule qui « vous regarde sans étonnement comme sans pitié, « pendant que celui qui vous a frappé poursuit par « sauts et par bonds sa course à travers ceux qu'il « élève ou qu'il mutile au *hasard* : condamné que « vous êtes à user les restes d'une existence flétrie « dans les angoisses de l'attention de la recherche « d'une réparation que le *hasard* bien plus que le « remords peut amener vers vous : malheureux ! « *chez qui* l'indifférence observe, et le *hasard* dé- « cide. »

On connaissait assez l'ambition insensée de Buonaparte, et ce n'est pas sur ce point sans doute que M. de Pradt regarde le caractère de cet homme ex-

traordinaire comme un problème dont la solution lui était réservée. Toutefois il donne encore sur cette passion insatiable et extravagante quelques détails nouveaux et curieux, quelques mots échappés à l'orgueil des conquérans et dignes d'être recueillis. Nous savions aussi parfaitement qu'il n'y avait pas un de ses frères qui ne prétendît armer ses mains d'un sceptre, pas une de ses sœurs qui ne voulût orner sa tête d'une couronne. Tous voulaient avoir un royaume, ou tout au moins, comme Sancho Pança, une île à gouverner; mais à lui, il fallait toutes les îles, tous les royaumes, et le monde entier. « Dans cinq « ans, je serai le maître du monde, disait-il à M. de « Pradt, dans un de ces épanchemens qu'il avait « fréquemment avec lui; il ne me reste que la Rus- « sie, mais je l'écraserai; » et, l'écrasant déjà dans sa pensée, il témoigna tout le plaisir qu'il y prenait par un geste très-significatif, et qu'il répéta plusieurs fois; puis, donnant un libre cours à ces rodomontades et à ses projets extravagans : « Paris viendra jus- « qu'à Saint-Cloud; je bâtis quinze vaisseaux par an, « je n'en mettrai pas un en mer jusqu'à ce que j'en « aie cent cinquante : j'y serai le maître comme sur « terre. » Il revint plusieurs fois sur cette idée, qu'il serait bientôt le maître du monde, et que Paris viendrait jusqu'à Saint-Cloud; et je suis persuadé que M. de Pradt, qui aujourd'hui se moque fort de ces projets insensés, les trouvait fort beaux alors; qu'il n'en rabattait pas un seul de ces vaisseaux, une seule de ces maisons, et qu'il se voyait déjà rouler pompeusement dans cette magnifique rue de Paris à Saint-Cloud, pour aller *au lever*.

Au reste, tel était l'engouement de tous les courtisans, et M. de Pradt en raconte des preuves assez plaisantes : « Tous le précipitaient, dit-il, dans les en-« treprises les plus hasardeuses et les plus insensées, « avec *l'assurance du succès, l'appétit de l'avance-« ment et la voracité des dotations.* » Ces dispositions générales, ces applaudissemens universels augmentaient encore l'insolence naturelle de Buonaparte ; et comme son orgueil finit par n'avoir plus de bornes dans ses prétentions, il n'eut plus aucune mesure dans l'expression. « Je ne parle que par oracles, je « n'agis que par miracles ; la merveille de la veille « sera toujours surpassée par celle du jour. » Tel est le superbe langage que lui prête M. de Pradt. Un des plus puissans souverains de l'Europe avait un instant balancé à souscrire à ses volontés : « Plaisant hom-« me, s'écrie-t-il, qui veut faire de la diplomatie « avec moi !... C'est bien une preuve de la faiblesse « de l'esprit humain, que de croire pouvoir lutter « contre moi. » M. l'archevêque de Malines, dont il serait injuste de récuser l'autorité en pareille matière, trouve cette *dose d'amour-propre* bien forte ! et il en prend occasion de comparer ingénieusement Napoléon avec Nabuchodonosor.

Quelque confiant que fût Buonaparte dans sa puissance, son génie et ses forces, il ne manquait jamais, s'il faut en croire M. de Pradt, de leur donner pour auxiliaires la ruse, les tromperies, les perfidies. Dans la guerre contre la Russie, comme dans la guerre d'Espagne, il voulut débuter, dit son ancien aumônier, et son nouvel historien, par enlever le magnanime souverain dont il allait désoler les États. Une

fourberie, continue-t-il, ne lui plaisait pas moins qu'une conquête; et telle était la jouissance qu'il y trouvait, qu'il ne dédaignait pas de l'employer dans les plus petites choses, et pour les plus petits intérêts. Il aimait surtout beaucoup à tromper les Parisiens, qu'il n'aimait guère. Il avait particulièrement en horreur la causerie libre des salons et de la bonne compagnie. M. de Pradt, qui passait de ces salons à la cour de Buonaparte, et de la cour de Buonaparte dans ces salons, peint très-bien l'état d'hostilité qui existait entre ces deux *puissances*. Buonaparte ne désavouerait point cette expression, puisqu'il prétendait qu'il y avait deux *États* qu'il n'avait pu subjuguer encore : l'Angleterre et le faubourg Saint-Germain. Dans son mépris pour les hommes, et sa haine contre les Parisiens, il disait avec sa grossièreté ordinaire : « Tous vos hommes d'esprit sont des « bêtes, toutes vos femmes sont des..... » M. l'archevêque de Malines ne s'explique pas plus clairement, et nous dérobe par sa réticence la fin de cette belle phrase.

Art. II.

Enfin, l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie commence, et M. l'archevêque de Malines apprend sa nomination, et reçoit l'ordre de partir. Voici le grave discours que Buonaparte tient à son grave ambassadeur : « Allez, faites; je vous essaie. « Vous pensez bien que ce n'est pas pour dire la « messe que je vous ai fait venir.... Il faut tenir un « état immense.... Soignez les femmes; c'est essen-

« tiel dans ce pays. *Vous devez savoir la Pologne :* « vous avez lu Rulhière. Dans quinze jours on a des « cuisiniers... Pour moi, je vais battre les Russes : « la chandelle se brûle ; à la fin de septembre il faut « avoir fini. » Voilà assurément de belles instructions données à monseigneur l'archevêque de Malines, ambassadeur en Pologne, qui les suivit toutes, sans doute, de point en point.

Quel contraste avec les nobles et fermes paroles de l'empereur Alexandre, lorsque la guerre fut inévitable! Un envoyé de Buonaparte trouva le prince à la tête de son armée ; le chef et les soldats étaient *sans abattement et sans jactance :* « La puissance et les « talens de Napoléon étaient connus, et n'étaient « pas sans considération parmi les Russes, dit l'au- « guste souverain ; mais il n'a qu'à prendre la carte « de Russie, il verra qu'il y a de l'espace : pour moi, « ce ne serait qu'au fond de la Sibérie que je signe- « rais une paix honteuse pour mon empire. » Tel est l'ennemi puissant et généreux que Buonaparte prétend accabler en deux mois. Cependant, cette guerre funeste, au milieu même des premiers triomphes, commença sous les plus funestes auspices. Une fatale et cruelle imprévoyance avait présidé à tout. Le soldat meurt de faim dès ses premières marches et au milieu de ses premières victoires ; les chevaux tombent par milliers épuisés de fatigues et manquant de fourrages. De très-mauvaises dispositions militaires, de mauvais plans de campagne sont adoptés, s'il faut en croire M. de Pradt ; mais aussi, pourquoi ne lui demandait on pas ses avis? Ou pourquoi ne suivait-on pas ceux qu'il donnait sans qu'on les lui

demandât? Il ne faut pas s'en prendre à lui si l'on a fait beaucoup de fautes, car il donnait de bien bons conseils, il faisait de bien beaux discours, il prévoyait toujours le mal, il indiquait toujours le bien ; mais on ne l'écoutait pas, et on s'obstinait à ne faire de M. l'archevêque de Malines qu'un simple *commissaire des guerres ;* et il ne balance pas à donner cette injuste appréciation de sa personne et de ses talens pour une des *sept* raisons du peu de succès de la guerre contre la Russie : je suis même persuadé que celle-là suffit à ses yeux et indépendamment des six autres.

Avec cette malheureuse campagne, finit l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie. L'ambassadeur, qui, quelques mois auparavant, avait vu son maître si fier, si insolent à Dresde, et entouré de tant d'honneurs, le vit revenir à Varsovie déguisé, fugitif, humilié, et s'efforçant de déguiser sa détresse et sa honte par l'orgueil de ses paroles et le charlatanisme de son langage. C'est une scène excellente et très-bien rendue ; je regrette d'abréger ce tableau : « Les portes de mon appartement s'ouvrent, dit « M. de Pradt, et donnent passage à un grand « homme qui marchait appuyé sur un de mes secré- « taires d'ambassade. «Allons, venez, suivez-moi, » « me dit le fantôme. Un taffetas noir enveloppait « sa tête; son visage était comme perdu dans l'épais- « seur de la fourrure où il était enfoncé, sa démar- « che appesantie par un double rempart de bottes « fourrées ; c'était une espèce de scène de revenans. « Je me lève, l'aborde en saisissant quelques traits « de son profil : « Ah! c'est vous, Caulaincourt! où

« est l'empereur ? — A l'hôtel d'Angleterre, où il « vous attend. — Et où allez-vous, comme cela ? — « A Paris. — Et l'armée ? — Il n'y en a plus, dit-il, « en levant les yeux au ciel. » M. de Pradt suit M. de Caulaincourt, et trouve l'homme qui voulait naguère, et qui a voulu encore depuis être le maître du monde, dans une misérable salle basse, où *une mauvaise servante polonaise s'essoufflait à exciter un feu de bois vert.* Sa première conversation est très-curieuse ; la seconde l'est davantage encore : « Depuis combien de temps suis-je à Varsovie ? « Depuis huit jours ! — Eh bien ! non ; depuis deux « heures, reprit-il en riant. Du sublime au ridicule « il n'y a qu'un pas.... Je vous trouve bien alarmés « ici... Bah ! l'armée est superbe ; j'ai toujours battu « les Russes.... Tout ce qui m'arrive n'est rien, c'est « un malheur, c'est l'effet du climat, l'ennemi n'y « est pour rien, je l'ai battu partout : on voulait me « couper la Bérésina ; je me moquais de cet imbé- « cile d'amiral (il ne put jamais articuler son nom) ; « je ne puis pas empêcher qu'il gèle. On vient me « dire tous les matins que j'ai perdu dix mille che- « vaux ; eh bien ! bon voyage. » Ces derniers mots reviennent cinq ou six fois ; mais ce qui revient le plus souvent dans cet étrange discours, c'est cette parole : *du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.* Il est clair, dit M. de Pradt, qu'il se voyait poursuivi par tous les sifflets de l'Europe.

Ce serait trop imparfaitement faire connaître l'ouvrage de M. de Pradt, que de ne pas parler du duc de Bassano. Une bonne partie du livre lui est en effet consacrée. Son portrait est commencé, achevé, re-

commencé, fait et refait. L'ex-ministre n'est pas flatté, et ses partisans ont sévèrement reproché à l'ex-ambassadeur la sévérité de ces jugemens si multipliés, et toujours de plus en plus amers. Mais ces divers portraits sont-ils justes et ressemblans? voilà, ce me semble, la question ; car, que doit M. de Pradt à M. Maret, si ce n'est la justice? C'est ce qu'il observe très-bien lui-même, et il a raison de dire : « Quand on a eu les profits de la vie publique, on a « couru les dangers de l'histoire. Ces hommes au- « raient accepté nos louanges, qu'ils acceptent donc « nos reproches. » Ces principes sont d'une justice distributive très-exacte, et il faut espérer que M. de Pradt, qui les a si bien établis, ne les méconnaîtra pas quand on les lui appliquera à lui-même.

M. l'archevêque de Malines avait donc le droit de nous peindre M. Maret tel qu'il l'avait vu, et c'est à ses amis à nous prouver qu'il l'avait mal vu. Il aurait dû cependant s'étendre moins sur ce portrait, y revenir moins souvent, et lui faire occuper moins de place dans son histoire : il y a là un défaut de proportion qui ne paraît pas produit par un défaut de goût, mais par une complaisance à médire, et par une animosité personnelle; et il serait possible d'attribuer le ton amer de certains traits, moins aux devoirs de l'historien impartial, qu'aux souvenirs de l'amour-propre offensé, et de quelques prétentions blessées. Il n'est pas jusqu'au petit chien de madame Maret, qui ne figure dans le portrait de son mari, et peut-être ce n'était pas la peine; d'ailleurs, de graves critiques ont prétendu que madame Maret n'avait

point de petit chien : c'est un point d'histoire à éclaircir.

M. de Pradt avait eu pour prédécesseur dans l'ambassade de Varsovie, M. Bignon, créature de M. Maret, ou du moins l'objet de son admiration, et donné par lui comme *une merveille;* mais M. de Pradt ne le prend pas pour tel. « Quel fut mon étonnement, « dit-il, quand, au lieu *de* la gravité, *de* la dé- « cence, *du* soin *de* l'honneur national, *de* celui *de* « l'entretien *de* la bienveillance mutuelle entre les « deux nations, qui me paraissaient devoir compo- « ser l'ensemble de la manière d'être et des occupa- « tions d'un ministre de France, je trouvai un « petit monsieur uniquement occupé de petits vers, « de petites femmes, de petits caquets, et qui, dans « de petits *rebus* dont se composaient ses petites dé- « pêches, disait familièrement au duc, en parlant de la « certitude d'un éclat entre la France et la Russie : *La* « *Russie amorcera si souvent, couchera en joue la* « *France si souvent, que la France sera forcée de* « *faire feu!* Brunet n'aurait pas mieux dit, » continue M. de Pradt, et l'on est un peu étonné d'entendre citer *Brunet* par M. l'archevêque de Malines, et dans la relation d'une ambassade. Dans le reste de ce portrait, M. de Pradt peint M. Bignon comme un des plus intrépides flagorneurs de Buonaparte, et un des plus ardens provocateurs de la guerre contre la Russie. Il y a six mois qu'après avoir lu un ouvrage de M. Bignon, auquel il avait donné pour épigraphe un passage tiré d'un livre d'un de ses aïeux (sans doute Jérôme Bignon), et dans lequel respirait le plus ardent amour pour nos rois, je me serais plu à prendre sa défense; mais qui est-ce qui serait tenté de le défendre, depuis qu'il a si fort oublié, et

son épigraphe, et les principes de ses aïeux, et ceux qu'il avait manifestés lui-même dans son propre ouvrage ?

Mais l'homme que M. de Pradt peint le mieux dans son livre, sans s'en douter, c'est lui-même; et ce n'est assurément pas comme homme modeste qu'il s'y fait connaître. On se rappelle le début de son livre; on n'a point oublié cette exclamation de Buonaparte : *Un homme de moins, et j'étais le maître du monde!* et cette fière déclaration de M. de Pradt : *Cet homme, c'était moi.* Il est vrai que cette singulière opinion était, à ce qu'il dit, celle de Buonaparte, et non la sienne; il se donne même la peine de la réfuter, et prend le soin de nous prouver que ce n'est pas lui à qui *le monde* doit son salut. C'est certainement un effort de modestie qu'il fait là; mais bientôt il revient à cette opinion; il la partage avec Buonaparte, et il veut nous la faire partager à nous-mêmes. En effet, il met au nombre des principales raisons qui firent manquer le succès de la guerre contre la Russie, d'où dépendait réellement l'asservissement de l'Europe, et la domination universelle de Buonaparte, *l'injonction qui lui fut donnée par le duc de Bassano, de se tenir hors de la politique, pour ne s'occuper que des subsistances de l'armée.* N'est-il pas clair, d'après cela, que Buonaparte ne pouvait pas être le maître du monde, si les talens politiques de M. de Pradt ne lui en frayaient le chemin ? Mais voici où l'amour-propre de M. l'archevêque de Malines paraît plus à découvert, et sans aucun déguisement. Un seigneur polonais avait fait un discours pour l'ouverture de la diète; le roi Jérôme, très-bon juge,

comme on sait, en cette matière, trouve ce discours mauvais : « Monsieur l'ambassadeur, dit-il à M. de « Pradt, il n'y a plus moyen d'y tenir ; mettez-y « donc la main. » Monsieur l'ambassadeur y met la main, et fait un chef-d'œuvre. Écoutons-le lui-même : « On en demanda une seconde lecture. Je « n'ai jamais vu une pareille surprise, une pareille « attention. Les expressions de la reconnaissance fu- « rent sans bornes.... Quel jour ! quelles joies ! quel « empressement ! Qui pourrait jamais les peindre ? » Le duc de Bassano lui-même admira ce discours ; mais bientôt après il écrivit à M. de Pradt : « Le « discours que vous m'avez adressé m'avait séduit ; « mais l'empereur m'a dit qu'il était mauvais, et il a « raison. » Je ne serais pas étonné que cette lettre de M. Maret ne lui eût valu un bon nombre des coups de crayon qui composent son portrait dans le livre de M. de Pradt. Enfin, pour donner une idée de la justice complète que se rend M. l'ambassadeur dans la relation de son ambassade, je dirai qu'il a tout vu, tout prévu, tout fait, composé les plus beaux discours, tout dit, tout prédit, tout deviné, et qu'il ne s'est jamais trompé ; ce que je veux bien croire ; mais je crois aussi que, pour la vraisemblance, il aurait dû supposer quelques légers mécomptes, quelques légères erreurs, et se montrer un peu moins infaillible.

Une des choses qui ont le plus frappé les nombreux lecteurs de M. de Pradt, c'est la bizarrerie de son style. Je m'étais proposé de m'étendre sur ce sujet, mais l'espace me manque ; je me contenterai donc de donner quelques échantillons de différentes singularités qui caractérisent ce style. La mauvaise

construction des phrases les prive non-seulement d'élégance, mais même de clarté; elle les rend pénibles à lire, quelquefois même difficiles à entendre. J'en pourrais citer cent exemples; en voici un : « J'ai « dit de plus que les moyens d'instruction man- « quaient à l'empereur, *du côté de ceux dont le de-* « *voir est de lui en tenir les canaux toujours ouverts.* « En cela même, il faut avouer qu'il subit la peine « *d'en avoir créé l'empêchement.* » Quelquefois son style, pour être énergique, devient barbare. Plus souvent ses comparaisons, ses figures, ses métaphores sont étranges : M. Maret est *un petit Atlas de poche;* il effeuille des roses, *il en a la tête tapissée;* il a été pris *en flagrant délit d'impiété envers cette divinité* (l'Amitié). Veut-on un solécisme? « Il (Na- « poléon) me démontrait que tous les évêques du « concile lui appartenaient une heure *auparavant* « *qu'ils* lui manquassent en totalité. » Veut-on un barbarisme? « Il concluait faussement, que parce qu'on « avait fait, on devait faire encore, tandis que la saine « logique exigeait *qu'on conclûât* au contraire, etc. » Que de belles citations j'aurais à faire encore! Mais je ne puis les terminer, sans rappeler ce mot *flandreux* qui a frappé tout le monde, et qui est si singulièrement employé par M. de Pradt. Suivant lui, M. Maret a l'élocution *flandreuse;* ce n'est pas tout : M. Jérôme a aussi la parole *flandreuse*. On voit que c'est une sorte d'expression banale, dont monsieur l'ambassadeur se sert pour caractériser tout style, tout langage qui ne lui plaît pas, et je ne serais pas étonné qu'il trouvât mes articles très-*flandreux*.

Histoire d'Écosse, depuis la naissance de Marie Stuart jusqu'à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre, avec un Précis des événemens antérieurs à cette époque, par Robertson ; traduite de l'anglais par M. Campenon.

Je ne sais s'il serait facile de persuader à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, de chercher des notions sur l'Écosse, et d'étudier l'histoire de cette contrée, ailleurs que dans les romans de Walter Scott. C'est là leur historien par excellence; c'est dans ses fictions qu'on recherche aujourd'hui une grave instruction, qu'on prétend faire de solides études, apprendre l'histoire enfin. Ne vaut-il pas mieux en effet, au lieu de feuilleter les poudreux écrits de Buchanan, de Knox, de Camden, du ministre Calderwood, de l'archevêque Spotwood ; les énormes recueils de la *Bibliothèque Cotonienne*, ou les *Compilations de la Cabale*, lire *les Puritains d'Ecosse, la Prison d'Édimbourg, Rob-Roy, Guy Mannering*, et trente ou quarante volumes de cette sorte? car on ne saurait trop avoir de ces histoires-là, et on ne les trouve jamais trop longues.

Cela serait sans doute et plus commode et plus agréable; toutefois on ne peut pas dire que ce *cours d'histoire* soit bien complet : il lui manque seulement le récit des faits, la succession des événemens, les noms, les portraits et les actions des personnages qui ont dirigé les affaires de l'Écosse, ou qui y ont pris la plus grande part, et obtenu la principale influence; c'est quelque chose dans l'histoire. Le

meilleur romancier ne suffit donc pas ; il faut encore recourir à un historien ; et, sans renvoyer nos lecteurs à ces écrivains originaux, dont les noms barbares leur feraient craindre des écrits barbares, nous leur indiquerons Robertson.

Son *Histoire d'Ecosse* n'est guère que l'histoire de Marie Stuart ; elle a donc tout l'intérêt d'un roman, et ceux qui aiment ces sortes d'ouvrages y trouveront encore l'attrait de leur lecture favorite. L'imagination et le pinceau des romanciers n'ont point, en effet, créé d'héroïne qui eût plus de beauté, d'agrémens, de séduisans attraits, plus de grâce dans l'esprit, plus de charmes dans toute sa personne, que Marie Stuart. Ils n'ont guère inventé d'aventures plus singulières et d'événemens plus extraordinaires que ceux qui sont offerts par l'histoire de cette reine infortunée ; et, lorsqu'ils ont voulu nous attendrir par le pathétique de leurs fictions, ils n'ont pu imaginer ni des situations plus touchantes, ni des infortunes plus déplorables, ni une destinée plus cruelle, ni une catastrophe plus tragique, et supportée avec plus de douceur, de résignation, de fermeté, de grandeur d'âme et d'héroïsme.

A tant de titres, Marie Stuart doit intéresser les lecteurs de toutes les nations ; elle en a d'autres pour intéresser les Français. Destinée à être Française par son éducation et son mariage avec un de nos rois, elle le fut toujours par son goût et ses affections. Tout le monde connaît les touchans regrets qu'elle exhala en quittant cette patrie qu'elle avait adoptée, et qui lui était si chère. Je les reproduirai toutefois ici, d'après l'historien anglais, assez conforme au

récit de Brantôme, compagnon de voyage et témoin de la douleur de cette aimable et malheureuse princesse.

« Tant qu'elle fut à la vue des côtes de France, « elle ne cessa point d'y attacher ses regards; s'a- « bandonnant à la rêverie... elle s'écriait en soupi- « rant : *Adieu, France! adieu, pays cher que je ne « dois plus revoir!* Quand l'obscurité de la nuit lui « eut dérobé la terre, elle ne voulut point se retirer « dans sa chambre; elle refusa de prendre aucune « nourriture; et, s'étant fait dresser un lit sur le « tillac, elle y attendit, avec la plus vive impatience, « le retour de la lumière. Les vents parurent secon- « der ses désirs; le navire fit peu de chemin pendant « la nuit, elle put apercevoir encore au matin les « côtes de France; et, nourrissant la mélancolie de ce « douloureux spectacle, aussi long-temps qu'elle put « distinguer la terre qu'elle abandonnait, on enten- « dit s'échapper de sa bouche le même cri d'adieu, « les mêmes expressions de regret. »

Marie Stuart n'avait pas vingt ans, lorsqu'elle fut appelée à régner dans cette contrée dure, âpre, sauvage, grossière encore et non civilisée, et sur des esprits indisciplinés, altiers, divisés par les factions, exaltés par le fanatisme d'une secte nouvelle, ardente et intolérante. Dans cet âge de l'inexpérience, élevée au milieu de la frivolité, de la dissipation, des plaisirs, et de toutes les illusions qui accompagnent la grandeur, le pouvoir et la beauté, cette reine charmante surmonta d'abord avec beaucoup d'esprit, de fermeté et d'adresse, les prodigieuses difficultés d'une position si nouvelle pour elle, si embarras-

sante, si dangereuse. Sa sagesse et sa prudence concilièrent à peu près tous les partis; son courage anima les soldats, qu'elle conduisit elle-même contre ceux qui ne voulurent pas se soumettre : son impartialité désarma même les presbytériens, si jaloux et si défians, à l'égard d'une reine catholique; sa beauté séduisit et subjugua ces caractères fiers et indomptés, et ces hommes presque sauvages qui n'avaient jamais vu un modèle aussi accompli de grâces, de politesse et d'élégance dans les manières.

Mais à d'aussi heureux commencemens succédèrent bientôt les plus violens orages et les plus cruelles catastrophes. Environnée de piéges, la jeune reine commit des imprudences, fit des fautes; ses ennemis lui imputèrent des crimes horribles. Un fanatique presbytérien, Knox, souleva le peuple par ses fougueuses prédications. Rien ne prouve la grossièreté de ce peuple, comme l'ascendant qu'avait pris sur lui un pareil énergumène. On le voyait, vieux et cassé, se traîner haletant à la chaire, s'y faire monter par deux zélés disciples, commencer sa prédication d'une voix faible et avec une action lente; mais bientôt, s'animant au feu de ses passions et de sa haine, il se démenait comme un furieux, il brisait sa chaire, la mettait en pièces, et sautait au milieu de ses auditeurs, transportés par cette déclamation violente, et par des paroles plus violentes encore. Enhardi par cette faveur populaire, il entrait dans le palais de Marie Stuart, la haranguait insolemment, faisait couler ses larmes, et restait insensible aux pleurs de la beauté, et à la douleur de sa souveraine : c'est bien là l'image d'un révolutionnaire.

Non moins révolutionnaire, le comte de Murray, frère naturel de la reine, qui l'avait comblé de preuves d'amitié, de grâces et de faveurs, fut pour elle un ennemi bien plus redoutable encore. C'était aussi un de ces caractères chers aux révolutionnaires : dur, ingrat, impitoyable; comme eux, parlant sans cesse de liberté, et avide de pouvoir; des droits du peuple, afin de l'asservir; habile et heureux à la guerre, ce qu'ils aiment beaucoup, lorsqu'on fait servir ce bonheur et cette habileté au profit de la révolte, de la sédition, de l'usurpation; indifférent à toutes les religions, mais persécuteur fanatique des catholiques. Tel était Murray, le plus cruel persécuteur de sa sœur, et de la plus aimable des femmes; ce fut lui surtout, qui, par ses artifices, par ses crimes, qu'il osa lui imputer, et par une rebellion ouverte, la précipita d'un trône qu'il usurpa sous le nom de régent. Il ne jouit pas long-temps du fruit de sa trahison et de ses forfaits; il avait confisqué les biens d'Hamilton, partisan de la reine, et les avait donnés à un de ses favoris. La femme d'Hamilton était encore dans le château, lorsque le nouveau propriétaire, pressé de jouir d'une dépouille si honorablement acquise, y entra pour s'en emparer; il la chassa, après l'avoir dépouillée de ses vêtemens, et la força à errer toute nue, et pendant une longue et froide nuit d'hiver, dans la campagne. Le lendemain, cette malheureuse femme fut trouvée dans le plus affreux état de démence et de désespoir. Hamilton jura qu'il se vengerait sur le premier auteur de cet horrible traitement, et, ayant pris ses mesures, il le tua d'un coup de pistolet, et échappa à toutes les poursuites. Le successeur

de Murray à la régence d'Écosse fut également tué ; le troisième régent mourut de chagrin ; le quatrième fut décapité ; et, du fond de sa prison, Marie pouvait apprendre ces sortes de vengeances célestes et ces punitions réitérées du crime.

Mais, de tous les ennemis de Marie Stuart, la reine d'Angleterre fut la plus dangereuse, la plus constante, la plus implacable, la plus cruelle. Ce fut elle surtout qui sema le plus d'embûches sous ses pas ; qui, sous l'apparence de l'amitié, de l'intérêt, de l'alliance et de la parenté, lui donna ou fit donner plus de conseils perfides ; ce fut elle qui fomenta plus de discordes dans l'Écosse, ourdit plus de complots, soudoya plus de rebelles et de conspirateurs, jusqu'à ce qu'enfin elle la contraignit, tantôt par ses artifices, tantôt par la force ouverte, à lui demander un asile, et ne lui accorda qu'une prison qu'elle prolongea pendant près de vingt années, la rendant de plus en plus étroite et dure, pour livrer ensuite cette princesse infortunée à une commission qui, secondant sa haine, la livra au bourreau. Cette haine était excitée autant par une frivole jalousie que par une ambition démesurée : elle détestait encore plus en Marie une rivale de beauté, qu'une rivale de dignité et de puissance. « Dans sa conduite à l'égard de « Marie, dit Robertson, il ne faut pas toujours la « considérer comme reine, il faut aussi l'envisager « comme femme. »

On sait, en effet, jusqu'à quel point cette reine, occupée de si grands projets, portait les petitesses de la coquetterie. La renommée de la beauté de la reine d'Écosse lui était insupportable ; et, dans son in-

quiète jalousie, elle en parlait sans cesse, interrogeait tout le monde, et même l'ambassadeur écossais, interrompant les discussions d'affaires pour s'informer des moindres particularités sur cette rivale détestée; enfin, venant directement au fait : *Laquelle des deux est la plus belle?* lui demanda-t-elle un jour. La question était embarrassante: un ambassadeur ne pouvait trahir les intérêts de sa souveraine ; et quels intérêts plus chers que ceux de la beauté? Un homme ne pouvait dire en face à une femme qu'une autre femme était plus belle qu'elle. Dans ce siècle peu civilisé, l'ambassadeur d'un peuple presque encore barbare s'en tira aussi bien qu'eût pu le faire dans le siècle le plus poli, le courtisan français le plus délicat. « Votre majesté, répondit-il, est la plus « belle femme d'Angleterre, et Marie Stuart la plus « belle femme d'Écosse. » — « Mais, insista Élisa- « beth, est-elle plus grande que moi? » — « Oui, « répondit l'ambassadeur. » — « Dans ce cas, ré- « pliqua Élisabeth, elle est trop grande, car je suis « de la taille la plus parfaite pour une femme... »

Si cette beauté, fatale à Marie, et qui fut incontestablement la principale cause de ses malheurs, fut aussi la source de quelques imprudences, de quelques fautes et de quelques erreurs; si sa vie et son règne laissent quelques points délicats, quelques circonstances douteuses et équivoques qui embarrasseront toujours un peu ses apologistes et ses admirateurs, son courage dans l'adversité et sa mort héroïque en font une des victimes les plus intéressantes qu'offre l'histoire des infortunes royales, et expient des torts infiniment grossis et multipliés par l'envie. La

haine et la calomnie. Elisabeth se faisait un titre de ces calomnies, pour ne point recevoir en sa présence la reine d'Écosse, qui demandait à s'expliquer devant elle et à se justifier. Pour toute réponse, Élisabeth la livra à une commission dont le chef était tellement dur, que, surpris de l'attendrissement que ne pouvaient s'empêcher d'éprouver ses durs collègues à la vue d'une si cruelle infortune et d'un si ferme courage, il écrivait à un des ministres d'Élisabeth : « Je laisse à d'autres à excuser, comme ils « pourront, *leur sotte compassion;* quant à moi, « je veux être privé des joies du ciel, si j'ai eu « aucune autre vue que le service de sa majesté « reine. » Marie Stuart refusa avec dignité de reconnaître ce tribunal. Forcée toutefois de répondre, elle demanda un conseil, qui lui fut refusé; elle se défendit alors elle-même avec beaucoup de noblesse, d'éloquence, de fermeté; demanda qu'on lui confrontât ses accusateurs, ce qui lui fut encore refusé. Condamnée, elle entendit sa sentence avec calme, et, pour ainsi dire, avec joie, surtout en considérant que son attachement à la foi catholique était un de ses crimes, et qu'elle pouvait se regarder comme martyre de sa religion. Elle demanda, dans une nouvelle lettre à Élisabeth, que quelques-uns de ses domestiques fussent témoins de sa mort, pour être témoins de sa résignation et de sa foi; qu'ils pussent retourner librement en France; qu'ils y emportassent son corps pour y être enseveli, dernier gage de son inaltérable attachement pour la France, et qu'un prêtre catholique la préparât au passage de l'éternité. Elle conjurait Élisabeth, par les liens du

sang, par leur commun aïeul, Henri VII, par l'autorité souveraine dont elle avait aussi été revêtue, de ne point rejeter ces demandes; Élisabeth ne fit point de réponse; et ces touchantes demandes furent encore impitoyablement refusées.

Marie monte sur l'échafaud après avoir consolé ses domestiques et ses femmes, après leur avoir parlé même avec gaîté. « Ne pleure pas, dit-elle un ins-« tant avant l'exécution, à l'intendant de sa maison, « Melvil; c'est au contraire maintenant qu'il faut se « réjouir. Ce jour est le terme si long-temps attendu « de toutes les souffrances de Marie Stuart. Sois « témoin que je meurs en persévérant dans ma reli-« gion, dans mon attachement à l'Écosse, et tou-« jours pleine d'affection pour la France. » Marie avait en effet obtenu, plutôt de la commission qui l'avait jugée que d'Élisabeth, la permission d'être accompagnée de Melvil, de trois autres serviteurs et de deux femmes; elle leur tint à tous les discours les plus affectueux, marcha au milieu d'eux à l'échafaud avec une contenance ferme et majestueuse, refusa d'écouter les exhortations d'un ministre presbytérien, qui ne laissa pas de lui adresser quelques paroles dures et brutales que Robertson, qui a la pudeur de ne pas les rapporter, a le tort d'appeler un *discours convenable*. En vain elle demanda de nouveau un prêtre catholique: elle se recueillit alors dans le secret de sa conscience et de ses pieuses pensées, accepta le cruel sacrifice et s'écria: « Une âme « qui murmurerait de ce que le corps doit être « frappé par la main du bourreau, ne serait pas « digne des joies du ciel... » Puis élevant et baisant

le crucifix, elle dit avec un tendre accent de piété : « Comme tes bras, ô mon Dieu, ont été étendus sur « la croix, de même étends aujourd'hui, pour me « recevoir, les bras de ta miséricorde, et pardonne- « moi mes péchés. » Elle ôte alors son voile; l'un des exécuteurs s'était avancé avec des manières assez grossières pour l'aider; elle le repoussa avec douceur, et dit en souriant qu'elle n'avait pas l'habitude de se déshabiller devant tant de témoins, ni d'être servie par de tels valets. Elle posa la tête sur le billot avec la même douceur, la même tranquillité et le même courage. Lorsque le bourreau l'eut abattue, le ministre presbytérien la ramassa et s'écria : *Ainsi périssent tous les ennemis d'Élisabeth !* Les spectateurs gardèrent un morne silence, « incapables, dit « Robertson, d'éprouver d'autres sentimens que ce- « lui de la pitié ou de l'admiration. »

La force de la vérité qui a autant d'ascendant sur Robertson qu'elle peut en avoir sur un homme fortement prévenu par les intérêts de parti, lui arrache ce témoignage, et beaucoup d'autres, très-favorables à Marie : honnête homme, il s'efforce de se dégager de ces préventions, mais il ne réussit pas toujours. Il hait dans Marie la reine catholique, qui fut sur le point de faire triompher sa religion en Écosse; il aime, dans les plus cruels ennemis de cette reine infortunée, les soutiens et les appuis du presbytérianisme. Il exalte leurs bonnes qualités; il atténue, s'il ne peut les excuser, leurs excès et leurs crimes. Il blâme sans doute les excès, il déteste les crimes, mais en homme qui en chérit les résultats, c'est à-dire l'établissement du presbytérianisme. Heu-

reusement que si Robertson est bon presbytérien, il est aussi bon Écossais; en cette qualité, il n'aime guère la plus implacable ennemie de Marie Stuart, Élisabeth, qui fit beaucoup de mal aux Écossais, et les opprima. Il n'a même pas trop de prédilection pour les Anglais, ni trop de prévention contre les Français, envers lesquels il se montre généralement assez juste.

Après cette observation qui avertira suffisamment de se défier de quelques jugemens trop rigoureux de l'historien, et de quelques discussions, où examinant les principales imputations faites à Marie par ses plus cruels ennemis, après avoir semblé tenir la balance avec quelque impartialité, il la fait cependant habilement pencher du côté de l'accusation et des accusateurs, il est juste de dire que c'est un ouvrage plein d'intérêt et digne de toute la célébrité de l'historien. Il avait cependant moins de réputation en France que ses autres ouvrages; mais on peut dire qu'on ne l'y connaissait pas : l'histoire d'Écosse peut être en effet regardée comme le premier et le dernier ouvrage de Robertson. Il la publia d'abord en 1759, et vingt-huit ans après, en 1787, il en donna une nouvelle édition infiniment corrigée et perfectionnée. La première édition seule avait été traduite, ou plutôt défigurée par un traducteur barbare. On n'avait point lu ce qui, véritablement, était illisible; mais le dernier travail de Robertson, fruit de longues et savantes recherches, n'avait point encore été traduit. La traduction qu'en a publiée M. Campenon réunit à la correction, à la clarté, à l'élégance, un style facile, un naturel qui la ferait

prendre pour un ouvrage original. Il n'a rien à envier aux excellentes traductions des autres ouvrages de Robertson. Dorénavant, on réunira donc aux histoires si estimées de l'*Amérique* et de *Charles-Quint*, l'*histoire d'Écosse;* et pour rendre complète la collection des œuvres de Robertson, on pourra y joindre les *Recherches historiques sur l'Inde*, dans les temps anciens et modernes. Ce volume peut être regardé comme le dernier et le onzième de cette intéressante collection.

Histoire de la Guerre de Trente Ans, par Schiller, et *de la Paix de Westphalie*, par M. C. L. de Woltmann; ouvrages traduits de l'allemand, et accompagnés de notes, par M. A. Mailher de Chassat.

La *Guerre de Trente Ans* est sans contredit une des époques les plus curieuses de l'histoire moderne. Elle fut peut-être plus que toute autre féconde en événemens mémorables, en grands exploits militaires, en vicissitudes singulières et imprévues, en résultats définitifs et importans. Toutes les grandes nations de l'Europe parurent et brillèrent sur la scène, et une petite nation du Nord, conduite par un héros, y jeta plus d'éclat qu'aucune d'elles. La Suède doit regarder cette époque comme celle de ses temps héroïques.

Depuis les Romains, la tactique militaire n'avait pas été portée si loin; jamais avec de petits moyens on n'exécuta de plus grandes choses; jamais on ne

vit une plus brillante rivalité d'illustres capitaines. Dans les armées de l'Autriche, Wallenstein, Buquoy, Mansfeld, Tilly, Gallas, Piccolomini, Papenheim, le brave Jean de Werth; chez les Suédois, Gustave-Adolphe, le plus grand de tous; Bernard de Weymar, Bannier, Tortenson, Wrangel, et plusieurs autres moins connus, très-célèbres néanmoins dans leur temps, actuellement injustement oubliés, parce que l'histoire ne pouvant tout recueillir, ni la mémoire tout retenir, il y a un peu de hasard dans la renommée des hommes. Les Français, auxiliaires des Suédois et de la ligue protestante d'Allemagne, se distinguèrent par leur intrépidité et leur bravoure au milieu de leurs braves et intrépides alliés, et furent commandés par des généraux dont la gloire militaire ne fut point éclipsée par celle des héros que je viens de nommer. C'est là que commence cette brillante succession de grands capitaines qui illustrèrent le beau siècle de Louis XIV, et rendirent si long-temps ce grand monarque l'arbitre des destinées de l'Europe. Là se firent remarquer, au milieu de tant de grands hommes, le maréchal Guébriant, héritier des armes de Bernard de Weymar et de Bannier, comme Ulysse l'avait été de celles d'Achille, et qui fut tué au champ d'honneur à la tête de ses soldats vainqueurs; Gassion, qui se distingua par des exploits non moins éclatans, et mourut d'une mort non moins glorieuse. Enfin, c'est à cette guerre et à cette école que se forma un général qui devait les effacer tous, Turenne, le premier capitaine de son siècle, ou le digne rival du premier, et qui, de même que la plupart des généraux qu'on vit bril-

ler dans cette guerre mémorable, fut long-temps après arrêté dans ses succès et ses triomphes par la mort qu'il reçut au sein de la victoire.

Les armées que commandèrent ces illustres généraux étaient peu nombreuses : Gustave-Adolphe n'avait pas plus de 20,000 hommes à Lutzen, où il ne put être vaincu, mais où il fut tué. Wallenstein, qui commandait l'armée ennemie, en avait moins encore au commencement du combat. Papenheim, qui arriva avec quelques régimens de cavalerie, rétablit à peu près l'égalité du nombre, mais il n'arriva qu'après la mort de Gustave, et il fut tué lui-même en se précipitant au milieu des Suédois pour y chercher leur roi, dont il ignorait la cruelle catastrophe, et qu'il brûlait de combattre corps à corps. Il me semble que le génie du général se fait mieux voir dans les grands succès qu'il obtient avec de petites armées, et que la gloire lui en appartient davantage et plus en propre. Cicéron, parlant devant le plus grand capitaine de l'antiquité, ne craint pas d'attribuer à la fortune et au hasard une bonne partie des succès militaires : mais il faut avouer que la part du hasard et de la fortune est infiniment plus considérable dans ces expéditions où, à la manière des Barbares et des Orientaux, des armées innombrables se précipitent l'une contre l'autre ; et qu'elle est infiniment plus petite, ou même presque nulle, dans ces guerres savantes, où deux généraux à la tête de corps peu nombreux, s'épient, s'observent, recherchent les occasions favorables, les positions avantageuses, combattent tour à tour et de ruse et d'audace, et peuvent tout embrasser de leurs regards, tout voir et

tout prévoir par leur génie, tout conduire par leurs ordres, tout animer par leur exemple.

Ces petites armées présentèrent alors un spectacle singulier. Les soldats, ne connaissant d'autre habitation que les tentes, et d'autre patrie que les camps, entraînèrent leurs ménages avec eux. On vit souvent jusqu'à quinze mille femmes dans une armée, et pendant ces trente années de guerre, naquirent deux ou trois générations de petits soldats qui, au milieu de tant de dangers, soumis à des institutions vraiment militaires, et à l'éducation la plus guerrière qu'il soit possible d'imaginer, devinrent bientôt aussi braves que leurs pères. « A douze ans, dit un autre historien, « le prince de Ligne, les enfans tiraient déjà leurs « coups de mousquet dans une bataille; à dix, dans « une ville assiégée, derrière une muraille, si leurs « petites mains pouvaient se lever assez haut pour les « arquebusades, à travers les crénaux; à six, ils « portaient à manger à leurs pères dans la tranchée, « au milieu des bombes et des boulets. Personne n'y « faisait plus attention; on ne craignait pas plus le « feu le plus terrible de l'artillerie, qu'à présent celui « du tonnerre ou une apoplexie. »

Cette grande époque a trouvé dans Schiller un grand historien. Le tableau qu'il nous a laissé de cette guerre mémorable est précieux sans doute, et n'est point indigne de la haute réputation de son auteur. Toutefois, son génie s'y montre fort inégal; plein d'éclat et de vigueur, dans quelques tableaux, dans quelques descriptions, dans la peinture des caractères, dans le récit des combats, il languit dans d'autres parties, et semble même s'éteindre avec la vie de son héros, Gustave-

Adolphe. Depuis la bataille de Lutzen, ce brillant historien n'est plus qu'un sec abréviateur. Il semble que, lassé de son travail, ou pressé de retourner à d'autres travaux qu'une gloire déjà acquise lui rendait plus chers, il se soit hâté d'arriver au dénouement, négligeant et les recherches, et les circonstances, et les détails, qui eussent nécessairement retardé sa marche, mais en la rendant plus noble, plus assurée, plus instructive, plus digne de la haute réputation de l'auteur et de la première partie de l'ouvrage. La bataille de Lutzen se donna précisément au milieu du cours de la guerre de trente ans, et partage cette mémorable époque en deux parties égales, dont la dernière ne fut guère moins féconde que la première en grands événemens, également dignes des pinceaux de l'historien. C'est cette dernière moitié que les Français illustrèrent par leur bravoure et leurs exploits ; mais je ne crois pas que Schiller fût animé d'un vif désir de leur rendre une justice bien complète, et de s'étendre avec complaisance sur leurs triomphes. Madame de Staël reproche à cet historien de mettre trop de philosophie dans son histoire ; on ne s'attendait guère à ce reproche de la part de madame de Staël. Pour moi, je serais tenté de ne lui en trouver pas assez : avec plus de philosophie, il se serait peut-être élevé au-dessus des préjugés de secte, et il eût été moins contraire aux catholiques ; au-dessus des préjugés de nation, et il eût été plus juste envers les Français, défenseurs en Allemagne de la cause qui lui est chère, du protestantisme. Schiller se complaît dans le récit d'une journée qui leur fut fatale, le combat de Dutlingen, où sur-

pris, enveloppés, accablés par le nombre, la cavalerie seule put échapper ; l'infanterie, ainsi abandonnée, périt sur le champ de bataille, ou fut obligée de se rendre prisonnière.

L'historien allemand rappelle à cette occasion la bataille de Rosbac, où, cent ans plus tard, les Français éprouvèrent un désastre encore plus considérable ; mais ce qu'il oublie, et ce qui cependant était plus dans son sujet, c'est de dire qu'à ce combat de Dutlingen, les troupes Weimariennes, réputées les meilleures de l'Allemagne, faisaient partie de l'armée française, et partagèrent sa honte et son malheur, si même par leur mésintelligence elles n'en furent pas la cause. C'est un oubli que le traducteur français reproche justement, dans une note, à l'historien allemand. Schiller ne parle point de la bataille de Rocroi gagnée par le grand Condé, et qui, quoique donnée en France, est pourtant un des événemens mémorables de la guerre de trente ans ; et il rend un compte très-imparfait, pour ne rien dire de plus, de la bataille de Fribourg, et semble n'en parler que pour citer un propos, trop léger sans doute, du héros vainqueur. Tous les historiens rapportent ce propos à la bataille de Senef : c'est alors, disent-ils, que dans l'ivresse de la victoire, le grand Condé se permit ce mot indiscret, et qu'il donna ce motif inconsidéré de consolation à ceux qui s'apitoyaient sur le nombre des morts qu'avait coûté ce combat sanglant. Mais la bataille de Senef ne pouvant entrer dans le plan de Schiller, pour ne pas perdre un mot qu'il regardait comme peu honorable à la mémoire du grand Condé, il l'a placé à la bataille de Fribourg.

Tels sont les défauts de l'ouvrage de Schiller ; beaucoup de qualités les rachètent, et elles sont du premier ordre. Esprit étendu et élevé, Schiller remonte aux causes des événemens, et les expose avec clarté ; il voit les ressorts les plus cachés, et les découvre ; les mystères de la politique, et les dévoile ; il connaît les ressources et les intérêts des diverses puissances alliées ou ennemies, et présente de ces divers objets d'excellens tableaux qui expliquent les faits, et jettent une plus vive lumière et sur les principaux événemens et sur les principaux acteurs. Habile écrivain, il dispose bien ses matériaux, enchaîne bien ses récits, et, variant suivant les circonstances les qualités de sa narration, il lui donne tour à tour de la dignité, de la rapidité, de la richesse et de l'éclat ; grand peintre surtout, il fait parfaitement connaître à son lecteur les nombreux héros de ce long et terrible drame qui agita l'Europe entière pendant un tiers du dix-septième siècle : le caractère inflexible et sombre du barbare destructeur de Magdebourg, Tilly ; l'âme ardente et le bouillant courage de Papenheim ; le génie, l'orgueil et l'ambition de Wallenstein ; la mollesse du sibarite unie à la bravoure du soldat, dans Banner ou Baunier ; tous les talens militaires s'alliant avec toutes les qualités du prince, avec toutes les vertus du simple particulier, dans Bernard de Weymar, le plus grand général des alliés après Gustave-Adolphe, mourant à l'âge de trente-six ans, et sinon dans un combat, comme le héros qu'il avait pris pour modèle, et au sein même de la victoire, du moins immédiatement après un de ses beaux faits d'armes, et de ses plus glorieux triomphes ; en-

fin, Gustave-Adolphe lui-même, éclipsant tant de grands hommes par la supériorité de son génie militaire, par l'ascendant de ses vertus, par la grâce de sa modestie. Schiller peint surtout ce héros par ses discours et ses actions; il le peint aussi par l'enthousiasme dont les peuples sont saisis à son approche, et qu'ils font éclater à son passage. Peu de jours avant sa mort, il traversait les mêmes plaines de Leipzick, qu'une année auparavant il avait illustrées par une brillante victoire remportée sur Tilly, le plus célèbre des généraux de l'empereur. « On voyait « accourir en foule, dit l'historien, les habitans de « tous les lieux voisins, pour admirer le héros, le « vengeur, le monarque puissant qui, un an aupa- « ravant, avait paru comme un ange tutélaire dans « ces mêmes contrées. Partout sur son passage re- « tentissaient des cris de joie; le peuple, attendri à « sa vue, tombait à genoux et l'adorait comme un « Dieu : on se disputait la faveur de toucher le four- « reau de son épée, le bord de son habit. L'âme « modeste de Gustave se sentit émue par cet hom- « mage attendrissant de la reconnaissance sincère et « de l'admiration générale. Ce peuple ne semble-t-il « pas voir un dieu en moi, disait-il à ceux qui l'ac- « compagnaient?... Je crains bien que la vengeance « du ciel ne me fasse expier un si scandaleux spec- « tacle, et ne découvre bientôt à cette foule enivrée « que je ne suis, hélas! qu'un trop faible mortel. » Quelques jours après, le héros tomba percé de coups à la bataille de Lutzen, où tout porte à croire qu'il eût été vainqueur, puisque même après sa mort, ses braves soldats ne purent être vaincus.

Le tableau de cette bataille de Lutzen, celui de la bataille de Leipzick, de l'attaque terrible du camp retranché de Wallenstein par les intrépides Suédois qui y furent écrasés, et où Gustave reçut un terrible échec, le seul qu'il éprouva jusqu'à sa mort; celui du pillage et de l'incendie de Magdebourg, sont pleins de verve, de vigueur et d'intérêt. Le dernier de ces tableaux fait frémir d'horreur; jamais les vers de notre grand lyrique n'ont eu une plus juste application :

Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné :
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné !

Mais ces féroces vainqueurs ne se laissaient arracher leur proie qu'après l'avoir égorgée, ils massacraient celles qu'ils avaient déshonorées; cinquante femmes furent trouvées sans tête dans une église; les Croates se plaisaient à jeter les enfans dans les flammes; les Wallons de Papenheim aimaient mieux les percer sur le sein de leurs mères; le barbare Tilly, témoin de ces horreurs, répond à ceux qui le conjurent de les faire cesser : « Revenez dans une heure, « je verrai ce que j'aurai à faire. » Dans la peinture des combats, Schiller est digne d'Homère et du Tasse, et les combats qu'il décrit sont dignes de son pinceau; ce sont de vrais combats de géans. Des régimens entiers sont écrasés sans reculer d'un pas; ils meurent tous à leur poste; d'autres leur succèdent, subissent le même sort, et sont aussitôt remplacés

par de nouveaux corps qui arrachent la victoire et triomphent enfin et du nombre, et des lieux, et de tous les genres de mort. Toutes les nations de l'Europe sont braves quand elles sont bien commandées, et c'est ce que ne doivent point oublier celles à qui la fortune donne l'avantage; et ce que dans leurs plus brillans succès elles doivent reconnaître, non-seulement par un sentiment de générosité, mais de justice, ou même d'un amour-propre bien entendu.

Nous avions déjà une fort bonne traduction de l'ouvrage de Schiller, par M. de Champfeu; et si M. Mailher de Chassat, qui en donne une fort bonne aussi, s'était borné à ce travail, on pourrait peut-être penser qu'il a pris une peine à peu près inutile; mais il n'en est point ainsi, et le nouveau traducteur a ajouté plus d'une sorte d'intérêt à l'intérêt qu'inspire déjà l'ouvrage de l'historien allemand. Versé dans la connaissance des écrivains de la même nation qui ont écrit sur la même époque, il puise dans Kevenhuller, dans les extraits de Palmskiold, Oxenstiern, Adler-Salvius, Gœding, etc., des faits, des notions, des réflexions qu'il répand dans des notes instructives, tantôt pour étendre et expliquer, tantôt pour corriger et réformer la narration de Schiller. La guerre fameuse de trente ans fut terminée par le traité fameux de Westphalie, de sorte que l'histoire de ce traité, non moins curieuse que celle de la guerre, en est la suite et le complément; elle a été écrite par un compatriote de Schiller, par Woltmann, et M. Mailher de Chassat l'a traduite, et nous donne ainsi une histoire complète de cette période célèbre de l'histoire moderne.

C'est surtout cette partie de sa traduction qu'il a ornée de longues et savantes notes, tirées de nos meilleurs mémoires et de nos histoires les plus estimées, et choisies avec beaucoup de discernement et de critique. Quelques-unes de ces notes sont destinées à venger l'honneur français, souvent peu respecté par les historiens allemands. Un écrivain royaliste tel que M. Mailher, a, sur l'honneur national, des notions plus justes que les écrivains d'un autre parti, qui, sans cesse, ont ce mot à la bouche et le font sonner si haut. Il n'y est pas moins sensible, et sait le défendre d'une manière moins offensive et moins injurieuse aux autres nations. Nous avons donc dans cet ouvrage l'histoire d'une grande époque écrite par un grand historien, et traduite par un bon traducteur.

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Lorraine et comte de Provence; par M. le vicomte L. F. de Villeneuve-Bargemont.

L'histoire moderne, plus heureuse, ce me semble, que l'histoire ancienne, offre deux rois au nom desquels s'attache toujours la touchante épithète de *bon:* elle semble être pour eux une sorte de prénom naturel et pour ainsi dire inséparable; on dit *le bon Henri* dans toute la France, on dit *le bon René,* dans l'Anjou surtout, et dans la Provence; et ces deux provinces, les meilleurs juges des qualités d'un prince sous les douces lois duquel elles ont vécu, ont appris au reste de la France à le redire avec elles. Un troisième personnage partage dans notre histoire cette

douce qualification avec ces deux excellens princes ; c'est un poëte, c'est La Fontaine. Des moralistes chagrins ou seulement, si l'on veut, sévères et justes, ne nous représentent point l'homme en général comme bon ; mais malgré cela, et peut-être à cause de cela, il aime la bonté ; un vif intérêt s'attache à ceux qui sont éminemment doués de cette qualité, de la bienveillance, de la franchise et de l'abandon qui l'accompagnent. Des dons plus brillans ne l'effacent point ; on admire les poésies de La Fontaine et l'on aime sa personne : on lit avec un grand intérêt les grandes actions par lesquelles se signala Henri-le-Grand, et les nombreux et importans événemens du 15e siècle auxquels prit part le roi René ; mais un intérêt non moins vif et plus doux les suit dans leurs actions particulières, dans leur conduite privée, dans leur vie domestique, partout enfin où éclatent avec plus de franchise et de naïveté ces traits précieux de caractère qui les distinguent. Ce sont ces détails qui font le charme des longues biographies de La Fontaine, des longues histoires de Henri et de René.

Les lecteurs ne doivent donc ni s'étonner ni s'effrayer de l'étendue que M. de Villeneuve-Bargemont a cru devoir donner à celle du bon roi René. Il n'y a de long que ce qui ennuie, et cet ouvrage est plein d'intérêt. C'est d'ailleurs l'histoire générale des principaux événemens dont la France, l'Italie et quelques autres parties de l'Europe, furent le théâtre, dans une époque très-agitée, très-féconde en actions mémorables et extraordinaires, et en caractères audacieux et entreprenans ; c'est la peinture des mœurs d'une époque remarquable et singulière dans nos

annales. René est le vrai type et le représentant fidèle de l'honneur du moyen âge. Revêtu des plus hautes dignités, et orné des plus belles qualités, il est tout à la fois puissant seigneur féodal, guerrier plein de bravoure, chevalier plein de courtoisie, troubadour, poëte, peintre et musicien. Je ne sais si, avec tout cela, il est possible d'être un grand prince, un grand homme d'État; René ne le fut point : mais pour l'être, il ne lui manqua rien de ce qui tient à la loyauté, à la franchise, à la bonté, au courage, à toutes les vertus morales, et surtout au désir de rendre ses peuples heureux.

Petit-fils du roi Jean, né prince, mais sans États, il eut par donation, par mariage, par héritage et par élections, les duchés de Bar et de Lorraine, l'Anjou, la Provence, le royaume de Naples et de Sicile, et celui d'Aragon. Il est vrai que, dans ces temps orageux, ce n'était pas tout d'être héritier, successeur, donataire nommé, élu, appelé; il fallait encore disputer ses droits les armes à la main, et conquérir ou son patrimoine ou son héritage : tel fut le sort du bon René. Il y a plusieurs de ces provinces et royaumes où il ne régna jamais, ou d'où il fut bientôt chassé. C'est surtout à cette époque que Sganarelle eût pu dire : *Qui terre a, guerre a;* et René, qui avait beaucoup de terres, eut beaucoup de guerres. Il batailla toute sa vie, ou du moins jusqu'à sa vieillesse; quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, mais toujours brave, intrépide et ferme dans l'adversité. Élevé par le cardinal de Bar, son oncle, son éducation fut guerrière chez ce prélat guerrier; car, d'après les mœurs de cette époque, ou plutôt

d'après les nécessités d'où naissent les mœurs, les prélats étaient souvent armés, et, sur le champ de bataille, ils étaient obligés de porter, dit Monstrelet, « un bassinet pour mitre, une pièce d'acier pour « chasuble, et pour crosse d'or une hache d'armes. » Tel était le costume où l'on voyait souvent le cardinal de Bar, ainsi que son voisin et ami l'évêque de Metz, Conrad Brayer de Boppau, qui resta toujours, tant qu'il vécut, l'ami, le conseiller et le frère d'armes de René.

Ce ne fut toutefois ni dans sa cause particulière, ni pour ses propres intérêts, que René fit ses premières armes ; ce fut pour la France et pour Charles VII, obligé de reconquérir province par province, et pour ainsi dire, ville par ville, son royaume sur les Anglais. C'est là que René se lia avec les plus grands généraux de ce siècle, Lahire, Saintrailles, Barbazan, la Trémouille. Il vainquit avec eux les Anglais et leur plus ancien chef Talbot. C'est là qu'il vit l'héroïne fameuse que le Ciel suscita pour le salut de la France, qu'il s'associa à sa gloire et à ses triomphes, et fut toujours son défenseur le plus zélé au milieu des traverses qui lui furent suscitées dans le camp même où elle n'aurait dû trouver que des cœurs pleins de reconnaissance et d'admiration. Il ne faut point oublier la belle Agnès Sorel, qu'il y vit aussi ; mais il avait pu la voir auparavant chez sa femme, Isabelle de Lorraine, dont Agnès Sorel était *demoiselle d'honneur*. On croit même que c'est Isabelle qui la fit connaître à Charles VII, en l'amenant à la cour de France, où elle charma tellement Marie d'Anjou, femme de Charles VII et sœur de

René, qu'elle pria Isabelle de la lui céder. Imprudente demande !

Rappelé en Lorraine par la guerre que lui suscita Antoine de Vaudemont son oncle, redoutable concurrent qui lui disputait cette province, René, en quittant Charles VII, obtint de ce prince reconnaissant des secours, un corps de troupes, et, ce qui valait presque une armée, le fameux Barbazan pour le commander. Malheureusement, ce guerrier expérimenté et vieilli dans le métier des armes ne fut point écouté ; les avis prudens d'un vieillard plein toutefois d'énergie et de vigueur, furent sacrifiés à la fougue et à l'emportement d'une jeunesse inconsidérée : René perdit une bataille décisive et la liberté, par les mêmes causes qui arrachèrent la victoire aux Français, dans les funestes journées de Créci, de Poitiers et d'Azincourt. Barbazan soutint long-temps son avis dans le conseil, et peut-être sa sagesse et sa prévoyance l'eussent-elles emporté, si elles avaient été à l'épreuve d'une injure qu'une valeur si éprouvée et tant d'actions d'éclat auraient dû lui faire mépriser. On accuse la timidité du vieillard ; il entend dire à ses oreilles : *Qui a paour se retire.* Le vieux guerrier s'indigne, il ne peut soutenir un pareil reproche, et s'écrie : « Marchons au combat. J'approche rai si fort des ennemis, que ceux qui m'insultent, n'oseront placer la tête de leur cheval où sera la queue du mien. » Le combat est donc résolu, la bataille est perdue, et Barbazan se fait tuer après des prodiges de valeur. Étendu sur le champ de bataille, nageant dans son sang, mais respirant encore, il voit passer le damoisel de Commercy, un des plus

ardens provocateurs du combat, qui pressait les flancs de son cheval pour fuir plus vite; Barbazan, plein d'indignation, relève sa tête expirante, et ranime ses forces pour adresser des reproches à cet indigne chevalier. *Tort ai,* répondit froidement celui-ci, *ains l'avais promis à ma mie.* « Effectivement, dit « un vieux chroniqueur, devait le damoisel aller « sur la vesprée voir certaine Agathe, que avait « promesse de lui que quitterait la meslée, et que « viendrait à tout meshuy en sa chambrette, que « valait mieux, ce disoit-elle, que champs où n'es- « toient que horions et piques. » Le lieu où tomba et mourut Barbazan, marqué par deux ormes creusés par le temps, est encore célèbre et sacré; un pont agreste, une rue de village, un petit coteau, portent son nom, et ce nom n'est point oublié par les simples villageois, qui le répètent même aujourd'hui avec vénération.

René se battait encore, après la mort de Barbazan et la défection du damoisel de Commercy; mais, accablé par le nombre, épuisé par la fatigue et par trois blessures, il est forcé de se rendre, et est livré au duc de Bourgogne, son ennemi mortel, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir pris le parti de la France contre les Anglais et les Bourguignons. Le duc, peu généreux, le promena de prison en prison dans différentes forteresses de ses États, et l'y retint deux ans. René s'y croyant oublié de tout le monde, peignit sur les murailles de ses prisons, dit un vieux historien, des *oblis d'or.* Il avait, dit-on, reçu des leçons de peinture du fameux Jean de Bruges, et fut un peintre très-fécond, s'il ne fut un peintre

très-habile. M. de Villeneuve nous fait connaître tout ce qu'il fit en ce genre, et cela est prodigieux. Il nous donne aussi l'analyse de ses ouvrages en vers et en prose, dont quelques-uns sont vraiment curieux, et même un morceau de sa musique ; mais de tous les arts, celui qu'il appelait le plus volontiers à son secours quand il était malheureux (et il fut bien malheureux !) c'est l'art de la peinture. Ses ennemis y ont même trouvé une source de ridicule dont ils l'ont abreuvé. Un historien de Lorraine, Chevrier, prétend que René se consolait de la perte d'une province, en peignant une perdrix ; d'un royaume, en peignant une bartavelle ; seulement il les peignait alors les ailes déployées, pour témoigner que la fortune étant ailée, elle peut s'en aller, mais qu'elle peut aussi revenir. Le même historien prétend que le fils aîné de René, Jean d'Anjou, homme de tête et de cœur, se battant vaillamment pour conquérir le royaume d'Aragon, demanda des secours à son père. Celui-ci lui fit répondre qu'il s'occupait de rédiger le programme d'une procession, mais que dès que ce travail serait fini, c'est-à-dire dans deux mois, il penserait aux affaires de l'Aragon. Ce Chevrier désole M. de Villeneuve-Bargemont, qui prend peut-être trop souvent la peine de le réfuter. A moins de ne pas connaître Chevrier, ce qui est très-permis, on sait que c'était l'homme le plus caustique et l'esprit le plus satirique de son temps, et qu'il mérite très-peu de confiance.

Ce qui fit le malheur de René, c'est qu'il eut toujours affaire à des hommes plus forts, plus puissans ou plus habiles que lui. Cet Antoine de Vaudemont,

qui l'attaqua le premier, était un capitaine très-expérimenté ; bientôt il eut pour ennemi les princes de la puissante maison de Bourgogne : Jean-sans-Peur, Philippe-le-Hardi, et Charles-le-Téméraire, qui vint expier la turbulence de son caractère et l'audace de ses projets sous les murs de Nancy, où il périt misérablement, vaincu par le petit-fils de René ; victoire mémorable, qui vint réjouir le cœur paternel du vieillard ; enfin Louis XI, qui, par ses odieuses machinations, le chassa de l'Anjou, eût voulu lui ravir la Provence. Mais le redoutable ennemi qui vint le premier traverser sa fortune, au sortir de sa prison ou de ses diverses prisons en Bourgogne, fut Alphonse V, roi de Portugal, qui lui disputait le royaume de Naples. Délivré de cet heureux concurrent, il en eut un moins habile, sans doute, dans le fils de ce prince ; mais il le trouva appuyé par les armes du fameux Scanderbeg. C'est ainsi que l'histoire de René se trouve mêlée à celle de tous les grands hommes de son siècle, et c'est une des principales causes de l'intérêt qu'elle inspire.

Parmi ces grands hommes, Alphonse V doit être mis au premier rang : c'était, dit-on, le plus bel homme de son temps ; son caractère élevé lui fit donner le surnom de *Magnifique*. Sa bravoure et ses talens militaires le firent admirer dans un siècle où ces qualités n'étaient pas rares. Ce qui était moins commun dans ce siècle encore barbare, c'était la culture de l'esprit et le goût de l'instruction. Alphonse était passionné pour les lettres et les sciences ; on voyait, dans ses expéditions d'Italie, les soldats d'un roi guerrier occupés à lui rechercher des manuscrits

et des antiquités. Il ne voulut jamais permettre qu'on abattît une maison de campagne qui avait appartenu à Cicéron, et dont la démolition aurait abrégé le siége long et difficile de la ville de Gaëte, qui retardait sa marche victorieuse. Nous avons vu dans le siècle des lumières des princes et des généraux qui auraient sacrifié toutes les maisons de campagne, et même tous les ouvrages de Cicéron, pour avancer d'un quart-d'heure le plus petit triomphe. Je ne citerai plus qu'un trait, parmi une foule d'autres, du goût d'Alphonse pour les bons livres et les bonnes lectures. Il était extrêmement malade; on lui apporta un Quinte-Curce : cette lecture, plus puissante que toutes les ordonnances de médecins, lui fit tant de plaisir, qu'elle le guérit. Un amour généreux des hommes se joignait dans ce prince à cet amour des lettres : voyant périr un vaisseau, il s'élança dans une frêle chaloupe pour aller au secours des soldats et des matelots, en s'écriant : « J'aime mieux être le compa-« gnon, que le spectateur de leur mort. » Son trésorier comptait devant lui 20,000 ducats; un vieil officier qui était présent dit assez haut pour être entendu : « Je serais heureux si j'avais cette somme. — Emporte-la, mon ami, et sois heureux, » dit aussitôt Alphonse. Ce prince faisait des heureux et ne l'était pas dans son ménage. Une de ses maîtresses fut étranglée par sa femme, ou peut-être seulement par l'ordre de sa femme, qui avait été trop clairvoyante pour qu'on lui dérobât cette intrigue, et trop peu patiente pour la souffrir; aussi Alphonse avait coutume de dire que pour faire un bon ménage, il faudrait que la femme fût aveugle et le mari sourd;

apophtegme qui était trop particulièrement à son usage, et dont il faudrait peut-être changer les conditions pour d'autres ménages.

Je reviens à René, et je ne le suivrai plus dans ses guerres et ses projets de conquête, où il se montra toujours très-brave, mais où il fut presque toujours très-malheureux. Ses malheurs domestiques furent plus grands encore : il vit périr son fils aîné, Antoine d'Anjou, au milieu des plus éclatans triomphes, pleuré par la ville de Barcelonne et les Aragonais, qui l'avaient appelé à régner sur eux et qui l'adoraient. Bientôt après mourut son second fils, Nicolas d'Anjou, puis sa fille Yolande, puis son gendre Ferry de Vaudemont, puis ses petits-fils et ses petites-filles. Dans le même temps, sa seconde fille, Marguerite d'Anjou, mariée à Henri VI, roi d'Angleterre, après avoir lutté avec un courage admirable, et en véritable héroïne, contre la mauvaise étoile et le faible caractère de son mari, après l'avoir rétabli deux fois sur le trône par ses armes victorieuses, vaincue dans une dernière bataille décisive, avait vu poignarder cet époux, massacrer son fils, et était venue en France où elle mourut, dit Voltaire, la plus malheureuse des reines, des épouses et des mères de l'Europe. René, accablé de douleur, mais plein de résignation, de philosophie et de religion, se consola en faisant le bonheur des provinces soumises à ses lois. Les détails de son administration dans l'Anjou sont pleins d'intérêt; c'est l'image d'un bon père au milieu de sa famille. Cet excellent père veut pourvoir non-seulement aux besoins de ses enfans, mais même à leurs plaisirs; il veut qu'ils s'a-

musent, il veut s'amuser lui-même, ce qui rend la joie universelle, plus franche et plus complète. C'est pour cela qu'il imagine des fêtes nouvelles, qu'il ordonne des processions magnifiques, qu'il prescrit et règle des tournois superbes. Ce sont les dernières pompes de la chevalerie, et elles sont décrites avec beaucoup de soin par M. de Villeneuve-Bargemont. Je l'ai déjà dit, René était le vrai chevalier du quinzième siècle, très-religieux, très-gai, très-courtois, très-galant, très-amoureux de sa première femme Isabelle de Lorraine, très-amoureux de sa seconde femme Jeanne de Laval, et de quelques autres femmes encore.

Au milieu de toutes ces occupations et de ces distractions, il fait une quantité incroyable de tableaux, de peintures pour les églises et chapelles qu'il édifie ou qu'il restaure, de miniatures pour les manuscrits qu'il copie. Il fait des livres, des romans, des pastorales, des vers et de la poésie; il fait même des ouvrages dramatiques et des mystères, et en fait faire par son valet de chambre. Son prédicateur, Marini, lui reprocha en chaire, assez directement, ce goût pour les romans. Le bon René ne s'en fâcha pas. Dans le même temps, le prédicateur de Louis XI, Olivier Maillard, s'avisa aussi de lui donner quelques leçons en chaire. « Apprenez-lui que je le ferai « noyer, dit le sombre tyran.—Le roi est le maître, « répondit Maillard; mais qu'il sache que je serai « plutôt en paradis par eau, que lui avec ses che- « vaux de poste. » On sait que c'est à ce prince que l'on doit l'établissement des postes; Louis XI pardonna ce trait hardi.

Mais ce qu'il ne put pardonner à René, ce fut de posséder une province qu'il convoitait, et qui était à sa bienséance ; il le chassa donc de l'Anjou au moment où le vieillard, plein de confiance et sans défense, pouvait le moins prévoir cette perfidie. Un des plus fidèles serviteurs de René, Jean Cossa, ayant voulu réclamer contre cette infraction de toute justice et de tout droit des gens : « Si l'ambassadeur du « roi de Sicile ne se retire en toute hâte, dit froide- « ment Louis XI en se retournant vers ses satellites, « qu'on ait à le coudre dans un sac et à le jeter dans « la rivière. » Il fallut fuir devant un tel ennemi. « Où est la main, dit un chroniqueur de cette épo- « que, qui pourrait satisfaire à descrire les plaintes, « regrets, doléances des pôvres Angevins, au départ « du très-débonnaire roi de Cécile (Sicile), si cu- « rieux et vigilant tuteur du pays ! amoureux de « paix et concorde ! sustentateur des pôvres ! des « dames et damoiselles honorable directeur et sup- « port, et de tous bening et misericordieux frère ! »

René porte, dans la Provence, seul héritage qui lui reste de tant de possessions et de prétentions, les mêmes qualités et les mêmes vertus qui l'y firent adorer comme dans l'Anjou. Il semble même que sa bonté native se soit accrue avec l'âge. Le peuple provençal, plus expansif, donnait aussi à ses sentimens un essor plus vif, et témoignait son amour par de plus bruyantes démonstrations. En vain René voulait sortir seul de son palais, et promener ses rêveries dans la solitude : la ville d'Aix presque tout entière suivait ses pas, composait son cortége. Le bon vieillard s'entretenait avec tous, les connaissait tous, les

appelait tous par leurs noms, leur rendait justice, et conciliait leurs différens. L'hiver, aux doux rayons du soleil de Provence, il allait avec eux se réchauffer dans les lieux abrités contre le vent, et connus encore dans le pays sous le nom de *cheminées du bon roi René*. Provençal lui-même, et comptant parmi ses ancêtres des amis dévoués et fidèles de René, M. de Villeneuve-Bargemont s'est plu dans la peinture de ces vertus si simples, de ces mœurs si naïves, et ces tableaux sont pleins d'agrément et de charme.

Il ne s'est pas contenté de peindre René : il a peint autant qu'il a pu l'époque tout entière ; ce qu'il n'a pu mettre dans le texte, il l'a rejeté dans des notes qui sont bien nombreuses ; il est même possible qu'elles le soient trop, que quelques-unes soient inutiles ; et l'on a dit avec raison qu'en fait d'inutilités, il ne faut pas aller au-delà du nécessaire ; mais la plupart sont fort intéressantes. Je ne mettrai même pas au nombre des notes, que j'ai peut-être trop durement caractérisées d'inutiles, celles qui ont rapport aux cuisiniers ou *queux* du quinzième siècle, et aux magnifiques repas de cette époque. Il faut avouer que nous sommes bien mesquins en comparaison ! Le queux de René s'appelait Courcou ; mais son habileté n'égalait pas, à beaucoup près, celle du fameux Taillavant, queux de Charles VII. La description d'un ou deux dîners de leur composition est vraiment prodigieuse ; il fallait assurément de grandes et fortes tables pour les contenir et les soutenir. Les plats étaient des chariots d'or et d'azur, et chaque plat contenait quarante-huit mets différens : c'était,

pour le rôti, force cigognes, paons, hérissons, mets très-estimés à cette époque. Quelques plats plus recherchés encore étaient fermés avec un cadenas, et placés devant la personne à qui on voulait faire honneur, qui seule en avait la clef. Mais ce sont les *surtouts* principalement, et les ornemens de table, qui sont curieux et d'une dimension singulière. Un historien du temps décrit un dîner donné en 1433, à la suite d'un tournoi. Au milieu de la table s'élevait une église, dont *le clochier avait cloches sonnantes ;* vis-à-vis était un pâté où il y avait vingt-huit personnages, puis un château avec ses fossés pleins d'eau d'orange. Au dessert, des tigres et des serpens qui se battaient dans l'église, ou chantaient un motet ; dans le pâté on jouait du luth ; et toujours, dit le chroniqueur, *faisait aussi l'église et le pasté, quelque chose entre les entremets.* Il y avait bien d'autres merveilles encore ; les arts s'étant perfectionnés, trente ans plus tard, au mariage de Charles-le-Téméraire et de Marguerite d'York, on vit au troisième souper quatre sangliers sonnant des trompettes, puis quatre loups ayant *flustes aux pattes,* suivis de quatre beaux ânes *moult bien faits, et qui chantèrent une chanson à quatre pars.* Enfin, car il faut abréger, on vit une *baleine de soixante pieds.* L'auteur ne nous dit pas si c'est sur la table, mais il assure que « ses deux yeux étaient deux des plus grands mi-« rouers que l'on avait seeu trouver... Arrivé auprès « du duc, Charles prestement ouvrit ladicte baleine, « la gorge qui était moult grande, et tanstost en sail-« lirent deux syrènes qui commencèrent une chan-« son estrange parmi la place, et au son de cette

« chanson saillirent l'ung après l'autre douze che-
« valiers de mer dansant la moresque. »

Cet article est bien long, mais je veux le finir par une réflexion de M. le vicomte de Villeneuve-Bargemont. Il cite plusieurs lettres du roi René qui sont charmantes; mais il en cite aussi une bien remarquable que lui adressa un de ses sujets, Jehan Binée, pour refuser une place honorable et importante, que le roi lui avait offerte. Jehan Binée entre dans des détails pleins de candeur et de naïveté, pour prouver à René qu'il remplirait mal les fonctions de cette place, qu'il n'a point les qualités requises pour s'en acquitter dignement. « Ainsi bonnement, dit-il,
« ne vous y sauroye servir, au moins comme l'Estat
« et office le requiert. » M. de Villeneuve-Bargemont, après avoir rapporté cette lettre vraiment curieuse, s'exprime ainsi : « Une semblable lettre n'a
« pas besoin de commentaire. Combien n'est pas
« rare, en effet, un pareil exemple de simplicité,
« de modestie et de désintéressement! Que ne peut-
« il servir à quelques-uns de ces personnages qu'on
« voit, dans tous les siècles, dévorés d'une insatiable
« ambition, et qui, sans nulle expérience, sans au-
« cun titre, souvent même dépourvus de talens, se
« croient propres à remplir les postes les plus élevés
« de l'État! » Je laisse mes lecteurs sur ces réflexions, dont ils trouveront peut-être à faire quelque application.

Histoire de Fénelon, composée sur les manuscrits originaux ; par M. de Bausset.

Trois époques principales, en liant l'Histoire de Fénelon aux grands intérêts des peuples, de l'humanité et de la religion, lui impriment un caractère d'élévation et d'importance qu'on trouve bien rarement dans une histoire particulière : l'éducation du duc de Bourgogne ; la longue et déplorable querelle qui divisa deux hommes tels que Bossuet et Fénelon ; enfin, la disgrâce que commença cette querelle, et ce long exil honoré par tant de vertus et de grandeur d'âme. Dans la première de ces époques, Fénelon fit admirer une inaltérable patience qui triompha de l'opiniâtreté du plus intraitable des enfans ; une fermeté qui lui imposa ; une douceur qui le séduisit ; et des grâces qui le charmèrent ; un art qui, en lui faisant goûter la science, les leçons, la vertu, l'instruisit, le réforma, le corrigea ; enfin, toutes les qualités qui surent faire de cet enfant, naguère la terreur de ce qui l'entourait, l'objet de l'amour, de l'espoir et des regrets de la France. Dans la seconde, il montra les ressources inépuisables d'un esprit facile et fécond qui, luttant avec le génie prodigieux de Bossuet, ne laisse aucun des nombreux écrits de son adversaire sans réponse ; répond en même temps à des adversaires moins redoutables ; réunit dans toutes ses réponses l'éloquence à la dialectique ; tient long-temps la victoire incertaine, et devient encore plus grand par sa défaite. Enfin, plus grand encore dans la troisième, il sembla s'élever au-dessus de l'homme, par son désintéressement et sa

charité, par un dévouement sans bornes pour sa patrie, un zèle ardent pour l'humanité, et toutes les vertus d'un sujet fidèle, d'un bon Français, d'un saint évêque, auxquelles rendirent hommage et les Français et leurs ennemis, faisant ainsi éclater tour à tour, dans ces trois époques, l'élévation de son caractère, la beauté de son génie, et la noblesse de son âme.

Si le nouvel historien insiste avec raison sur ces trois époques célèbres de la vie de Fénelon ; s'il nous révèle une foule de détails qui y ont rapport, et qui jusqu'ici étaient peu connus ou peu exactement racontés ; et s'il nous fait ainsi mieux connaître et mieux apprécier tous les charmes et toutes les grâces de l'esprit le plus aimable, et tous les prodiges de la vertu la plus douce et la plus sublime, il ne néglige pas néanmoins d'autres circonstances et d'autres faits qui, pour être éclipsés par ceux à qui un plus grand théâtre donna un plus grand éclat, n'en sont pas moins curieux pour le lecteur, très-honorables à la mémoire de Fénelon, et très-propres à compléter le tableau d'une aussi belle vie. On aime à voir Fénelon annoncer, dès ses plus jeunes années, cette imagination vive et tendre, cette âme généreuse et sensible, et cette fleur, cette délicatesse d'esprit qui en ont fait un homme unique parmi les plus célèbres hommes. Guidé dès ses premiers pas dans le chemin de l'honneur et de la vertu par son oncle le marquis de Fénelon, dont le grand Condé disait qu'il était *également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet,* il acheva son éducation religieuse sous la direction d'un de ces hommes d'une vertu antique, inconnus au monde, mais par la

pureté de leurs intentions, et même par la justesse de leur esprit et l'élévation de leur âme, bien supérieurs, dans leur obscurité, à la plupart de ceux qui dans le monde jettent le plus grand éclat : c'était M. Tronson, directeur de la communauté de Saint-Sulpice. Ici, M. de Beausset nous présente un tableau parfaitement fait de trois sociétés jadis célèbres en France, la société des Jésuites, la maison de Port-Royal et la communauté de Saint-Sulpice. Il est impossible de mieux peindre l'esprit mâle et austère et les talens distingués de l'une, les connaissances variées et les occupations utiles de l'autre, les vertus éminentes de la troisième, et les services incontestables qu'elle ne cessa de rendre à l'Église de France. C'est un de ces morceaux qui ne sont pas rares dans cet ouvrage, et où brillent les vues saines de l'observateur et le talent distingué de l'écrivain. Cette digression n'est point sans intérêt, puisque, si ces trois corps furent tous célèbres dans l'Église, deux se rendirent célèbres même dans l'État : elle n'est point étrangère à l'*Histoire de Fénelon*, puisque Fénelon, élevé par une de ces sociétés, lui resta toujours tendrement attaché ; puisqu'il fut toujours l'ami des jésuites, sans se laisser subjuguer par eux, et toujours l'adversaire des solitaires de Port-Royal, sans cesser d'être juste, bon et généreux à leur égard.

Les sentimens pieux que Fénelon avait puisés à une si sainte école, et cette sublime exaltation du bien et de la vertu, qui forment les traits distinctifs de son caractère, lui inspirèrent le dessein d'abandonner tous les avantages que lui donnaient dans sa patrie sa naissance et ses qualités personnelles ; de

vaincre les obstacles que lui opposait une santé faible et délicate, et de transporter le flambeau de l'Évangile au-delà des mers, dans les glaces du Canada, chez les peuples les plus barbares. Obligé de renoncer à ce dessein, il voulut du moins se consacrer aux missions du Levant; et lorsqu'il croit avoir surmonté les oppositions que rencontrait encore son zèle, il épanche sa joie, et chante, pour ainsi dire, son triomphe, dans cette lettre où le sacré et le profane s'allient avec grâce, et où se mêlent et se confondent les trésors d'un cœur sensible et religieux, d'une imagination vive et brillante, et d'un esprit nourri de la lecture des poëtes et de l'antiquité : « Je « pars, et peu s'en faut que je ne vole..... La Grèce « entière s'ouvre à moi; le sultan effrayé recule; « déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'Église « de Corinthe va refleurir; la voix de l'Apôtre s'y « fera encore entendre; je me sens transporté dans « ces beaux lieux, et parmi ces ruines précieuses, « pour y recueillir, avec les plus curieux monu- « mens, l'esprit même de l'antiquité; je cherche cet « aréopage où saint Paul annonça aux sages du « monde *le Dieu inconnu*. Mais le profane vient « après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre « au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république. « Je monte au double sommet du Parnasse; je « cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les dé- « lices de Tempé. — Quand est-ce que le sang des « Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les « plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière « à la religion, à la philosophie, aux beaux-arts, « qui la regardent comme leur patrie!

. . . . . *Arva beata,*
Petamus arva, divites et insulas!

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les « célèbres visions du disciple bien aimé! O heu- « reuse Pathmos! etc., etc. »

Ce goût vif de l'antiquité se fait remarquer dans tous les écrits de Fénelon, même pour les objets qui sont étrangers aux lettres et aux ouvrages de l'esprit. Dans *l'Éducation des Filles*, le premier ouvrage qu'il ait publié, ou plutôt qu'on ait publié sans sa participation (car il est à remarquer que ce génie si beau, si riche et si fécond, n'a jamais produit un livre que pour remplir un devoir ou obéir à un sentiment, et sans aucune vue de gloire et de célébrité littéraire); dans *l'Education des Filles*, son aimable condescendance va jusqu'à donner des leçons de goût et de grâce : il s'élève contre un goût immodéré de parure qui trompe la vanité des jeunes personnes, et remplit souvent mal leur but, en leur faisant perdre leurs avantages. « Je voudrais, dit-il, « qu'on leur fît remarquer la noble simplicité qui « paraît dans les statues et les autres figures qui nous « restent de femmes grecques et romaines; elles y « verraient combien des cheveux noués négligem- « ment par-derrière, et des draperies pleines et « flottantes à longs plis sont agréables et majes- « tueuses. » Cependant Fénelon semble prévoir l'abus qu'on peut faire un jour de ce goût pour l'antique; il en prescrit les bornes, et ne veut pas que nos dames soient trop grecques et trop romaines.

Le succès de ce premier ouvrage de Fénelon, d'un second qui fut publié à peu près dans le même temps,

et les heureux fruits de ses missions douces et apostoliques dans la Saintonge et le Poitou, le firent connaître à la cour ; et Louis XIV, à qui on ne contesta jamais le plus heureux discernement pour distinguer et employer le mérite, le plaça auprès de son petit-fils, le duc de Bourgogne. C'est dans M. de Beausset qu'il faut lire les détails de cette belle éducation, œuvre du génie et de la vertu, et dont le résultat fut une sorte de miracle. Un simple extrait ne peut faire connaître ni tous ces moyens ingénieux de corriger, d'intéresser, de former le cœur et l'esprit, ni ces leçons admirables qui, destinées à un enfant, sont le plus souvent devenues le charme de tous les âges.

Mais je dois dire un mot des amis de Fénelon, de ceux surtout qui le secondèrent dans cette importante éducation. Les nobles caractères, les personnages vertueux au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse dans cette histoire, suffiraient pour lui donner un grand intérêt. M'accusera-t-on de vouloir être le détracteur de nos mœurs actuelles, lorsque je dirai que ces figures vénérables nous frappent d'autant plus qu'on n'en voit plus parmi nous qui leur ressemblent ? Les sentimens religieux et la piété qui sont de ce siècle fameux, ajoutent à l'honneur naturel, qui sans doute est de tous les siècles, je ne sais quoi de grand, de fier et d'austère qui étonne, qui subjugue, qui commande l'admiration. C'était cette heureuse alliance de la religion et de l'honneur qui réglait la conduite entière des ducs de Beauvilliers, de Chevreuse, de Mortemart, de leurs illustres épouses, de quelques autres encore qui, dans une cour opulente

et fastueuse, dans le séjour de la dissimulation et de la flatterie, où tout est trop souvent sacrifié à la faveur, donnèrent constamment l'exemple du plus noble désintéressement, restèrent toujours fidèles à l'amitié malheureuse, ne flattèrent jamais le vice triomphant, ne trahirent jamais ni leurs sentimens ni la vérité, et, toujours respectueux envers leur souverain, furent néanmoins toujours francs et sincères. Telles étaient aussi les qualités de Fénelon; et pour ne parler que de sa franchise, n'en trouvons-nous pas un monument singulier dans une réponse à madame de Maintenon, qui l'avait prié de lui indiquer *ses défauts?* Et Fénelon lui indique *ses défauts;* il ose même parler de ceux du roi, non sans doute en philosophe frondeur, mais en sujet qui aime son roi et qui s'intéresse à sa gloire. Cette sincérité était dans les mœurs du temps. Lorsque Fénelon est nommé précepteur du duc de Bourgogne, M. Tronson ne s'amuse pas à lui en faire compliment; il lui parle sévèrement de ses devoirs, des difficultés et des dangers de sa place. Lorsque M. de Harlay est nommé archevêque de Paris, le marquis de Fénelon lui dit pour toute félicitation : « Il y a, Monseigneur, bien « de la différence du jour où une telle nomination « attire les complimens de toute la France, à celui de « la mort, où l'on rend compte à Dieu de son admi- « nistration. » On appellera cela sans doute une *capucinade;* mais il y a néanmoins dans de tels procédés une franchise qui répond du caractère et des sentimens de ceux qui en sont capables; et, je le répète, nous avons sans doute en compensation d'autres vertus, mais nous n'avons pas celle-là.

L'éducation du duc de Bourgogne allait être terminée à la gloire de Fénelon et aux applaudissemens de la France, lorsque la disgrâce et l'exil vinrent frapper le vertueux instituteur au milieu de ses plus grands succès. L'origine de cette disgrâce fut la querelle fameuse qui s'éleva entre Bossuet et Fénelon. Ces deux grands noms jetèrent un grand éclat sur un événement qui, sans cette circonstance, serait depuis long-temps oublié.

Fontenelle parlant, dans son *Eloge de Malebranche,* d'une discussion métaphysique qui s'éleva entre ce philosophe célèbre et le fameux Arnauld, représente tous les esprits attentifs à l'issue du combat : « Mais, s'écrie-t-il, parmi tant de spectateurs, *où trouver des juges !* » Cette exclamation, peut-être un peu emphatique lorsqu'il s'agit du P. Malebranche et du docteur Arnauld, quelle que soit la célébrité de leur esprit philosophique, conviendrait beaucoup mieux à une discussion où deux rivaux, tels que Bossuet et Fénelon, combattent avec toutes les armes du savoir, de l'érudition et du génie. Qui oserait se décider entre deux grands évêques, également recommandables par leur zèle pour la religion, la pureté de leurs intentions et de leurs mœurs épiscopales, l'étendue de leurs lumières et d'un esprit, à la vérité, très-différent, mais de part et d'autre supérieur et admirable ? Sans doute le nom de Bossuet est d'un plus grand poids dans les matières religieuses, il exerce un plus grand ascendant comme docteur de l'Église : jamais il n'était descendu dans l'arène, que pour y vaincre et pour y faire triompher la cause de la religion ; mais aussi jamais il n'y avait

trouvé un pareil adversaire; jamais surtout il n'en avait trouvé qui y eussent apporté autant de bonne foi, autant de désir de connaître la vérité et de s'y soumettre, autant de simplicité et de candeur; et ces qualités, qui semblaient d'abord propres à abréger le combat, devaient le prolonger néanmoins, parce qu'elles prouvaient la vive persuasion et la conviction intime de celui qui osait le soutenir. Les victoires précédentes n'étaient donc pas un sûr garant de celle que disputait ce nouvel et redoutable adversaire. Comment embrasser une doctrine que foudroyait la dialectique pressante et l'éloquence impétueuse de Bossuet? Comment rejeter des *maximes* où semblaient respirer la plus ardente charité, l'amour le plus généreux, et dont une dialectique adroite et une éloquence insinuante coloraient si heureusement les vices et les dangers? *Où donc trouver des juges?* Mais dans l'Église catholique il y a toujours des juges: c'est là une des plus visibles marques de la sagesse divine qui présida à son établissement. Ces juges ont prononcé; ils ont condamné Fénelon: ainsi, au fond, Fénelon avait tort, et Bossuet avait raison.

C'est là, sans doute, l'essentiel; car dans les discussions importantes, la raison est de précepte, et la politesse et les procédés ne sont que de conseil. Heureux néanmoins celui qui peut satisfaire au précepte et au conseil! Bossuet, dit-on, n'y a pas également satisfait; et cette accusation est devenue d'autant plus grave, que l'esprit irréligieux faisant plus de progrès, on s'est moins embarrassé du fond de la question; on a été moins reconnaissant envers celui

qui faisait triompher la vérité, dont on ne se souciait guère; et loin d'applaudir à sa victoire, on en a fait, pour ainsi dire, un titre contre lui. On lui a reproché de l'avoir durement obtenue, d'en avoir abusé, et d'avoir été animé, dant tout le cours de cette déplorable querelle, par des motifs, des vues et des intérêts bien indignes de ce grand homme. Dans la disposition où ont été les esprits pendant tout le siècle dernier, la haine de la religion, la haine de toute autorité a dû nécessairement retomber sur le plus éloquent défenseur de la religion, sur le prélat honoré de l'estime particulière et de la protection de Louis XIV, et des suffrages de l'Église universelle. Des raisons contraires ont, auprès d'une certaine classe de lecteurs, prodigieusement recommandé la mémoire de Fénelon, fait pour être aimé, pour être loué à tant d'autres titres et plus nobles et plus purs. Fénelon cependant n'a pas manqué de détracteurs aussi : une secte dure, turbulente, et peu faite pour apprécier les aimables et douces vertus de l'archevêque de Cambrai, n'a pu lui pardonner de s'être constamment prononcé contre elle, et de l'avoir combattue jusqu'à la mort. Elle a cru qu'en prenant parti pour Bossuet, elle persuaderait, contre toute vérité, qu'elle avait eu ce grand homme pour partisan de sa doctrine : elle a donc affecté de ne voir que les erreurs reprochées à Fénelon, et sa défaite; et elle a fermé les yeux sur la belle excuse de ces erreurs, et sur la gloire même de cette défaite. Comme il se trouve des accusateurs pour tout le monde. M. de Beausset a eu les siens aussi : en vain, malgré ses visibles affections, il a mis beaucoup d'art pour

satisfaire les partisans des deux illustres rivaux; il n'y a pas réussi, parce que cela est impossible. Voilà donc les deux plus grands évêques de France, et un prélat distingué, digne d'être nommé après eux, tour à tour accusés. Je suis un bien faible défenseur: j'entreprendrai néanmoins de les défendre tous les trois, en avouant toutefois que tous les trois peuvent bien avoir quelques petits torts; car c'est ainsi que les hommes ont raison.

Commençons par Bossuet. Des maximes mystiques, séduisantes pour les âmes tendres et exaltées, mais dangereuses dans leurs conséquences, et par l'abus condamnable qu'on peut en faire, se répandent, agitent les esprits, trouvent des défenseurs et des partisans. Cette doctrine alarme une cour religieuse; elle est condamnée par les hommes les plus pieux et les plus savans dans la doctrine de l'Église; par l'évêque de Chartres, homme apostolique; par Bourdaloue, par les supérieurs de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Missions-Étrangères, tous amis et admirateurs de Fénelon. On veut ajouter à ces autorités imposantes l'autorité plus imposante encore de Bossuet: il est consulté. « Ce grand homme, dit M. de Beaus-« set, était devenu en France, si l'on peut s'expri-« mer ainsi, le juge naturel de toutes les questions « de doctrine. » Rien n'égale alors la noblesse et la franchise de ses procédés à l'égard de Fénelon; rien n'égale surtout sa bonté paternelle envers le premier auteur de cette déplorable querelle, madame Guyon. Ce grand évêque, chargé de travaux et de gloire, ne dédaigne point d'entrer dans de longues conférences, d'écrire de longues lettres à une femme

dont l'esprit follement exalté enfantait la plus bizarre doctrine de spiritualité. Bossuet l'avertit, l'instruit, la console : « On ne sait si l'on doit s'étonner davan-« tage, dit toujours le même historien, des excès où « une imagination déréglée peut quelquefois con-« duire une âme réellement vertueuse, que de la « touchante bonté avec laquelle un évêque, tel que « Bossuet, daigne compatir à sa faiblesse; de la « modération avec laquelle il réprime ses écarts, « et de la raison saine et calme qu'il oppose à ses « illusions. On doit également observer la réserve « obligeante avec laquelle il parle de Fénelon et des « autres amis de Madame Guyon. » Telle est constamment sa conduite généreuse envers les âmes exaltées que séduisent ces pieuses extravagances. Une religieuse de Saint-Cyr, madame de La Maisonfort, que son attachement opiniâtre à la doctrine de madame Guyon a fait exiler de son couvent, se retire à Meaux: elle y devient l'objet de la sollicitude tendre et pastorale de Bossuet; et long-temps après la mort de ce grand homme, elle écrit à Fénelon lui-même des lettres où l'on voit, dit encore M. de Beausset, « les détails les plus touchans de la bonté assidue « avec laquelle Bossuet s'arrachait à ses études et à « ses occupations de tous les genres, pour répandre « des consolations dans le cœur d'une simple reli-« gieuse, malheureuse et affligée. »

Mais c'était surtout un partisan tel que Fénelon, qu'il fallait arracher à ce pieux enthousiasme d'amour pur et de mysticité. Bossuet *chercha de bonne foi à le désabuser*, dit M. l'évêque d'Alais : et « si une « délicatesse excessive, dit-il encore ailleurs (tome I^er^,

« page 320), si une délicatesse excessive en amitié « n'eût pas rendu Fénelon un peu trop inflexible; « s'il eût bien voulu déférer à la droiture et aux « conseils de M. l'évêque de Chartres, et aux vues « de conciliation de M. Tronson, qui ne pouvait « lui être suspect, il était encore temps de prévenir « l'orage qui le menaçait. » Mais Fénelon avait insensiblement perdu la confiance sans réserve et la déférence entière qu'il témoignait à Bossuet, lorsqu'au commencement de la discussion il lui écrivait : « Je suis dans vos mains comme un petit enfant ; je « puis vous assurer que ma doctrine n'est pas ma « doctrine..... Quand même ce que je crois..... me « paraîtrait plus clair que deux et deux font quatre, « je le croirais encore moins clair que l'obligation « de me défier de mes lumières, et de leur préférer « celles d'un évêque tel que vous. » M. de Beausset présente avec beaucoup d'art les raisons de cette variation de sentimens, qu'il voudrait justifier de la plus légère apparence de contradiction ; il explique assez plausiblement aussi pourquoi Fénelon refusa de joindre son approbation à celles que d'illustres prélats donnèrent à un ouvrage de Bossuet (les *Etats d'Oraison*). Sur ces entrefaites, Fénelon publia lui-même son fameux ouvrage sur *les maximes des saints*, livre qui envenima la querelle plus que jamais ; et, il est impossible de se le dissimuler, Fénelon fut alors généralement désapprouvé ; il n'y a qu'à lire la lettre d'un de ses amis les plus dévoués, M. Brisacier, supérieur des Missions-Étrangères : « Les prélats « les moins suspects de préoccupation contre vous, « lui écrit-il, des ecclésiastiques très-sensés, des

« curés zélés, des docteurs habiles, des laïques très-
« recommandables, etc., ne peuvent s'empêcher de
« dire que vous avez peu de partisans dans cette af-
« faire..... Vos meilleurs amis, sans vous le témoi-
« gner, sont désolés de vous voir engagé dans une
« carrière dont vous ne sauriez sortir avec un en-
« tier agrément, et où vous n'aviez nulle obligation
« d'entrer pour la gloire de Dieu, qui en souffrira. »

Avouons-le : jusqu'ici le rôle de Bossuet est très-beau ; il s'est conduit en homme aussi zélé qu'éclairé sur les intérêts de la religion, en docteur de l'Église qui s'oppose aux nouveautés propres à corrompre la saine doctrine et à agiter les esprits, en pasteur des âmes tendre et compatissant, en grand évêque, et même en véritable ami, du moins aux yeux de ceux qui ne pensent pas que l'on doive sacrifier les intérêts de la religion et de la morale à ceux de l'amitié. Il est vrai que dans la suite de cette triste querelle, trompé dans les dispositions qu'il avait dû supposer à Fénelon, aigri par la conduite de madame Guyon qui trahit sa confiance, emporté par son zèle contre des erreurs que semblait consacrer un partisan tel que l'archevêque de Cambrai, il ne se contint pas toujours dans les bornes que prescrit la délicatesse excessive du monde, ni même dans celles que commande la charité de l'Évangile; et il le reconnaît noblement lui-même, lorsque parlant des jugemens critiques qu'on portait de son zèle et de sa conduite, il s'écrie avec saint Augustin : *Cessons de nous étonner qu'ils imputent à des hommes des défauts humains ;* mais il repousse avec calme, et même avec douceur, l'accusation de ceux *qui ne peuvent pen-*

ser que le zèle de défendre la vérité soit pur, et qu'elle soit assez belle pour l'exciter toute seule. Nous verrons dans la suite que Fénelon lui-même n'a pas été à l'abri d'une aussi injuste accusation. Le malheur de Bossuet fut d'avoir pour agent à Rome son neveu, homme passionné, violent, emporté : les torts du neveu ont rejailli sur l'oncle ; et cela est injuste. Sans doute il a souffert avec trop d'indulgence les écarts indécens de l'abbé Bossuet ; mais on ne fait pas assez d'attention combien il est difficile de réprimer entièrement des excès qui se couvrent de l'apparence spécieuse de zèle pour vos intérêts, et pour ceux de la vérité et de la justice. Heureux Bossuet, si son agent eût été aussi sage dans ses démarches, aussi loyal dans ses sentimens, aussi délicat dans ses moyens, que l'agent de Fénelon, le vertueux abbé de Chanterac, d'une illustre famille du Périgord, dès-lors amie et alliée à celle de Fénelon, et qui depuis a resserré ce double lien !

C'est ici le beau moment de Fénelon. Accablé par l'autorité du roi, il est noble dans sa disgrâce ; condamné par l'autorité de l'Église, il s'honore par la bonne foi et la simplicité d'une soumission sans faste et sans ostentation ; combattu par le génie, il se montre son égal : on ne sait ce qui frappe davantage, ou des ressources de son esprit, ou de l'élévation de ses sentimens. Peu sensible à la gloire de lutter à armes égales avec un homme comme Bossuet, il s'écrie, avec l'accent d'une douleur sublime, à la fin d'une de ses lettres à son adversaire : « Trop « heureux, Monseigneur, si, au lieu de cette guerre « d'écrits, nous avions toujours fait le catéchisme

« dans nos diocèses, pour apprendre aux pauvres « villageois à craindre et à aimer Dieu! » Soupçonne-t-il que ses défenses et ses justifications les plus légitimes pourront nuire à ses amis, MM. de Beauvilliers et de Chevreuse, et attirer sur eux la disgrâce de Louis XIV? Il les suspend, tandis que ceux-ci sacrifieraient tous les biens et toutes les faveurs pour que leur ami ne restât pas un moment sans défense, et prennent ce moment-là même pour déclarer au roi, avec tout le respect qu'ils lui doivent, qu'ils resteront toujours attachés à la mémoire et à la personne de Fénelon. Combat généreux! noble procédé, qui prouve que ces sortes de dévouement ne sont pas tout-à-fait fabuleux, et qu'on ne peut lire sans attendrissement! car l'admiration a aussi ses larmes. Enfin, le livre des *Maximes* est condamné; et tout le monde connaît et la généreuse résignation de l'archevêque de Cambrai, et son entière soumission, et son beau mandement, et sa belle réponse au janséniste Gerberon, qui lui offrait de défendre ce livre condamné. Avec quelle gloire une aussi noble conduite effaça les torts légers de Fénelon au commencement d'une querelle qu'il pouvait et qu'il devait éviter, comme la longue condescendance de Bossuet, et son zèle pour la vérité et la saine doctrine, expient quelques emportemens et la vivacité de quelques expressions, qui lui échappèrent dans le cours de la dispute! Il me semble qu'en considérant l'ensemble de leurs démarches, de leurs actions, de leurs écrits, et surtout de leurs intentions, tout homme impartial doit dire : Il est impossible d'être plus aimable et plus vertueux

que Fénelon, et bien difficile d'avoir plus d'esprit et de génie ; il est impossible d'avoir un génie plus élevé que Bossuet, et bien difficile d'être plus vertueux.

Je m'arrêterai moins sur la défense de M. de Beausset, qui sans doute n'en a pas besoin : on l'a cependant accusé d'avoir produit des pièces injurieuses à la mémoire de Bossuet ; mais toutes ces pièces se trouvaient déjà dans un monument élevé à la gloire même de Bossuet, dans l'édition in-4° de ses OEuvres. M. l'évêque d'Alais a bien pu se servir, dans l'*Histoire de Fénelon*, des matériaux que lui offraient les éditeurs de Bossuet, c'est-à-dire, les hommes qui devaient être les plus jaloux de sa réputation et de son honneur. Mais, ajoute-t-on encore, l'historien de Fénelon ne lui a-t-il pas entièrement et injustement sacrifié son adversaire? C'est cependant dans son ouvrage que j'ai pris les diverses circonstances et les divers témoignages honorables à la mémoire de Bossuet, que j'ai rapportés pour venger sa mémoire ; et j'y en aurais pris bien d'autres si j'avais eu plus d'espace. Je ne disconviendrai pas néanmoins que M. de Beausset, à l'exemple de tous les historiens, marque une prédilection visible pour son héros. C'est une prévention bien naturelle, quand on écrit l'histoire de Fénelon : si c'est un tort, il est bien léger, bien excusable; mais M. de Beausset n'en est pas exempt.

Il semble que lorsque deux âmes nobles et élevées se rencontrent, elles devraient mutuellement se connaître, s'apprécier et s'attacher l'une à l'autre. Il n'en est cependant pas toujours ainsi, et Louis XIV et

Fénelon en sont un des nombreux exemples que pourraient fournir l'observation et l'histoire. Il est facile d'en assigner les raisons : c'est que cette conformité générale que produit la noblesse et l'élévation des sentimens, est trop souvent détruite par une grande opposition dans les caractères, le tour d'esprit et les idées. Or, jamais esprits ne furent plus opposés que ceux de Louis XIV et de Fénelon ; aussi ne se rendirent-ils point mutuellement justice. Fénelon ne paraît pas avoir assez estimé les grandes qualités du roi, et surtout cet art de régner qu'il porta si loin. Louis XIV, à qui l'on n'aurait eu rien à reprocher, et qui même se serait conduit en roi sage et éclairé, s'il se fût borné à se défier de la politique et des *utopies* de Fénelon, à réprimer l'essor de ces vues un peu chimériques sur le gouvernement et le bien public, mais qui du moins, dans ses plus grandes rigueurs, devait lui conserver toutes les marques extérieures de la faveur et de la considération dues à une âme aussi belle et à des intentions aussi pures, eut un tort réel en se défiant de ces intentions mêmes, en regardant comme son ennemi l'homme le plus incapable d'être l'ennemi de son roi ; en méconnaissant les services rendus non-seulement à sa personne et à sa famille, mais à l'État, dans l'admirable éducation du duc de Bourgogne ; en rompant avec une sévérité excessive les liens qui attachaient l'élève à l'instituteur, et qui honoraient également l'instituteur et l'élève ; enfin, en accablant Fénelon du poids de son autorité et de sa puissance.

L'infortune fit sur Fénelon ce qu'elle a coutume de faire sur les âmes généreuses : elle le rendit plus

grand encore ; et, pour me servir de la belle expression de son rival, il parut dans la disgrâce et l'exil, *avec ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.* Les circonstances fatales où la France fut elle-même bientôt plongée, donnèrent à l'archevêque de Cambrai l'occasion de développer toute la noblesse de son caractère, toute la beauté de son âme, toutes les vertus d'un sujet fidèle, d'un excellent citoyen, d'un grand évêque. Ce fut, en effet, à peu près dans le même temps que Fénelon tomba dans la disgrâce du roi, et que le roi tomba dans la disgrâce de la fortune. Ses armées avaient encore, à la vérité, quelques succès ; mais ces succès étaient incertains, peu importans, chèrement achetés, mêlés de revers ; bientôt elles n'éprouvèrent que des revers cruels, et n'eurent plus aucun succès ; bientôt ces armées, qui avaient fait trembler l'Europe coalisée, qui avaient choisi leurs champs de bataille au loin, hors de la France, repoussées dans leur patrie, y étaient vaincues, et trouvant à peine un asile dans les places fortes qui tombaient sous les coups de l'ennemi. La France était attaquée au nord, à l'est, au midi, dans la Provence, insultée sur ses côtes, bravée par les plus faibles puissances. Mais c'était dans les environs de Cambrai, que se portaient les plus rudes coups, que se trouvaient les plus redoutables ennemis, et que combattaient Eugène et Marlborough. Ces deux grands capitaines, illustrés par tant de succès, s'honorèrent encore, en honorant la vertu, et en lui rendant hommage dans la personne de Fénelon ; et tout le monde connaît le noble usage que sut faire Fénelon de la protection que lui

accordèrent les généraux ennemis. Son passage laissé libre dans toutes les parties de son diocèse, et à travers les armées ennemies, fut constamment marqué par les bienfaits et les consolations qu'il versait sur les peuples malheureux et consternés. Ses revenus et ses magasins respectés furent destinés à nourrir l'armée française dépourvue de subsistances. Son palais épiscopal devint l'asile de l'indigence, l'hôpital des blessés, le refuge des malheureux, quelle que fût leur patrie et leur religion. Ses meubles, sa vaisselle, tout est vendu, tout est sacrifié à la bienfaisance; et l'aimable simplicité, la grâce touchante qui accompagnent tant de bienfaits, leur donnent un nouveau prix aux yeux de ceux qui en sont l'objet.

C'était le duc de Bourgogne qui commandait ces armées battues, découragées; et Fénelon, déjà si sensible aux malheurs de sa patrie, trouvait un nouveau surcroît à ses peines, dans la pensée que tant de désastres pouvaient être et étaient en effet, quoique très-injustement, imputés à cet élève chéri, le plus tendre objet de ses sollicitudes et de ses affections. La correspondance qui s'établit dans ces malheureuses circonstances entre l'instituteur et l'élève, et que M. de Beausset transmet à ses lecteurs, est pleine de charme et d'intérêt. Dans les premières années de la guerre, lorsque la France, non encore entamée, était défendue par de bonnes armées, la liberté d'esprit que laissait à Fénelon cet état de choses assez rassurant, permet à sa tendresse d'entrer dans d'aimables détails, dont la simplicité même a quelque chose de doux, de familier, de paternel, qui révèle si bien tous les sentimens qui l'attachent à son ancien élève.

Mais bientôt ce n'est plus le temps de ces tendres conseils : les conjonctures difficiles en prescrivent d'autres, et le cœur de Fénelon s'élève avec les dangers de la patrie. On l'avait vu, dans une autre occasion, désirer que le marquis de Fénelon, ce second objet de ses affections, se trouvât dans les lieux où la guerre était la plus vive et la plus dangereuse, et faire germer en lui ces dispositions naturelles de courage qui le rendirent un des officiers français les plus intrépides, et dont il fut enfin la glorieuse victime en mourant au champ d'honneur, à la bataille de Raucoux. Ici, il veut aussi que le duc de Bourgogne tente des coups hardis, s'expose, s'il le faut : il lui écrit à lui-même, *qu'il doit tenir bon jusqu'à la dernière extrémité;* qu'il doit payer de *fermeté et de courage;* que si l'on peut *tenter un coup de vigueur,* ce n'est pas à d'autres *à s'en réserver l'honneur;* etc. Enfin, Fénelon n'épargne pas au jeune prince des avis d'une autre nature, plus sévères encore et bien plus difficiles à donner. Il ne lui dissimule pas les reproches qu'on lui fait, les bruits désavantageux que le malheur souvent injuste, que la malveillance même répand sur son compte; il lui parle de ses défauts avec cette noble franchise dont nous lui avons vu donner tant de preuves : « Pardon, Monseigneur, ajoute-t-« il, j'écris en fou; mais ma folie vient d'un excès « de zèle dans le besoin le plus pressant; je ne puis « que prier, et c'est ce que je fais sans cesse. »

Les réponses du prince ont leur intérêt aussi : il discute les reproches qu'on lui fait, les défauts dont on l'accuse; il convient de quelques-uns, s'excuse modestement sur les autres, et se montre toujours

pénétré de la plus vive reconnaissance envers ce mentor inflexible dans sa tendresse et sa bonté ; et ce mélange de candeur, de bonne foi, de douceur et de noblesse dans l'un, de franchise, de sagesse, de désintéressement pour lui-même, et de tendre intérêt pour le duc de Bourgogne dans l'autre, forme un des monumens les plus curieux et les plus singuliers que nous offre la correspondance d'un prince et d'un sujet. Tous ceux qui l'auront lue, conviendront de la justesse de cette réflexion de M. de Beausset : « On a « souvent exalté, avec un enthousiasme factice, le « courage des anciens philosophes, la sagesse de « leurs leçons, la sublimité de leur morale, et la « noble fermeté avec laquelle ils annoncèrent la vé- « rité aux rois et aux grands de la terre. Nous osons « demander si, dans tous les écrits qui nous restent « d'Aristote, de Platon, de Sénèque, et de tous les « autres personnages de l'antiquité qui ont parlé à des « rois, on trouve quelque chose de comparable à la « sévère franchise de Fénelon avec le duc de Bourgo- « gne. » M. de Beausset compare ensuite cette correspondance avec celle que des philosophes modernes ont entretenue avec des princes, et Fénelon garde sur eux toute la supériorité que la sincérité a sur l'adulation ; et l'expression de sentimens vrais, sur l'affectation et l'hypocrisie.

Aux malheurs de la France, auxquels Fénelon fut si sensible, succédèrent des malheurs particuliers qui accablèrent cette âme tendre et faite pour l'amitié ; et qui hâtèrent probablement la fin d'une vie remplie par tant de travaux et de vertus, et dont tant de traverses avaient empoisonné le cours. Le

duc de Bourgogne, cet élève chéri, ce prince qui, selon l'expression de son vertueux instituteur, était pour lui *le monde entier,* est enlevé à l'espoir de la France : en lui périt le plus bel ouvrage de Fénelon, celui qui devait attacher sa gloire au bonheur d'un grand peuple. Bientôt après moururent les deux hommes qui lui avaient été les plus constamment, les plus fidèlement dévoués, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, véritables héros de l'amitié, puisqu'ils ne craignirent jamais d'en être les victimes, et qu'ils furent toujours prêts à lui faire tous les sacrifices. Fénelon exhale sa douleur dans les lettres les plus touchantes; il sent qu'il ne peut survivre à des amis si chers. *Ce sera l'amitié,* dit-il, *qui me fera mourir..... Encore un peu*, écrit-il à la duchesse de Beauvilliers, *encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer!* Et trois jours après il est frappé de la maladie qui le conduit au tombeau.

La destinée de cet homme si doux fut d'avoir sans cesse les armes à la main, et des ennemis à combattre. La fin même de sa vie ne fut pas tranquille, et les déplorables querelles du jansénisme troublèrent la paix qu'il devait espérer dans ses derniers jours. Je n'ai ni l'espace ni la volonté de parler d'une secte à laquelle on ne peut penser sans se rappeler tous les maux que l'opiniâtre entêtement de quelques hommes a attirés sur l'Église et sur la France; je n'en dirai qu'un mot, pour réfuter une fausse imputation de Voltaire. Cet historien passionné, qui ne peut croire aux motifs purs et désintéressés d'un archevêque, et d'un archevêque tel que Fénelon, assure que ce fut par vengeance contre le cardinal

de Noailles que Fénelon se déclara contre le jansénisme. « La faiblesse humaine, dit-il, entre dans « tous les cœurs. Fénelon *n'était pas encore assez* « *philosophe* pour oublier que le cardinal de Noail- « les l'avait fait condamner, et Quesnel payait alors « pour madame Guyon. » Je crois que Fénelon paie ici pour la religion qu'il fait tant aimer, et que Voltaire haïssait avec une sorte de fureur. Mais quittons ce misérable style de pointes et de jeux de mots si indignes de l'histoire, et qui défigure si souvent celles de cet écrivain, d'ailleurs si spirituel et si supérieur lorsqu'il peut être juste et raisonnable. Écoutons Fénelon réfuter d'avance l'historien qui le méconnaît assez pour lui supposer des sentimens de vengeance.

« Je voudrais procurer à M. le cardinal de Noail- « les un repos parfait..... Je le porte tous les jours « à l'autel au fond de mon cœur. Dieu sait les vœux « que je fais pour celui qui me croit si opposé à ses « intérêts. Je serai maintenant encore plus zélé pour « son service que je ne l'aurais été autrefois..... Je « serais, dit-il dans une autre lettre, sensiblement « affligé d'être l'exécuteur d'un homme qui m'a exé- « cuté autant qu'il l'a pu : ce personnage aurait un « air de vengeance, et serait un prétexte de m'im- « puter une conduite très-odieuse.... Je me croirais « un démon si je goûtais une joie si empoisonnée... « Je suis véritablement affligé pour la personne de « M. le cardinal de Noailles; je me représente ses « peines, je les ressens pour lui ; je ne me souviens « du passé que pour me rappeler toutes les bontés « dont il m'a honoré; tout le reste est effacé de mon « cœur; Dieu lui-même est témoin des sentimens

« de respect et de zèle qu'il met en moi pour ce car-
« dinal, etc., etc. » L'opinion du lecteur peut-elle rester suspendue entre Fénelon et Voltaire, surtout lorsque l'un exprime des sentimens si conformes à son caractère connu, et que l'autre forme une accusation sans preuves, et démentie par la vie entière de celui qu'il accuse? Aussi d'Alembert lui-même ne balance-t-il pas : *L'âme noble et franche de Fénelon*, dit-il, *était indigne d'un tel motif* (celui de la vengeance). Cependant Voltaire, qui aimait à répéter ses accusations calomnieuses contre les personnages vertueux, répète encore celle-là, et ne se donne même guère la peine d'en varier la forme. Il va plus loin encore : ce Fénelon, qui alors *n'était pas assez philosophe*, le devient enfin assez, et fait une petite chanson tout-à-fait philosophique; et c'est le marquis de Fénelon, homme le plus religieux et le plus attaché à la mémoire de son oncle, qui a fait cette confidence à Voltaire! et Ramsay, homme très-religieux aussi, lui a écrit : « Si Fénelon était né en
« Angleterre, il aurait donné l'essor à ses princi-
« pes, qu'on n'a jamais bien connus. » Cependant un critique somme Voltaire de produire la lettre de Ramsay; Voltaire répond par des injures, prétend qu'il n'a rien à dire, *sinon qu'il a la lettre*, et, pour le prouver, cite en anglais la phrase qu'il avait citée en français. Preuve en effet admirable (1)! Cependant

(1) La phrase anglaise, citée par Voltaire, n'a jamais été écrite par un Anglais, s'il faut en croire un savant Anglais, *sir Herbert Croft*. Dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire d'Amiens, il assure que la phrase anglaise a été évidemment traduite d'une phrase française, par un Français qui savait assez

cette absurde calomnie est propagée par mille échos. Fénelon a été travesti en déclamateur philosophe dans les discours, dans les livres, dans les journaux, et jusque sur les théâtres.

Quoique je me sois fort étendu sur l'ouvrage de M. l'évêque d'Alais, je suis loin de lui avoir rendu une justice complète. Aucune Vie de Fénelon ne le fait aussi bien connaître, aussi bien apprécier, autant aimer. M. de Beausset s'est montré le digne historien d'un des hommes les plus aimables et les plus vertueux, et d'un des plus beaux génies dont la France puisse se glorifier ; d'un homme enfin qui, pour me servir de l'expression de Velleius-Paterculus, parlant d'un des plus célèbres Romains, était doué des plus

---

mal l'anglais. Voici cette phrase telle que la cite Voltaire : *Were he born in a free country, he would have display'd his whole genius, and give a full carier to his own principles, never known.* Or, M. Herbert Croft prétend que tout Anglais bien élevé, tel que le chevalier Ramsay, aurait écrit ainsi cette phrase : Had *he* been *born in a free country, he* would have *displayed his whole genius, and given a full* carreer *to his own principles*, which were *never known.*

« Si les peintres, dit sir Herbert Croft, décident avec certi-« tude de la touche des différens maîtres, et entre une copie et « un original, nous avons sans doute des moyens encore plus « certains pour nous guider, en jugeant une production litté-« raire. » Il soutient ensuite que tout Anglais aurait commencé sa phrase, non par ces mots, *were he born*, mais par ceux-ci, *had he been born ;* tour nécessairement exigé par les mots suivans, *would have displayed ;* il croit encore qu'un Anglais se fût contenté de dire, *principles*, et non pas, *own principles ;* et que certainement il n'aurait pas écrit, *never known*, sans le faire précéder des mots *which were ;* enfin, il prouve que cette mauvaise phrase anglaise ne peut être rejetée ni sur l'idiome écossais, ni sur l'idiome irlandais, ni sur l'ignorance d'un copiste, et qu'ainsi elle a été évidemment fabriquée.

belles qualités qui puissent honorer la condition humaine, aidée du plus heureux naturel, et perfectionnée par la meilleure éducation : *Vir vitâ innocentissimus, ingenio florentissimus, proposito sanctissimus, tantis denique adornatus virtutibus, quantas perfecta et naturâ et industriâ mortalis conditio recipit.*

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE *ancienne et moderne*, ou *Histoire*, par ordre alphabétique, *de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes.*

ARTICLE PREMIER.

Comme l'histoire, un *Dictionnaire historique* rapporte tous les faits éclatans qui se sont passés dans le monde, puisque ces faits ont nécessairement rendu célèbres leurs auteurs, et sont, par là même, la matière propre et les élémens véritables d'un dictionnaire historique; comme les mémoires, il raconte les anecdotes particulières, les détails de la vie privée, qui font toujours le charme des ouvrages où ils sont recueillis avec goût, et qui sont toujours sûrs d'intéresser et de plaire, lorsqu'ils retracent le caractère et les mœurs d'hommes qui ont laissé un nom, des monumens de leur gloire ou de leur génie, un souvenir de leurs qualités brillantes ou de leurs vices éclatans, une renommée enfin bonne ou mauvaise. Ce n'est que de ceux-là qu'un dictionnaire historique doit nous entretenir, et c'est encore là un de ses avantages. Si l'histoire, en effet, est souvent froide,

languissante, ennuyeuse, c'est que trop souvent aussi les principaux acteurs qu'elle met en scène sont des personnages médiocres, ou même nuls par leur esprit et leur caractère. Ses tableaux sont alors sans mouvement et sans vie; ses récits, sans chaleur et sans intérêt; ses leçons, sans dignité et sans fruit. Mais lorsqu'elle fait paraître sur le théâtre politique du monde des hommes qui ont fondé, étendu, rétabli ou bouleversé des empires; qui ont été la gloire, le bonheur ou le fléau des peuples; des héros, des conquérans, des législateurs; tous ceux, en un mot, qui ont eu un caractère brillant, de grandes qualités, de grandes vertus, ou même de grands défauts et de grands vices, alors ses tableaux toujours animés, ses narrations toujours intéressantes, offrent la plus agréable des lectures, la plus utile des méditations, la plus solide des instructions.

Elle réunira enfin tous les genres d'intérêt, si, à côté des personnages qui ont policé les peuples, gouverné les empires, protégé, défendu ou ravagé les États, elle place ceux qui ont amusé les hommes par leurs talens, les ont servis par leurs découvertes, éclairés par leurs lumières, agités par leurs erreurs. L'histoire, en effet, de la littérature et des gens de lettres n'offre guère moins d'agrémens et de leçons que celle des princes et des empires : on trouve dans la première, comme dans la seconde, des hommes, et par conséquent des passions; une succession de siècles et d'événemens, et par conséquent des vicissitudes et même des révolutions. La scène littéraire est agitée comme la scène politique : des divisions éclatent entre les rivaux de l'une, comme parmi les

puissances de l'autre; des partis se forment, des drapeaux ennemis s'élèvent, des combats s'engagent, des haines et des rivalités se perpétuent; d'anciennes opinions et de vieux systèmes sont renversés par de nouveaux systèmes et de nouvelles opinions : les *atômes* par les *monades;* le *péripatétisme* par le *cartésianisme;* les *réaux* par les *nominaux;* les *entités* et les *quiddités,* par d'autres sottises; d'anciennes académies, par de nouveaux Athénées. Le sceptre littéraire passe des mains de l'un dans celles de l'autre; la couronne est violemment arrachée de la tête sur laquelle elle paraissait le plus solidement affermie, et l'on voit régner tour à tour dans l'empire des lettres, tantôt Ronsard, tantôt Chapelain, tantôt Voltaire. Rien de plus propre que ce mobile spectacle, présenté sous les yeux du lecteur, à lui faire apprécier avec justesse les bizarreries, les travers, l'extravagance, l'étendue, la grandeur et les progrès de l'esprit humain.

Tels sont donc les avantages des auteurs d'un dictionnaire historique, qu'ils ne placent dans l'histoire que des hommes capables d'y figurer, et qu'ils ne racontent que des événemens propres à intéresser, et dignes d'être transmis à la postérité : tels sont aussi leurs devoirs trop souvent négligés. Tandis que les autres historiens, en fouillant dans la mine de l'histoire, sont le plus souvent obligés d'en retirer l'or avec le sable, les pierres, et toutes les substances hétérogènes qui l'environnent, les auteurs d'un *Dictionnaire historique* n'en retirent ou n'en doivent retirer que le métal précieux, dégagé des viles matières qui en ternissent l'éclat. Car dans l'histoire, en

dépit du proverbe, *tout ce qui reluit est or*, tout ce qui a un caractère de grandeur, en vices comme en vertus, en crimes comme en belles actions, dans le domaine de l'erreur comme dans celui de la vérité, a droit de nous intéresser, de nous plaire, de nous instruire.

Aussi n'est-il point d'ouvrages plus souvent feuilletés que ces sortes d'encyclopédies historiques : tout porte à les consulter, la curiosité, le besoin, la paresse ; ils tiennent lieu d'un grand nombre de livres, ils épargnent une foule de recherches, ils racontent les faits, ils présentent les dates, et offrent, par une méthode qui leur est particulière, et par leur nature même, un moyen facile de trouver, en un clin-d'œil, et la date et le fait que l'on veut savoir, et qu'il faudrait chercher ailleurs avec une perte de temps infinie ; ils font connaître les hommes dignes de l'être ; ils donnent leur histoire publique et privée ; ils jugent les gens de lettres, et les principaux ouvrages qui appartiennent à la littérature ancienne et moderne, nationale et étrangère ; ils indiquent les meilleures éditions, les meilleures traductions de ces ouvrages ; et par la variété et l'utilité de tant d'objets, ils intéressent toutes les classes de lecteurs.

Mais cette grande variété d'objets demande une grande étendue de connaissances, et l'utilité de l'ouvrage n'est réelle qu'autant qu'il est fait avec le plus grand soin. Rien n'est plus propre qu'un mauvais dictionnaire à propager des contes populaires, à accréditer des erreurs, à sanctionner de faux jugemens. C'est de là que les anecdotes les plus ridicules, les opinions les plus fausses, les faits les plus

hasardés passent dans toutes les conversations, dans tous les recueils, et dans les livres de tant d'écrivains qui puisent toute leur érudition dans les dictionnaires. Consultés par tous les lecteurs, ils deviennent la loi du plus grand nombre, surtout dans leurs jugemens littéraires ; et c'est peut-être l'objet sur lequel ils ont dû jusqu'ici inspirer le moins de confiance. Indépendamment, en effet, des vastes connaissances qu'il faudrait aux auteurs de ces ouvrages pour juger tout le monde, et toujours bien, il faudrait encore qu'ils fussent doués d'une impartialité qui n'est pas toujours, à beaucoup près, leur partage. Cette qualité, si rare dans tous les historiens, l'est bien plus encore dans ceux qui écrivent l'histoire de la littérature et des gens de lettres ; ces écrivains appartiennent eux-mêmes à la république dont ils nous présentent le tableau ; la plupart se regardent comme faisant partie du corps dont ils jugent aujourd'hui les membres, et ils espèrent bien être jugés à leur tour. Il est bien difficile qu'ils n'aient pas été de quelque coterie littéraire, qu'ils n'aient pas épousé quelques querelles, partagé quelques préventions, adopté certains systèmes, qu'ils ne soient pas enfin des hommes de tel et tel parti dans la république des lettres.

Avouons-le cependant, ce n'est que lorsqu'on écrit l'histoire littéraire de ses contemporains qui vivent encore, et au milieu desquels on vit, qu'il est non-seulement difficile, mais tout-à-fait impossible de conserver cette impartialité si désirable dans un ouvrage de ce genre. En vain on l'affichera au frontispice de son livre : en vain on y fera lire ce vers de Virgile,

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

ou d'autres épigraphes annonçant les intentions les plus justes et les plus impartiales; à chaque instant *le Troyen* s'y montrera immolant sans pitié le malheureux *Rutule,* et accordant les honneurs du triomphe à son compagnon d'armes, sans valeur et sans mérite. Mais lorsqu'on ne parle que des morts, une foule de ménagemens indispensables et contraires à la vérité, à la justice, à la saine critique, aux lois du goût, disparaissent : l'esprit de parti, il est vrai, peut subsister encore et durer fort long-temps; et l'on sait quels jugemens injustes et passionnés il a dicté aux auteurs de certains dictionnaires historiques, qui, sans cela, n'eussent point été sans mérite : tels sont ceux de l'abbé de Barral et de l'abbé Feller. On avouera du moins que nous n'avons plus guère rien à craindre de l'esprit de parti si opposé qui anima ces deux écrivains : mais serait-ce un paradoxe d'avancer que, sous tous les rapports, nous sommes aujourd'hui, peut-être plus qu'on ne l'a jamais été, dans des dispositions impartiales, nous qui avons vécu au sein des factions et au milieu de l'esprit de parti le plus exalté! Il semble qu'il se soit usé par ses agitations mêmes et par ses exagérations : aujourd'hui plus que jamais, on s'est fait un point d'honneur bien entendu, d'être juste envers tous ceux qui sont morts, quels qu'aient été leurs principes, leurs opinions, et quelques sentimens qu'on professe soi-même. L'homme le plus ennemi des philosophes ne voudrait point contester, dans un jugement public, le mérite de Diderot, d'Helvétius, de

Rousseau. Le plus intrépide philosophe honorera la mémoire de Bossuet, de Pascal, de Bourdaloue, de Massillon ; l'un et l'autre rougiraient de laisser percer leurs préventions à travers leurs jugemens ; ils rendront tous également justice aux travaux littéraires d'un habile jésuite, aux recherches profondes d'un savant bénédictin, à la savante dialectique d'un solitaire de Port-Royal, aux méditations philosophiques, ou aux discours éloquens d'un illustre oratorien. Telles sont les dispositions générales en ce moment ; car il ne faudrait pas remonter bien haut, pour que ce tableau d'impartialité fût tout-à-fait chimérique ; mais aujourd'hui on paraît plus que jamais convaincu de cette vérité, que les auteurs de la *Biographie universelle* ont prise pour épigraphe : *On ne doit aux morts que la vérité.*

J'avoue que c'est surtout en parcourant la *Biographie universelle,* que ces réflexions me sont venues à l'esprit ; et si l'on peut m'accuser d'avoir tiré une conséquence trop générale de l'impartialité que j'ai constamment remarquée dans cet ouvrage, du moins on ne peut pas la nier. Mais, pour être véritablement impartial, il faut être éclairé, il faut bien connaître les choses dont on parle, être en état d'apprécier les hommes que l'on juge. Je crois que jamais dictionnaire historique n'offrit sur ce point important une si imposante garantie. Les hommes de lettres les plus célèbres, français et étrangers, concourent à sa rédaction : leurs noms ont été plusieurs fois présentés avec confiance au public. Chacun d'eux parle des objets de ses études constantes, et des hommes qui, comme lui, s'y sont distingués : ainsi le géomètre

n'est point jugé par le littérateur, ni le poëte par le chimiste, ni le peintre par l'érudit; c'est véritablement une *société de gens de lettres*, versés dans toutes les sciences et tous les arts; et ce n'est que par une pareille société, que peut être bien exécutée une biographie universelle. Jusqu'ici, cependant, les dictionnaires historiques étaient l'ouvrage d'un ou de deux hommes, qui parlaient de tout sans pouvoir tout savoir, quelque instruits qu'ils fussent. Un seul de ces dictionnaires a survécu aux autres, à peu près oubliés; c'est celui de MM. Chaudon et Delandine. Cet ouvrage n'est certainement pas sans mérite, et la *Biographie universelle*, pour établir le sien, n'a pas besoin de nier celui des autres : je ne démentirai donc pas, pour la faire valoir, les éloges que je donnai à la huitième édition en treize volumes du Dictionnaire de MM. Chaudon et Delandine. Je ne parlerai point de la neuvième, que je ne connais point, et qui vient de porter cet ouvrage à vingt volumes. J'ai ouï dire que cette opération n'avait fait que l'étendre sans le perfectionner; et malgré la justice que je me suis plu à lui rendre, il avait grand besoin de l'être; on y remarquait beaucoup d'erreurs de dates et de faits, de jugemens vagues ou faux, d'articles tronqués; quelques-uns même, assez importans, y étaient entièrement omis. La *Biographie universelle* est incontestablement plus complète, plus exacte dans les faits qu'elle rapporte, et dans les dates qu'elle assigne; plus sûre dans ses jugemens, plus saine dans sa critique, plus riche dans ses recherches biographiques et bibliographiques, plus variée dans son style.

Art. II.

Lorsque le Dante, conduit par Virgile, parcourt les Enfers, et qu'à la vue d'un groupe que des rayons lumineux distinguent de la foule, il demande à son illustre guide quels sont ceux qui ont mérité ce séjour privilégié qui les sépare du commun des hommes,

Questi chi son, ch' hanno cotanta orranza,
Che dal modo degli altri gli diparte?

nous nous figurons ce groupe peu nombreux. Les hommes qui méritent d'être distingués de la foule ne doivent pas faire eux-mêmes une foule presque innombrable; les rayons lumineux de la gloire nous semblent ne devoir tomber que sur quelques têtes rares, douées de ces dons brillans du génie que la nature dépare d'une main avare, et qui les élève au-dessus du commun des mortels : en un mot, le grand nombre et la gloire semblent deux idées contradictoires et qui ne peuvent s'associer. La réponse de Virgile est parfaitement conforme à ces idées : il fait connaître au Dante le nom de ces êtres favorisés dont l'éclat et la demeure privilégiée ont frappé leur attention ; mais sa liste est courte. Je sais, il est vrai, qu'elle n'est pas complète : pressé par le temps, et par le grand nombre d'objets qu'il veut passer en revue et faire connaître au grand poëte à qui il fait les honneurs des enfers, il abrége sa nomenclature ; mais, à voir avec quelle rapidité il parcourt les siècles, et y trouve les grands hommes clairs-semés, on

peut conclure qu'elle ne serait pas très-longue, quand il n'en passerait aucun et les nommerait tous. Assurément, s'il eût procédé par ordre alphabétique, il n'eût point, comme les auteurs de la *Biographie moderne*, avant, pour ainsi dire, d'être arrivé à la lettre N, rempli trente gros volumes de ces noms, quand même il eût, à leur exemple, raconté avec quelque étendue les faits et gestes de ces ombres illustres, et dit son sentiment sur leurs ouvrages.

Cependant un dictionnaire historique peut aussi être considéré comme une sorte d'Élysée, où sont mis à part ces êtres privilégiés qui méritent d'être distingués de la foule obscure qui fait nombre, *nos numerus sumus*, et qui végète et disparaît, sans laisser ni trace ni souvenir dans la mémoire des hommes. Le nombre des grands hommes s'est-il donc si prodigieusement accru depuis le voyage du Dante, et faudra-t-il si fort agrandir l'enceinte qui les renfermait alors dans ce petit coin des enfers, où il les aperçut tous rayonnant de gloire et de lumière? Il n'est pas douteux que le nombre des hommes qui ont mérité d'y prendre place ne se soit augmenté depuis cette époque. Cinq siècles sont beaucoup dans un espace de trois mille ans, et dans les annales du monde, les fastes de la gloire et de la célébrité ont trois mille ans tout au plus.

Il faut l'avouer, d'ailleurs : les biographes ouvrent leur livre, et y accordent une ou plusieurs pages avec plus de facilité que les juges des enfers n'ouvraient la barrière sacrée, et n'accordaient une place dans cette enceinte radieuse. Quels rayons pâles et décolorés tomberaient sur la tête de la plupart des

poëtes, des orateurs, des écrivains, qu'ils sont obligés d'y admettre ! Un sot a fait un livre, ce qui arrive assez souvent ; il devient sujet obscur mais nécessaire, matière ingrate mais obligée d'un dictionnaire historique ; tandis que l'homme d'esprit, qui n'en a point fait, ce qui arrive souvent aussi, meurt tout entier et sans qu'un biographe s'en occupe : l'autre meurt bien à peu près aussi complétement, mais du moins il est placé à côté des hommes immortels, et c'est toujours quelque chose. Enfin, toute célébrité est un titre pour entrer dans un dictionnaire historique, la mauvaise comme la bonne : celle des grands crimes, comme celle des grandes vertus ; et, de ces deux célébrités, celle qui est odieuse a beaucoup enflé les pages des histoires et des dictionnaires, dans tous les siècles, sans en excepter le siècle des lumières.

Mais si les auteurs obscurs, ou des hommes malheureusement célèbres sont au nombre des matériaux obligés d'un dictionnaire historique, et en remplissent nécessairement un grand nombre de pages, ce qui en est tout à la fois et la matière riche et brillante, et le fond essentiel et intéressant, et l'ornement et la parure, ce sont les hommes de génie, ceux qui ont illustré leur patrie par leurs talens, qui l'ont éclairée par leurs lumières, honorée par leurs vertus et leur caractère, servie par leurs grandes et belles actions. C'est à ces noms immortels que courent les lecteurs, à chaque nouvelle livraison de la *Biographie*, et celle qui vient de paraître est une des plus riches et des plus fécondes en ce genre. Là, pour ne parler que de la première de ces illustrations,

la plus brillante de toutes peut-être, celle du génie, ils trouveront les noms de *Milton*, de *Molière*, de *Montesquieu*, de *Montaigne*, et de plusieurs autres encore.

Comme il y a variété de mérite et d'intérêt parmi les divers et innombrables sujets de la *Biographie*, il y a aussi variété d'esprit et de talent parmi les divers et nombreux écrivains qui la composent. Je ne sais s'il en est qui aient reçu en partage les dons rares et puissans du génie qui distinguent quelques-uns de ceux dont ils écrivent l'histoire : je ne l'affirme point, je ne le nie point ; mais ce que j'affirmerai sans crainte d'être démenti, c'est qu'il en est plusieurs très-capables de sentir vivement les brillantes inspirations du génie, de suivre sa marche hardie, de dévoiler ses secrets et ses mystères, d'apprécier ses œuvres, de parler dignement en un mot de ces immortels écrivains, et de leurs immortelles productions. C'est à ceux-là qu'est confiée en général la rédaction de ces importans articles, et c'est à M. Villemain qu'a été confiée, dans cette livraison, celle de l'article *Milton*.

Il y a deux hommes dans Milton :

Admirable poëte et mauvais citoyen,

a dit un de nos plus grands poëtes et de nos plus aimables et meilleurs citoyens. M. Villemain peint l'homme d'abord, et sa jeunesse inquiète et turbulente ; et son âge mûr, agité par les plus sombres passions, les plus furieuses et les plus coupables doctrines ; et sa vieillesse, d'abord tourmentée par la crainte, ensuite obscure et méprisée. Il fait connaître

ensuite l'écrivain, tantôt théologien, controversiste, érudit; tantôt poëte latin, poëte italien, poëte anglais; il juge surtout son chef-d'œuvre. Je serais tenté de dire du jugement ce qu'on a dit du poëme, qu'*il est admirable*, si ces magnifiques expressions convenaient à un aussi petit genre; mais on peut dire que M. Villemain s'élève au-dessus du genre, ou du moins au-dessus de la plupart de ceux qui le cultivent, par la finesse des aperçus, l'éclat et la justesse des pensées, le bonheur de l'expression et l'élégance du style; peut-être cette élégance est-elle un peu travaillée, comme un peu de recherche se fait quelquefois sentir, au milieu de ses pensées, toujours ingénieuses. On pourrait, au contraire, lui reprocher un peu de négligence dans la partie purement historique de cet article; toutefois elle est aussi semée de traits fort spirituels. Que peut écrire M. Villemain, sans que l'esprit y abonde? c'est même dans cette partie historique qu'est jeté un brillant portrait de Cromwell. M. Villemain veut expliquer comment Milton, fanatique prédicateur de la liberté, devient ensuite le secrétaire et l'esclave d'un tyran, explication qu'il aurait fallu donner si souvent de nos jours, pour tant d'autres qui n'avaient pas la même bonne foi que Milton, et qui ne se sont pas fait pardonner leur bassesse par leur génie. « On peut croire, dit M. Ville-
« main, que cette imagination ardente, mystique,
« élevée, étrangère au monde, fut frappée des ex-
« ploits audacieux de Cromwell, et dupe de son hy-
« pocrisie. L'homme extraordinaire, qui faisait de
« grandes choses et de grands crimes, toujours au
« nom de Dieu; qui appuyait sur ses victoires le

« mensonge de sa mission ; qui jeûnait, priait, pleu-
« rait devant le peuple ; qui avait toujours à la bou-
« che l'Évangile et la gloire de l'Angleterre ; qui,
« despote dans son pays, humiliait les rois étrangers
« avec cette fierté toute républicaine : ce fourbe,
« d'une conduite si haute et si ferme ; cet impos-
« teur, qui paraissait si convaincu ; ce Mahomet du
« Nord et de la scolastique ; ce génie puissant et
« inégal, mêlant tous les contrastes de grandeur et
« de trivialité, de raison hardie et de singularité fan-
« tasque, Cromwell, enfin, par tous les accidens de
« sa fortune et de son caractère, était un héros as-
« sorti, pour ainsi dire, à l'exagération sublime et
« bizarre de Milton. »

M. Auger s'occupe depuis long-temps d'études particulières sur *Molière*, et il en répand les heureux fruits dans une édition qu'il publie des OEuvres de ce grand poëte comique, travail que le public goûte beaucoup, et dont je n'ai jamais entendu faire qu'une seule critique : c'est qu'il se faisait un peu lentement ; impatience flatteuse ; reproche qui est un éloge de plus. C'était donc à M. Auger qu'il appartenait de faire l'article de Molière. Biographe exact, littérateur plein de goût, écrivain remarquable par la pureté, la netteté, la clarté et la précision de son style, M. Auger est un de ceux qui ont le plus contribué à la perfection de cette *Biographie* par ses nombreux articles ; et je crois que, de tous ses articles, le meilleur et peut-être le plus important, est celui de Molière. Il analyse tout le théâtre de cet admirable peintre des mœurs, des caractères et des ridicules, depuis sa première pièce régulière, *l'Etourdi*,

jusqu'au *Malade imaginaire*, suivant les progrès de l'art et du génie, et insistant particulièrement sur les pièces où ce génie s'est montré dans toute sa profondeur et toute sa force, et qui sont reconnues non-seulement comme les meilleures comédies de Molière, mais comme les chefs-d'œuvre du genre comique. Les oppositions qu'éprouva *le Tartufe*, loin d'être pour M. Auger le texte de faciles et aigres déclamations, sont une source de réflexions justes et sensées, où, flétrissant l'hypocrisie qui prend le masque du zèle et de la religion, il rend toutefois justice à quelques-uns des adversaires du poëte, au poëte lui-même, et à Louis XIV, qui le protégea.

Dans la partie purement biographique, le passage suivant me paraît offrir un petit embarras chronologique : « Les troubles de la Fronde vinrent interrompre les jeux du théâtre. Molière disparaît dans cette ridicule tempête, et ne doit plus se remontrer qu'au moment où l'autorité royale aura reconquis ses droits. Ce moment arrivé, Molière, à la tête d'une petite troupe qu'il avait formée, se mit à parcourir la province pacifiée, préludant aux merveilles de son art, par de petites pièces bouffonnes. Sa première pièce régulière fut *l'Étourdi*, jouée en 1653. » On croirait, en lisant ce passage, que les troubles de la Fronde avaient pris fin assez long-temps avant l'année 1653, puisque Molière avait eu le temps de parcourir la *province pacifiée*, d'y jouer des pièces bouffonnes, de composer et de jouer une pièce régulière. Cependant les premiers accommodemens ne se firent que cette année-là même. La province surtout continua

d'être troublée par les dissensions civiles, et ce ne fut que l'année suivante, époque du couronnement du roi, que la France entière fut pacifiée. « En « 1661, dit encore M. Auger, *les Fâcheux* lui « furent demandés (à Molière) par le riche et « généreux Fouquet, à qui la seule La Vallière eut « quelque chose à refuser. » Est-il bien sûr que La Vallière fut la seule qui eut *quelque chose* à refuser? Et puis cette expression n'est-elle pas un peu singulière?

Je voulais entretenir mes lecteurs de deux articles sur *Montaigne* et *Montesquieu*, que j'ai précédemment indiqués; mais il ne me reste point un espace proportionné au mérite de ces deux illustres philosophes, ni à l'importance des deux notices qui leur sont consacrées, et dont l'une est de M. Gence, l'autre de M. Walckenaër. J'éprouve un véritable regret de n'en avoir pas réservé pour parler du brillant article que M. de Châteaubriand a consacré à la mémoire du général comte Nansouty, et en offrir au lecteur quelques fragmens pleins d'éclat et de grâce. La Harpe a dit, en parlant de Tacite, que les tyrans étaient punis, quand il les avait jugés; on pourrait dire de M. de Châteaubriand, que le mérite, l'honneur et la vertus ont été récompensés, quand il les célèbre; et que, sous sa plume éloquente, la réputation, la célébrité et la gloire s'étendent, s'agrandissent, ou peuvent même s'acquérir.

Art. III.

Enfin, ce grand et important ouvrage s'avance vers sa fin; cette sorte d'encyclopédie historique n'est

pas loin d'être terminée. Nous avons tous passablement vieilli en la voyant successivement, mais un peu lentement, croître, grandir et se développer sous nos yeux. Ceux qui étaient jeunes lorsqu'elle a commencé ne le sont guère plus; ceux qui étaient déjà vieux, le sont beaucoup. Combien sont morts en l'attendant, qui comptaient la voir achevée et espéraient en jouir! Combien même de ceux qui y ont travaillé ou croyaient y travailler jusqu'à la fin ont eu le même sort! Le nombre en est considérable, et dans une plus grande proportion qu'on ne le supposerait, d'après les tables des probabilités de la vie humaine. Ils sont devenus le sujet et la matière d'un livre dont ils ne voulaient être que les auteurs, et les noms de quelques-uns d'entre eux seront placés, beaucoup plus tôt qu'ils n'en avaient l'ambition, à côté des noms des grands hommes dont ils ont tracé l'histoire. Mais enfin, il ne s'agit plus que de vivre encore un peu, que d'avoir encore un peu de patience, et nous aurons le plaisir de voir tout l'ouvrage sur nos tablettes, où, quelque nombreux ou quelque bien choisis que soient les autres livres qui y seront aussi, il sera certainement un des plus consultés, des plus feuilletés, des plus agréables et des plus utiles.

Ce *Dictionnaire* est en effet lentement, mais heureusement arrivé à la lettre S : commencée vers la fin du trente-neuvième volume, continuée dans le quarantième, cette lettre remplit le quarante-unième et le quarante-deuxième, sans être tout-à-fait épuisée. C'est une des plus riches de l'alphabet, en hommes célèbres ou dignes de l'être. On sera peut-être sur-

pris qu'au milieu de tant de richesses, et parmi tant de grands hommes, je choisisse *mademoiselle de Scudéry*, et que j'arrête l'attention des lecteurs sur l'article qui la concerne. Mais cet article m'a paru curieux, intéressant, et, ce qui est encore plus digne de remarque, souvent neuf, après tant d'écrits et de Mémoires de son temps, tant d'éditeurs, d'annotateurs et de commentateurs du nôtre, qui nous ont parlé de cette dixième Muse, de cette nouvelle Sapho, de cette héroïne de l'hôtel Rambouillet. Cet article est de M. de Montmerqué, éditeur de la première bonne édition des *Lettres de madame de Sévigné*, l'un des hommes les plus exacts dans ses recherches, les plus versés dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle, et les plus habiles à en découvrir les monumens les plus cachés, et les curiosités les plus secrètes.

Tout le monde sait que mademoiselle de Scudéry était fort laide : on ne peut en douter, car non-seulement ses contemporains nous l'ont appris, mais elle en convient elle-même, et elle le dit en vers et en prose. Cependant la petite gravure, au trait qui la représente dans la *Biographie*, donnerait l'idée d'une femme assez agréable pour n'être point obligée à d'aussi pénibles aveux. Peut-être a-t-elle été faite d'après le portrait de Nanteuil, dont mademoiselle de Scudéry fut si contente, et pour lequel elle fit ces quatre vers si connus :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir;
Je les aime dans son ouvrage.

A ce joli quatrain, elle joignit une jolie bourse, ouvrage de ses mains, et pleine de louis. Mais le peintre désintéressé, et se croyant trop payé par l'honneur d'avoir fait le portrait d'une si illustre personne, garda la bourse et lui renvoya l'or, en lui écrivant une lettre pleine de délicatesse et de courtoisie, que M. de Montmerqué publie pour la première fois, et dont je ne rapporterai que la dernière phrase : « Comme vous me permettez, mademoi-« selle, de chérir tout ce qui vient de vous, je prends « volontiers la bourse que vous avez faite, et je vous « remercie de vos louis, que je ne crois pas de votre « façon. »

Beaucoup de femmes ont conservé, et nous en avons connu, ou nous en connaissons qui conserveront plus de renommée littéraire que mademoiselle de Scudéry. Mais aucune, je crois, n'en a eu de son vivant une aussi brillante, aussi générale, aussi étendue. Auteur de romans, et d'interminables romans, ce n'est pas seulement par les intrépides lecteurs et les infatigables lectrices de romans, ce n'est pas par les gens frivoles, amateurs de frivoles productions, qu'elle a été louée, encensée, admirée. Les hommes les plus graves partagèrent le même enthousiasme; les partis les plus opposés se réunirent dans la même admiration; et tandis que Racine nous représente plaisamment les austères solitaires de Port-Royal lisant *Clélie*, ou du moins se faisant passer de main en main le volume et la page où ils étaient qualifiés d'*illustres*, et le sévère Pascal, remerciant par une allusion délicate l'auteur de *Clélie* dans une de ses *Provinciales*, on voit un jésuite, le père Bou-

hours, parmi ses plus constans et ses plus ardens admirateurs. Les plus pieux et les plus savans évêques en grossissent la foule, et lui prodiguent les plus extraordinaires éloges. Dans une lettre jusqu'ici inédite, et que M. de Montmerqué publie également pour la première fois, Mascaron lui dit : « L'occu-
« pation de mon automne est la lecture de *Cyrus*, de
« *Clélie*, d'*Ibrahim*. Ces ouvrages ont toujours pour
« moi le charme de la nouveauté, et j'y trouve tant
« de choses propres pour réformer le monde, que
« je ne fais point difficulté de vous avouer que, dans
« les sermons que je prépare pour la cour, vous
« serez souvent à côté de saint Augustin et de saint
« Bernard. » Ce n'est pas tout : au moment de faire l'oraison funèbre de Turenne, Mascaron adresse à l'auteur de *Clélie* une lettre dont nous devons encore la connaissance à son savant biographe; le célèbre orateur se plaint du peu de temps qu'il a pour composer ce discours, des embarras et des craintes qui en résultent pour lui, et il ajoute : « Vous pouvez,
« mademoiselle, m'aider à éviter ces inconvéniens,
« si vous avez la bonté de penser un peu à ce que
« vous diriez si vous étiez chargée du même emploi.
« Je vous le demande très-instamment, et je sais
« bien à qui je m'adresse. » Le commencement de cette lettre est bien extraordinaire; la fin en est, à mon avis, peu délicate et peu adroite : « Si j'avais
« plus de temps, poursuit Mascaron, et si je *pas-*
« *sionnais moins le succès de cette affaire*, je ne
« prendrais pas cette liberté; mais je suis comme un
« homme pressé, qui est obligé d'emprunter de tous
« côtés pour faire la somme qu'on lui demande. » Il

me semble que c'est là l'excuse qu'on donnerait, si l'on s'adressait à une personne indigente, ou peu riche. Ce n'est pas à ce titre que Mascaron voulait emprunter à mademoiselle de Scudéry.

Fléchier n'est ni moins expressif dans ses éloges, ni moins extraordinaire dans la nature de ses éloges. Dans une lettre autographe et inédite comme les précédentes, il écrit à l'auteur de *Clélie* qu'il est tenté de distribuer un livre de sa composition qu'elle lui a envoyé dans son diocèse, aux fidèles, pour les édifier; aux ecclésiastiques, pour leur apprendre à prêcher la morale et leur donner *un bon modèle*. Il est juste d'observer que cet ouvrage n'était point un roman : il a pour titre, *Conversations sur divers sujets*, qui furent bientôt suivies d'autres conversations encore, comme les romans en dix gros volumes étaient bientôt suivis de romans non moins étendus. Je ne parlerai point des magnifiques éloges qui lui furent donnés par le savant Huet, évêque d'Avranches, dans la dissertation sur l'origine des romans, genre d'ouvrage où l'éloge de mademoiselle de Scudéry revenait du moins plus naturellement qu'à propos de sermons et d'oraisons funèbres; je n'ai voulu citer que ce qui était inédit et inconnu, et ce que M. de Montmerqué nous a fait connaître. Par la même raison, je ne parlerai ni des témoignages d'admiration que lui donnaient des reines et des princesses étrangères, ni des vers empreints de la même admiration, et assaisonnés d'un peu de galanterie, que lui adressa Godeau, évêque de Vence, à l'occasion de la fameuse *Carte du Tendre;* car ni la sainteté du caractère, ni la piété sincère ne dispensaient de ce langage frivole et galant

dans ce temps qui n'était pas encore tout-à-fait le siècle de Louis XIV, ou du moins qui se ressentait beaucoup du langage et du ton qui avaient plu au cardinal de Richelieu, et qui avaient dominé sous son ministère.

Mais c'est dans les cercles et les conversations qu'il faut voir le triomphe de mademoiselle de Scudéry : c'est là qu'entourée des plus beaux esprits du temps en hommes et en femmes, Pélisson, Sarrasin, Conrart, Ménage, la fameuse Julie d'Angenes, madame d'Aligre, mademoiselle Arragonnais, elle brillait par ses réparties, par ses vers et par ses madrigaux improvisés. Celui qu'elle fit sur un cachet de cristal que lui donna Pélisson est certainement très-joli. Je ne sais si je ne me laisse pas aller moi-même à un peu trop d'admiration, mais je donnerais quarante volumes des romans de mademoiselle de Scudéry, pour les quatre vers qu'elle fit sur les œillets cultivés par le grand Condé pendant sa prison dans le donjon de Vincennes. Mademoiselle de Scudéry, née au commencement du dix-septième siècle, vit le commencement du dix-huitième, et les glaces de l'âge n'éteignirent point le feu de son imagination et de son esprit : à quatre-vingt-douze ans elle fit de jolis vers pour un de ses amis qui avait l'honneur d'offrir une pierre rare et précieuse à Louis XIV. N'oublions pas, dans sa glorieuse carrière, qu'elle a remporté à l'âge de soixante-six ans le premier prix d'éloquence que décerne l'Académie-Française : les femmes furent si sensibles à l'honneur qui devait en rejaillir sur leur sexe, qu'elles lui envoyèrent en députation l'une d'elles, mademoiselle de La Vigne, bel-esprit aussi,

qui lui adressa une fort mauvaise ode, mais qui plaça sur sa tête une fort belle couronne de lauriers en orfévrerie émaillée. Cette fille savante, peut-être trop oubliée aujourd'hui, si elle fut trop vantée de son temps, avait pour frère George de Scudéry, ridicule par ses vers, ridicule par sa prose, et plus encore par ses rodomontades : il affectait surtout des airs guerriers dans ses préfaces, et sollicitait orgueilleusement l'indulgence des lecteurs, en leur disant : « Songe que j'ai passé plus d'années parmi les armes « que dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de « mèches en arquebuse qu'en chandelle, de sorte que « je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et « mieux carrer les bataillons que les périodes. » Ainsi parlait le fier gouverneur de *Notre-Dame de La Garde!*

J'ai gardé, je l'avoue, peu de proportion dans les matériaux que j'avais rassemblés pour cet article; et la place trop étendue, trop peu raisonnable peut-être, que j'ai accordée à mademoiselle de Scudéry, me force de garder le silence sur plusieurs notices biographiques, pleines d'intérêt, et de ne dire qu'un mot sur quelques autres. Socrate lui-même, le plus célèbre des philosophes, et proclamé par l'oracle le plus sage des hommes, sera sacrifié à l'auteur de quelques romans, que Platon, son disciple, aurait peut-être banni de sa république, comme il en bannissait les poëtes, et que nous bannissons presque de nos bibliothèques, ou du moins que nous ne lisons plus. Mais du moins, dans la *Biographie*, il n'est sacrifié à personne : l'article que lui a consacré M. Stapfer est digne de cet illustre philosophe. C'est même plu-

tôt un ouvrage qu'un article de biographie : il est d'une grande étendue, et traite avec beaucoup d'élévation de hautes questions philosophiques. Tel est le caractère que prennent certains articles de cette *Biographie :* ce sont moins de simples notices, comme celles des dictionnaires historiques, tels qu'on les avait conçus jusqu'ici, que de savans mémoires, dignes des plus savantes académies. Le goût du public a encouragé les auteurs qui, dans les premiers volumes de cette grande entreprise, n'auraient pas osé se livrer à de si longs et de si doctes développemens. Ainsi, dans le second volume, l'article d'Aristote, qui a prodigieusement écrit, tandis que Socrate n'a laissé aucun ouvrage, et qui a eu sur la philosophie, les philosophes et leurs systèmes, une plus forte et plus durable influence, n'est que de dix-sept colonnes, tandis que dans le quarante-deuxième, celui de Socrate en remplit quatre-vingts. C'est beaucoup : il y a pour certains auteurs quelques inconvéniens à être trop savans. Avouons toutefois qu'il y en a bien plus à ne l'être pas assez, et ces inconvéniens-là sont plus communs et beaucoup moins rares : ce ne sont pas ces derniers qu'on remarquera dans les articles de M. Stapfer. Sa *Vie de Socrate,* pleine de recherches et de critiques, est fort intéressante, malgré quelques idées un peu trop conjecturales dans certaines parties, et un peu de subtilité et d'obscurité dans quelques autres. Il semble qu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir rien oublié; peut-être cependant, dans l'énumération des livres dont Socrate a été l'occasion ou le prétexte, aurait-il pu nommer le *Socrate chrétien* de Balzac.

Sans aucune transition, car les transitions prennent beaucoup d'espace, et je n'en ai plus guère, laissant là tous les autres philosophes ou illustres Grecs qui se trouvent dans cette livraison, tous les célèbres Romains, les *Sénèques* entre autres, dont l'histoire ne pouvait être mieux confiée qu'au professeur d'histoire à la Faculté des Lettres, M. Durosoir; plusieurs personnages de l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels il faut distinguer *Sixte-Quint*, dont la vie est racontée avec beaucoup d'intérêt et une saine critique, et dont les qualités et les défauts sont appréciés avec beaucoup d'impartialité et de justice, par M. Tabaraud; tous les Anglais, dont M. Dezos a écrit l'histoire; enfin, sacrifiant une foule de Français célèbres dans tous les genres; et chez les Allemands, les Schiller et les Schlegel, si chers à la littérature romantique, et sur lesquels j'avais cependant pris quelques notes et je voulais présenter quelques observations; je parlerai du véritable héros du romantisme, de ce génie puissant qui pouvait bien égarer les autres à sa suite dans la route qu'il s'était frayée, mais qui ne pouvait entièrement s'égarer lui-même, et qui, dans les systèmes embrassés ou enfantés par lui, devait produire des œuvres marquées du sceau de l'immortalité : le lecteur a déjà nommé *Shakspeare*.

Cet article est de M. Villemain : nouveau motif, et même raison décisive pour s'y arrêter. Toutes les fois qu'on lit un morceau de littérature de M. Villemain, on est tenté de croire que c'est ce qu'il a écrit de plus ingénieux et de plus élégant, comme j'ai entendu dire vingt fois, au sortir de son cours, que la dernière leçon qu'on venait d'entendre était de toutes

la plus brillante. Il faut être sur ses gardes pour ne pas tomber dans ce piége, en lisant ce morceau étendu, mais cependant contenu dans les justes bornes, sur Shakspeare. J'insisterai peu sur la partie purement historique, quoiqu'on aime à démêler, dans les premières habitudes et les premiers penchans des hommes célèbres, les dispositions de leur âme et les pronostics de leur génie. Shakspeare fut, dit-on, dans sa jeunesse, boucher; et je ne sais quel augure on pourrait tirer de la singulière manie qu'il avait de mettre quelque appareil et quelque solennité dans l'exercice de ses fonctions, et de prononcer une harangue avant de tuer un veau, sans doute l'oraison funèbre du pauvre animal. « La curiosité littéraire « pourra, dit M. Villemain, chercher quelque « rapport entre ces harangues et la vocation tragi- « que du poëte; mais on doit avouer que de sembla- « bles prémices nous jettent bien loin des brillantes « inspirations et de la poétique origine du théâtre « grec.» Observons toutefois que, si la comédie grecque est née autour d'un bouc qu'on égorgeait, en chantant et en dansant, et qu'on immolait à Bacchus, il n'y aurait peut-être pas une si grande différence entre ces deux origines.

Mais c'est dans ses jugemens littéraires, dans la rapide analyse de quelques pièces ou de quelques scènes fameuses du tragique anglais, dans la juste appréciation de ce génie bizarre et sublime, que M. Villemain répand toutes les richesses d'un goût exquis, et les pensées spirituelles et vraies, et les aperçus ingénieux et justes, et les rapprochemens heureux, et les comparaisons naturelles, et les grâces

d'une élocution pure, élégante et harmonieuse. Ce n'est pas la vaine admiration d'un célèbre Allemand, M. Schlegel, qui, se perdant, pour ainsi dire, dans les nuages du style romantique, n'apporte aucune lumière à l'esprit, comme on peut en juger par le passage suivant : « Le monde des esprits et la nature « ont mis leurs trésors à ses pieds (de Shakspeare); « demi-dieu en puissance, prophète par la profon- « deur de la vue, esprit surnaturel par l'étendue de « sa sagesse, plus élevé que l'humanité, il s'abaisse jus- « qu'aux mortels... Et il est naïf et ingénu comme « un enfant. » C'est du galimatias romantique; tout ce que dit M. Villemain est toujours net, clair et lumineux.

Il développe parfaitement aussi les causes de cet enthousiasme que Shakspeare excite dans toutes les classes chez les Anglais; il explique comment l'auteur d'*Othello* et d'*Hamlet* transporte d'admiration le peuple qui remplit à Londres le parterre, par ces mots énergiques et ces élans de passion qui jaillissent de ces drames tumultueux; comment il produit les mêmes transports dans les classes élevées, par ces peintures affreuses et le contraste qu'elles offrent avec les douceurs de la vie habituelle : « C'est, ajoute-t-il, « une secousse violente qui distrait et réveille des « âmes blasées par l'élégance sociale. Cette émotion « ne s'use pas; les tableaux les plus hideux l'exci- « tent d'autant plus. Ne retranchez pas de la tragé- « die d'*Hamlet* le travail et les plaisanteries des « fossoyeurs..... Assistez à cette terrible bouffonne- « rie, vous y verrez la terreur et la pitié passer ra- « pidement sur un immense auditoire. A la lueur

« éblouissante, mais un peu sinistre, des gaz qui « éclairent la salle, au milieu de ce luxe de pa- « rures qui brille au premier balcon, vous verrez « les têtes les plus élégantes se pencher avidement « vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La « jeunesse et la beauté contemplent avec une insa- « tiable curiosité ces images de destruction, et les « détails minutieux de la mort : puis les plaisante- « ries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages « semblent de moment en moment soulager les spec- « tateurs du poids qui les oppresse ; de longs éclats « de rire éclatent dans tous les rangs. Attentives à « ce spectacle, les physionomies les plus graves pas- « sent tour à tour de la tristesse à la gaîté, et l'on « voit l'homme d'État sourire aux plaisanteries du « fossoyeur qui cherche à distinguer le crâne d'un « courtisan et celui d'un bouffon. » C'est un écueil de citer M. Villemain : on ne peut s'arrêter. Je citerai encore le dernier trait sur les causes de l'enthousiasme que Shakspeare excite en Angleterre. « Il n'entre- « tient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est-à-dire, de « la seule chose à peu près qu'ils estiment ou qu'ils « aiment. » Mais, ajoute par une transition heureuse M. Villemain, « séparé de la terre natale, Shaks- « peare ne perd pas de sa puissance. C'est le carac- « tère d'un homme de génie, que les beautés locales, « que les traits individuels dont il remplit ses ouvra- « ges répondent à quelque type général de vérité, « et qu'en travaillant pour ses concitoyens, il plaise « à tout le monde..... Tels furent les ouvrages des « Grecs qui n'écrivirent que pour eux, et qui sont « lus par l'univers. »

M. Villemain est trop intéressé aux succès des classiques, et il a un goût trop pur, pour être favorable aux absurdités romantiques. Cependant il me paraît faire à leurs partisans une trop grande concession, dans cet endroit de son article : « Si, dit-il, « une forme nouvelle de tragédie devait sortir de « nos mœurs actuelles et du génie de quelque grand « poëte, cette forme ne ressemblerait pas plus à la « tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. » Quant à moi, je crois que, si cette *forme* était *belle*, noble, raisonnable, régulière, elle ressemblerait plus aux tragédies de Racine qu'à celles de Shakspeare. Il faut que ce préjugé soit bien indestructible en moi, puisque le bel article de M. Villemain ne peut le détruire.

Il serait bien temps de finir; mais je ne veux cependant pas terminer mes réflexions sur la *Biographie universelle*, sans essayer de réparer un tort que j'ai depuis bien long-temps, et qu'ont aussi, je crois, tous mes confrères les journalistes. J'ai, à plusieurs reprises, et dans l'espace de quinze ans, souvent parlé de ce grand ouvrage; j'ai loué un grand nombre de ses collaborateurs, et ce n'est pas en cela que j'ai eu tort; mais je n'ai jamais dit un mot du plus laborieux, et peut-être du plus utile de tous, de M. Weiss, qui fait les articles des anciens, des modernes, des hommes du moyen âge, des savans, des érudits, des hommes dont les travaux un peu obscurs, mais quelquefois utiles, doivent être consignés dans un dictionnaire; enfin tous les articles que ses collaborateurs ne voudraient et peut-être ne sauraient pas faire. Toutes ses notices biographiques, pleines

de recherches, se distinguent par l'exactitude. Mais M. Weiss reste à Besançon, où il est bibliothécaire; il est aussi modeste que savant, et ne demande rien à personne, ni ne se plaint du silence de personne. Or, si l'on a dit avec quelque raison qu'il faut être à Paris pour faire de bons ouvrages, il est bien plus vrai de dire qu'il faut y être pour les faire louer. Qui est-ce qui va déterrer le mérite à Besançon? Je suis un peu fier d'en avoir donné, quoiqu'un peu tardivement, l'exemple.

SECTION II.

MÉMOIRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

AVANT LA RÉVOLUTION.

Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Mémoires de Boucicaut. — De Jeanne d'Arc.

Tous ceux qui lisent l'*Histoire de France* se plaignent de sa sécheresse, de sa stérilité, de sa longueur et de sa langueur ; ils accusent avec justice les historiens qui n'ont su imprimer ni mouvement, ni rapidité, ni chaleur, ni éloquence, sur une matière riche et variée, sur des événemens importans, des actions mémorables, des caractères énergiques ; sur cette succession d'hommes remarquables, sur cet enchaînement de faits éclatans, et ce mélange de succès et de revers, de prospérités et d'infortunes, de grandeur et de décadence, de bien et de mal, élémens féconds d'instruction et d'intérêt, entre des mains plus habiles et sous des pinceaux plus brillans, plus

forts, plus vigoureux. Tous ceux, au contraire, qui lisent quelques-uns des nombreux *Mémoires* écrits sur notre histoire, sont enchantés de cette lecture : ils vantent l'agrément de ces récits simples et naïfs qui les transportent si bien aux temps où ils furent écrits, nous en représentent si fidèlement les mœurs, les opinions, les actions, et dont les auteurs se peignent surtout eux-mêmes avec tant de franchise et de bonhomie. Ce n'est pas que ces guides soient toujours bien sûrs, mais ils se trompent plutôt qu'ils ne veulent nous tromper : ils ont leurs préventions, mais ils ne les déguisent point ; leurs passions, mais ils les montrent à découvert ; ils n'emploient pas, pour les masquer, toutes les ressources d'une logique astucieuse et d'une dialectique sophistique ; il y a de la candeur dans leurs préjugés, de la bonne foi jusque dans leurs erreurs ; de sorte que, même en s'égarant, ils n'égarent pas leurs lecteurs.

Les historiens accablent notre mémoire de faits et de résultats : les *Mémoires* nous font remonter des actions à leurs principes, des effets à leurs causes, à ces causes souvent si imperceptibles, si éloignées, quelquefois si petites, et qui ont entraîné tant d'importans événemens ; si ridicules, et qui ont produit tant de sérieuses catastrophes. Les premiers ne nous offrent donc le plus souvent qu'une étude sèche, stérile, rebutante : dans les seconds, au contraire, nous trouvons une instruction agréable, attrayante, philosophique. Enfin, ces *Mémoires* ont été écrits par des personnages qui ont pris part aux affaires qu'ils exposent, aux événemens qu'ils racontent, aux intrigues dont ils découvrent les ressorts cachés, les

mystères obscurs. Les historiens, au contraire, sont des hommes de lettres et de cabinet, qui ont plus ou moins d'esprit, plus ou moins de talent, qui souvent n'en ont pas du tout, mais qui, lors même qu'ils en ont le plus, sont tout-à-fait étrangers à la guerre, aux finances, à la politique, aux plus importantes matières de l'histoire, et aux personnages qui y jouent les principaux rôles. C'est un drame dont ils ne connaissent très-bien ni le sujet, ni les auteurs : comment l'exécuteraient-ils heureusement ?

On a souvent observé qu'une des causes de la supériorité des historiens anciens sur les historiens modernes, se trouve précisément dans la circonstance que je viens de remarquer. Les premiers étaient, pour la plupart, ou des généraux d'armée qui rendaient compte des expéditions qu'ils avaient conduites, ou des personnages importans qui avaient pris part aux affaires publiques, soit dans la paix, soit dans la guerre. Suétone dit expressément que, jusqu'au temps de Pompée, l'histoire romaine n'avait été écrite que par des hommes que leur illustration et leur mérite avaient portés aux charges de l'État. Ce fut le précepteur de ce grand homme, qui, simple affranchi, osa le premier, dans une condition si obscure, écrire l'histoire, et les Romains s'en étonnèrent. Suétone cite Cornelius Nepos comme garant de son assertion. Les personnages à qui nous devons la plupart des *Mémoires* sur l'histoire de France, ont cet avantage des historiens grecs et romains; ils parlent de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu ; et si leurs confidens ou leurs secrétaires ont rédigé quelques-uns de ces *Mémoires*, c'est du moins

sous leurs yeux, sous leur dictée, ou d'après leurs documens.

Je crois qu'aucune nation de l'Europe n'égale nos richesses en ce genre; mais, éparses et dispersées, elles étaient peu accessibles à la plupart des lecteurs; un grand nombre de ces *Mémoires*, n'ayant point été réimprimés depuis long-temps, étaient contenus dans d'épais et informes volumes, imprimés en caractères gothiques, souvent même très-rares et très-chers, et se trouvaient à peine dans les cabinets de quelques curieux et les dépôts publics. C'est donc une entreprise heureuse que celle des éditeurs de ces *Mémoires*, qui, en les rassemblant tous, les présentent sous un format agréable et commode, les accompagnent de commentaires et d'éclaircissemens toujours nécessaires pour la parfaite intelligence des ouvrages dont la plupart remontent à plusieurs siècles, et sont écrits dans un vieux langage qui doit nécessairement mêler quelque obscurité à beaucoup de charme et de naïveté. Ce travail ne pouvait être mieux confié qu'aux mains de M. Petitot, esprit sage et orné, littérateur habile. Il a même étendu son travail au-delà de ce que l'on avait le droit d'attendre d'un bon et fidèle éditeur; il a relevé les erreurs et les contradictions de ces *Mémoires*, et rempli leurs lacunes par des morceaux historiques assez étendus, qui les lient ou les complètent. C'est un véritable service qu'il a rendu aux amis de l'histoire et aux amis de la patrie; à ceux du moins qui croient que cette patrie a plus de trente ans; qu'il y avait une France avant la révolution, des Français avant les révolutionnaires, de l'humanité avant le comité de salut public, de la

liberté avant Buonaparte, des gens d'esprit et de bons écrivains avant nos modernes publicistes; à ceux enfin qui aiment à retrouver nos vieux souvenirs, notre antique gloire, et ces noms illustres constamment liés avec elle, et ces bons et braves chevaliers, peu métaphysiciens à la vérité, peu raisonneurs, ne connaissant ni les *doctrines*, ni les *doctrinaires*, mais trouvant peut-être des guides aussi sûrs dans la simplicité de leur cœur, dans la loyauté de leurs sentimens, dans leur attachement à leur religion et à leur roi, dans la fidélité à leurs sermens, dans leur dévouement à l'honneur.

L'heureuse idée de recueillir et de rassembler en un corps tous ces *Mémoires* s'était présentée à deux hommes de lettres quelques années avant la révolution, et avait été exécutée par eux : mais, continuée à travers les premiers orages de cette époque funeste, les notes et les réflexions qui y furent semées se ressentirent du mauvais esprit du temps, dont l'un des deux éditeurs, l'infortuné Roucher, fut bientôt lui-même la victime; cruelle expiation, généreusement subie, des séductions que ces doctrines anarchiques avaient exercées sur une âme honnête, qui n'en avait point soupçonné le poison caché et les funestes conséquences! Mais cet esprit révolutionnaire n'est pas le seul tort de cette édition, qui du reste, par diverses circonstances, est devenue très-rare, et qu'il serait très-difficile, sinon impossible, de compléter. Les éditeurs avaient cruellement tronqué la plupart des *Mémoires* qu'ils publièrent : ce sont plutôt de longues analyses ou de longs fragmens de ces *Mémoires*, que les ouvrages originaux. C'est cependant ce

texte original que demandent les lecteurs; c'est celui que leur a conservé religieusement M. Petitot. Qui sait, en effet, si un goût sûr a toujours présidé à ces retranchemens? Qui sait si les chapitres entiers, rejetés par l'impitoyable éditeur, ne sont pas précisément ceux qui, par l'agrément et la variété qu'ils jettent dans ces *Mémoires,* n'eussent pas le plus excité la curiosité les lecteurs et leur attention, dont on les a jugés indignes?

Ces réflexions sont très-naturellement suggérées par la manière dont les éditeurs de la première *Collection de ces Mémoires* avaient défiguré l'un des vieux monumens de notre histoire, publié dans le VI^e^ et le VII^e^ volume de la collection de M. Petitot, les *Mémoires* du bon et vaillant maréchal de Boucicaut. Les premiers éditeurs rejettent le VIII^e^ chapitre de la première partie, et n'en donnent que le titre, comme pour augmenter le regret de leurs lecteurs. Voici ce titre : « Cy parle d'amour, en démontrant « comment les bons doivent aimer, pour devenir « vaillans. » Ce *chapitre,* disent les éditeurs, *est étranger à l'Histoire;* mais quoi! les mœurs d'une intéressante époque n'appartiennent-elles donc pas à l'histoire? N'est-on pas curieux de voir ce bon et loyal chevalier discuter sur un amour noble et vertueux, qui, loin de corrompre le cœur et d'efféminer les sentimens, enflamme le courage, élève l'âme, est un nouvel attrait pour la vertu, un nouvel aiguillon pour l'honneur? Tel est l'amour chevaleresque que célèbre, dans son style naïf, le bon Boucicaut. Cet amour, « qui plus faict ès jeunes cœurs aviver et « croistre le desir de l'honorable poursuite cheva-

« leureuse. » Tels furent les effets que ce sentiment produisit en lui, lorsque, adressant ses vœux à la belle et noble Antoinette de Turenne : « Si preint à « devenir joli, joyeux, chantant et gracieux, plus « que oncques mais ; et se preint à faire ballades, ron- « deaux, virelais... et feut secrètement en son cou- « rage desireux de tant bien servir, et par vaillance « poursuivre armes que l'amour de sa dame put ac- « quérir. » Les femmes, qui aiment tout ce qui leur retrace ces temps de leur triomphe, n'approuveraient certainement pas la suppression de ce chapitre.

Je ne voudrais même pas perdre la rhétorique de Boucicaut, ou plutôt du secrétaire qui rédigea ces *Mémoires*, lorsqu'il déplore l'inconstance de la fortune, qui trahit la valeur d'une poignée de chevaliers français lâchement abandonnés par les Hongrois, et presque tous tués ou pris, après une *fière bataille*, par cette *chiennaille de Sarrasins*. Là firent d'inutiles prodiges de valeur les comtes d'Eu, de Nevers, de La Marche, le sire de Coucy, et « le « seigneur de La Trémouille qui, à merveilles, étoit « beau chevalier, vaillant et bon ; » et pardessus tous Boucicaut, dont le secrétaire s'écrie dans son admiration : « Ha Dieu ! quel chevalier ! » Les anciens éditeurs supprimaient pareillement quatre chapitres entiers du second livre de ces *Mémoires*, trois du troisième, et le quatrième livre tout entier, « le- « quel parle des vertus, bonnes mœurs et condi- « tions qui sont au mareschal, et la manière de son « vivre. » Et mais, impitoyables éditeurs, n'est-ce pas justement *la manière de son vivre* que nous voudrions connaître lorsque nous lisons ses *Mémoires*?

Le VIII^e^ volume, qui est le dernier de la nouvelle édition qui ait été publié jusqu'ici, est en grande partie rempli par les *Mémoires de la Pucelle d'Orléans*, et par un excellent morceau historique, par lequel M. Petitot les complète. On voit, par les *Mémoires* de l'héroïne qui sauva la France, qu'elle n'eut point affaire à des gens trop crédules, comme on le croit communément, ni trop faciles à persuader sur le fait de sa mission. Baudricourt, à qui elle s'adressa le premier, loin de donner créance à ses discours, voulut même outrager son innocence; et, en homme de guerre licencieux, fut sur le point de la livrer à ses gens, *pour s'esbattre à péché*, disent naïvement les *Mémoires*. On chercherait vainement ailleurs une relation plus animée et plus intéressante de la levée du siége d'Orléans, et des combats qui précédèrent ce glorieux et important événement. Avant de combattre les Anglais, la Pucelle avait écrit au roi d'Angleterre une lettre dont je rapporterai ici quelques fragmens : « *Jésus Maria*, roy « d'Angleterre, faites raison au roi du ciel de son « sang royal, et rendez les clefs à la pucelle de toutes « les bonnes villes que vous avez enforcées... Croyez « que, si vos gens ne veulent obéir, la pucelle vient « pour les occire : elle vient de par le roy du ciel, « corps pour corps, vous bouter hors de France, et « vous promet et certifie qu'elle y fera si gros ha- « hay, que depuis mille ans en France en feut veu « si grand..... » La suscription portait : *Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle !*

Les temps où furent écrits les *Mémoires de Boucicaut* et de *la Pucelle* furent marqués par de grands

malheurs et de grands crimes. Un roi, frappé d'une maladie déplorable, avait, en perdant la raison, perdu tous les moyens de protéger la France et de la défendre; son fils et son successeur était chassé de presque toutes les villes de son royaume; la guerre civile et étrangère désolait la patrie; des meurtres et des trahisons augmentèrent sa honte et sa misère. Comment les époques les plus désastreuses de la monarchie ne rappelleraient-elles pas l'époque où nous vivons? Quel crime, dans les jours les plus barbares, fut plus affreux et plus déplorable que celui dont nous venons d'être les témoins (1)! Quel monstre plus odieux que l'assassin! Quels hommes plus pervers que ceux qui ont armé son bras, ou qui ont répandu ou répandent encore tous les jours les principes et les doctrines qui ont dirigé son poignard, et qui se réjouissent de son épouvantable forfait!

Plaignons, et ne flattons pas la nation au sein de laquelle se commettent de pareils crimes, comme le font sans cesse, dans l'espoir de la tromper et de la pervertir, ces hommes qui en sont la honte et l'effroi. Ah! du moins, que les premières lignes que j'ai écrites depuis cet affreux événement soient empreintes de ma douleur! Prince infortuné, fils de Henri IV, et qui vous êtes montré si digne de cette source sacrée, par vos vertus aimables et chevaleresques, et par votre mort héroïque, puisque votre tombe doit être arrosée par les larmes de tous les bons Français, des hommes dévoués à votre auguste famille, j'ai le droit d'y répandre les miennes : c'est le seul

(1) J'écrivais ceci au mois de février 1820.

soulagement de nos regrets amers et de notre inconsolable douleur : *Est quædam flere voluptas.*

Mémoires de Montluc. — Du président Jeannin.

Les *Mémoires de Montluc* sont pleins d'intérêt, quoiqu'un peu longs; cette longueur tient à plusieurs causes : d'abord ils embrassent un assez long espace de temps. Montluc fit la guerre pendant soixante ans : ce temps fut fécond en événemens importans et en faits mémorables, et Montluc les raconte avec un peu de diffusion, non qu'il n'ait une sorte de vivacité et même de pétulance dans son style comme dans ses actions; mais il s'arrête souvent pour faire des digressions, pour philosopher, pour moraliser, pour admirer et faire admirer ses actions, pour donner des leçons à ses lecteurs, et surtout aux militaires : *Capitaines, mes amis!* s'écrie-t-il souvent, et la longue tirade qui suit cette fréquente apostrophe aboutit ordinairement à se donner pour exemple, et à exhorter *les capitaines, ses amis*, à faire comme lui. Ces avis, quoique peu modestes, sont en général fort bons, et quelquefois même ils s'élèvent au-dessus des idées, des préjugés, ou du moins des habitudes de son siècle; c'est ainsi, par exemple, qu'il conseille aux jeunes gens d'apprendre les langues étrangères, connaissance qui leur sera fort utile en pays ennemi, car Montluc ne considère guère les choses que sous le rapport de leurs avantages et de leurs inconvéniens pour la guerre. Dans ce dernier conseil il se donne encore pour exemple. Il avait, en effet, appris un peu d'italien dans les guerres d'Italie, et un peu d'es-

pagnol en combattant les soldats de Charles-Quint et de Philippe II; mais il aurait bien fait d'ajouter à cet avis celui de les apprendre mieux que lui, car il estropie cruellement ces deux langues dans le peu de phrases italiennes et espagnoles qu'il jette dans ses *Mémoires*.

Montluc servit sous cinq rois, François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III, qui le fit maréchal de France, le trouvant encore, à l'âge de soixante-quatorze ans, à la tête des armées, et prêt à faire un coup de pistolet comme le plus hardi soldat de son camp. Montluc eût été, en effet, un peu étonné qu'on eût regardé un général hors de service à l'âge de cinquante ou de cinquante-cinq ans; et ce n'était point ainsi qu'on les jugeait de son temps. A l'âge de soixante-dix ans, dans les malheureuses guerres civiles de son temps, assiégeant la ville de Rabasteins, il montait aux échelles et allait franchir le fossé et se précipiter dans la ville avec une vingtaine de ses compagnons, lorsqu'un coup d'arquebusade lui fracassa les os des deux joues, et lui emporta la moitié du nez, ce qui ne le dégoûta nullement de la guerre, non plus que beaucoup d'autres blessures et coups d'arquebusade, et une infinité d'accidens et de maladies; car Montluc, qui du moins, depuis l'aventure de Rabasteins, devait être le chevalier de la triste figure, était aussi le chevalier malencontreux, et ne manquait guère, dans toutes les occasions, d'attraper quelques horions. Il eut, nous dit-il dans ses *Commentaires*, un pressentiment de celui qu'il allait attraper devant Rabasteins. Mais son ardeur n'en fut point ralentie; il se fit apporter dix

flacons de bon vin que lui avait donnés une dame de Panjas, et dit à ses aventureux camarades, dans son éloquence vive et gasconne : « Beuvons, mes compa-« gnons, car bientost se verra qui a tetté de bon « laict... Mais amis et compagnons, nous voicy prêts « à jouer des mains; il faut que chacun monstre ce « qu'il sçait faire..... Or, allez, et je vous suivrai « bientost. »

Ceux à qui Montluc parlait ainsi étaient des gentilshommes gascons, c'est-à-dire, ce qu'il estimait le plus dans le monde : il faisait en effet un cas tout particulier des gentilshommes; il faut que nos amis de l'égalité lui passent ce point-ci, et je n'aurais conseillé à aucun d'eux, parmi ses contemporains (et déjà ils ne manquaient pas), d'aller le contrarier là-dessus. Mais, lorsqu'à cette qualité on joignait celle d'être gascon, on réunissait tout ce qui avait le plus d'éclat à ses yeux et de part dans ses affections. Il se vante lui-même, presqu'à chaque page de ses *Commentaires,* d'être Gascon, et peut-être n'a-t-il pas besoin de le dire; partout il établit que les Gascons sont les plus vaillans soldats et les meilleurs capitaines. S'agit-il de déterminer le roi François Ier à permettre au duc d'Enghien de livrer cette célèbre bataille de Cérizolles, où ce jeune capitaine acquit tant de gloire, Montluc, qui, contre l'avis du comte de Saint-Pol et de beaucoup d'autres grands seigneurs, opinait pour la bataille, dans l'abondance des argumens que lui suggérait une opinion qu'il avait tant à cœur, se fonde particulièrement sur celui-ci : « Sire, nous sommes cinq mille six cents Gascons comptés; « et comme le roi aurait pu douter que ces cinq mille

six cents hommes fussent tous véritablement Gascons, ce qui, aux yeux de Montluc, aurait beaucoup affaibli la force de son argument, il ajoute : « Tous, capitaines et soldats, vous baillerons nos « noms et les lieux d'où nous sommes, et vous obli- « gerons nos testes que nous combattrons le jour de « la bataille, s'il vous plaît l'accorder, et nous don- « ner congé de combattre. C'est chose que nous at- « tendons et desirons il y a long-temps. Croyez, « sire, qu'au monde il n'y a point soldats si résolus « que ceux-là : ils ne desirent que mener les mains ; » et à ces mots il leva la sienne, comme si déjà il avait frappé un ennemi, ce qui fit sourire le roi. Toutefois l'opposition du comte de Saint-Pol et des autres généraux le tenait en suspens; dans son incertitude, par un élan religieux qui s'alliait si bien aux mœurs chevaleresques, « il leva, continue Montluc, les « yeux au Ciel, joignant les mains, jetant le bonnet « sur la table, et dict : Mon Dieu, je te supplie qu'il « te plaise me donner aujourd'huy le conseil de ce « que je dois faire pour la conservation de mon « royaume, et que le tout soit à ton honneur et « à ta gloire. » Soit qu'une céleste inspiration ait répondu à la foi du monarque, et à une prière qui véritablement ne paraît point indigne d'avoir été exaucée, soit que ce roi guerrier ait pris pour un ordre surnaturel son vœu secret, il se tourna peu après vers Montluc, en s'écriant par deux fois : *Combattons ! combattons !* Celui-ci, *tressaillant d'ayse*, courut porter les ordres du roi, en riant des injures du comte de Saint-Pol, qui l'appelait *fol enragé*.

Montluc ne contribua pas peu au gain de cette

bataille, qu'il avait beaucoup contribué à faire décider; mais, irrité d'une injustice qui lui est faite, il quitte l'armée et l'Italie, jure de ne plus y revenir, et y revient bientôt après, ne pouvant rester oisif quand on se bat. La ville de Sienne s'était déclarée pour les Français : Charles-Quint la fait assiéger par des troupes nombreuses et d'habiles généraux : Montluc est chargé de la défendre; mais, en proie à une longue maladie, son air pâle et défait, et les vêtemens de malade dont il est *embéguiné*, ôtent le courage à la garnison et aux habitans. Il s'en aperçoit : « Alors, dit-il, je me fis bailler des chausses de ve-« loux cramoisy, couvertes de passemens d'or et fort « découpées, et bien faictes; car, au temps que je les « avois faict faire, j'étois amoureux. Je prins le « pourpoinct tout de mesme, une chemise ouvrée « de soye cramoisy, et de filet d'or bien riche; puis « prins un collet de buffle..... En ce temps-là, je « portais gris et blanc pour l'amour d'une dame dont « j'estois serviteur quant j'avois le loysir. » Mais Montluc avait peu *de loisir;* aussi c'est la seule fois, dans ces *Mémoires,* qu'il parle de ses amours, et ce n'est pas, comme on le voit, d'un style très-passionné; en général il est même peu galant, et se plaint beaucoup du trop grand crédit qu'ont les dames à la cour.

Je passe les autres détails de cette toilette, qui sont très-longs. Montluc se fit ensuite apporter du vin grec que lui avait donné le cardinal d'Armagnac, s'en frotta les mains et le visage, en but un peu, et se regarda au miroir : « Je vous jure, dit-il, que je ne « me cognoissois pas moi-même, et me sembloit que

« j'étois encore en Piedmont, amoureux comme j'a-
« vois esté. » Fier de cette métamorphose, il court à la citadelle; et, comme on s'*esbaïssait*, et avait peine à le reconnaître : « Eh quoy! leur dit-il, pen-
« sez-vous que je suis ce Montluc qui va tous les
« jours mourant par les rues? Nany, nany, car ce-
« luy-là est mort, et je suis un autre Montluc. » Puis il leur tient un discours sérieux et plein d'énergie, dans lequel il ne manque pas de leur dire : « Je suis Français et Gascon! » Il leur redonne à tous le courage dont il est animé lui-même : tous jurent de défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité; les femmes elles-mêmes veulent contribuer à cette défense. Elles s'arment de piques, de pelles et de pioches, pour réparer les brèches et les fortifications; elles s'enrégimentent en trois bataillons, qui étaient, dit Montluc, « composés de trois mil dames
« gentilsfemmes ou bourgeoises. » L'uniforme étant ou pouvant être une sorte de parure, on sent qu'elles ne l'avaient pas négligé; mais ce qui avait dû éprouver beaucoup de difficultés, avant d'être définitivement réglé, c'était la composition des bataillons. Ces dames furent en effet divisées et classées par rang d'âge; les plus âgées avaient adopté la couleur violette; elles étaient sous le commandement de la signora Forteguerre, qui était vraisemblablement une vénérable matrone, et que Montluc compare cependant à une *nymphe*, et représente courant à la tête de sa troupe, en *monstrant le brodequin*. Celles qui se croyaient jeunes pour avoir quelques années de moins, étaient vêtues de *satin incarnadin*, et celles qui étaient réellement jeunes avaient une simple robe

blanche. Les discours de Montluc et l'exemple de ces dames relevèrent le courage abattu des Siennois, qui firent une des plus mémorables défenses dont parle l'histoire. Montluc ne laisse pas échapper cette occasion de donner des avis *aux capitaines, ses amis*, et surtout de se donner pour exemple ; et il va jusqu'à leur conseiller de se parer de leurs plus beaux habits, et même de se frotter le visage de vin grec, tant ce procédé lui avait réussi ! et il veut que l'imitation soit exacte.

Malgré sa vanité, il s'accuse pourtant quelquefois : il avoue que lui, qui se croyait si *fort advisé, s'est cruellement fourvoyé, qu'il a fait des pas de clercs.* D'autres fois il confesse qu'il n'est pas un grand clerc ; mais c'est un artifice pour mieux faire admirer ses discours, qui, à la vérité, sont très-piquans et d'une éloquence très-originale. Plus souvent il accuse les autres, se plaint beaucoup des grands, et, sans avoir, je crois jamais, lu Horace, semble commenter longuement ce passage :

Dulcis inexpertis cultura potentis amici,
Expertus metuit.

Il se plaint surtout du maréchal d'Anville, qu'on avait envoyé commander dans la Guyenne pour réduire les protestans, et à qui il reproche beaucoup de hauteur : « Il ne devait pas me traiter ainsi ; j'avais « vu trop de bouilli et de rôti en ma vie. » Comme on lui reprochait à lui-même d'avoir traîné la guerre en longueur dans cette contrée, il répond, avec sa vivacité ordinaire, qu'on ne lui a pas envoyé de troupes, et qu'il ne peut pas, avec ses ongles, tuer tout

le monde; ni, avec les dents, prendre la Rochelle et Montauban. Furieux ennemi des protestans, il trouve qu'on leur accorde des traités trop favorables : « Ce qu'ils perdent dans les combats, dit-il, ils le « regagnent par ces diables d'escriptures. » En général, quoiqu'il n'ait pas mal écrit, il se montre toujours grand ennemi des *escriptures*.

Henri IV, alors seulement roi de Navarre et chef des protestans, rencontra aux eaux de Barrège ce fougueux ennemi des protestans. Ce grand et aimable prince, qui, même dans cette extrême jeunesse, ne laissait échapper aucune occasion de se faire des partisans, traita Montluc avec beaucoup d'égards; il mande à Corisande d'Audouin toutes les avances qu'il se propose de lui faire, « et ferai cela bien gentie- « ment et graciensement, dit-il, et seront luí et les « siens beaucoup plus mes amis après. » C'est ainsi que plus tard il attira Chiverny dans son parti, comme on peut le voir dans les Mémoires de cet illustre chevalier. Il avança au devant de lui, et l'embrassant avec cette affabilité qui lui était si naturelle : « Vous « soyez le mieux que très-bien venu ; » puis prenant les sceaux des mains de d'Armagnac : « Monsieur le « chancelier, poursuivit-il, voilà deux pistolets des- « quels je desire que vous me serviez, et que je sais « que vous pourrez fort bien manier; vous m'avez « avec eux faict bien du mal, mais je vous le par- « donne, car c'étoit par le commandement du feu roi « mon frère; servez-moi de mesme, et je vous aime- « ray autant et mieux que lui, et croiray votre con- « seil, car il s'est mal trouvé de ne l'avoir pas voulu « suivre. » La coquetterie de Henri avec Montluc

n'eut pas tant de succès ; mais du moins le vieux maréchal pressentit tout ce que deviendrait le jeune prince, et pronostiqua qu'il serait *grand capitaine, et gagnerait aisément le cœur du peuple et de la noblesse.*

Le président Jeannin est encore un exemple de l'adresse et de l'affabilité avec lesquelles Henri IV se fit, de ses ennemis, des partisans et des serviteurs. Il négociait au nom du duc de Mayenne; surpris de l'accueil plein de grâce et de bonté que faisait Henri IV à un vieux ligueur comme lui, il en témoigna à la fois son étonnement et sa reconnaissance : « Mon- « sieur le président, lui dit le roi, j'ai toujours couru « après les honnêtes gens, et je m'en suis bien trou- « vé. » Bientôt après, maître enfin de son royaume, il s'attacha plus particulièrement Jeannin, et l'envoya suivre en Hollande une négociation longue, épineuse et importante, dont les difficultés et les succès sont racontés avec beaucoup d'intérêt dans la Correspondance de l'habile négociateur, qui fait partie de cette *Collection de Mémoires.*

Œuvres complètes du seigneur de Brantôme, accompagnées de *remarques historiques et critiques.*

Contemporain de Rabelais, d'Amyot, de Montaigne, de Saint-François-de-Sales, Brantôme appartient à cette époque qu'on peut regarder comme la première de notre littérature. Elle produisit en effet, non pas comme les siècles précédens, deux ou trois écrivains doués de quelque génie qui brillèrent à de longs intervalles ; mais tout à la fois plusieurs hom-

mes pleins de sève et d'originalité, qui imprimèrent à la langue un caractère particulier, une allure vive et franche, et des grâces naïves que d'autres qualités ont remplacées, surpassées sans doute, mais ne feront point oublier, et dont les productions placées dans toutes nos bibliothèques, à côté de nos meilleurs ouvrages, et de nos immortels chefs-d'œuvre, ne périront point avant eux.

On pourrait ajouter quelques noms à ceux que j'ai cités ; mais on n'en retranchera certainement pas Brantôme. Si on le compare avec les autres, on le trouvera beaucoup plus irrégulier dans ses constructions et son langage qu'Amyot ; personne ne brave plus la grammaire et la syntaxe ; il ajoute à toutes les négligences d'une langue non encore formée, et à celles des écrivains de son temps, les négligences du patois périgourdin ; mais aussi il ajoute à la vivacité de cette langue indépendante, et non encore assujettie aux règles, toute la vivacité gasconne. Il est plus gascon que Montaigne lui-même ; il l'est encore bien plus par son caractère que par son langage. Sa légèreté, son insouciance, son indifférence pour les doctrines et les opinions, et trop souvent pour le vice et la vertu, lui donnent beaucoup d'affinité et de traits de ressemblance avec Rabelais. Aussi paraît-il beaucoup goûter les ouvrages du fameux curé de Meudon, et il donne très-sérieusement, comme des autorités, les dictons et les rébus des personnages les plus burlesques du *Gargantua* ou du *Pantagruel*. Je ne doute pas qu'il n'eût cité son autre contemporain, saint François-de-Sales, tout aussi gravement que *frère Jean des Entomures*, s'il eût connu ses ouvra-

ges. C'est ainsi qu'on le voit citer souvent, et presque toujours assez mal à propos, mais avec toutes les formules du respect, monseigneur saint *Hyérosme*, et d'autres Pères de l'Église.

Mais cet homme si léger, si frivole, si inconséquent, si vain et si plein de lui-même, plaît par ses défauts même, et justifie parfaitement la maxime de Boileau :

> Chacun pris dans son air est agréable en soi :
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Brantôme ne prend certainement pas *l'air d'autrui ;* il n'en est point qu'il eût jugé préférable au sien. Parmi tant d'hommes célèbres, au milieu desquels il a vécu sous les règnes de quatre rois, et dans une époque si féconde en personnages célèbres dont il nous transmet les actions, et nous peint les caractères avec une liberté entière, et une franchise piquante, il n'en est point qu'il fasse mieux connaître que lui-même ; et il faut avouer qu'il n'est pas le moins curieux à observer.

Un historien du dix-septième siècle, Jean le Laboureur, aurait désiré que Brantôme eût écrit sa vie comme il a écrit celles de tant d'hommes illustres de son temps, soit français, soit étrangers. Il ne l'a point à la vérité rassemblée dans un ouvrage particulier : il l'a pour ainsi dire disséminée dans tous ses nombreux écrits, où on le voit presque toujours se mettre en scène, à tout propos, et souvent hors de propos. C'est là que, sans ordre et sans méthode, on trouve épars, et les divers événemens de sa vie, et les traits plus divers encore de son caractère; ses

actions publiques et privées, ses voyages, ses relations avec les rois, les princes, les princesses et les personnages les plus illustres du seizième siècle; ses guerres, ses querelles particulières, ses opinions variables, ses sentimens divers, quelquefois même opposés et contradictoires; ses jugemens tantôt légers et hasardés, tantôt pleins de sens, de justesse et véritablement excellens. Brantôme ne nous entretient pas seulement de lui, mais de tous les siens, de ses frères, de ses sœurs, de ses neveux, de ses nièces, de ses cousins, de ses cousines, de ses parens jusqu'au six ou septième degré; de toute sa famille enfin très-nombreuse, une des plus anciennes du Périgord, et par conséquent de la France, illustre par elle-même et alliée avec les maisons les plus considérables du royaume. Il ne les vante pas tous : il dit par exemple de son père qu'il était un *mauvais garçon;* à la vérité, dans sa bouche, ce mot pourrait bien être un éloge. Ce mauvais garçon avait pourtant été bien morigéné dans sa jeunesse : premier page d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, il montait en cette qualité le premier mulet qui portait la litière de la reine; d'Estrées montait le second. La *bonne princesse,* suivant Brantôme, qui le tenait de son père, les *faisait bien fouetter*, quand ils allaient trop vite, ou trop lentement, ou *s'ils bronchaient le moins du monde*. Quant à son neveu, André de Bourdeille, ses expressions ne sont pas équivoques : il le maltraite fort, et l'accuse de lui avoir fait *bien des frasques insupportables*. Cependant, au lit de mort, il ne demande à Dieu qu'une vengeance *petite et légère*, car Brantôme mettait la vengeance au nombre

des vertus de l'homme d'honneur; et, quand il se portait bien, ce n'est pas à Dieu qu'il en remettait le soin. Mais celui à qui il en veut le plus, c'est à un *vilain moyne*, François de Bourdeille, son cousin, à qui il avait fait obtenir l'évêché de Périgueux, à certaines conditions, dont il paraît que s'acquittait mal *ledict évesque quand il eust faict de l'asne, comme il estait*, dit Brantôme, qui ne lui pardonna jamais, et lui dit force injures, jusque dans son testament.

Les détails ne nous manquent donc ni sur Brantôme, ni sur les siens; mais, au milieu de ces désordres d'idées, de narrations et de réflexions, jetées dans divers ouvrages, et disséminées dans un assez grand nombre de volumes, il était assez difficile de se faire un tableau suivi, net et complet de sa vie aventureuse. Un de nos biographes et de nos éditeurs les plus exacts, les plus habiles, les plus doués de patience et de sagacité, M. de Monmerqué, à qui nous devons la première bonne édition des *Lettres de madame de Sévigné*, travail précieux dont d'autres se sont emparés sans scrupule, comme sans reconnaissance, a rassemblé tous ces traits épars, toutes ces particularités incohérentes, et en a composé une notice intéressante et détaillée, qui offre, pour ainsi dire sans lacune, la vie entière de Brantôme, ses voyages et ses aventures. Il a surtout très-bien peint cet homme singulier; et par des rapprochemens heureux et de justes réflexions il a bien fait ressortir les qualités et les défauts de ce caractère original, curieux et plein des plus étranges disparates.

Le plus risible de tous ces défauts, c'est sans con-

tredit une vanité excessive, quelquefois puérile, et dont l'expression franche et naïve est ordinairement bien plaisante. Mais cette vanité a ses racines dans un défaut plus profond et moins gai, dans l'égoïsme le plus désordonné, qui lui fait tout rapporter à lui-même et aux intérêts de sa fortune, de son ambition et de son amour-propre : c'est là la source la plus féconde de ces disparates et de ces contradictions ; on le voit louer la vertu, et la célébrer avec quelque chaleur dans les autres, et dans les circonstances qui ne le touchent pas ; quelquefois même alors il s'élève jusqu'à l'enthousiasme ; mais il fait peu de cas de cette vertu si elle contrarie ses intérêts. C'est ainsi que dans la vie du connétable de Montmorency, et dans celle de plusieurs autres illustres capitaines, dont le Plutarque gascon nous transmet l'histoire, il admire leur fidélité et leur attachement à leur prince, leur dévouement à leur patrie. Quant à lui, il se plaint amèrement de sa patrie et de ses princes : sans cesse il accuse leur ingratitude à son égard. On l'a sans doute estimé *gallant homme de bien et d'honneur prou, mais de bien et de grade point.* Ce qui le désole surtout, c'est qu'il voit des gens de rien, qui eussent été trop heureux qu'il daignât leur parler *dans une chambre de roy et de reyne, et encore de côté et par-dessus l'épaule*, qui se sont advancés comme *potirons* (champignons) ; il regrette de n'avoir pas pris du service chez l'étranger, où il aurait sans doute mieux fait ses affaires : « Patience ! s'écrie-t-il, « si c'est la Parque qui m'a ainsi filé, je la maudis ; « s'il tient à mes princes, je les donne à tous les dia- « bles s'ils n'y sont.

Jusqu'ici ce ne sont que des vœux insensés et des imprécations insolentes, que dans les hommes vains et emportés l'humeur et le dépit se permettent, sans tirer, pour ainsi dire, à conséquence, et sans qu'on puisse en rien conclure contre les vrais sentimens, et surtout contre la conduite : mais malheureusement Brantôme va plus loin. Il avait toujours sur le cœur *ces maraux* qui s'étaient *advancés comme potirons*. C'était pour lui la plus mortelle insulte. Personne ne porta jamais plus loin les exigences et les prétentions de la naissance. J'ai déjà observé que l'expression de ce sentiment est, dans ses écrits, bien naïve et bien plaisante. J'en rapporterai un exemple de mémoire, car je ne l'ai point rencontré dans la nouvelle édition, dont je n'ai lu que quelques fragmens, et surtout les nombreuses additions. Il raconte une anecdote vraisemblablement scabreuse, dont une femme de moyenne extraction est le sujet ; et, après son récit, il demande pardon à son lecteur, non de la nature de l'anecdote, Brantôme n'était pas à cela près, mais de la condition de la personne. « J'avais résolu, dit-il, de *n'échafourer* mon style « de si petites personnes, mais de grandes et haul- « tes. » Les *grandes et haultes* n'ont pas toujours à s'applaudir de cette préférence qu'il leur donne.

Mais bientôt Brantôme eut des sujets plus directs de mécontentement. André de Bourdeille, son frère aîné, mourut ; il était sénéchal du Périgord, et cette charge qui avait toujours été dans sa famille, et qui n'en sortit un instant que pour y rentrer bientôt, fut, sur la demande qu'il en avait expressément faite peu avant sa mort, donnée par le roi Henri III à son

gendre, le vicomte d'Aubeterre. Brantôme se plaignit amèrement. Henri III lui donna de fort bonnes raisons : « Il m'en fit même des excuses, dit Bran- « tôme, bien qu'il fust mon roi. » Mais ni ses raisons ni ses excuses ne peuvent l'apaiser. *Il mangrée le ciel*, il jette la clef d'or de chambellan dans la rivière par-dessus le quai des Augustins, et jure de ne plus entrer dans la chambre du roi qu'il *abhorre*. Sur ces entrefaites, le duc de Guise, qui n'avait garde de laisser échapper une occasion d'attirer à lui les mécontens, et de se faire des partisans, tels surtout que Brantôme, alla le sonder, et lui fit des propositions ; Brantôme l'écouta, mais avec quelque défiance. Enfin il prit la résolution de quitter la France et d'aller servir Philippe II, *ce grand roi d'Aespaigne, noble rémunérateur des services qu'on lui faict*. Il fit plus encore ; sous prétexte de voyager, il parcourut toutes les côtes de France pour porter à Philippe le plan des villes, et lui indiquer les côtés faibles par où elles pouvaient facilement être prises. Ces desseins si coupables manquèrent, comme disent les jurisconsultes, par des circonstances tout-à-fait indépendantes de la volonté de celui qui les avait conçus.

La guerre ayant éclaté en France, il ne put pas vendre ses terres, personne ne voulant se *desgarnir de son argent ;* et Brantôme ne voulait pas partir sans emporter le prix de ses terres ; ce n'est pas tout : lorsqu'il était *en sa plus belle vigueur et gaillardise, un meschant cheval, dont le poil blanc ne lui avait jamais présagé rien de bon*, se cabra, se renversa sur lui, et lui brisa tous les reins. « Ainsi, dit-il

« dévotement, Dieu propose et l'homme dispose : « possible que, si je fusse venu à bout de mes propo- « sitions, j'eusse faict plus de mal à ma patrie que « jamais n'a faict renégat d'Alger, dont j'en fusse « été maudit à perpétuité, possible, de Dieu et des « hommes. Dieu faict pour le mieux, en quoi soit- « il loué. »

Il y a du moins quelque bon sentiment et quelque repentir dans ces dernières paroles. Cependant, soit que Brantôme lui-même, soit que les personnes de sa famille, dépositaires de ses manuscrits, n'aient pas jugé cette expiation suffisante pour une aussi grande faute, ce passage, fort étendu, et que j'ai beaucoup abrégé, avait été effacé avec soin, et avait disparu dans toutes les éditions, même les plus complètes ; mais un ancien manuscrit, déposé à la Bibliothèque royale par le savant Dupuy, garde de cette Bibliothèque, a rétabli ce passage supprimé, dont les nouveaux éditeurs de Brantôme ont, avec raison, enrichi leur édition, ainsi que d'autres *fragmens*, et même de *Vies* entières de quelques *capitaines*, conservées par le même manuscrit.

Je pourrais trouver, dans les écrits de Brantôme, cent exemples de cet égoïsme passionné, par lequel il rapporte tout à lui, et juge le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, d'après ses seuls intérêts. J'en veux encore citer deux exemples, que m'offrent deux de ses digressions dans la *Vie de François I^er^* ; car toutes ces *Vies* sont pleines de digressions, et quelquefois il en fait de bien étranges. La première, dont je vais parler, a pour objet l'abolition de la *Pragmatique Sanction*, à laquelle on

substitua le *Concordat*, nouveau réglement politique et ecclésiastique par lequel la nomination aux évêchés, aux abbayes et à beaucoup de bénéfices qui, jusque-là, s'était faite par voie d'élection, fut réservée au roi; réglement qui plaisait à Brantôme. Il disserte gravement sur ce grave objet. C'est à cette occasion surtout qu'il cite Rabelais; à la vérité, il cite aussi monseigneur saint Ambroise, mais surtout il se cite lui-même. Il avait en effet l'abbaye de Brantôme, qu'assurément il n'aurait jamais obtenue par la voie de l'élection : il la devait donc au concordat; le concordat était donc la plus belle chose du monde; seulement il l'oblige à payer de trop grosses décimes au roi. Mais quel dommage que cette abbaye n'eût pas été en ses mains! quelles belles réparations il y a faites! de quels dangers il l'a préservée! En effet, l'armée de la Ligue, l'amiral de Coligny et les princes calvinistes y ont passé par deux fois, sans y faire le moindre dégât, sans abattre une image; et ils ont dit en termes exprès, nous assure Brantôme, que « quand la messe serait là en propre personne, ils « ne lui feraient aucun déplaisir, *pour l'amour de* « *moi;* » puis il continue fièrement : « Allez-moy « donc trouver, et songez si un gros et gras abbé de « moyne eût pu faire ce tour d'escrime. »

L'autre digression est sur les ambassadeurs *à longue robe*, c'est-à-dire, sur les ambassadeurs ecclésiastiques ou magistrats. Brantôme, quoique abbé, mais plus fier d'être gentilhomme, ne favorise pas beaucoup le clergé; il veut qu'un ambassadeur soit toujours noble et homme d'épée, et il en donne de singulières raisons. Il prétend, par

exemple, qu'au concile de Trente un jésuite *habile* et *bien disant*, ayant soutenu que le roi d'Espagne devait avoir la préséance sur le roi de France, non comme roi d'Espagne qui, *du pied levé*, devait le céder à la France, mais comme empereur des Indes-Occidentales, cet argument aurait pu prévaloir, si nous n'avions eu là pour ambassadeur M. de Lansac, qui soutint bravement les droits du roi de France.

Nous ne fûmes pas si heureux dans une autre occasion : l'empereur Charles-Quint, revenant de sa glorieuse expédition d'Afrique, et passant à Rome, y parla fort légèrement de notre roi : « Si nous avions « eu là pour ambassadeur, dit Brantôme, quelque « brave capitaine de gens d'armes ou quelques val- « heureux gentilshommes, on l'eût vu..... quelque- « fois mettant la main sur le pommeau de l'espée, « quelquefois au côté pour faire semblant de prendre « sa dague, quelquefois faire une desmarche brave, « quelquefois tenir une posture altière, maintenant « son bonnet enfoncé, maintenant haussé avec sa « plume, ores au côté, ores au devant, ores à l'ar- « rière, maintenant laissant pencher à demi sa « cappe, comme qui voudrait l'entortiller autour du « bras, et tirer l'espée. » Certainement, ajoute Brantôme, que je suis forcé d'abréger, l'empereur se serait demandé : « Que veut faire cet homme ? et il « aurait retranché le fil à ses outrageuses paroles. « Mais malheureusement l'évesque de Mascon, notre « ambassadeur, ne put que *rhabiller son bonnet car-* « *ré*, *retrousser sa robe de velours*, etc., » gestes qui n'effrayèrent pas Charles-Quint. Il faut avouer

que Brantôme réduit la science de la diplomatie à une singulière pantomime.

Quels que soient les défauts de Brantôme, comme homme et comme écrivain, et il est certain qu'ils sont grands sous ces deux rapports, ses écrits ont deux qualités qui les feront toujours admettre dans nos bibliothèques, et leur procureront des lecteurs dans tous les âges ; ils sont utiles, ils sont agréables, ils plaisent, et ils instruisent. J'ai indiqué, dans mon premier article, les principales causes de leur agrément ; quant à leur utilité, elle est incontestable, puisqu'ils forment une partie assez considérable de nos monumens historiques, et qu'ils peignent avec un naturel exquis, quoique assez souvent avec des préventions dont il faut se défier, mais heureusement assez faciles à reconnaître, tous les grands capitaines, tous les hommes célèbres, toutes les femmes illustres d'une des époques les plus agitées et les plus curieuses de l'histoire moderne. Brantôme n'est, à la vérité, ni le Tite-Live, ni le Tacite de notre histoire ; il en est plutôt le Suétone ou le Procope. Il y a même un de ses ouvrages où il passe en satire et en cynisme ces deux anciens compilateurs d'anecdotes scandaleuses.

Mais Brantôme s'émancipe beaucoup, même dans ses ouvrages les plus sérieux ; il lui est difficile d'être long-temps grave : la muse de l'histoire est pour lui peu sévère et peu décente, et son pinceau n'a ni sagesse, ni retenue. Ces défauts tiennent sans doute beaucoup au caractère personnel de l'historien, et aux mœurs extrêmement dissolues de l'époque où il écrivait ; mais ils tiennent aussi à une li-

berté de langage commune alors à tout le monde, et à la nature d'une langue peu polie, grossière même, et qui n'était pas plus assujettie aux lois de la bienséance, des convenances et de la pudeur, qu'aux règles de la grammaire et de la syntaxe. Les femmes même les plus vertueuses, et même en exprimant des sentimens vertueux, employaient des tours, des expressions et des images qui révolteraient et feraient rougir les femmes les moins prudes ou les plus légères de notre temps. Ainsi, la vicomtesse de Bourdeille, belle-sœur de Brantôme, et femme d'un mérite supérieur, exprimant la fidélité qu'elle veut garder aux mânes de son époux, André de Bourdeille, de même que le vœu de se consacrer entièrement à l'éducation de ses enfans, et refusant, dans cette double et honorable intention, tous les partis qui se présentaient en assez grand nombre, attirés par son esprit, sa jeunesse, sa beauté et sa fortune, tient un langage singulièrement libre et hardi dans sa naïveté. On peut voir les raisons de cette dame, et le développement qu'elle leur donne dans une notice faite par Brantôme lui-même, ou dans une oraison funèbre qu'il consacra à la mémoire de sa belle-sœur, et qu'il fit prononcer à Bordeaux par un cordelier, autre singularité assez remarquable.

En général, Brantôme est meilleur juge des qualités et des vertus qui conviennent aux hommes, que de celles qui honorent les femmes. Encore fait-il quelquefois de singulières méprises dans l'appréciation des premières. Ainsi, par exemple, il loue le pape Sixte-Quint d'avoir bien observé sa parole dans une occasion où, s'il faut en croire l'anecdote qu'il

raconte, ce souverain pontife aurait abusé d'un odieux subterfuge pour y manquer d'une manière tout-à-fait barbare. Dans ces satires qu'affichent aux yeux des Romains les simulacres de Marforio et de Pasquin, celui-ci parut un matin revêtu d'une chemise fort sale, et donnant pour excuse qu'il n'avait pu la faire blanchir, parce que *sa lavandière* venait de se faire duchesse. En effet, la sœur du pape avait été blanchisseuse; « Mais, dit Brantôme, le pape l'osta de « ce métier, et la fist duchesse; comme de vrai, il « avait raison de l'anoblir. » J'avoue que je n'aurais pas cru Brantôme aussi favorable aux anoblissemens. Quoi qu'il en soit, Sixte-Quint, très-courroucé, voulut absolument connaître l'auteur de cette pasquinade. Ne pouvant y parvenir autrement, il promit la vie sauve, et même dix mille écus à l'auteur, s'il se découvrait lui-même. L'appât du gain tenta le facétieux Pasquin, et il osa se présenter pour recevoir sa récompense. Le pape lui fit compter les dix mille écus, et lui accorda la vie; mais, en même temps, il lui fit couper le poing *et la main qui avoit si mal escrit,* prétendant qu'il n'avait rien promis à l'égard de cette main. « Force grands personnages, ajoute Bran- « tôme, n'eussent pas si estroictement, en un tel « fait si scandaleux et si injurieux, gardé leur pa- « role, et pour ce, faut louer ce grand pape. »

Mais les vertus sur lesquelles Brantôme ne prend point le change et ne se trompe jamais, ce sont les vertus militaires, le courage, l'héroïsme, l'amour de la patrie, la fidélité au prince, quoiqu'il n'eût pas été irréprochable sur ce point; et même les grandes vertus civiles : l'inflexible justice dans le magistrat,

la probité, l'honneur, la délicatesse, le désintéressement dans les particuliers ; il trouve ces belles qualités presque toutes réunies dans le connétable Anne de Montmorency, et il les célèbre avec une admiration si franche et un si naïf abandon, que, malgré le désordre de ses narrations, la diffusion de ses pensées et de son style, l'irrégularité de ses constructions, et souvent la bizarrerie de ses expressions, il nous plaît plus qu'un écrivain plus méthodique, plus régulier, plus poli. Mais surtout il peint mieux son héros ; il le représente plus fidèlement à notre imagination, et l'imprime plus profondément dans notre souvenir qu'un panégyrique compassé, plus pur dans son langage, plus symétrique dans ses périodes, plus brillant dans ses figures et sa rhétorique. Brantôme sait même réunir des qualités qui paraissent inconciliables : il est long et diffus, et cependant vif et animé ; il prodigue les mots, les parenthèses, les digressions, et il donne à tout du mouvement et de la vie. Enfin, dans certains endroits où il peint des caractères extraordinaires, et des mœurs qui paraissent antiques, on croirait lire un morceau de Plutarque, traduit par Amyot.

Brantôme fait bien connaître tout entier le personnage dont il parle, quand il l'a connu lui-même ; et dans sa vie un peu vagabonde, à travers les cours, les camps, les armées, les diverses régions de l'Europe, il a connu beaucoup de monde. C'est ainsi que, dans le connétable de Montmorency, il nous représente tout à la fois le guerrier intrépide à la tête des armées, le seigneur puissant dans ses terres, très-sévère, très-craint, très-respecté, juste, mais sans ob-

server les formes de la justice, très-féodal dans ses habitudes et ses manières, et dans le cerveau duquel il eût été difficile de faire entrer des idées d'un ordre différent; très-religieux, mais très-intolérant, et mêlant à ses pratiques de religion des rigueurs qu'elle réprouve.

C'était un homme d'une force de caractère que rien ne put abattre, et d'une vigueur de tempérament que les maladies les plus aiguës, et même les glaces de l'âge, ne purent ni dompter, ni affaiblir. La veille de la bataille de Dreux, on l'avait vu, saisi d'un mal cruel et en proie aux plus vives douleurs. Il se faisait porter en litière à la suite de l'armée; mais le lendemain, entendant parler de bataille, on vit ce généreux vieillard à cheval à la tête de l'armée, étonnant tout le monde par sa contenance fière et hardie, « dont je me souviens, dit Brantôme (car je le vis et « l'ouys), que M. de Guyse lui vint au-devant lui « demander comment c'est qu'il se portoit; il lui « répondit, tout armé fors la teste : bien, mon- « sieur, voylà la vraie médecine qui m'a guéry, « qu'est la bataille qui se présente et se prépare pour « l'honneur de Dieu et de notre roi. Belles paroles, « certes, d'un généreux capitaine, que suivit l'effet, » ajoute avec raison l'historien.

Mais ce fut quelques années après, à la bataille de Saint-Denis, qu'il donna les plus grandes preuves de cette étonnante vigueur d'esprit et de corps. « Et « s'il vous plais, dit Brantôme, à quel âge? en sa « quatre-vingtiesme année. » Vivement attaqué par un guerrier ennemi, il lui passa son épée au travers du corps; un autre prend ce moment pour lui tirer un

coup de pistolet dans les reins ; le connétable, dont la cuirasse est légère, parce que son âge ne lui permet pas d'en porter une plus pesante, est blessé à mort ; mais il ne perd pas courage, il se retourne, et avec le pommeau de son épée il brise les dents de celui qui l'avait blessé ; de sorte, dit Brantôme, « que « de long-temps la bouillie lui servit de manger. » Le vieux guerrier se bat encore long-temps, reçoit trois autres blessures, tombe évanoui, revient à lui, et dit qu'il ne fallait point perdre de temps à le secourir, mais qu'il *fallait roide poursuivre la victoire ;* puis il dit à Sansay : « Je suis mort ; mais ma mort « est fort heureuse de mourir ainsy. Je n'eusse sçu « mourir ni m'enterrer en un plus beau cymetière « que celui-cy. Dictes à mon roy et à la reyne que « j'ai trouvé à la fin la belle heureuse mort que tant « de fois j'avois, pour ses pères et ayeuls, et pour « lui, recherchée. « Et là-dessus, continue l'historien, il se mit à faire ses oraisons accoutumées.

Il n'avait garde d'y manquer, et c'était assurément le cas plus que jamais ; mais les oraisons du connétable ont fourni à Brantôme un de ses récits les plus plaisans, que je citerai encore, quoiqu'on l'ait souvent cité. « Ce grand Monsieur le connestable... ne « failloit de dire et entretenir ses patenostres, fust « qu'il ne bougeast du logis, ou fust qu'il montast à « cheval, ou allast aux champs, aux armées, parmy « lesquelles on disait qu'il falloit se garder des pate- « nostres de monsieur le connestable ; car en les di- « sant et marmottant, lorsque les occasions se pré- « sentoient, comme force débordemens et désordres « qui y arrivent maintenant, il disoit : « Allez moy

« prendre un tel; attachez celuy-là à un arbre, « faictes passer cestuy-là par les picques, tout à « ceste heure, ou, le arquebusez tout devant moy; « taillez-moy en pièces tous ces marauts qui ont « voulu tenir le clocher contre le roy; bruslez- « moy ce village; bouttez-moy le feu partout à un « quart de lieue à la ronde.» Et ainsi telz ou sembla- « bles motz de justice ou de police de guerre proffé- « roit-il suyvant les occurrences, sans se débaucher « nullement de ses *pater*, jusqu'à ce qu'il les eust « parachevés, tant il y estoit consciencieux. »

Brantôme est consciencieux aussi à sa manière : il loue avec sincérité la piété des personnages dont il écrit l'histoire, et en parle de bonne foi, mais sans gravité, parce qu'il lui est impossible d'être grave; il parlera du même ton d'une superstition ridicule. Ainsi, dans la vie du maréchal de Trivulce, il raconte que cet illustre capitaine, étant au lit de mort, fit placer une épée nue sur son lit, et la tint dans ses mains tant qu'il put, parce qu'il avait entendu dire à *quelques philosophes* que les diables avaient grand'peur des épées, « et s'enfuyoient, dit Brantôme, « quand ils les voyoient blanches en l'air et flam- « boyer. » Il appuie lui-même cette opinion de *quelques philosophes*, par un petit trait d'érudition qui n'est pas mal placé. « Tel fut l'advis de la Sybille, « dit-il, quand elle mena *Æneas* aux enfers, et « qu'elle le vist à l'entrée de la porte avoir peur de « messieurs les diables. Non, non, dit-elle, n'aye « point peur, tire seulement ton épée! *Vaginâque* « *cripe ferrum.* » Le maréchal de Trivulce, qui ne connaissait peut-être pas cette autorité de la Sybille,

fit cependant comme *Æneas :* « L'invention et la « ruse, continue Brantôme, n'en eust pas esté mau- « vaise, s'il eust pu tromper de cette façon ces mes- « sieurs les diables qui se meslent de tromper les « pauvres humains. »

Brantôme loue d'un ton sérieux, ce semble, et aussi sérieux qu'il lui est possible de le prendre, les sentimens religieux et la piété douce et sincère de quelques *femmes illustres*, des reines Isabelle d'Autriche, femme de Charles IX ; Louise de Lorraine, femme d'Henri III ; Élisabeth de France, femme de Philippe II, que l'histoire un peu douteuse, un peu incertaine, mais d'autant plus généralement adoptée qu'elle est plus romanesque, présente comme tout à la fois la cause innocente et la touchante victime des malheurs de don Carlos. Brantôme rapporte plusieurs particularités intéressantes de cette reine infortunée qui l'avait parfaitement accueilli, et lui avait même envoyé une sorte d'herbe qu'il n'avait eu besoin que de tenir un instant dans le creux de sa main pour dissiper en un instant un *rheume de dents* qui le faisait cruellement souffrir. Cette reine était restée, dit Brantôme, *toute Française*, bien différente, continue-t-il, de Germaine de Foix qui, après avoir épousé Ferdinand de Castille, oublia la France et les Français, *en quoy elle montroit qu'elle estoit sotte et glorieuse*. « Aussy dict-on, ajoute-t-il, qu'il « n'y a rien si glorieux qu'une personne petite et « basse, montée en grand hauteur. » Il ne ravale ainsi la maison de Foix, que par comparaison avec la maison de nos rois. « Car, dit-il, y a-t-il différence « entre la maison de Foix et celle de France ; non

« que je ne veuille dire la maison de Foix grande et « très-noble, mais la maison de France! quoy! » Il me semble qu'il y a dans cette phrase suspendue et irrégulière une grande marque de respect et d'admiration pour la maison de France.

Mais, aux yeux de Brantôme, la première qualité d'une femme, celle dont il paraît faire encore plus de cas que de la piété, c'est la beauté; c'est à ce titre qu'il adore Marie Stuart. Il avait regretté de n'être pas un bon *pétrarquiseur* pour célébrer la reine Élisabeth. Il tâche de l'être pour Marie Stuart, et la célèbre même en vers. Brantôme avait accompagné cette princesse, destinée à être plus malheureuse encore qu'Élisabeth, lorsqu'elle quitta la France pour aller prendre possession de l'Écosse. Il est certainement l'historien le plus naïf et le plus touchant de ses douleurs, au moment où *la chiorme* s'éloigne des côtes de France : « Elle s'appuia les deux bras sur la « poupe, et se mist à fondre en grosses larmes, je- « tant toujours ses beaux yeux sur le port, et pro- « nonçant toujours ces tristes paroles : « Adieu « France! Adieu France! » Elle continua pendant cinq heures entières *ce dolent exercice*. La nuit vint, et elle se plaignit de ce que, *jalouse de son contentement, elle jetait un voile noir devant ses yeux, pour la priver d'un tel bien;* elle se retire enfin, disant plus tristement encore : « Adieu donc, « ma chère France; je ne vous verrai plus. » Comme elle était savante, elle mêla un trait d'érudition à sa douleur : « J'ai faict, dit-elle, tout le contraire de « Didon, qui ne fit que regarder la mer, quand Énée « se départit d'avec elle; et moi je regardois toujours

« la terre. » Elle ne voulut point souper, pleura toute la nuit, recommanda au timonnier que, dans le cas où le sommeil la surprendrait, il la réveillât au point du jour, espérant encore voir cette France chérie. Le sort lui fut favorable : le vent tomba tout à coup, et le vaisseau fit peu de chemin. Au point du jour, ses yeux se portèrent sur la France, et la virent encore ; mais enfin l'éloignement la lui déroba entièrement : « Adonc redoubla encore ces « mots : Adieu France! je pense ne vous voir jamais « plus! »

Mais Brantôme est léger : une beauté en efface une autre à ses yeux, et Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, lui fait tout-à-fait oublier Marie Stuart. Il assure même que toutes les beautés *qui ont été, qui sont,* et il a l'impertinence d'ajouter *qui seront, sont laides* auprès de celle de l'incomparable Marguerite de Valois. *La clarté de la sienne brusle les ailes* de toutes les autres ; car, dans son extase, Brantôme, ordinairement naturel, donne dans le galimatias. Il s'associe pour cela avec Ronsard, et le surpasse, je crois. Ce n'est point, dit-il, au château d'Usson, en Auvergne, qu'il fallait reléguer cette belle reine, mais dans un port de mer, afin que ses beaux yeux eussent servi de phare à tous les navigateurs, qu'ils eussent éclairé les mers, ou plutôt qu'ils les eussent embrasées. Quant à lui, après l'avoir vue, il devrait s'arracher les siens, comme les pélerins de la Mecque, qui ne veulent plus rien voir après avoir contemplé les merveilles du grand prophète. Il voudrait que Dieu *haussast le ciel* et *allongeast le monde*, pour que le *vol de sa perfection* pût

s'étendre davantage, et il insiste sur cette idée. Après avoir célébré la beauté de Marguerite de Valois, il célèbre son goût exquis pour les parures qui relèvent encore la beauté, et *toutes les pompes et gorgiasetés* dont elle savait *superbement et gorgiasement s'abiller;* il en donne des descriptions assez plaisantes, mais interminables ; car il se plait beaucoup dans les détails qui concernent cette cour *gentiment corrompue,* comme il le dit ailleurs. Il paraît que, parmi toutes ces parures, la reine portait des robes extrêmement longues et pesantes, mais elles allaient bien, dit Brantôme, à sa *belle*, *riche* et *forte taille;* « car, « ajoute-t-il, si elle fust esté une petite nabotte de « princesse, ou dame d'une coudée de hauteur, « comme j'en ai veu, elle eust crevé soubs le faix. » Il fallait surtout la voir à une procession avec ces habits magnifiques, et entendre les beaux discours que tenaient, en l'y voyant, Brantôme et ses amis : « Et vous jure, dit-il, qu'à ceste procession nous y « perdismes nos dévotions, car nous y vaquasmes « pour voir ceste divine princesse et nous y ravir « plus qu'au service divin, et si ne pensions pour- « tant faire faute ni peché ; car qui contemple et « admire une divinité en terre, celle du ciel ne s'en « tient offensée, car elle l'a faicte telle. » Enfin il ne loue pas moins l'esprit de Marguerite que sa toilette ; il est surtout charmé de ses lettres, et se moque beaucoup du *pauvre Cicéron, avec les siennes familières,* ce qui est assurément bien plaisant.

Les hommes célèbres français et étrangers, et les *Dames illustres,* sont les sujets des principaux et des plus intéressans ouvrages de Brantôme ; deux autres

de ses écrits ont cependant assez d'étendue, et offrent des anecdotes assez piquantes; l'un est intitulé les *Rodomontades espagnoles*. Brantôme s'y connaissait; et, sans sortir de son pays, ou même de sa maison, et en parlant de lui, il aurait pu nous offrir un assez bon recueil de *rodomontades;* l'autre est sur les duels. On sait jusqu'où la manie en était portée dans le douzième siècle : l'ouvrage de Brantôme contient le récit de plusieurs de ces combats singuliers, assez curieux ou par leurs causes et leur origine, ou par les circonstances qui les accompagnent, ou par leurs résultats. Brantôme veut quelquefois faire le casuiste, et excuser les duels; il avoue qu'il a contre lui des théologiens beaucoup plus savans que lui; mais il a pour lui le combat de David et de Goliath, et on conviendra que c'est remonter assez haut dans l'histoire des duels.

Le dernier volume de cette collection contient les ouvrages d'André de Bourdeille, frère aîné de Brantôme. Ils se composent, en grande partie, de sa correspondance avec Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III et le duc d'Alençon. André de Bourdeille était gouverneur du Périgord, dans le temps où cette province, comme le reste de la France, était agitée par les guerres des protestans et de la Ligue. Le gouverneur, plein de zèle et de fidélité, rend compte à ses souverains des mesures qu'il prend pour s'opposer aux ennemis qui, maîtres de Bergerac, s'emparaient encore de Sarlat, et voulaient même attaquer Périgueux. Ce sont des documens utiles pour l'histoire de France, intéressans pour l'histoire du Périgord. La famille de Bourdeille a fourni plusieurs

hommes d'esprit et de cœur, dont les écrits font partie de nos richesses historiques : Brantôme d'abord, André de Bourdeille, Montrésor, qui nous a laissé des Mémoires sur le règne de Louis XIII ; enfin Matha, qui n'a point écrit de Mémoires, mais qui est un des personnages les plus spirituels, et les plus divertissans des *Mémoires du chevalier de Grammont,* d'où il disparaît trop tôt, au grand regret des lecteurs.

Mémoires de Bassompierre.

En parcourant les diverses époques de notre histoire, on trouverait dans chaque siècle quelques hommes vifs, légers, pleins d'éclat, qu'on peut regarder comme le type de l'esprit et du caractère français, et qui en reproduisent, avec une empreinte plus vive et plus marquée, et les brillantes qualités et les séduisans défauts. Sans remonter trop haut dans nos annales, et en nous arrêtant à François I^er^, qui pourrait me servir lui-même et de preuve et de modèle, on trouverait sous ce prince, sous son fils Henri II, et les enfans de son fils, le gascon Brantôme ; Bellegarde et Bassompierre, sous Henri IV ; sous Louis XIII, le même Bassompierre encore dans la fleur de la jeunesse, qui pour lui se prolongea très-long-temps, puisqu'à quarante-trois ans il ne se souciait pas encore d'être maréchal de France, attendu, dit-il, « qu'à mon avis c'était une affaire de vieil homme, « et moi je voulais faire encore quelques années « celui de galant de cour. » On pourrait, sous Louis XIV, nommer entre autres le marquis de Vardes et le chevalier de Grammont ; et sous Louis XIV,

Louis XV et Louis XVI, le maréchal de Richelieu.

Supérieur par son importance politique, ses fonctions, ses dignités et ses talens, à tous ceux que j'ai nommés, si l'on en excepte le maréchal de Richelieu, Bassompierre fut, comme ce dernier, maréchal de France, et commanda en chef des armées; comme lui il montra, suivant les occasions, l'intrépidité du soldat et l'expérience du capitaine; il fut employé dans les négociations, et déploya dans ses ambassades beaucoup de magnificence, d'esprit et d'adresse : enfin, il fut l'homme le plus galant de son siècle. Il n'en épargne point les détails dans ses Mémoires, et il nous dit en gros qu'ayant été averti qu'il allait être mis à la Bastille, et craignant qu'on ne lui enlevât ses papiers, il brûla, pour ne compromettre personne, six mille lettres d'amour. Six mille ! c'est beaucoup. Je ne crois pas que le maréchal de Richelieu lui-même eût eu en pareille circonstance un plus grand nombre de lettres et de billets à brûler; et peut-être ne se serait-on pas douté, sans ce témoignage historique, que les dames écrivissent autant sous Louis XIII.

Mais ce qui distingue Bassompierre de tous les autres, c'est qu'avec ce caractère éminemment français, il n'était point né Français, et n'avait point passé son enfance, ni les premières années de sa jeunesse en France. Il était de cette nation sur laquelle, quelques années après sa mort, le père Bouhours posait encore cette question impertinente : *Si un Allemand peut avoir de l'esprit.* Sa famille était une des plus illustres de l'Allemagne; il était né sujet du duc de Lorraine, et il fut lui-même incertain s'il resterait

Allemand, ou Lorrain, ou s'il offrirait son épée et ses services à quelque autre prince de l'Europe. D'abord il voulut faire ses premières armes contre le Turc; mais, par une suite de mécomptes dont il fait un récit assez plaisant, il faillit à les tourner contre le pape, et finit très-pacifiquement par ne faire la guerre à personne. C'est au sortir de cette courte et facile campagne, que Bassompierre vient à la cour de Henri IV. Il se présente d'abord à ce grand roi d'une manière assez singulière; c'est en dansant un ballet avec onze jeunes seigneurs de la cour qu'il nomme, « parce que, dit-il, c'était une élite de gens qui « étaient lors si beaux et si bien faits, qu'il n'était « pas possible de mieux. » On sent bien que c'est aux mêmes titres qu'il avait été admis dans ce ballet, lui qui ne faisait qu'arriver à la cour, qui était pour ainsi dire inconnu à tous ceux qui la composaient; et c'est là surtout la conclusion qu'il veut que le lecteur tire de son récit. Lorsque les danseurs eurent ôté leurs masques, Henri IV, qui savait que l'un d'eux était Bassompierre, le demande. Bassompierre s'avance, et s'excuse de n'avoir point encore fait sa cour. Cet excellent prince lui fait le plus aimable accueil, le présente lui-même à Gabrielle d'Estrées, puis il s'éloigne pour lui donner la facilité de la saluer avec plus de confiance; et Bassompierre, qui ne pêchait point en général par défaut de confiance, n'en manqua point dans cette occasion. Après l'avoir vu deux ou trois fois encore à Paris, à Saint-Germain, à Fontainebleau, le roi lui demanda ce qui l'avait *convié* de venir en France : « Je lui avouai franche- « ment, dit Bassompierre, que je n'y étais point venu

« à dessein de m'embarquer à son service, mais seu-
« lement d'y passer quelque temps, et de là en aller
« faire autant à la cour d'Espagne, avant de faire
« aucune résolution de la conduite ou visée de ma
« fortune ; mais qu'il m'avait tellement charmé, que
« sans aller plus loin chercher maître, s'il voulait
« de mon service, je m'y vouerais jusqu'à la mort.
« Alors il m'embrassa, et m'assura que je n'eusse pu
« trouver un meilleur maître que lui, qui m'affec-
« tionnât plus... Ce fut un mardi douzième de mars
« (continue Bassompierre, très-exact sur les dates
« et les époques, et qui n'avait garde d'oublier celle-
« là) ; et depuis ce temps, ajoute-t-il, je me comp-
« tai Français ; et puis dire que depuis ce temps-là
« j'ai trouvé tant de bonté en lui, tant de familiarité
« et de témoignage de bonne volonté, que sa mé-
« moire sera le reste de mes jours profondément gra-
« vée dans mon cœur. » Ce sentiment est véritable-
ment profond dans cet homme léger.

Ce qui frappe dans la lecture de ces *Mémoires*, qui ne nous reportent guère qu'à un siècle et demi ou deux siècles du temps où nous vivons, c'est la vie bruyante et agitée des grands seigneurs, toute remplie par les événemens de la guerre, les intrigues de la paix, les vues changeantes et les intérêts inconstans des partis et des factions. Les amusemens même et les distractions de l'oisiveté étaient pleins de fracas et de tumulte ; l'éducation elle-même, si tranquille et si sédentaire parmi nous, se ressentait alors de cette agitation, de cette dissipation et de cette prodigieuse activité de l'esprit et du corps. Bassompierre parcourt toute l'Allemagne et toute l'Italie avec quelques jeu-

nes étourdis comme lui, et divers précepteurs et gouverneurs, car il en change plus d'une fois. Il prend part à toutes les fêtes, à tous les spectacles, à tous les divertissemens qui se trouvent en son chemin, et il semble que tous les petits princes et princesses d'Allemagne et d'Italie se marient exprès pour multiplier les ballets, les tournois, et toutes les distractions possibles sur sa route : il voit tout, prend part à tout, rend visite à tout le monde. Mais, dira-t-on, qu'apprend-il dans le cours de cette belle éducation si errante et si dissipée? Ce qu'il apprend! les langues, les sciences naturelles, le droit public, la théologie, la médecine. Écoutons-le lui-même, nous rendant compte de la fin de ses études : « Nous con-
« tinuâmes peu de temps la rhétorique, puis allâmes
« à la logique que nous fîmes compendieuse, et trois
« mois de là passâmes à la physique, et étudiâmes
« quant et quant en la sphère. » Sur ces entrefaites, arrivent de jeunes princes et de jeunes princesses, et l'on entreprend une grande chasse qui dure un mois entier; ce qui suspend un peu les études; mais on les reprend ensuite avec plus d'ardeur, et encore plus d'universalité : « Nous quittâmes la phy-
« sique lorsque nous fûmes parvenus aux livres *de*
« *Animâ*... Je me mis à étudier en même temps aux
« instituts du droit, où j'employai une heure de
« classe, une autre heure aux *cas de conscience*,
« une heure aux *Aphorismes d'Hippocrate*, et une
« heure aux *Etiques et Politiques d'Aristote*. » Qui se serait attendu à voir Bassompierre étudier les cas de conscience, et devenir un grand casuiste?

Cette turbulence des esprits ne pouvait cesser avec

l'éducation et les études ; elle devenait bien plus forte lorsqu'elle était libre de tout frein ; elle se manifestait particulièrement dans les jeux et les divertissemens. Les grands seigneurs, en effet, ne s'amusaient point comme aujourd'hui, à supposer qu'ils s'amusent, dans leurs salons, dans l'intérieur de leurs maisons, ou même dans leurs jardins et dans leurs parcs ; mais en public, au milieu de la population d'une grande ville, dans les rues et les places publiques, où ils se donnaient en spectacle. Tout le peuple prenait part à leurs jeux et à leurs fêtes, et il est certain que les Parisiens s'en amusaient beaucoup, et se consolaient ainsi de quelques vexations particulières, et de quelques abus de la puissance et de la faveur. Ce n'étaient que joûtes, mascarades, ballets, danses en public, courses de bagues, cavalcades surtout, où les cavaliers et les chevaux étaient couverts d'or, de broderies et d'habits somptueux. A chaque instant, deux ou trois cents chevaux montés par les plus lestes et les plus magnifiques de ces jeunes seigneurs, leurs écuyers et leurs pages, parcourent les rues, se croisent sur le Pont-Neuf et ailleurs, se réunissent, se divisent, se défient quelquefois. Un jeune prince de la maison de Guise a une querelle ; aussitôt mille gentilshommes montent à cheval et vont à son hôtel lui offrir leurs services, le défendre contre ses ennemis, et il faut le dire, contre l'autorité du roi.

Les combats même et les duels, si fréquens alors, étaient un spectacle. Il paraît que le peuple en était témoin et ne les dérangeait pas. Bonteville, qui se battit vingt-deux fois, se battait à la place Royale, un des quartiers les plus brillans alors et les plus

fréquentés. Bassompierre nous apprend que le chevalier de Guise tua, au milieu de la rue Saint-Honoré, le baron de Luz, qui s'était vanté d'avoir assisté au conseil de Blois, où fut résolu le meurtre du duc de Guise; et le fils du malheureux baron, ayant voulu venger son père, fut tué près de l'hôtel de Vendôme par le même chevalier de Guise. Bassompierre ne met qu'un intervalle de huit jours entre ces deux duels, en quoi il se trompe, comme on peut le voir dans d'Audiguier et d'autres historiens contemporains; et, comme il tire de ces deux duels aussi rapprochés une conclusion peu favorable au caractère de Marie de Médicis, peut-être l'habile éditeur aurait-il bien fait de faire observer cette erreur et quelques autres encore dans lesquelles tombe l'auteur et le héros de ces Mémoires. J'aurai l'occasion d'en indiquer une autre beaucoup plus importante.

Puisque j'en suis à l'article des duels, je parlerai de celui qui fut proposé à Bassompierre, et qu'il accepta dans une circonstance assez mal choisie, et où il ne s'y attendait guère. Il était malade, avait eu quatre accès de fièvre tierce, et il venait de prendre médecine, lorsque, dit-il, un gentilhomme gascon nommé Noé, avec lequel il semblerait qu'il n'avait eu aucun différent, vint le trouver et lui dit qu'il désirerait fort se battre avec lui, dès qu'il se porterait bien. Bassompierre lui répondit « qu'il avait de la « santé à revendre dès qu'il s'agissait de se battre. » Il se lève aussitôt, avec sa médecine dans le corps, court au lieu du rendez-vous, qui cette fois n'est point une rue ou une place de Paris, mais Bicêtre. La terre était couverte de deux pieds de neige; un

brouillard épais dérobait chacun des deux combattans aux coups de son adversaire ; ils se mêlent et se confondent avec leurs seconds, ou ceux qui veulent les séparer, se pressent, se heurtent, se renversent, mais personne n'est tué. La médecine force Bassompierre à courir à Gentilly. On le ramène chez lui très-malade ; mais le soir même il y avait un ballet de jeunes personnes à l'Arsenal ; il y va et danse toute la nuit. Revenu chez lui, une violente maladie le mène pour ainsi dire aux portes du tombeau : mais le mardi-gras il y a une course de bague à l'Arsenal, lieu où il paraît qu'on s'amusait beaucoup à cette époque, et Bassompierre se lève aussitôt, ne pouvant se dispenser d'être à cette fête.

La paix régnait en Europe à l'époque où Bassompierre, si bien accueilli par Henri IV et toute la cour, se fixa en France. On ne se battait qu'à l'extrémité de la Hongrie. Il alla y faire une campagne, où il se distingua par son intelligence et sa bravoure, et dont il fait un récit assez intéressant. Le général autrichien, sous les ordres duquel il fait cette campagne, était un vieux feld-maréchal fort brave, assez bon militaire, mais c'était un véritable bandit. Agé de soixante ans au moins, il engage le jeune Bassompierre dans une partie dont rougirait le plus effronté sous-lieutenant. Revenu en France, au défaut des exercices et des occupations de la guerre, il se précipita avec beaucoup d'ardeur dans tous les amusemens de l'oisiveté et toutes les dissipations d'une cour galante. Henri IV était alors épris de mademoiselle de Verneuil. Bassompierre s'attacha à la sœur de la maîtresse de son roi ; et, ce qui prouve la facilité

des mœurs, pour ne rien dire de plus, de cette demoiselle, c'est que, pour apaiser ses parens, elle se fait donner une promesse de mariage ; et, pour rassurer Bassompierre contre cet engagement, elle lui donne une contre-lettre par laquelle elle promet de ne jamais en faire usage. Cependant elle se fait appeler dans le monde madame de Bassompierre. Un jour la reine, la rencontrant dans son carrosse, dit : « Voilà madame de Bassompierre! — Ce n'est qu'un « nom de guerre, répondit aussitôt le jeune étourdi « qui était auprès de la reine. — Vous êtes un sot, « Bassompierre! s'écria mademoiselle d'Entragues « irritée. — Il n'a pas tenu à vous, mademoiselle, « répliqua celui-ci ; » et, après ce dialogue assez vif, comme on voit, les carrosses se croisent et séparent les interlocuteurs. Il faut remarquer cependant que Bassompierre, qui assurément ne ménage pas mademoiselle d'Entragues, ne dit pas un mot dans ses Mémoires, ni de cette rencontre, ni de cette tendre conversation. Bayle, qui la rapporte dans son *Dictionnaire historique*, l'appelle *un conte*, quoiqu'il aime beaucoup les anecdotes de ce genre. L'auteur de l'article *Bassompierre*, dans la *Biographie universelle*, la rapporte différemment. L'éditeur, M. Petitot, a eu sans doute de bons garans pour l'adopter sans hésitation et sans aucune formule de doute : mais, puisqu'il pouvait y avoir contestation, j'aurais désiré qu'il les nommât.

Telle était cependant la considération que, dans une cour où il était pour ainsi dire étranger, Bassompierre avait su acquérir au milieu de cette vie dissipée et même licencieuse, que le plus grand sei-

gneur, l'homme le plus considérable de France, le vieux connétable de Montmorency, voulut lui donner sa fille en mariage, celle qui fut depuis la princesse de Condé. Le discours que lui tient ce vieux seigneur, en lui faisant cette proposition, est plein de noblesse, de dignité, de chaleur et d'affection; la réponse de Bassompierre est pleine de grâce, de sensibilité, de reconnaissance. Bassompierre, qui raconte assez mal et assez négligemment les faits, rapporte supérieurement les discours et les conversations; et il excelle lui-même dans ses discours et ses réponses. Qu'on juge, à cette offre, de sa joie et de ses transports, indépendamment de l'honneur et des autres avantages de l'alliance : « Sous le ciel, dit-il, il n'y « avait rien lors si beau que mademoiselle de Mont- « morency, ni de meilleure grâce, ni plus parfait. » Quel obstacle s'opposa donc à ce mariage? Il faut le dire : ce fut la passion insensée de Henri IV; mais que de bonté unie à une si grande faiblesse! « Bas- « sompierre, lui dit-il avec un grand soupir, je te « veux parler en ami... Si tu l'épouses et qu'elle « t'aime, je te haïrai; si elle m'aimait, tu me haïrais : « il vaut mieux que cela ne soit point cause de rom- « pre notre bonne intelligence, car je t'aime d'affec- « tion. » Enfin Bassompierre se désiste, et Henri IV l'embrasse et pleure.

Ce grand et aimable roi fut enlevé, l'année suivante, au bonheur de la France et à l'amour des Français. Bassompierre rapporte, sur cette funeste catastrophe, une foule de détails intéressans, mais qui se trouvent aussi ailleurs. Sa douleur fut sincère et profonde. Nous allons voir la suite de ses destinées,

sous la régence de Marie de Médicis, sous le règne de Louis XIII et sous la terrible puissance du cardinal de Richelieu.

Bassompierre, à la cour de Henri IV, ne s'était distingué que par son attachement à ce bon prince. Au reste, à l'exception de la valeur brillante qu'il avait déployée dans la campagne de Hongrie, il ne s'était encore montré que comme un jeune homme très-frivole, très-dissipé, extrêmement joueur, passablement libertin, ne dédaignant pas de porter les lettres et les messages d'amour du roi, son maître; et s'associant ainsi à ce la Varenne, ordinairement chargé de cet emploi, qui avait été précédemment cuisinier de la sœur de Henri IV, la duchesse de Bar, et dont cette princesse spirituelle disait assez plaisamment, qu'il avait gagné bien plus d'argent à porter les *poulets* de son frère, qu'à piquer les siens. Bassompierre garda bien, sous la régence et sous le règne suivant, la plupart de ses défauts; mais il y joignit les vues d'un homme d'État, souvent appelé dans les conseils du roi, où il ouvre des avis presque toujours opposés à ceux des autres conseillers, mais où il se distingue par l'habileté avec laquelle il les défend, et les fait souvent prévaloir; l'esprit fin et délié d'un négociateur habile, les actions éclatantes d'un brave guerrier et d'un capitaine expérimenté, enfin toute la souplesse d'un courtisan adroit, qui se maintient long-temps entre les cabales qui se forment, les factions qui se croisent, et les favoris qui se succèdent, jusqu'à ce que le cardinal de Richelieu, parvenu au pouvoir, domina tout, brisa tous les instrumens, dispersa, ruina, abattit tout ce qui lui faisait ombrage.

Comme Richelieu, Bassompierre s'attacha d'abord au parti de la reine-mère, mais il lui fut plus fidèle ou du moins plus long-temps fidèle; et sa position était à cet égard d'autant plus délicate et plus difficile, qu'il était lié par des rapports d'affection et d'intimité, ou par ceux du jeu, de la dissipation et des plaisirs, avec les ennemis de la régente, le prince de Condé, le duc et le chevalier de Guise, M. de Larochefoucault, et un grand nombre d'autres. L'un d'eux, le chevalier de Guise, ayant voulu profiter de ces liaisons pour l'attirer à leur parti, il lui répondit très-bien : « Monsieur, je vous avoue que je suis serviteur de « tous les particuliers de la cabale que vous dites; « mais je ne le suis point de la cabale en gros, et n'en « serai jamais que de celle du roi et de la reine ré- « gente. Je serai toujours paroissien de celui qui « sera curé. » Il ne se contente pas de ne pas se réunir à la *cabale*, il sert la reine très-habilement contre cette faction, en détache plusieurs membres influens, entre autres le duc d'Épernon, et se montre, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, très-bon négociateur, qualité que lui refusent, je ne sais pourquoi, les auteurs du *Dictionnaire historique de Lyon*. Fécond en expédiens et en ressources, disert, éloquent même dans l'occasion, sachant bien prendre les hommes par leur faible, c'est-à-dire, par leurs intérêts, il avait certainement les rares qualités d'un habile négociateur.

Les *Mémoires de Bassompierre* font parfaitement connaître ces cabales, ces factions, cette cour, et principalement la régente elle-même. On la voit changeante, capricieuse, passionnée, emportée,

violente même. Bassompière raconte un singulier effet de sa colère et de son dépit, précédé d'une petite ruse féminine assez bourgeoise, et peu digne d'une grande reine. Trois ou quatre seigneurs d'un parti qui lui était opposé lui demandaient avec importunité, avec opiniâtreté, et presque avec insolence, le rappel d'un de leurs amis exilé. La régente ne voulait pas l'accorder, et n'osait pas le refuser ouvertement; elle espère faire diversion à leurs instances, en changeant de conversation; elle regarde Bassompierre, et dit : « Je sais une affaire d'amour de « Bassompierre qu'il ne se doute pas que je sache, « et qui le mettrait bien en peine s'il le savait. » Cela lui réussit d'abord. Ces jeunes seigneurs, aussi frivoles que remuans et ambitieux, pressent la reine de révéler cette affaire d'amour; la reine s'en défend, et, après beaucoup d'instances, elle feint de ne la vouloir dire qu'à Bassompierre lui-même; elle l'entraîne vers une fenêtre, et alors elle lui dit que ce n'est point de cela qu'il s'agit, mais qu'elle veut connaître les ressources et les moyens de ce parti qui prétend lui faire la loi, et lui demande si impérieusement une grâce. Bassompierre les lui expose fidèlement, et fait même connaître à la reine la défection de quelques-uns de ses anciens partisans, entre autres du marquis, depuis maréchal d'Ancre. « Lors, continue Bassompierre, la reine ne put se « tenir de jeter quatre ou cinq larmes, se tournant « vers la fenêtre, afin qu'on ne la vit pas pleurer; et, « ce que je n'avais jamais vu, elles ne coulèrent point « comme quand on a accoutumé de pleurer, mais se « dardèrent hors des yeux sans couler sur les joues. »

Ce maréchal d'Ancre, créature de la reine, et qui, comme on voit, ne se montrait pas toujours très-reconnaissant, est un des personnages les plus singuliers de cette époque. Esprit faible, au plus haut point de la faveur et de la fortune, il est toujours agité par les frayeurs mortelles de sa chute, et dans ses transes cruelles il s'adresse à Bassompierre, et s'écrie : « Ah! moussu Bassompierre, mon bon « ami, je suis perdu. » Celui-ci lui donne de bons conseils; mais, comme ces conseils demandent de la résolution et du courage, il ne les suit jamais. Enfin, de fâcheux événemens viennent augmenter les dispositions naturelles de son esprit timide et craintif, et lui donnent les plus tristes pressentimens. Un cordonnier, capitaine de son quartier, ose lui refuser le passage de la porte de Bussy; deux de ses laquais saisissent, par son ordre, le cordonnier, et lui donnent des coups de bâton; le peuple s'empare des deux laquais, et les pend à la boutique du cordonnier. Celui-ci va dans d'autres quartiers ameuter la populace; on pille l'hôtel du maréchal d'Ancre, et on commence à le démolir. Peu de jours après, le maréchal perd sa fille unique et tombe dans une douleur profonde. Bassompierre va le voir; en entrant dans son appartement, quai du Louvre, il n'entend que des gémissemens que redoublent ces mots : « *Se-* « *gnor,* je suis perdu! *Segnor,* je suis ruiné! *Segnor,* « je suis misérable! » En vain Bassompierre lui représente que ces lamentations, dignes d'une femme, sont indignes d'un maréchal de France, et mêle à ce propos un peu ferme, peut-être même un peu dur dans une pareille situation, quelques mots touchans

de consolation sur la perte de sa fille; mais le maréchal, tout en avouant qu'il regrette infiniment sa fille, laisse cependant entrevoir que le malheur qu'il a eu de la perdre n'est pas le sujet de son inconsolable affliction et de son profond désespoir.

Le maréchal d'Ancre avoue, en effet, qu'il est homme à supporter ce malheur, quoique très-grand : « Mais, ajoute-t-il, la ruine de moi, de « ma femme, de mon fils, de ma maison, que « je vois prochaine, et qui est incurable par l'opi- « niâtreté de ma femme, me fait lamenter et per- « dre patience. » Là dessus il fait un discours très-long, mais très-philosophique sur l'instabilité des grandeurs humaines, et sur cette pente fatale qui les entraîne au précipice, lorsqu'elles sont arrivées au plus haut point de la prospérité; il commente parfaitement ce passage de Claudien que vraisemblablement il n'avait jamais lu :

Tolluntur in altum,
Ut lapsu graviore ruant.

Et de quel point humble et bas il était parti, pour s'élever à un si haut degré! « Si vous ne m'aviez connu « de ma bassesse, dit-il, je tâcherais de vous la dé- « guiser; mais vous m'avez vu à Florence, débau- « ché, quelquefois en prison, quelquefois banni, le « plus souvent sans argent, et incessamment dans le « désordre et la mauvaise vie... Quand je suis venu « en France, je n'avais pas un sol vaillant, et de- « vais huit mille écus. » Vient ensuite le tableau de ses prospérités, et puis le revers de la médaille; dans l'énumération de ses disgrâces, qui sont pour lui

autant d'avertissemens de sa ruine prochaine et entière, il n'oublie pas le cordonnier. Cette circonstance lui tient fort à cœur, et il y revient plus d'une fois.

« Cet infâme cordonnier de Paris, dit-il, me « fait un affront à moi, maréchal de France!... Nous « avons vu pendre sur notre moustache deux de nos « gens, pour avoir donné de notre part la bastonnade « à un maraud de cordonnier. Que voulions-nous « plus attendre, sinon la mort de notre fille, qui « nous avertit de la nôtre prochaine, ruine que nous « pourrions encore éviter si nous voulions penser à « une retraite prochaine? » Mais sa femme ne veut pas en entendre parler.

Et cependant ils n'auraient pas été trop dépourvus dans cette retraite. J'ai offert, continue en substance le maréchal, 600,000 écus au pape, pour l'usufruit du duché de Ferrare; nous avons pour un million de livres de biens dans le marquisat d'Ancre; j'ai racheté pour 100,000 écus mon bien engagé à Florence; j'ai encore 200,000 écus à Florence, et autant à Rome; j'ai pour un million encore, outre ce que j'ai perdu en meubles, en pierreries, et en vaisselle d'argent. Ma femme et moi avons encore pour un million de charges à vendre à bon prix, en gardant mon office de maréchal de France. J'ai 600,000 écus sur Feydeau, et plus de 100,000 pistoles d'autres affaires. « N'est-ce pas, monsieur, ajoute-t-il, « de quoi nous contenter? » Et il ne compte pas encore, dit-il, *la bourse de sa femme*, qui certainement devait être bien garnie. C'était assurément avoir fait d'assez bonnes affaires en France, après y

être venu sans le sou, ou n'ayant que des dettes; et, malgré leurs pertes, ils avaient encore, comme on dit, gardé *une poire pour la soif.*

Bassompierre écoute ces longues lamentations avec plus de patience que le lecteur n'en a mis peut-être à lire l'abrégé que je lui en présente : il fit plus; il consola le maréchal de son mieux; mais il lui fit payer un peu cher ses consolations, car, peu après, il lui gagna 100,000 fr. au trictrac. Il nous dit, du moins, qu'il gagna 100,000 écus au duc de Guise, au prince de Joinville et au maréchal d'Ancre; et il est bien probable que ce dernier en fut au moins pour un tiers de cette somme.

Affranchi de la tutelle où le retenait le maréchal d'Ancre, qui fut tué bien peu de temps après cette lamentable conversation, Louis XIII s'affranchit bientôt, et même un peu brusquement, de celle de sa mère. Bassompierre, qui avait bien servi celle-ci, qui l'avait plus d'une fois avertie de ce qui se tramait contre elle, et prévenu que le pouvoir allait lui échapper, ne balança pas à abandonner le parti d'une mère qui ne confondait pas ses intérêts avec ceux de son fils et de l'État. C'était son devoir, sans doute; car, comme il l'avait dit auparavant, le roi *était le curé de la paroisse.* Mais, est-ce le devoir et la conscience qui furent ses guides? Cela est possible; mais tout le monde n'en jugea pas ainsi dans le temps, et le duc de Bouillon, entre autres, pensait qu'il s'était rangé du côté où étaient *le sceau et la cire.* Il fit même son possible pour l'en détacher, tâchant de lui persuader que c'était moins le parti du roi, que celui de *trois marauds, venus, comme des potirons,*

en une nuit. On n'est pas poli dans les temps de faction.

Mais Bassompierre fut inexorable, et il se distingua parmi les généraux qui poursuivirent et battirent les troupes des partisans de la reine. Il contribua particulièrement à leur défaite au pont de Cé, où l'on se battit avec beaucoup d'acharnement. Je n'entrerai point dans tous les détails militaires, que Bassompierre n'épargne pas, mais qu'il raconte d'une manière nette, vive et claire. J'aime mieux présenter au lecteur une anecdote assez singulière qui suivit cette bataille. Le roi vainqueur alla à Poitiers avec la jeune reine Anne d'Autriche; la reine-mère, vaincue, demanda et obtint la paix, se réconcilia momentanément avec son fils, et vint le trouver à Poitiers. Là furent réunies, pour ainsi dire, trois cours, la cour du roi, et celles des deux reines. Parmi les divertissemens qui leur furent offerts, Bassompierre parle d'une comédie *où jouèrent les jésuites et où allèrent toutes les cours*. Ce n'est pas la seule fois qu'il fait mention dans ses *Mémoires* de ce divertissement offert par les jésuites. Ces bons pères, dont la morale et la vertu furent toujours pleines de condescendance, montrèrent constamment beaucoup de goût pour les représentations théâtrales.

Dans le même temps, un carme se mêlait de guerre, ce qui était assurément bien moins convenable. Il vint au camp devant Montauban, que Louis XIII assiégeait sans succès depuis long-temps, et il arrivait de Bohême, où il avait assisté à la fameuse bataille de Prague, et y avait, disait-on, donné de fort bons conseils. On consultait le carme, moins comme un homme habile et expérimenté dans la guerre, que

comme un saint homme. Le connétable de Luynes lui demanda ce qu'il fallait faire pour prendre Montauban ; le carme répondit avec confiance qu'il fallait tirer quatre cents coups de canon contre la ville, et que les ennemis intimidés assurément se rendraient. Le moyen n'était pas mauvais ; cependant on tira les quatre cents coups de canon, et les habitans ne se rendirent point. Bassompierre, qui, dans l'art de prendre les villes, en savait un peu plus que le carme, donnait, à ce qu'il prétend, les meilleurs avis du monde pour prendre Montauban ; mais on n'y avait aucun égard : on s'obstinait à suivre les plus mauvaises méthodes ; et cependant, telle était la confiance du succès, que le maréchal de Schomberg, rencontrant Bassompierre dans les retranchemens, lui dit : « Frère, je vous invite, après-demain, vendredi, à dîner dans Montauban. » Bassompierre, qui était loin de croire la chose si avancée, lui répondit : « Frère, ce sera un jour de poisson ; attendons au « dimanche, et n'y manquez pas. » La ville ne fut point prise : on leva même assez honteusement le siége, et avec une telle précipitation, que les différens corps de l'armée assiégeante étant partis successivement, on oublia de donner l'ordre à Bassompierre de sortir à son tour de ses retranchemens avec les troupes qu'il commandait ; il y resta donc, quoiqu'il pût être à chaque instant écrasé par la garnison et les habitans de la ville. Quand enfin on vint l'avertir de les quitter, en lui témoignant quelque surprise qu'il ne l'eût pas fait plus tôt, il répondit, un peu en gascon peut-être, que, n'en ayant pas reçu l'ordre, il y serait resté toute sa vie.

On sait que Louis XIII était en personne à ce siége, où il donna, comme en une foule d'occasions, des marques signalées de courage. Le cardinal de Retz disait, en parlant du célèbre Molé, que, si ce n'était pas une sorte de blasphème de dire qu'il y eût au monde quelqu'un de plus brave que le prince de Condé, il dirait que c'est le président Molé. Bassompierre dit à peu près la même chose de la bravoure de Louis XIII, comparée à celle de son père Henri IV, dont il est cependant un juste admirateur. Les soldats et les officiers étaient très-braves aussi, et la noblesse se distinguait parmi ces braves, comme en font foi tous les Mémoires du temps, et particulièrement ceux de Bassompierre. Mais l'art des siéges était peu avancé, et l'on voit Louis XIII passer une grande partie de son règne à assiéger, et quelquefois inutilement, cinquante villes et bicoques de son royaume, dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, le Maine et d'autres provinces encore. Les armées étaient peu nombreuses, assez mal disciplinées, et souvent plus mal payées. On peut juger du dénûment où étaient les généraux eux-mêmes par ce trait : Le maréchal de Lesdiguières assiégeait une ville de la Savoie; la prise de cette ville dépendait d'une batterie placée sur un lieu jugé inaccessible : « Si je puis gagner ce « soir, dit Lesdiguières, quarante écus à Bassom- « pierre, pour en donner vingt aux Suisses et vingt « aux Français, demain à dix heures mes deux ca- « nons seront montés. » Il paraît qu'il gagna les quarante écus, car la batterie fut montée et la ville prise.

Dans le cours orageux d'une régence, d'une longue minorité et d'un règne agité, Bassompierre avait

combattu ou apaisé les partis, les factions et les favoris; mais il ne put ni lutter contre Richelieu, ni lui persuader qu'il fût de ses amis; il fut mis à la Bastille. Là sa fierté l'abandonne : il sollicite sans dignité sa grâce, et prête souvent sa maison de Chaillot à son oppresseur pour lui faire sa cour et le fléchir; mais celui-ci se joua et des sollicitations du prisonnier, et de ses propres promesses cent fois renouvelées. Bassompierre ne sortit qu'après la mort du cardinal; il mourut lui-même peu de temps après, toujours aimable et galant. Les jeunes gens voulaient pourtant le tourner en ridicule; mais madame de Motteville, qui, comme les femmes dans tous les temps, se plaint que du sien les belles manières et la galanterie ont dégénéré, prend sa défense et prétend que *les restes du maréchal de Bassompierre valaient mieux que la jeunesse des plus polis de ce temps-là.* Tous les historiens, et le nouvel éditeur comme les autres, ne donnent aucun détail sur cette mort; ils disent seulement qu'après quelques accès d'une fièvre continue, le maréchal fut trouvé mort dans son lit. Ménage cependant, contemporain de Bassompierre, affirme, comme un fait positif, qu'il mourut à Provins, d'une dose trop forte d'opium que lui donna un médecin malhabile. Ce témoignage méritait d'être pris en considération, d'autant mieux qu'il est confirmé par le savant La Monnoie, éditeur de Ménage. Je rapporterai encore une anecdote qu'on lit dans le *Menagiana*, et qui ne s'accorde guère avec la réputation de propreté, d'élégance et de magnificence de Bassompierre. Un jour Louis XIII aperçut sur les habits du maréchal un de ces insectes qu'on n'ose même pas

nommer; il voulut en plaisanter : « Sire, dit alors « Bassompierre, gardez le secret; car on ne man- « querait pas de dire que c'est là tout ce qu'on gagne « au service de votre majesté. »

En relevant dans ces *Mémoires* quelques erreurs de peu d'importance, j'ai observé qu'il y en avait une assez grave pour demander une note de l'éditeur. Tout le monde sait qu'Anne d'Autriche ne devint grosse qu'en 1638, après vingt-deux ans de mariage et de stérilité. Cependant, s'il faut en croire Bassompierre, elle était grosse pour la première fois, seize ans plus tôt, en 1622. Son récit est très-circonstancié. La connétable de Luynes et mademoiselle de Verneuil donnaient le bras à la reine pour traverser les appartemens du Louvre; elles la faisaient courir; la reine tomba : Bassompierre désigne justement l'endroit, et il assure que de cette chute *elle se blessa et perdit son fruit*. On cacha d'abord ce malheureux événement au roi; mais bientôt il le découvrit, ordonna que la connétable de Luynes et mademoiselle de Verneuil ne fussent plus auprès de la reine, et leur écrivit à l'une et à l'autre pour leur interdire le Louvre. Je le répète : quoi de plus circonstancié? Mais on peut réfuter Bassompierre par lui-même; car, arrivé à l'année 1638, il oublie ce qu'il a dit, et parle, comme tous les historiens, de la *première* grossesse de la reine, et de la joie qu'un événement aussi inespéré, après vingt-deux ans de mariage, causa à toute la France.

Mémoires du cardinal de Richelieu.

L'administration du cardinal de Richelieu est sans contredit une des plus importantes époques de nos annales. Ce puissant génie domina la politique de l'Europe entière, donna à la France, épuisée par les guerres civiles et les factions dont le règne trop court de Henri IV n'avait pu réparer les malheurs, une prépondérance qu'elle conserva toujours depuis; fit de grandes choses, et en prépara de plus grandes encore. Tous les événemens de son ministère nous ont été transmis ou par des panégyristes et des admirateurs, ou par des détracteurs ou par des ennemis passionnés. Il était curieux d'entendre Richelieu lui-même les raconter : développer ses plans, expliquer ses motifs, plaindre lui-même ses victimes, excuser ses rigueurs, pallier les torts d'un caractère ambitieux, souvent ingrat envers ses bienfaiteurs, toujours inflexible envers ses ennemis, et montrer enfin les ressorts d'une politique tantôt mystérieuse et sombre, tantôt ouverte et audacieuse. Ces *Mémoires* existaient, mais un très-petit nombre de personnes en connaissaient l'existence ; un infiniment plus petit nombre encore avait eu la possibilité de les lire ou de les consulter dans le dépôt où ils étaient gardés : ils paraissent donc pour la première fois, cent quatre-vingts ans après la mort de leur auteur. On peut dire des *Mémoires du cardinal de Richelieu*, comme de ceux de *Louis-Henri Loménie, comte de Brienne*, dont je parlerai dans l'article qui suit immédiatement celui-ci, qu'ils ont l'avantage

d'être tout à la fois un ouvrage ancien et nouveau.

Mais le lecteur, qui craint toujours qu'on ne le trompe, lorsqu'on lui donne sous un nom illustre des ouvrages posthumes, et dont la défiance doit s'augmenter lorsque près de deux siècles se sont écoulés depuis la mort du personnage à qui on les attribue, et qu'il ne peut plus interroger ni les amis ni les contemporains de cet auteur, demandera certainement des preuves de l'authenticité de ces *Mémoires*. L'éditeur, qui prévoit ces défiances et ces soupçons, n'a pas manqué de donner ces preuves, qui équivalent à une démonstration. Une foule de monumens contemporains attestent que Richelieu composa l'histoire de son temps, non qu'il l'écrivît tout entière lui-même, mais il la fit écrire sous ses yeux par divers secrétaires; il la corrigea souvent de sa main, il s'en réserva quelques parties plus difficiles et qui l'intéressaient plus particulièrement; il mit de l'ordre et de la suite dans les diverses parties composées par divers auteurs, et se donna souvent la peine de les lier par des préambules et des transitions. Assurément, un ouvrage conçu par un ministre, fait d'après ses ordres, son plan, ses inspirations, dans son cabinet, en partie par ses serviteurs et en partie par lui même, peut être appelé l'ouvrage de ce ministre; il n'en faudrait même pas tant, et je suis persuadé que plus d'un grand personnage s'est attribué plus d'un ouvrage avec moins de droit, et à meilleur marché.

Les *Mémoires* ainsi rédigés passèrent, après la mort du cardinal, entre les mains de la duchesse d'Aiguillon, autrefois la marquise de Comballet, sa

nièce bien aimée. Ils y demeurèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1675 : elle les légua à la seconde duchesse d'Aiguillon, son héritière. Celle-ci étant morte en 1705, Louis XIV, du règne duquel datent les plus sages réglemens, les plus beaux établissemens de la monarchie, et presque tous les perfectionnemens du système social en France, conçut le projet de former dans le ministère des affaires étrangères un précieux dépôt de pièces diplomatiques et de documens historiques. Il regarda avec raison les *Mémoires du cardinal de Richelieu* comme une des principales richesses de ce dépôt, et les y plaça après les avoir acquis de la succession de madame la duchesse d'Aiguillon. Le manuscrit y a été vu et consulté par différentes personnes à diverses époques, entre autres par MM. Foncemagne et Fontette, éditeurs et continuateurs de la *Bibliothèque historique* du père Lelong; ils en ont donné la description; enfin, l'écriture même du cardinal à la marge, dans des notes, des additions, des corrections, des paragraphes entiers, et surtout les faits qui y sont racontés, la manière dont ils sont racontés, les réflexions qui les accompagnent, ne peuvent laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur sur l'authenticité de ces *Mémoires*.

Mais cette authenticité démontrée, et cette généalogie admise, il reste encore une question à faire sur le prix de la découverte et l'intérêt des *Mémoires*. Le cardinal de Richelieu a fait des prodiges, sans doute; mais il n'a pu faire celui d'être toujours intéressant dans toute l'étendue de neuf volumes de *Mémoires*. C'est l'ordinaire défaut des contemporains, de croire que la plupart des événemens dont

ils sont les témoins, sont dignes d'être racontés avec tous leurs accessoires et dans tous leurs détails; mais, lorsque les contemporains ont de plus été acteurs dans ces événemens; lorsqu'ils ont non-seulement pris part aux affaires, mais qu'ils les ont dirigées, cette propension naturelle est bien plus forte encore. Il est certain que le cardinal de Richelieu attache beaucoup d'importance à ce qu'il fait, et peut-être plus encore à ce qu'il dit; ses récits sont donc longs, et ses discours interminables. Il s'ensuit que ces *Mémoires* sont plus utiles pour être consultés sur certains faits particuliers qu'on veut connaître avec tous leurs développemens, qu'ils ne sont agréables à être lus de suite et en entier.

Cependant tout peut être lu avec fruit dans cet ouvrage, et une partie assez considérable sera lue avec agrément. Si les récits du cardinal sont un peu prolixes, la plupart des événemens qu'il raconte sont ou curieux ou importans; si ses discours sont longs, ses paroles sont celles d'un homme d'État. Il se peint surtout très-bien lui-même, et c'est une étude assez intéressante que celle d'un caractère comme le sien; ce sont certains traits de ce caractère que j'extrairai de ces *Mémoires*. Les grands événemens qui se sont passés sous son ministère, racontés par une foule d'historiens, sont assez connus; je ne parlerai ni de ses plans habiles, ni de ces guerres glorieuses qui élevèrent la France et humilièrent l'Autriche allemande et espagnole, vaincue et par la force des armes et par la supériorité de la politique. Je ne dirai rien de ce fameux siége de la Rochelle, qui occupe tant d'espace dans ces *Mémoires*,

et où l'on vit le cardinal paraître avec toute la pompe d'un souverain, et toute l'autorité d'un général. Il ambitionna même la gloire militaire, si étrangère à ses études, à ses occupations, à son état; et prétendit fièrement à la science du capitaine, que plus tard il dédaigna au siége d'Arras, ou rejeta avec non moins de fierté. Les maréchaux de La Meilleraie, de Chaulnes et de Châtillon assiégeaient cette ville; les Espagnols s'avançaient pour la dégager et attaquer les assiégeans. La Meilleraie était d'avis d'aller au devant d'eux; Châtillon voulait qu'on les attendît et qu'on restât dans ses retranchemens; ils envoyèrent Fabert consulter le cardinal. « Je ne suis point « homme de guerre, répondit-il, ni capable de « donner un avis sur ce sujet. Il est vrai que j'ai « beaucoup lu, mais je n'ai pas trouvé qu'on soit « sorti des lignes pour combattre les ennemis, après « avoir demeuré dix-huit jours à les faire. Lorsque « le roi vous a confié le commandement de ses ar- « mées, il vous a crus capables, et il lui importe fort « peu que vous sortiez ou que vous ne sortiez pas; « mais vous répondrez de vos têtes, si vous ne pre- « nez pas la ville. » Les maréchaux la prirent quelques jours après, et conservèrent leurs têtes.

Lorsque le cardinal de Richelieu parlait au conseil, il exposait le pour et le contre avec une grande apparence d'impartialité. Jamais avocat-général n'a semblé tenir la balance dans un plus parfait équilibre. Quoique son parti fût bien pris, il paraît ne rien négliger de ce qui peut faire prévaloir l'avis contraire. La condamnation de Bouteville en fournit un exemple que je choisis entre beaucoup d'autres. Des

édits rigoureux défendaient le duel sous peine de mort; Bouteville venait d'enfreindre ces édits pour la vingt-deuxième fois; mais ce dernier duel avait des circonstances particulières, qui aggravaient considérablement les torts du coupable. Réfugié à Bruxelles avec son cousin Deschapelles, pour éviter la punition de son vingt-unième duel, il y fut suivi par Beuvron, qui voulait se battre contre lui, pour venger la mort d'un de ses amis, tué dans quelqu'un des duels précédens. Cependant l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas empêche, suspend du moins le nouveau combat; elle demande même à Louis XIII la grâce de Bouteville; le roi ne l'accorde point, mais il répond que, *pour l'amour d'elle*, si Bouteville rentre en France, il ne le fera point rechercher; seulement qu'il se garde bien de venir à Paris, et encore moins à la cour. Piqué de cette réponse, Bouteville se vanta insolemment de venir se battre en France, à Paris, à la place Royale; ce qu'il exécuta le 12 mai 1627. Beuvron et Bouteville ne purent avoir aucun avantage l'un sur l'autre; mais Deschapelles, second de celui-ci, tua Bussy-d'Amboise, le second de Beuvron; Bouteville et Deschapelles prirent la poste et s'enfuirent, mais ils furent arrêtés à Vitri-le-Brûlé: leur procès mit en mouvement et la cour et la ville.

Richelieu rapporte cette cause au conseil du roi, et fait très-bien valoir tout ce qui peut intéresser en faveur du coupable: sa naissance, les services de sa famille, ses services particuliers, sa bravoure et son intrépidité; il va même jusqu'à tirer un parti pour ainsi dire favorable, de la passion insensée de Bouteville pour les duels; « car, dit-il, ceux qui sont émi-

« neus en quelque qualité, quoiqu'ils en abusent, « ne laissent pas d'en être estimés. » Réflexion très-juste et très-vraie. Enfin, il cite Sénèque en sa faveur : il est vrai qu'il cite Tacite contre lui, et présente avec beaucoup de force tous les inconvéniens de l'impunité accordée à un duel que tant de circonstances rendent plus coupable encore. Toutefois il ne veut point conclure : « Votre majesté, dit-il au « roi qu'il a subjugué, qui nous surpasse autant en « jugement qu'en puissance, saura bien d'elle-mê- « me, après avoir ouï les raisons, prendre la réso- « lution la plus utile à son État. » Cependant, ce qui prouve qu'il voulait bien un jugement conforme à toute la rigueur de la loi, c'est qu'il est fort mécontent du parlement, qui, tout en condamnant Bouteville à mort, voulut cependant, par les termes de la condamnation, honorer sa mémoire, et qui, au lieu de confisquer, suivant l'usage de la loi, le bien tout entier du malheureux condamné, n'en confisqua que le tiers. *Il fait bon*, dit aigrement le cardinal, *être parent du président de Mesme.* Le président était beau-père de Bouteville.

Mais une circonstance bien plus importante, et en elle-même et pour le cardinal, et dans laquelle il déploya bien plus d'adresse encore et de dextérité, ce fut celle où le conseil délibéra sur les moyens d'apaiser les troubles, les divisions, et l'espèce de guerre civile dont la mésintelligence entre la reine-mère et le roi était la cause. Marie de Médicis, qui avait fait la fortune du cardinal, l'accusait d'être le principal auteur de cette mésintelligence, et voulait le faire exclure du conseil et bannir de la

cour. Richelieu s'excuse d'abord de donner son avis sur une affaire qui lui était pour ainsi dire personnelle. Il se fait donner par le roi l'ordre de parler, et alors il propose un peu longuement, mais très-artificieusement, cinq *remèdes*, qui au fond se réduisent à deux : l'un est sa propre expulsion, et il n'hésite pas à en faire la proposition, et à dire que si le *remède était bon, c'était celui qu'il fallait choisir sans difficulté, et qu'il désirait en son particulier;* mais il a soin d'ajouter *qu'il y avait beaucoup de choses à considérer;* et il déduit avec beaucoup de fécondité toutes ces considérations qui sont autant de grands obstacles, et prouvent incontestablement que le remède est pire que le mal. Il aborde ensuite, avec une apparence de timidité et de confusion, l'autre remède, l'exil de la reine-mère, assurant que, s'il ne considérait que ses propres intérêts, il ne voudrait jamais proposer un pareil avis, parce qu'il savait bien tout le blâme et tout l'odieux qui devaient infailliblement en rejaillir sur lui ; « que beaucoup « exerceraient à cette occasion leur esprit, leur lan- « gue et leur plume ; » mais, s'il n'y a que cet inconvénient, le cardinal passera par-dessus tout, pour le bien de l'État. Il est vrai qu'il y en a d'autres encore : le frère du roi, Gaston, déjà fort mécontent, pourra se révolter ; les partisans de la reine pourront prendre les armes. Mais on peut prendre des précautions fort rassurantes : il y a deux régimens de cavalerie à Chartres; on peut en placer trois à Étampes, loger huit compagnies de gardes à Louvres, sur la route de Senlis, ou même dans les faubourgs de Paris. « Enfin, ajoute-t-il, lorsqu'un chirurgien cou-

« pait un bras par nécessité, il ne pouvait empêcher « ni une grande perte de sang, ni ensuite beaucoup « d'autres inconvéniens. »

Le secrétaire qui avait écrit cette partie des *Mémoires* n'avait pas exprimé, au gré du cardinal, l'impression qu'avait produite son discours. Richelieu raya sa phrase, et y substitua celle-ci, qu'on lit sur le manuscrit, écrite de sa main : « Le cardinal ayant « ainsi parlé, tous louèrent son avis extraordinai- « rement.....; seulement se trouvèrent-ils différens « avec le cardinal sur ce point, qu'au lieu qu'il « proposait sa retraite comme un remède innocent, « ils le tenaient tout-à-fait ruineux et non pratica- « ble. »

Gaston, frère du roi, dont il est parlé dans ce discours, fut le plus constant et le plus terrible ennemi de Richelieu, et celui qui lui donna le plus de soucis et d'embarras. Il était environné de favoris, de confidens, de conseillers très-remuans, très-actifs et très-passionnés, qui l'animaient de plus en plus contre le cardinal : celui-ci les faisait arrêter, mettre à la Bastille, et quelquefois monter sur l'échafaud. Dans une circonstance, il s'applaudit de s'être ainsi débarrassé de plusieurs d'entre eux; « mais, dit-il, « il restait madame de Chevreuse, qui, comme fem- « me, pouvait faire plus de mal qu'aucun. » Il devait lui en vouloir beaucoup en effet, si, comme on l'assure, cette dame, qui avait un grand ascendant sur l'esprit de Gaston, l'avait engagé à aller demander à dîner au cardinal au château de Fleury, avec plusieurs seigneurs de la cour. Pendant le dîner, une querelle devait s'engager, et l'un d'eux profiter du

tumulte pour tuer le cardinal. Celui-ci, averti par le commandeur de Valençay, partit sur-le-champ de Fleury, alla trouver Gaston à Fontainebleau, et lui dit « qu'il aurait été charmé de faire les honneurs « de sa maison à son altesse, mais que, puisqu'elle « voulait s'y amuser en liberté, il la lui cédait. » Le cardinal n'eut garde de laisser à la cour une ennemie si furieuse, et la duchesse exilée exhala son ressentiment dans les termes les plus violens : s'il faut en croire le cardinal, elle dit à Bautru « qu'il était en sa « puissance de faire venir en France des armées an- « glaises quand elle voudrait, qu'on ne la connais- « sait pas ; qu'on pensait qu'elle n'avait l'esprit qu'à « des coquetteries ; qu'elle ferait bien voir qu'elle « était bonne à autre chose. » Enfin, perdant toute retenue, elle dit que, s'il lui fallait un soldat aux gardes pour se venger, elle saurait bien le trouver, et ne dissimula pas les moyens qu'elle prendrait pour le mettre dans son parti, ce que le cardinal rapporte assez crûment. Il avait, quelques pages plus haut, rapporté tout aussi fidèlement un propos plus grossier encore de Marillac, sur Louis XIV et Anne d'Autriche.

Mais un ennemi aussi redoutable peut-être qu'une femme, c'était un maréchal de France à la tête d'une armée : tel était Marillac, attaché aux intérêts de la reine-mère et de Gaston. Les maréchaux de Schomberg et de La Force commandaient l'armée avec lui ; et, suivant un bizarre usage de ces temps, ils avaient la principale autorité, chacun leur jour. C'était le jour de Marillac ; il attendait avec beaucoup d'impatience la nouvelle de la disgrâce du cardinal, que son frère le garde-des-sceaux lui avait mandée comme

certaine. Un huissier du cabinet arrive et apporte une dépêche, au moment où les trois maréchaux vont se mettre à table : « Allons dîner, dit le maré-« chal de La Force, et nous lirons ensuite la dépê-« che chez M. de Marillac, qui est de jour. » Schomberg, plus curieux, lit la dépêche, et y trouve l'ordre formel d'arrêter Marillac. Il déclare qu'il ne veut pas dîner, et communique la dépêche à Puységur. Tous deux étaient fort embarrassés. Marillac était de jour et avait amené de Champagne sept mille hommes qui lui étaient dévoués ; ils appellent au conseil les capitaines des gardes, et instruisent le maréchal de La Force du contenu des dépêches. Quelques instans après, Marillac arrive, et demande que les capitaines des gardes se retirent. « Non, dit « Schomberg, il faut qu'ils m'aident à exécuter les « ordres du roi. — Monsieur, poursuivit le maréchal « de La Force, je suis votre ami, vous n'en pouvez « douter ; je demande, comme tel, que vous exé-« cutiez les ordres du roi, sans murmurer, sans « vous emporter, et même avec patience ; peut-être « ne sera-ce rien. » Et il lui montra l'ordre. « Mon-« sieur, répondit Marillac, il n'est pas permis à un « sujet de murmurer contre son maître, ni lui dire « que les choses qu'il allègue sont fausses. Je puis « protester n'avoir rien fait contre son service. La « vérité est que mon frère et moi avons toujours été « serviteurs de la reine-mère ; qu'il faut qu'elle ait « du dessous, et que M. le cardinal de Richelieu l'ait « emporté contre elle et ses serviteurs. » Ayant eu la permission de voir son neveu, colonel d'un régiment d'infanterie : « Mon neveu, lui dit-il, le roi m'a fait

« arrêter prisonnier; ne soyez pas en peine de moi; « mais souvenez-vous toujours que je vous ai com- « mandé de servir fidèlement le roi..... Je vous prie « de dire à tous ces messieurs qui sont venus de « Champagne, et qui commandent les troupes que « j'ai amenées, que, s'ils ont jamais dessein de m'o- « bliger et de me faire plaisir, ils ne peuvent jamais « m'en faire un plus grand, que celui de bien servir « sa majesté. »

Ce n'est point Richelieu qui fait parler ainsi dans ses *Mémoires* le maréchal de Marillac; il n'avait garde de rendre intéressant, par l'expression de si nobles sentimens, un ennemi qu'il faisait arrêter, et qu'il allait faire monter sur l'échafaud : ces détails et ces discours sont extraits des *Mémoires de Puységur*.

D'autres *Mémoires* du cardinal de Richelieu sont encore publiés dans cette collection, et précèdent ceux dont je viens de parler : c'est l'ouvrage connu jusqu'ici sous le titre d'*Histoire de la Mère et du Fils*. Long-temps on l'a attribué à l'historien Mézerai; mais d'habiles critiques, et entre autres M. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, l'avait restitué au cardinal de Richelieu. Rien ne ressemble moins, en effet, au style de Mézerai, que celui de ces *Mémoires;* et ils renferment une foule de détails que ce ministre seul a pu connaître et raconter. Je n'extrairai aucun des faits intéressans qui y sont contenus, et je me bornerai à mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des maximes développées dans un Traité que le cardinal fit habilement tomber entre les mains du roi. « Un « prince doit avoir un premier ministre (puis vien-

nent les qualités de ce premier ministre, qui sont si bien celles que possédait le cardinal de Richelieu). « Un prince doit parfaitement aimer son premier « ministre; un prince ne doit jamais changer son « premier ministre.... Un prince doit donner à son « premier ministre une souveraine autorité sur son « peuple. Un prince doit donner à son premier mi- « nistre de grands honneurs et de grands biens.... « Un prince doit entièrement se confier à son pre- « mier ministre, et lui dire toutes choses. Un prince « ne doit pas ajouter foi à ce qu'on lui dit contre son « premier ministre.... Un prince doit révéler à son « premier ministre tout ce qu'on lui dit contre lui, « quand même on aurait exigé du prince qu'il gar- « derait le secret, etc., etc. » Voilà certainement le traité le plus *ministériel* qu'il soit possible de concevoir.

Mémoires inédits de Louis Henri Loménie, comte de Brienne, secrétaire d'État sous Louis XIV, publiés sur les manuscrits autographes, avec un Essai sur les mœurs et les usages du dix-septième siècle.

Voici encore de nouveaux *Mémoires* sur une époque riche et abondante en écrits de ce genre, et qui nous en a laissé plus que toute autre, sans toutefois fatiguer et épuiser l'intérêt avec lequel nous les lisons : tant cette période de notre histoire est curieuse et remarquable, et par les événemens qu'elle a produits, et par les hommes et par les femmes qui y ont joué un rôle! Cependant, quelle que soit notre avi-

dité pour ces sortes d'écrits, nous trouvons qu'ils se répètent souvent, ce qui est peu amusant, ou qu'ils se contredisent peut-être plus souvent encore, ce qui n'est pas fort instructif : car douter n'est pas savoir. Il n'en est point ainsi des *Mémoires de Brienne :* ils ne répètent guère ce que les autres ont dit, ils disent autre chose, quelquefois ils les redressent, les expliquent, les développent et les éclaircissent. Il semble que Brienne ait deviné ce que raconteraient les autres, pour ne pas le raconter lui-même. Ministre d'État, courtisan, négociateur, et à tous ces titres occupé des affaires publiques, il en parle sans doute, mais rapidement, succinctement ; il semble nous dire : Vous connaissez cela, je le sais ; assez d'autres *Mémoires,* assez d'historiens et de compilateurs vous l'ont dit, répété, ressassé. Mais ce que je vais vous apprendre, moi, ce sont certaines causes peu connues, certains ressorts secrets qui ont dirigé les opérations, influé sur les événemens. Vous connaissiez les personnages qui y ont pris part, je vous les ferai mieux connaître ; je suis entré dans leurs conseils, dans leur cabinet, dans leur intérieur, dans leur plus intime confiance, et j'ai découvert bien des choses que cette confiance ne m'avait pas révélées. Je suis naturellement indiscret, et je ne vous cacherai rien. Vous verrez que les *Mémoires,* l'histoire, les panégyriques et les satires n'ont pas encore tout dit sur le cardinal Mazarin, et qu'ils m'ont laissé quelque chose à dire et à vous apprendre sur ce fameux personnage ; je vous apprendrai peut-être même quelques nouveaux détails sur Louis XIV, Anne d'Autriche, la duchesse de Longueville, Port-Royal et

bien d'autres. Enfin, je me ferai connaître moi-même, quoique avec un peu plus de discrétion, et je ne suis pas le personnage le moins curieux de tous ceux que je présente en foule à vos regards.

Ces particularités secrètes, cette chronique, ces anecdotes très-piquantes et très-curieuses par elles-mêmes, reçoivent encore un nouveau prix de l'agrément de la narration, et du talent du conteur. Brienne est un homme d'esprit, qui met beaucoup de finesse et d'enjouement dans ses récits, beaucoup de vivacité et de malice dans ses peintures, beaucoup de naturel et de grâce dans ses dialogues et dans ses conversations. Il avait fait d'excellentes études, et avait toujours cultivé les lettres et vécu dans la société des gens de lettres. Il écrivait très-bien en latin, et il nous a laissé dans cette langue la relation de son voyage en Suède, en Norwége et en Laponie, ainsi que la description d'un magnifique Musée qu'il avait formé et composé des tableaux des plus grands maîtres d'Italie, dont il fait connaître, avec beaucoup de précision et d'élégance, et la composition et les beautés, surmontant avec art des difficultés assez grandes. Ce seraient d'excellens articles de journaux pour les beaux-arts, si tous les lecteurs de journaux étaient en état de les lire et de les comprendre.

Les *Mémoires de Brienne* attestent qu'il n'écrivait pas moins bien en français. L'agrément et la pureté du style ont même donné lieu de soupçonner l'authenticité de ces *Mémoires;* mais, en les lisant avec attention, on est convaincu qu'ils ne peuvent être supposés; ils portent en eux un caractère évident de vérité. J'ai trop à dire des *Mémoires* eux-

mêmes, pour m'arrêter plus long-temps à cette discussion : j'ajouterai seulement que l'éditeur, avec sa politesse et son obligeance ordinaires, m'a fait voir les manuscrits autographes devant lesquels tout scepticisme doit tomber. Ce qui pouvait faire naître ce doute, c'est qu'on suppose l'auteur de ces *Mémoires* plus vieux qu'il n'était réellement. Brienne était né en 1636, l'année même de la naissance de Boileau, et de la première représentation du *Cid;* mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il n'écrit ses *Mémoires* qu'en 1684 et 1685, époque où la langue non-seulement était fixée, mais où elle avait produit ses plus beaux chefs-d'œuvre. Les premières *Lettres provinciales*, dans lesquelles on ne trouve aucune expression vieillie, avaient paru trente ans plus tôt.

Une circonstance a pu tromper sur l'âge de Brienne, et le faire croire plus vieux qu'il n'est réellement : c'est qu'il fait remonter ses *Mémoires* jusqu'à la chute du maréchal d'Ancre, et aux commencemens du cardinal de Richelieu, sur lequel son ouvrage, après tant d'autres ouvrages, nous apprend encore quelques faits inconnus, quelques détails nouveaux et assez curieux. Mais Brienne n'avait que six ans, lorsque Louis XIII et Richelieu moururent. Ce qu'il raconte d'eux, c'est plutôt en historien qu'en auteur de *Mémoires :* ce n'est pas ce qu'il a été à portée de voir qu'il transmet à ses lecteurs, c'est ce que d'autres ont écrit ou lui ont dit. A la vérité, ce qui donne à ses récits le caractère de *Mémoires*, c'est qu'ils sont appuyés sur des traditions de famille, et sur un excellent témoignage, celui de son père, secrétaire d'État sous Richelieu, attaché à ce puissant ministre, mais le

servant en homme de conscience et d'honneur, montrant même, dans l'occasion, beaucoup de fermeté et de courage. C'est ainsi qu'ayant reçu dans sa maison un ennemi du cardinal, et ce ministre irrité, lui reprochant d'avoir donné asile à un homme proscrit par lui, il lui répondit avec noblesse et sans hésiter : « Ma maison ne pouvait être fermée à mon ami : il « m'eût offensé d'en prendre une autre. » Le despotisme de Richelieu n'avait pas encore altéré le caractère français. Nous avons vu d'autres despotes à qui l'on n'eût pas fait impunément cette hardie et généreuse réponse.

Les historiens qui nous avaient donné les plus grands détails sur la conspiration de Cinq-Mars, ne s'étaient jusqu'ici que perdus en vaines conjectures, sur les moyens par lesquels Richelieu était parvenu à découvrir cette trame qui faillit lui être si funeste. La plupart avaient attribué cette découverte à la trahison de l'abbé de La Rivière, confident peu sûr et indigne favori de Gaston d'Orléans. « Il en était bien « capable, » dit Brienne; cependant il paraît qu'il ne fut pas coupable de cette perfidie. Le père de notre auteur, ministre à cette époque, le déclare positivement. « Monsieur, dit-il, n'a point été trahi comme on le publia; » mais, croyant, à l'époque où il écrivit ses *Mémoires*, qu'il y aurait de l'indiscrétion à révéler ce mystère, il témoigne assez clairement qu'il le sait et qu'il veut le taire : « Le complot, ajoute-t-il, « fut découvert par une voie qu'on ne devait pas « craindre naturellement. » Le fils est moins discret : il accuse formellement le ministre d'Espagne, le duc d'Olivarez, à qui Cinq-Mars se confiait sur la foi

des traités, d'avoir, par une odieuse révélation, tout dévoilé au cardinal. Il a pour garant Fontrailles, l'agent de Cinq-Mars. Ce Fontrailles, rusé gascon, se sauva presque seul de tous les complices. Averti à temps, il voulut aussi faire sauver Cinq-Mars ; mais, ne pouvant l'y résoudre, il lui dit avec la vivacité gasconne et probablement l'accent gascon : « Vous, « monsieur, vous êtes si bien fait que quelques doigts « de moins ne vous gâteront point la taille ; mais moi, « qui suis petit et bossu, je n'ai rien à perdre, et « ne veux point du coup qui m'abattrait la tête. » Il s'enfuit donc prudemment, et ne revint en France qu'après la mort du cardinal. Il paraît qu'il avait conservé non-seulement sa tête, mais sa fortune ; peut-être même l'avait-il accrue par toutes ses aventures. Il passa le reste de sa vie fort joyeusement dans une terre près d'Agen, où il faisait très-bonne chère. « Je puis dire, observe Brienne, que personne ne « m'a jamais mieux régalé ; mais quoique sa table fût « excellente, sa conversation me plut encore bien « davantage. » C'est en buvant qu'il racontait d'une manière assez comique les particularités de cette sanglante tragédie, et qu'il épanchait à sa manière les traits d'une sensibilité fort singulière. « L'événement « fit voir, continue Fontrailles, en me parlant du « même ton leste, vif et dégagé, que je ne me trom- « pais pas. Si M. le Grand m'avait cru, il serait en « vie, et je boirais ici à sa santé comme je bois à la « vôtre (et il y but en effet en ce moment). Vous « auriez de la joie sans doute de voir, de connaître « un si honnête homme, un seigneur si bien fait, « si accompli ; je n'y saurais penser sans me sentir

« ému... Nous ferons mieux d'entamer ce ragoût. « Allons, laquais, du vin, et noyons le souci dans « nos verres. »

Brienne est aussi le seul qui rapporte une anecdote touchant le cardinal de Richelieu, tellement singulière, que son autorité et celle du garant qu'il donne pour l'attester, ne me suffisent pas pour y croire. Il prétend que la duchesse de Chevreuse, ayant surpris le tendre secret du cardinal, s'engagea auprès de la reine à le faire venir danser devant elle, en habit de baladin. Anne d'Autriche traita d'abord cette proposition de folie; mais jeune, vive et enjouée, elle permit qu'on tentât cette espiéglerie. Richelieu vint en effet, « vêtu d'un pantalon de « velours vert, ayant des sonnettes d'argent à ses « jarretières, tenant des castagnettes à la main, et « il dansa une sarabande. » De qui Brienne tient-il ce fait si grotesque et si peu vraisemblable ? Du musicien qui joua du violon pour faire exécuter cette singulière danse : je voudrais d'autres garans. Au reste, le fait, s'il était vrai, n'aurait pu être raconté que par la reine, la duchesse de Chevreuse, Richelieu lui-même, ou Boccau (c'est le nom du musicien); et, s'il y a eu un indiscret, il est probable que c'est lui. Quoi qu'il en soit, si l'anecdote était vraie, on pourrait dire que Richelieu fit payer bien cher dans la suite à Anne d'Autriche l'inutilité des frais qu'il fit en cette occasion pour lui plaire.

Mais si c'est, et sur la foi d'autrui et par ouï-dire, que Brienne nous entretient du cardinal de Richelieu, c'est d'après ce qu'il a vu en grande partie, ou du moins d'après ce qu'il a été parfaitement à portée

de savoir, qu'il parle de Mazarin ; et c'est alors surtout, qu'il est fécond en détails curieux, en faits intéressans, en conversations spirituelles, en dialogues vifs, auxquels il prend part ordinairement, et avec beaucoup d'avantage, car il s'exprime avec vivacité et beaucoup de présence d'esprit. Ce n'est que dans quelques occasions rares, où, ne se contentant pas de ces dons naturels et précieux, il veut être disert, éloquent, et faire parade de son talent pour haranguer et improviser, qu'il est tantôt pédant, tantôt de mauvais goût, quelquefois ridicule. Mazarin cause très-bien aussi, et a la répartie vive et prompte ; les frondeurs nous le présentent sans cesse baragouinant du mauvais français mêlé d'italien, ou corrompu par des italianismes. Brienne, qui ne le flatte pas sur beaucoup de choses, le fait toujours parler avec beaucoup de finesse, d'esprit et d'agrément.

Les commencemens de cet homme, qui acquit depuis tant de puissance et de richesses, furent d'abord bien faibles et bien obscurs. « Le seigneur Ma-
« zarini, dit Brienne, faisait souvent le voyage d'I-
« talie à Paris, et venait descendre tout crotté chez
« M. de Chavigny » (beau-père de Brienne, qui, peu jaloux de l'honneur de la mère de sa femme, veut absolument qu'il soit le fils de Richelieu). « La chro-
« nique scandaleuse, continue-t-il, a dit avec moins
« de vérité que de malice, que le signor Giulio
« n'avait d'autre lit que celui du courrier du cabinet
« qui servait auprès de mon beau-père ; mais j'ai
« peine à le croire.... J'ai su de madame de Chavi-
« gny qu'il ne revenait jamais d'Italie, sans lui appor-
« ter force pommades, huiles de senteur, savons

« de Naples et gants de Rome; quelquefois même « des tableaux de peu de valeur, et des chapelets « bénits ou non, cela n'y fait rien. Ces *régals* plai- « saient beaucoup à ma belle-mère : elle est, je « crois, après le cardinal, la personne du monde qui « aime le plus à recevoir des présens. »

La reconnaissance du signor Giulio Mazarini envers M. et madame de Chavigny ne fut pas longue. Devenu déjà un personnage important, il s'était lié avec eux pour faire maintenir le testament de Louis XIII, si injurieux à Anne d'Autriche. Ce complot échoue, et Mazarin confondu est sur le point de plier bagage et de retourner en Italie, lorsqu'il apprend que la reine lui pardonne, que bien plus, elle le fait entrer dans son conseil. Alors il abandonne Chavigny, l'éloigne du ministère, et ne lui laisse le gouvernement du château de Vincennes, que pour l'y faire arrêter bientôt après. Il écarte adroitement Desnoyers, et ce qui était bien plus difficile, la duchesse de Chevreuse, dont il redoute la faveur auprès de la reine et l'esprit d'intrigue. Il reste donc à peu près seul dépositaire du pouvoir. La délibération d'État dans laquelle Anne d'Autriche déclare ses desseins, et particulièrement la volonté d'appeler Mazarin au ministère, est pleine d'intérêt; c'est un modèle de discussion. La reine y donne, avec beaucoup de présence d'esprit, les motifs de sa détermination. Rien n'est plus plausible et plus ingénieux que les raisons qu'elle développe pour ne pas rendre les sceaux à Châteauneuf, qui les avait perdus par sa fidélité et son dévouement pour elle. Elle se montre reine, et ne paraît point ingrate; elle réfute avec

grâce et bonté un conseiller courtisan qui, ayant mal pénétré ses desseins, les avait contrariés sans le vouloir. Ce n'est pas la seule occasion où elle se montre avec avantage dans les *Mémoires de Brienne;* quelques mots heureux qui lui échappent peignent tantôt l'agrément de son esprit, tantôt l'élévation de son âme ; enfin elle y paraît tout autre que dans les *Mémoires du cardinal de Retz,* où elle est jugée avec passion, et avec un dénigrement qui ne semble pas seulement inspiré par l'esprit de parti et l'ambition trompée, mais par un secret dépit et quelque mortification particulière.

Brienne laisse là toute *l'histoire de la Fronde* qu'assez d'autres nous raconteront : il dit seulement un mot des vicissitudes qu'éprouvent le crédit et le pouvoir de Mazarin, et nous fait connaître une singulière pantalonnade de ce ministre italien. Cédant à un de ces orages que soulevait sans cesse l'agitation des partis dans ces temps tumultueux, il avait quitté la cour, était sorti de Paris, et s'était retiré dans une solitude qu'il s'était faite à Bouillon. Déjà il y avait reçu de meilleures nouvelles des affaires qui le touchaient ; il savait qu'il serait bien accueilli à la cour: la reine lui avait même donné l'ordre d'y revenir, et il était bien décidé, dit Brienne, de suivre *un si doux commandement.* Cependant l'abbé Fouquet, qui était venu le voir, et croyait lui apprendre l'état des choses, l'engageait à venir reprendre le gouvernement des affaires. Mazarin fait semblant d'être fort irrésolu ; il discute longuement les raisons pour ou contre; et, comme il était *naturellement tabarin,* continue Brienne, il dit à l'abbé Fouquet : « Or

« ça, monsou l'abbé, voyons ce que le sort nous « conseillera dans cette importante affaire. Voyez « cet arbre que voilà (c'était un pin) ; si la canne que « je tiens et que je vais jeter sur cet arbre, y de- « meure, ce sera marque infaillible, qu'étant re- « tourné à la cour, j'y resterai de même ; mais si la « canne retombe, c'est un signe évident que je dois « rester ici. » Cela dit, il jette la canne au haut de « l'arbre, qui y demeure si bien qu'elle y est peut- « être encore si le vent ne l'a fait tomber. Soudain « ce maître passé en fait de fourberie s'écrie, dans « son étonnement concerté : « Partons, monsou « l'abbé, partons, le ciel y consent ; et cet arbre de « bon augure nous promet un heureux voyage. » Ce fait fut conté à Brienne par l'évêque de Châ- lons, Félix de Vialart ; et depuis, le cardinal de Retz lui attesta, *foi de prêtre* (ce fut son serment), *que rien n'était plus véritable.*

La fortune que Mazarin possédait en France était prodigieuse : son testament est curieux sous ce rap- port. Outre l'évêché de Metz, il possédait vingt-neuf des plus grosses abbayes de France, et il était tou- jours prêt à s'en adjuger quelque autre ; si bien que, Brienne le père lui en ayant demandé une, qui ve- nait de vaquer, pour l'abbé de Brienne, et un autre secrétaire d'État lui ayant fait la même demande pour un de ses fils, ne sachant à qui entendre, et ne vou- lant désobliger personne, il la garda pour lui. Du moins, comme le cardinal de Richelieu, à qui l'on peut aussi reprocher l'excès de sa fortune, il fonda des établissemens publics magnifiques et d'une grande utilité, un très-beau collége, avec trente bourses,

et la plus belle bibliothèque qu'il y eût peut-être alors en Europe. Mazarin laissa, de plus, 600,000 fr. pour faire la guerre au Turc. On ne peut douter, s'il eût vécu de notre temps, qu'il n'eût été pour les Grecs; mais il aurait voulu laisser tout cela plus tard. Rien n'égale ses regrets lorsque le fameux médecin Guenaud le condamne à mort, et lui signifie avec une dure sincérité son arrêt. Il jette ses regards sur ses meubles magnifiques, et s'écrie : « Il faut quitter « cela! » et, se tournant : « Et encore cela! » Brienne, dans un coin de l'appartement, entend ces paroles, et beaucoup d'autres regrets encore. Le cardinal, qui se croyait seul, l'aperçoit, l'appelle, lui parle un moment d'affaires, et, revenant à ses plaintes douloureuses : « Voyez-vous, mon ami, ce beau « tableau du Corrége, et encore cette Vénus du Ti- « tien, et cet incomparable Déluge d'Antoine Carra- « che, car je sais que vous aimez les tableaux et que « vous vous y connaissez fort bien : ah! mon pauvre « ami, il faut quitter tout cela. » Je fus tenté, continue Brienne, de lui répondre en digne fils de madame de Brienne, qui était renommée par sa piété. Car, au milieu de ces récits, souvent cyniques, il lui prend parfois de grands accès de dévotion. Cependant ici son sermon expira sur ses lèvres. Quant au cardinal, on peut dire que jamais mourant n'a plus éloquemment commenté la triste réflexion d'Horace : *Linquenda tellus, et domus*, etc.

Cependant il montra dans d'autres momens plus de résignation, assez de fermeté, et même de la gaîté. On vint lui annoncer qu'il paraissait une comète : « La comète, dit-il, en acceptant l'augure avec hu-

« milité, me fait beaucoup trop d'honneur. » Je trouve ce dernier trait dans une des notes de l'éditeur, et quoique j'eusse beaucoup à dire encore des *Mémoires de Brienne*, je les abandonne pour m'occuper un instant de ces notes. Elles sont recherchées avec beaucoup de soin, recueillies avec beaucoup de goût de tous les écrits et Mémoires du temps, et parfaitement adaptées à l'ouvrage de Brienne qu'elles éclaircissent, développent, confirment et complètent très-agréablement; elles peignent aussi les mœurs et les hommes de cette époque. Où la vanité si célèbre de Bussy se montre-t-elle mieux à découvert, que dans ce petit dialogue qu'il rapporte lui-même, et dans lequel il veut se défendre auprès d'Anne d'Autriche d'une méchanceté qu'on lui imputait : « Parce, « lui dis-je, madame, qu'on croit que j'ai un peu « d'esprit, mes ennemis me donnent tout ce qui se « fait où il y en a, et qui peut me nuire. — Oh ! « pour de l'esprit, Bussy, reprit la reine, vous en « avez beaucoup. — J'en ai, madame, lui dis-je, je « l'avoue ; mais je n'en ai pas tant qu'on dit. » Quelle aimable et franche modestie ! La faiblesse de Louis XIII, et l'humeur que lui donne cette faiblesse même, peuvent-elles mieux ressortir que dans cette anecdote rapportée par M. Barrière? Richelieu veut forcer son maître, dont il a fait son esclave, à renvoyer quatre serviteurs fidèles. Chavigny est chargé de cette négociation. Comme le roi résiste, Chavigny ose lui dire : « Si monsieur le cardinal avait dans sa mai- « son quelqu'un qui déplût à votre majesté, il ne « voudrait pas le voir un moment de plus. — Il ne « vous verrait donc jamais, dit le roi ; car je ne puis

« vous souffrir. » Et il lui tourna le dos ; mais il renvoya les quatre hommes qui avaient eu le malheur de déplaire au cardinal : l'un, capitaine des mousquetaires, les trois autres, capitaines du régiment des gardes. La gaîté qu'on mêlait aux haines et aux violences de la Fronde paraît bien dans ce mot du président de Bellièvre. On négociait une paix entre tous les partis ; le duc de Beaufort, qui veut rompre ces négociations, demande au président si, en donnant un soufflet au duc d'Elbeuf, il ne changerait pas la face des affaires : « Je crois, répondit Bellièvre, que « cela ne changerait que la face du duc d'Elbeuf. » On sait que le cri des Frondeurs était : *Point de Mazarin ! Point de Mazarin !* Sa nièce, la fameuse Hortense Mancini, fit de ces mots une application bien plaisante : elle avait été mariée au duc de la Meilleraie, qui avait pris le nom de duc de Mazarin, espèce de fou qui l'avait fort ennuyée, et dont elle s'était vengée par ce qu'elle appelle beaucoup d'*espiègleries*. Elle l'avait quitté avec la résolution de ne plus le revoir ; et, à chaque proposition qu'on lui faisait pour la ramener auprès de son mari, elle répondait par le fameux cri : *Point de Mazarin ! Point de Mazarin !*

Dans tout ce travail, M. Barrière n'a que le mérite d'avoir beaucoup lu, très-bien choisi et placé le fruit de ses recherches avec un à-propos qui donne beaucoup de prix aux anecdotes, et que je n'ai pu conserver à celles que je lui ai dérobées. Mais un mérite d'un ordre beaucoup plus élevé éclate dans un écrit assez étendu qu'il a placé à la tête de l'ouvrage, sous ce titre : *Essai sur les mœurs et les usages du dix-septième siècle, pour servir d'introduc-*

tion aux Mémoires de Brienne. C'est un morceau d'histoire critique, philosophique et anecdotique, plein d'agrément, de variété et de rapprochemens ingénieux et piquans ; c'est un tableau de mœurs dans leur passage de la simplicité, de l'austérité, de la rudesse même, à l'urbanité, à la politesse et au raffinement dans la recherche des commodités de la vie, des superfluités du luxe et des plaisirs de l'esprit. On y voit le travail d'une société toujours vive et très-spirituelle, mais encore fort imparfaite, et se ressentant trop de l'ignorance, des préjugés, de la grossièreté même des temps qui l'avaient précédée, et marchant rapidement à la conquête de tout ce qui lui manquait dans le ton, les mœurs et les usages, et surtout dans les arts et la langue, pour enfanter des chefs-d'œuvre. Des réflexions fines, judicieuses, quelquefois un peu malicieuses, mais avec une juste mesure, et comme il convient à ce genre de composition, sont répandues avec goût et sans profusion dans ce petit ouvrage, écrit avec beaucoup de naturel, quelquefois d'élégance et toujours une agréable et spirituelle facilité. On peut lui reprocher quelques défauts de proportion dans les parties qui le composent. Je voulais en citer quelques traits ingénieux, quelques curieuses anecdotes : mais le choix m'embarrasse, et j'aime mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. J'ajouterai seulement que cette *Introduction* est fort étendue sans paraître longue ; que les notes qui accompagnent les *Mémoires de Brienne* sont très-nombreuses, sans l'être trop ; ainsi, M. Barrière a beaucoup grossi l'intéressant ouvrage dont il est l'éditeur, sans qu'assurément les lecteurs aient à s'en plaindre.

Mémoires de Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie-Française.

Voici encore d'anciens *Mémoires* inconnus et ignorés, et qui paraissent au bout de deux siècles. C'est à M. de Monmerqué, aussi exact qu'infatigable dans ses recherches sur notre histoire civile et littéraire, qu'est due cette découverte; c'est aussi lui qui en est l'éditeur, et qui accompagne le texte de notes et d'éclaircissemens, et la fait précéder de deux intéressantes notices historiques. C'est une heureuse découverte, et un avantage réel pour la collection, de le faire connaître, et de le publier pour la première fois.

En effet, Conrart, académicien, fondateur pour ainsi dire de l'Académie, secrétaire, et le premier *secrétaire perpétuel* de cette illustre corps, n'était connu que pour n'avoir rien écrit; c'est à ce titre qu'il était célèbre; c'est par son *silence*, immortalisé par ce vers malin de Boileau :

J'imite de Conrart le silence prudent,

que son nom semblait devoir passer d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. C'est en 1669 que Boileau fit l'épître où se trouve ce vers; il ne se doutait guère que, cent cinquante-sept ans plus tard, Conrart romprait ce *silence* qui, tout *prudent* qu'il était, ne put le dérober à l'humeur caustique du poëte; tant il est difficile d'échapper à la satire! Un autre poëte, Linière, qui peut-être aurait dû ambitionner cette célébrité du silence, reproche aussi à Conrart

cette sagesse et cette *prudence*, dont l'avait si malignement loué Boileau.

> Conrart, comment as-tu pu faire
> Pour acquérir tant de renom ;
> Toi qui n'as, pauvre secrétaire,
> Jamais imprimé que ton nom ?

Mais ces petites malices-là même prouvent que Conrart avait beaucoup de *renom*. Il était en effet lié avec tous les beaux-esprits de cette époque, et même avec les savans, quoiqu'il fût très-peu savant lui-même. Il ne savait ni grec, ni latin ; il n'avait point fait d'études. Son père, qui, comme on voit, avait fort peu soigné l'éducation de son fils, l'avait pourtant élevé fort durement. « C'était, dit un manuscrit « contemporain que M. de Monmerqué, qui ne néglige aucune recherche, a trouvé dans la belle bibliothèque de M. de Châteaugiron, c'était un « homme simple qui ne permettait pas à son fils de « porter des jarretières ni des rosettes de souliers, et « qui lui faisait couper les cheveux au-dessus de l'o-« reille. » Le bon homme Conrart prévenait, comme on voit, la mode de près de deux siècles, ce dont il ne se doutait guère ; et son fils eût été très-bien coiffé de notre temps ; mais, comme il voulait être à la mode du sien, il avait dans sa poche de belles jarretières et de belles rosettes qu'il mettait et ôtait au coin de la rue. « Une fois qu'il s'ajustait ainsi, con-« tinue le manuscrit, il rencontra son père *tête pour* « *tête*, et il y eut bien du bruit au logis. »

Conrart fit, dans la suite, ce qu'il put pour réparer le malheur d'une éducation négligée ; mais il était trop tard pour commencer de longues et fortes étu-

des. Il se borna donc à apprendre l'espagnol et l'italien, et il s'attacha surtout à écrire correctement et avec quelque élégance sa propre langue. Il y parvint si bien, qu'il effaça beaucoup de savans qui avaient pâli sur le latin et le grec. Ceux-ci s'en étonnèrent; et Balzac lui écrivait que, s'il n'avait pas appris le latin, il fallait que cette langue *lui eût été révélée;* il revient plus d'une fois sur cette idée : « Quoique « vous ayez quarante ans passés, lui dit-il, et que « vous m'ayez juré plusieurs fois que vous ne savez « pas la langue latine, je gage que, si vous voulez, « vous ferez, avant que de mourir, un livre latin « qui donnera de la jalousie à M. de Saumaise et à « M. Heinsius; voire même à M. Ménage, et à votre « très-humble serviteur, si notre jalousie pouvait « compatir avec notre amour. »

Lié, comme nous l'avons déjà dit, avec tous les beaux-esprits de son temps, Conrart en rassembla dix chez lui, qui y venaient régulièrement causer, lire leurs vers et leur prose, s'entretenir de littérature et de nouvelles littéraires. Ce fut là le berceau de l'*Académie-Française;* ce fut là même son âge d'or, s'il faut en croire l'abbé de La Chambre, qui, cinquante ans plus tard, fait un parallèle très-piquant et assez satirique, de ce qu'était de son temps l'Académie, dont il était alors directeur, avec ce qu'elle fut dans ses premiers commencemens. Conrart en fut le premier *secrétaire perpétuel;* ce fut là sa gloire, et la principale cause de sa renommée. Les historiens de l'Académie, Pélisson, l'abbé de La Chambre, d'Olivet, pleins de reconnaissance envers le créateur du corps littéraire auquel ils sont

glorieux d'appartenir, le peignent toujours sous les traits les plus flatteurs : ils vantent son esprit, ils vantent son caractère. Il paraît, en effet, que Conrart était généralement aimé ; c'était son ambition ; et, s'il faut en croire un de ses contemporains, et même de ses confrères à l'Académie, le poëte Malleville, qui paraîtrait s'être très-bien défendu de cette affection générale ; c'était sa *manie*. Malleville plaisantait, en effet, sur ce sentiment banal offert à tout le monde, et prétendait qu'il lui semblait entendre Conrart crier par les rues : « Ah ! ma belle amitié ! « qui en veut, qui en veut de ma belle amitié ! »

L'Académie-Française ne pouvait pas suffire à la passion de Conrart pour les entretiens et les Sociétés littéraires ; l'hôtel de Rambouillet était à cette époque une autre Académie. Conrart y fut admis et y fit admettre : c'est à sa recommandation et à celle de Chapelain, que Godeau, évêque de Vence, y fut reçu. Mademoiselle de Scudéry tenait un bureau d'esprit, et Conrart en était. Leurs noms français et bourgeois leur paraissant communs, ils en prirent, comme on sait, de grecs, de romains ou de romanesques ; Conrart s'appela *Théodame* ou *Philandre* (cette dernière dénomination confirmerait la plaisanterie du poëte Malleville), comme Pélisson se nommait *Herminius* ou *Acanthe;* comme l'évêque de Vence se laissait galamment appeler le mage du *Tendre* ou de *Sidon ;* comme enfin la maîtresse de la maison trouvait bon qu'on l'appelât *Sapho*. Enfin, un samedi 20 décembre 1653, jour à jamais célèbre dans les annales de cette Société spirituelle dont tous les membres firent assaut d'esprit, de vers, de complimens et de galan-

teries, ce qui lui fit donner le nom de *Journée des madrigaux*, Conrart se jeta dans la mêlée, et ses madrigaux furent à peu près aussi mauvais que ceux des autres.

Quoi qu'en ait dit Boileau, Conrart ne garda donc pas toujours un *silence prudent*. M. de Monmerqué, à qui rien n'échappe, a même fait une liste des travaux littéraires de cet académicien, qu'il termine ainsi : 10° Des *Mémoires sur l'histoire de son temps*. Il y a, comme on voit, neuf autres articles; mais je les passe pour m'occuper du dixième, auquel j'arrive même un peu tard. L'éditeur commence par établir l'authenticité de cet ouvrage posthume qui, paraissant si long-temps après la mort de son auteur, pourrait à bon droit paraître suspect. Ses preuves sont incontestables; et quant à moi, il me suffirait que cet ouvrage fût publié par M. de Monmerqué, pour y avoir la plus grande confiance, et ne conserver aucun doute sur son authenticité et son origine.

Les Mémoires de Conrart se divisent en deux parties : la première, d'environ 150 pages, contient jour par jour le recit de ce qui s'est passé pendant trois mois et un peu plus de l'année 1652, depuis le 23 avril jusqu'au 30 juillet. Elle se termine par une catastrophe assez fameuse, la mort du duc de Nemours, tué en duel par son beau-frère dans un combat de cinq contre cinq, partie cruelle qui s'exécutait presque sous les yeux des Parisiens, derrière l'hôtel de Vendôme, sur l'emplacement duquel a été bâti la place Vendôme. C'était, avec la place Royale, un des quartiers alors les plus brillans et les plus fréquentés de Paris, le rendez-vous ordinaire de tous

ceux qui avaient quelque offense à venger ou à soutenir, comme on l'a vu dans les *Mémoires de Bassompierre* et d'une foule d'autres. On se bat, fort heureusement aujourd'hui, beaucoup moins, et on se bat plus loin.

On voit que l'espace historique parcouru par Conrart est court, mais il est fertile en événemens ; c'est la dernière année de la Fronde ; et, si Conrart eût continué ses *Mémoires* trois mois encore, il nous aurait fait voir Louis XIV entrant, le 21 octobre, dans sa capitale soumise et pacifiée. Nous avons sans doute beaucoup d'histoires, de Mémoires et de documens de toute espèce sur cette guerre de la Fronde, qu'on ne regarde que comme ridicule, et qu'on traite assez légèrement, mais où tout ne se passa pourtant pas en plaisanterie, et qui fut beaucoup plus sanglante qu'on ne le croit communément. Toutefois, les récits d'un observateur impartial ne sont point à dédaigner. Conrart n'aime pas beaucoup Mazarin, ni le coadjuteur, ni le parlement, ni le duc d'Orléans, ni le prince de Condé ; mais il aime la paix, et, en bon citoyen, il prend parti pour ceux qui la veulent de bonne foi. La plupart, au contraire, des historiens de cette époque, ayant pris part aux troubles, racontent les événemens dans l'intérêt de la faction à laquelle ils se sont attachés, et peignent les hommes d'après les affections et les haines que leur inspire l'esprit de parti. Le plus célèbre et le plus amusant de ces historiens, le cardinal de Retz, est aussi celui qui s'abandonne le plus à ces préventions et à cette partialité, et qui y accommode le plus ses récits, ses tableaux, ses portraits. Dans les temps de

faction, les historiens sont comme leurs contemporains, comme le peuple. La duchesse de Nemours, autre historienne de la Fronde, rapporte qu'un nommé Saint-Églan ayant été tué, les ennemis de Mazarin prétendirent qu'il était tombé sous les coups d'assassins apostés par le cardinal, et qui, d'après la mission qu'ils en avaient reçue, croyaient tuer le duc de Beaufort. Ils s'étaient trompés, disait-on, parce que Saint-Églan avait, comme Beaufort, les cheveux extrêmement blonds. Les amis du cardinal assuraient, au contraire, que l'homme qui avait été tué ne pouvait avoir été pris pour le duc de Beaufort, attendu qu'il avait les cheveux extrêmement noirs; « de sorte, continue madame de Nemours, « que Saint-Églan avait les cheveux suivant le parti « qu'on embrassait. »

Pour les historiens, ce ne sont pas les cheveux qui varient et changent au gré des partis, c'est le caractère et l'esprit; ce sont les mœurs, les talens et les actions. C'est ainsi que le même personnage est tour à tour blanc ou noir.

Conrart, dans la trop courte période qu'il a décrite, s'est défendu, et je crois, sans beaucoup d'effort, de ce défaut presque irrésistible dans lequel tombent tous les historiens des époques agitées et orageuses. Aussi, lui arrive-t-il souvent de n'être pas d'accord dans ses récits et dans ses jugemens sur les hommes, avec le fameux coadjuteur. Sans doute il écrit avec moins de talent, son style est moins original et moins piquant; mais il est naturel, clair et correct, quoiqu'il paraisse plus vieux que celui du coadjuteur, son contemporain, et qu'il offre quel-

ques locutions assez singulières. En voici une qui tient sûrement plus à une distraction de l'auteur, qu'au temps où il écrivait. Conrart raconte que le marquis de Vardes se cachait souvent dans un caveau, en attendant le moment où il pourrait s'introduire chez la duchesse de Roquelaure : « *Un jour, dit-il,* « *qu'il y attendit quarante-huit heures,* il s'y en- « nuya tellement, etc. » Ce jour de *quarante-huit heures* dut lui paraître bien long en effet.

Ceux qui ne connaissent de cette époque que les *Mazarinades* et les couplets de Blot et de Marigny, ou qui, même sans les connaître, en ont entendu parler ou en ont lu seulement quelques fragmens cités dans quelques compilations, et qui savent de plus que mademoiselle de Montpensier, madame et mademoiselle de Chevreuse, mesdames de Longueville et de Montbazon jouaient un grand rôle dans ces troubles et ces discordes, s'imaginent que la guerre de la Fronde se passa tout en chansons, en bons mots, en plaisanteries, en quolibets, en galanteries; ils se trompent fort. On se tuait dans toutes les rues et carrefours de Paris; on se battait aux barrières et dans tous les villages qui entourent Paris; les Parisiens se montrent fort légers, fort déraisonnables, mais en général fort braves. Il y a souvent des tumultes effroyables. Tel fut celui dont l'Hôtel-de-Ville fut le théâtre, le 11 ou 12 juillet 1652; la révolte et la sédition s'y montrent avec toutes leurs fureurs; l'Hôtel-de-Ville est assiégé dans les règles; on met le feu aux portes, et on essaie de le brûler avec tous ceux qui sont dedans. Les malheureux qui tentent de s'échapper sont assaillis à coups de fusil, poursuivis

et poignardés ; quelques-uns se sauvent miraculeusement, d'autres sont trahis par ceux qui font semblant de vouloir les sauver. Cet événement est mêlé d'une foule de scènes singulières, et raconté avec beaucoup de détails dans ces *Mémoires*. Le terrible combat du faubourg Saint-Antoine, où les deux plus grands capitaines du siècle, opposés l'un à l'autre, brillent par tout l'éclat de la valeur et toutes les ressources du génie, est aussi raconté par Conrart avec quelques circonstances particulières. « M. le prince, dit-il « (le grand Condé), qui agissait plus que tous les « autres, était tellement fondu de sueur et étouffé « dans ses armes, qu'il fut contraint de se faire dés- « armer et débotter, et de se jeter tout nu sur l'herbe « d'un pré où il se tourna et se vautra comme les « chevaux qui se veulent délasser ; puis il se fit rha- « biller, et armer, et il retourna au combat pour « l'achever. » On sait que mademoiselle de Montpensier fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi ; quelques-uns disent que c'est elle qui mit le feu de sa main au premier canon qui fut tiré. Conrart raconte aussi que le maréchal de l'Hospital, gouverneur de Paris, ayant voulu refuser le passage de l'Hôtel-de-Ville aux soldats du prince de Condé, Mademoiselle lui dit qu'elle le tuerait de sa main, ce qui est tout simple ; mais elle fit une menace plus singulière au maréchal, elle assura qu'elle lui *arracherait la barbe*. Intimidé par l'une ou l'autre de ces menaces, ou peut-être par toutes les deux, le maréchal livra le passage de l'Hôtel-de-Ville.

A ces manières plus que viriles, les femmes qui se mêlaient des affaires, des intrigues et des agitations

de cette époque, joignaient beaucoup de présence d'esprit et de sang froid. Conrart raconte que le carosse de la duchesse de Bouillon ayant donné dans un groupe de séditieux, l'un d'eux ouvre la portière, monte insolemment dans la voiture, saisit plus que familièrement la duchesse, et semble ensuite vouloir l'étrangler. Celle-ci, sans s'effrayer, lui dit de prendre garde, et qu'elle est si maigre qu'il risque de se blesser (je suis obligé d'adoucir les expressions de la princesse qui sont beaucoup moins circonspectes); enfin elle fait si bien, qu'elle apaise ces furieux, qui la reconduisent et lui font une sorte de cortége.

Mais le personnage le plus singulier que Conrart introduit sur la scène, c'est le duc de Lorraine. Venu pour soutenir le duc d'Orléans dans ses projets contre la cour de Mazarin, il ne voulait pas entendre parler du prince de Condé, uni d'intérêts avec le duc d'Orléans. Mais la vérité est qu'il les trompait tous deux, et négociait avec la cour. A la tête d'une troupe de bandits, il paraissait leur digne chef. On lui fit des plaintes de la conduite de ses soldats, qui pillaient et ravageaient tout; il répondit que, se trouvant dans *un pays gras*, après avoir été quinze jours sans avoir seulement un morceau de pain, il était naturel qu'ils ne fussent pas sobres et discrets. On fut curieux de savoir comment ses soldats avaient pu vivre quinze jours *privés de pain;* il répondit qu'ils avaient mangé des chevaux, des chiens, des hommes, et même des religieuses, dont ils avaient fait de fort bons potages. Il se déguisa lui-même en religieuse, pour aller à une partie où il ne voulait pas être reconnu, et il y fut mené par mademoiselle

de Chevreuse. Il appelait la duchesse d'Orléans, qui était sa sœur, *Margot*. Cependant cet homme, tout à la fois fin et grossier, tournait assez bien un compliment dans l'occasion. Dans sa première entrevue avec le prince de Condé, que pourtant il n'aimait pas, il lui dit : « Jusqu'ici j'ai vu quantité de per-« sonnes avec qui je ne suis point propre : des da-« mes galantes et raffinées, qui ne s'accommodent « point d'un soldat lourdaud et malpropre comme « moi ; des blondins poudrés et parfumés, qui me « font honte par leurs beaux habits et leurs galante-« ries ; des ministres d'État si fiers et si subtils, que « je ne suis pas capable d'entendre leur politique ; « mais aujourd'hui je trouve, au lieu où je viens, « toutes sortes de sujets d'admiration : un grand « héros, un conquérant, un homme consommé pour « les conseils et les affaires. » Mais le ton grave lui convient peu, et il retombe bientôt dans la bouffonnerie, qui lui est plus naturelle. Le cardinal de Retz étant venu le voir, et ne lui ayant parlé que d'intrigues de cour et de desseins de guerre, « le duc tira « son chapelet de sa poche, et commença à dire ses « patenôtres, disant que, puisque les prêtres fai-« saient son métier, il fallait qu'il fît le leur. » Et admirez comme le cardinal, dans ses *Mémoires*, dissimule cette pasquinade piquante, sans pourtant trahir trop ouvertement la vérité. « Cette confé-« rence, dit-il, ne se passa qu'*en civilités* et qu'en « railleries, dans lesquelles il était inépuisable. »

La seconde partie des *Mémoires de Courart* se compose de fragmens détachés, tels que le récit d'une visite faite à l'Académie par la reine de Suède Chris-

tine ; du duel où périt le mari de madame de Sévigné, et d'anecdotes sur quelques personnages du temps, comme mesdames de Longueville, de Châtillon, de Roquelaure, de Scudéry, et sur le surintendant d'Émery, Mazarin, d'Estrades, Chavigny, et quelques autres encore, dont le secrétaire de l'Académie parle avec une bonhomie qui n'est pas toujours sans malice.

Abrégé des Mémoires, ou *Journal du marquis de Dangeau*, extrait du manuscrit original, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur Louis XIV, sa cour, etc.; par madame de Genlis.

La cour de Louis XIV, les hommes qui y ont brillé, les femmes qui l'ont parée de leur éclat et de leurs grâces, et par-dessus tout ce grand roi lui-même, l'âme et le centre de cette cour brillante, l'objet du respect, de l'admiration et de l'amour de tous ces illustres personnages, ont toujours pour nous un attrait que n'ont pu encore détruire ni affaiblir tant d'histoires, de Mémoires historiques, et même de romans historiques, qui prétendent nous retracer cette belle époque de notre histoire, ni tant de doctrines révolutionnaires et d'écrivains révolutionnaires qui auraient voulu la flétrir. Entraînés par l'ascendant de cette opinion générale qu'ils n'ont pu pervertir sur ce point, ces écrivains eux-mêmes sont forcés de rendre hommage à ce grand siècle qui les condamne trop pour qu'ils puissent l'aimer ; ils louent, quoique d'assez mauvaise grâce, ce roi dont au fond

la gloire leur est importune, et cette cour aimable et polie à laquelle ils préféreraient de grand cœur une *société populaire*. C'est dans cet attrait si fort, si puissant, si irrésistible, qui les a subjugués eux-mêmes, qu'ils devraient voir un sentiment *éminemment français;* expression qu'ils affectionnent beaucoup depuis quelque temps, et dont ils font des applications souvent si étranges, quelquefois si odieuses.

Ce siècle, qui semblait pressentir son importance et toute la curiosité qu'il inspirerait, a laissé une foule de relations particulières, de Mémoires historiques, de journaux historiques, de recueils et de récits divers sur les grands et petits événemens qui l'ont occupé et rempli. Ceux de ces écrits qui n'avaient pas été publiés par leurs auteurs, l'ont été successivement par des éditeurs, pour qui c'était une bonne fortune d'annoncer une nouvelle découverte sur l'histoire générale ou particulière de cette époque. On doit croire que depuis cent ans aucun n'a échappé à l'avidité de leurs recherches, excitée par l'empressement des lecteurs pour ce genre d'ouvrage. Un seul cependant, sans leur avoir précisément échappé, leur avait résisté par son volume, les avait effrayés par sa masse : c'était le *Journal historique de Dangeau*. Cités souvent, tantôt avec éloge et comme une autorité, tantôt avec moins d'égards et même une sorte de dénigrement, ces *Mémoires* étaient une source intarissable, où, détracteurs comme approbateurs, tous ceux qui ont écrit sur le siècle et la cour de Louis XIV, ont abondamment puisé. Tout le monde en connaissait donc l'existence, mais peu de personnes en connaissaient la forme ou quel-

que partie considérable, et personne peut-être le fond tout entier, et les immenses matériaux dont ils se composent. Qui ne reculerait, en effet, à la vue des cinq cents volumes ou cartons dans lesquels ils sont contenus à la Bibliothèque du roi ? Le courage seul de madame de Genlis a pu tenter de lire cet énorme fatras, où quelques faits curieux, quelques anecdotes piquantes, quelques détails peu connus et dignes de l'être, pouvaient encore, après tant d'historiens et de compilateurs, se trouver noyés dans ce déluge de notes insignifiantes et de détails fastidieux. Elle assure qu'elle a tout lu. Si cela est difficile à croire, il serait encore plus impoli de le nier; et, pour mon compte, je n'en doute nullement. Ainsi, après s'être si souvent étonné de tout ce que madame de Genlis a écrit, il faudra encore s'étonner de tout ce qu'elle a lu. Elle assure de plus qu'elle n'a pas omis, dans l'extrait qu'elle nous présente de ces *Mémoires, une seule ligne* digne d'être recueillie. Je le crois encore, et je suis persuadé qu'en général, si on lui adresse quelques reproches, ce ne sera pas celui d'avoir *omis*.

Avant de nous faire connaître les *Mémoires de Dangeau*, madame de Genlis veut nous faire connaître Dangeau lui-même. Nous sommes dans le siècle des compilations, des extraits et des notices; l'ouvrage d'un auteur mort ne peut pas paraître sans une notice nouvelle, quelque nombreuses que soient les notices anciennes. Fontenelle en avait fait une sur Dangeau, qui était de l'Académie des Sciences; circonstance assez importante de sa vie, et qui est pourtant oubliée par madame de Genlis, quoique sa notice,

qui renferme une douzaine d'autres petites notices, c'est-à-dire, celles de tous les personnages qu'elle nomme, nous présente entre autres celle du marquis de l'Hospital, auquel Dangeau avait succédé à l'Académie des Sciences, ce qui lui offrait une double occasion de rapporter ce fait assez honorable à la mémoire du personnage dont elle écrit l'histoire, pour ne devoir point être passé sous silence. Dangeau était aussi de l'Académie-Française, dans laquelle il succéda au fameux Scudéry, comme son frère l'abbé de Dangeau avait succédé au fameux abbé Cotin. Au reste, la notice de madame de Genlis est assez fidèlement calquée sur celle de Fontenelle; elle avait en effet le même dessein que Fontenelle, celui de faire un éloge. Si elle avait voulu faire une satire, elle aurait pu en puiser les traits dans les *Mémoires de Saint-Simon*. « C'était, dit ce caustique et spirituel écri-« vain, en parlant de Dangeau, le meilleur homme « du monde, mais à qui la tête avait tourné d'être « seigneur. Cela l'avait chamarré de ridicules. Ce « fut bien pis après sa charge et son mariage : sa « fadeur naturelle, entée sur la souplesse du cour-« tisan, et recrépie de l'orgueil du seigneur posti-« che, fit un composé que combla la grande maî-« trise de l'ordre de Saint-Lazare, que le roi lui « donna comme l'avait *Nérestan*, mais dont il tira « tout le parti qu'il put, et se fit le singe du roi, « dans les promotions qu'il fit de cet Ordre, où toute « la cour accourait pour rire avec scandale, tandis « qu'il s'en croyait admiré. » Madame de Montespan disait aussi du marquis de Dangeau, *qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de s'en moquer;* mais

madame de Montespan devait être l'ennemie de Dangeau, ami constant et dévoué de madame de Maintenon; et l'on sait combien il faut se défier des portraits de Saint-Simon. Sa malignité, qui se montre déjà dans la manière dont il raconte et explique les faits, se donne une bien plus libre carrière lorsqu'il trace les caractères et peint les personnes. Rapportons-nous-en donc à Fontenelle et à madame de Genlis; soyons persuadés d'ailleurs que Dangeau n'aurait pas si bien réussi à la cour de Louis XIV, s'il n'avait pas été un homme aimable, de bonne compagnie et de beaucoup d'esprit.

Ce n'est pas précisément cette dernière qualité qu'il montre dans ses *Mémoires*, et madame de Genlis, ne pouvant se le dissimuler, a entrepris de lui en faire un mérite. Elle a terminé sa notice par une dissertation contre l'esprit, dissertation qui lui a même fait perdre de vue la notice elle-même, qui, au fait, n'est pas terminée; elle dit au surplus de fort bonnes choses contre cet esprit qui veut aujourd'hui se montrer partout, à tout propos, hors de propos. Il est certain qu'il n'est pas nécessaire de faire de grands frais d'esprit dans les simples notes que l'on prend de tout ce qu'on voit et de ce qu'on entend, dans des souvenirs qu'on fixe, dans un journal historique qu'on écrit pour soi, ou tout au plus pour quelques amis. Les lecteurs, à qui vraisemblablement il n'était pas destiné, n'ont pas droit de se plaindre si l'auteur n'a pas pu ou ne s'est pas soucié d'y mettre plus d'esprit; mais enfin, puisqu'ils en jouissent, ils ne seraient pas fâchés d'y en trouver davantage. C'est un attrait de plus, dont il faut bien que ces *Mémoires* se pas-

sent, mais qui ne leur aurait point fait de tort.

Toutes les qualités qui peuvent les recommander à l'intérêt des lecteurs sont très-bien développées dans un *Discours préliminaire* que madame de Genlis a placé à la suite de la notice sur Dangeau. Malheureusement vers la fin de ce Dicours, et justement là où elle aurait dû le terminer, elle s'est rappelé une ancienne querelle qui avait été trop vive, peut-être, pour que le mieux ne fût pas de la laisser tout doucement s'oublier; et trop longue, pour qu'il parût nécessaire de la recommencer. On ne se rappelait que trop cette discussion, ou plutôt cette dispute très-animée à laquelle donna lieu, il y a environ six ans, un plaidoyer assez long contre Fénelon, inséré dans l'ouvrage de madame de Genlis sur l'*influence des femmes dans la littérature*. Accusée d'injustice envers ce grand écrivain, ce pieux archevêque, cet homme aimable et si universellement aimé, elle s'en défendit alors, elle s'en défend aujourd'hui, répète ses argumens, en ajoute de nouveaux, c'est-à-dire de nouvelles accusations. Il est certain qu'alors comme aujourd'hui, elle loua beaucoup Fénelon; mais ses éloges paraissaient des concessions, et ses observations critiques de véritables attaques. Le peu d'à-propos de ces attaques semblait leur imprimer un caractère plus hostile, et cette considération a encore plus de poids aujourd'hui. Il est sans doute très-bien de défendre la mémoire de Louis XIV contre certains hommes qui ne se font les partisans de Fénelon, que pour avoir le droit de déclamer contre le grand roi qui crut devoir le disgrâcier, l'exiler; mais il n'est pas nécessaire pour cela de rechercher minu-

tieusement des torts à l'auteur du *Télémaque*, d'extraire de cet ouvrage tous les passages qui peuvent, à toute force, recevoir une interprétation défavorable au gouvernement du roi, et parmi lesquels, quoi qu'en dise madame de Genlis, il y en a de fort beaux et de fort innocens. Il est moins nécessaire encore d'attribuer à Fénelon, sur la foi de d'Alembert, une lettre qui serait véritablement inexcusable, mais qui a été rejetée, d'après toutes les vraisemblances et les probabilités d'une saine critique, par l'exact et l'élégant historien de Fénelon, et par madame de Genlis elle-même, dans toute la chaleur de la première discussion. Elle vante ce procédé comme très-délicat; mais pourquoi donc veut-elle s'en départir? Quant à nous, qui pensons qu'elle ne fut que juste alors, il nous semble qu'elle cesse de l'être aujourd'hui. Si notre opinion pouvait être de quelque poids auprès d'elle, nous l'engagerions, lorsqu'elle donnera une seconde édition des *Mémoires de Dangeau*, à supprimer ce nouveau et long plaidoyer dont Fénelon aurait, je crois, à se plaindre, dont Louis XIV ne serait peut-être que médiocrement satisfait, et dont le public ne saurait voir ni la nécessité, ni l'utilité, ni surtout l'agrément. Tous les gens raisonnables, et c'est toujours pour ceux-là qu'il faut écrire, même lorsqu'on a affaire à des adversaires déraisonnables, savent très-bien à quoi s'en tenir sur Louis XIV et Fénelon, et sur les fâcheuses circonstances qui les divisèrent et les éloignèrent l'un de l'autre. C'étaient deux grands hommes, deux âmes nobles et généreuses qui ne se rendirent pas mutuellement une entière justice, parce qu'avec une égale élévation de

sentimens, il y eut une grande opposition dans le tour de leur esprit et dans leur caractère.

Me voilà fort loin des *Mémoires de Dangeau*, parce que j'ai voulu suivre madame de Genlis, qui s'en était fort éloignée elle-même. Ces *Mémoires* ne commencent qu'en 1684. Louis XIV était roi de France depuis plus de quarante ans, et régnait effectivement par lui-même, et avec beaucoup d'éclat et de gloire depuis plus de vingt. A l'époque où commencent ces *Mémoires*, cet éclat n'avait point encore été obscurci, cette gloire était à son plus haut degré; mais elle allait décroître; ce n'était point encore le moment de la décadence, mais elle allait s'annoncer. Bientôt le roi d'Angleterre, allié de la France, va être chassé de ses États; les efforts de Louis XIV, pour le rétablir, sont impuissans, et sa marine est détruite au combat de la Hogue. Cette résistance à ses desseins, jusque-là pour ainsi dire irrésistibles, est le présage d'une résistance plus forte encore, plus funeste, et des revers qu'il devait éprouver dans la guerre de la succession d'Espagne. Faut-il regretter que les *Mémoires de Dangeau* ne remontent pas à ces temps de prospérités et de triomphes? Je ne le pense pas; d'abord, nous pouvons bien nous contenter de ce que nous en avons, et il faudrait être bien insatiable, pour regretter de n'en avoir pas davantage. D'ailleurs, quoiqu'en général la galanterie et les prospérités d'un roi, jeune et victorieux, paraissent un sujet plus heureux pour le compilateur d'aventures, d'événemens et d'anecdotes, je ne pense pas que Dangeau en eût tiré un plus heureux parti. Il s'occupe peu des événemens mili-

taires et politiques, à moins qu'ils n'aient été conduits et accomplis par Louis XIV en personne; ni des actions curieuses, brillantes, éclatantes, si elles ne se passent point à Versailles, à Marly, à Saint-Germain, à Fontainebleau, dans tous les lieux où se trouve la cour. La cour et Louis XIV, voilà le monde entier pour Dangeau : voilà, je ne dirai pas le sujet de ses tableaux, l'objet de ses pinceaux, car Dangeau n'est pas peintre, mais l'unique matière de ses notes et de son journal. Il lui reste encore plus de trente ans pour parler de cette cour qui fut toujours très-magnifique, très-animée, très-brillante, et de ce grand roi qu'il trouve, et qu'il voit encore long-temps dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire; qui, d'ailleurs, n'est ni moins grand ni moins intéressant dans ses malheurs, et qui devient héroïque et sublime dans ses derniers momens.

Ailleurs Louis XIV est peint avec plus d'appareil et sur un plus imposant théâtre : là, il est montré dans son intérieur, dans son cabinet, dans sa vie privée, au milieu de sa famille, avec ses enfans, ses domestiques; souvent aussi, au milieu de sa cour, dans toute la pompe et les fêtes de Versailles, dans tout l'agrément et la grâce de ses voyages à Marly, et aux autres séjours où il entraînait l'élite des courtisans et des femmes aimables qui, à cette époque, brillèrent de tant d'esprit et d'attraits; ordonnant tout avec dignité, réglant tout avec justice, conciliant tout avec bonté. Ailleurs il a pu être représenté plus heureux et plus triomphant, jamais meilleur et plus aimable. Ce roi, que quelques détracteurs ont représenté comme fier et hautain, tem-

pérait au contraire sa majesté naturelle par une affabilité et une bonté qui inspiraient à ses serviteurs une douce confiance. « Le bon homme Ruvigny, dit « Dangeau, est venu trouver le roi, et lui dire qu'il « avait acheté la terre de Rayneval, de M. de Chaul- « nes, mais qu'il lui manquait dix mille écus pour « la payer, et qu'il avait recours au roi, *comme à* « *son meilleur ami*, pour lui prêter cette somme. » Le roi lui répondit : « Vous ne vous trompez pas, et « je vous les donne de bien bon cœur. D'autres, dit- « il à M. Dumetz, me prient de les mener à Marly, « et moi je vous prie d'y venir. » Le duc d'Elbeuf vient consulter le roi, et lui demander son agrément pour épouser mademoiselle de Navailles. Louis XIV lui représente avec une aimable condescendance qu'il a soixante-quatre ans, qu'il a déjà des enfans de deux mariages; qu'au reste il est le maître. Un ou deux traits isolés de ce genre ne prouveraient pas grand'chose; mais lorsqu'ils se répètent souvent, ils prouvent un roi bon, affable, et véritablement père de ses sujets. Madame de Genlis a soin de les faire ressortir dans ses notes; car, ne pouvant, dans une pareille compilation, prétendre à la gloire du talent, elle a justement ambitionné le mérite du bon esprit, des bons principes, et d'une véritable admiration pour Louis XIV. Seulement elle aurait pu s'abstenir de quelques notes bien minutieuses et tout-à-fait inutiles; c'est bien pis quand elle les répète mot à mot. C'est ainsi qu'elle nous dit, dans deux endroits différens, que l'église des Invalides est à la vérité fort belle, mais qu'elle est trop étroite pour sa longueur; elle nous apprend aussi deux fois en quoi consiste la

prérogative qu'avaient les princesses d'être servies *avec le cadenas*. Pour moi, je ne l'expliquerai pas une seule. Quelques femmes de la cour voulurent aussi avoir le *cadenas*, mais madame de Genlis espère bien qu'elles ne l'auront pas eu. Ailleurs, elle s'élève contre *le tulle :* cette note n'aura point de succès auprès des marchandes de modes.

Mais revenons à Louis XIV : un des plus beaux traits de son caractère, c'est son respect pour le malheur. Rien n'est plus touchant que l'extrême délicatesse avec laquelle le roi Jacques II, qu'une révolution vient de précipiter du trône, est accueilli : tous ses besoins, tous ses désirs sont prévenus ; les agrémens de la vie, les plaisirs et les fêtes lui sont préparés dans la belle retraite qui lui est offerte; les marques d'un tendre intérêt, les discours consolans et affectueux lui sont prodigués. Il n'est plus question ici de cette supériorité et de ces préséances que Louis XIV affectait sur toutes les couronnes : tout cède à un roi qui a perdu sa couronne. Ce respect pour le malheur d'autrui était un indice du courage avec lequel il saurait supporter le sien. Dangeau rapporte la lettre que ce roi, âgé de soixante-onze ans et accablé de revers, adressa à ses peuples, dans la terrible année de 1709, pour leur expliquer les motifs qui le forçaient à continuer la guerre et à rejeter les conditions dures et humiliantes que voulaient lui imposer des ennemis trop orgueilleux de leurs succès ; elle est pleine de dignité et de noblesse. Tout le monde sait avec quel courage il envisagea la mort, quels nobles aveux il fit, quels sages et touchans conseils il légua à son successeur. Dangeau rapporte quelques

particularités de ces derniers momens, qui peut-être ne se trouvent point ailleurs. Ce sont quelques anecdotes de ce genre, éparses çà et là, et inconnues ou peu connues, qui rendent ces *Mémoires* le supplément utile de tout ce qu'on a écrit sur ce grand siècle. Je ne me rappelle point avoir vu ailleurs que, dans le discours touchant que Louis XIV adressa à ceux qui l'environnaient dans son lit de mort, il ait dit, en leur recommandant son successeur : « C'est un « enfant qui pourra essuyer bien des traverses. » Prédiction prématurée, mais qui annonce le coup d'œil étendu de ce roi mourant, qui, accoutumé pendant soixante ans aux hommages, à la soumission, à la fidélité, à l'amour de ses sujets, pressentait de loin, devinait pour ainsi dire les symptômes d'un changement dans les esprits, les opinions, les sentimens et les cœurs.

Sans doute ces *Mémoires* présentent le plus souvent Louis XIV s'occupant de très-petites choses ; le cérémonial et l'étiquette y tiennent une grande place : qui est-ce qui doit passer le premier, porter le bougeoir, donner la chemise, présenter ou être présenté ? Jusqu'où doit-on accompagner et être accompagné ? Voilà des questions épineuses et des cas difficiles qui se présentent souvent. Il y a surtout un certain *Saintot*, maître des cérémonies, qui est furieusement délicat et pointilleux sur tous ces articles. On peut se faire une idée de l'importance qu'y attache pareillement Dangeau, par une plainte et un reproche qui échappent à son âme ordinairement si impassible. La Dauphine était morte; des dames d'honneur et d'autres femmes veillaient autour de son

corps : « *et l'on a fait une faute*, s'écrie Dangeau, « c'est que les dames qui n'ont pas droit d'être assises « devant elle pendant sa vie, ont été devant son corps « à visage découvert, *ce qui ne devait pas être.* » On a fait une faute ! Dieu soit loué, ce n'est pas un crime ! Madame de Genlis aime aussi beaucoup l'étiquette, à ce qu'il paraît, et ce n'est pas les endroits des *Mémoires* où il en est question qu'elle a *omis* (1). Il faut l'avouer, Louis XIV y tenait beaucoup aussi. Son esprit supérieur voyait sans doute d'assez graves conséquences découler de l'observation de ces usages, qu'une philosophie légère et superficielle regarde comme si minutieux et si frivoles. On ne pourrait lui en faire un tort que dans le cas où son attention, trop souvent occupée de ces détails, aurait été distraite des affaires importantes. C'est, au contraire, le propre des esprits éminens et faits pour gouverner, de tout voir, de ne rien négliger, et de porter leurs vues sur les grandes comme sur les petites affaires. Tel était Louis XIV ; et ces *Mémoires* le présentent comme un travailleur infatigable, présidant à tous ses conseils, formant tous ses ministres, et s'occupant de l'administration de son royaume au milieu même de ses incommodités et de ses souffrances.

Heureusement ce grand roi est toujours sur la scène, et l'anime par sa présence ; sans cela les *Mémoires de Dangeau* seraient tout-à-fait illisibles : lors même qu'il parle de quelque personnage digne d'exciter notre intérêt, il en parle avec la froideur et le laconisme d'un annotateur si sec, qu'assurément on

(1) Mme de Genlis a publié depuis un dictionnaire *des Étiquettes*.

ne saurait être ni attaché ni ému le moins du monde. Le seul sentiment qu'on éprouve, c'est l'étonnement et la surprise que de pareils noms n'aient pas fait naître quelques autres expressions sous la plume de l'auteur : cela est vraiment risible, je dirais presque ridicule. « Le bon homme Corneille est mort, dit « Dangeau ; il était fameux par ses comédies : il « laisse une place vacante dans l'Académie. » Il nous apprend ensuite que *le jeune Corneille* (il avait alors soixante ans) lui succéda. Il rapporte avec la même froideur la mort de madame de Sévigné : « Madame « de Sévigné est morte ; sa fille est fort malade; on lui « cache la mort de sa mère. » A la représentation du *Bourgeois Gentilhomme,* il remarque que le roi a beaucoup ri ; c'est là sa seule observation sur cette pièce, et on ne sait pas si lui-même y a ri. Tous ces *Mémoires* sont écrits avec cette impassibilité plus que stoïque.

Dangeau s'y montre aussi quelque peu crédule : il paraît croire que l'évêque de Québec a découvert un pays où les hommes ont les cheveux et le poil semblables à des plumes de perroquet, et un autre où tous les hommes sont bossus, et toutes les femmes boiteuses. Il ne doute point qu'il y ait en Bretagne un petit nain de seize pouces qui est maître d'école : je crois que de petits écoliers de trois pieds se seraient bien moqués de leur petit professeur de seize pouces, et qu'ils lui auraient fait passer de mauvais quarts d'heure ! Ce qui est vraisemblable, c'est le nombre assez considérable de charlatans dont parle Dangeau ; cela est de tous les siècles : les uns voulaient faire de l'or ; celui-là avait une méthode *pour apprendre à écrire en deux heures ;* d'autres avaient des remèdes

singuliers : l'un deux, par exemple, avait persuadé à une dame, je crois même à une princesse du sang, que, pour guérir de je ne sais quelle maladie, il fallait qu'elle revêtît une chemise portée vingt-quatre heure par un homme. La princesse s'adressa à son mari, qui lui céda sa chemise, et elle s'en trouva très-bien. Une autre dame eut dans son mari une confiance singulière, et qui, à ce qu'il paraît, ne lui réussit pas aussi bien ; mais laissons parler Dangeau : « Une dame de la cour a fait une confidence à son « mari, qui a fait chasser beaucoup de domestiques, « et sa trop grande bonne foi lui a fait nommer ses « amans : cela a fait beaucoup de désordre, et *a paru* « *sans exemple.* »

On trouve dans ces *Mémoires* plusieurs histoires commencées et point finies ; d'autres finies et point commencées. Je ne sais si c'est la faute de Dangeau ou celle de madame de Genlis ; mais j'aime mieux croire que c'est celle de Dangeau. Par exemple, le jeudi 11 octobre 1691, M. de La Vauguyon se présente à la porte de la chambre de Louis XIV, demande la permission d'entrer, l'obtient, se jette aux pieds du roi, lui dit qu'il lui apporte sa tête, et lui demande pardon d'avoir mis l'épée à la main dans sa maison. On apprend que M. de La Vauguyon et M. de Courtenay se sont pris de querelle, et ont voulu se battre entre la chapelle et l'appartement de la reine. Louis XIV, très-sévère sur l'article des duels, ordonne qu'ils soient mis à la Bastille, et interrogés par le grand-prévôt. On ignore la suite de cette histoire ; seulement quelque temps après, on voit que la tête a tourné à M. de La Vauguyon. Ailleurs, on ap-

prend que madame du Traisnel est bannie, qu'elle doit demander pardon à madame de Liancourt, qu'elle est condamnée à payer dix mille écus, que deux de ses domestiques sont envoyés aux galères ; et on ignore le commencement de cette histoire, et la cause de ces jugemens sévères et de ces condamnations rigoureuses. Ces *Mémoires* s'étendent jusqu'en 1720, c'est-à-dire, jusqu'aux cinq premières années de la régence. Madame de Genlis y a ajouté un précis de sa façon sur la régence entière. Je ne sais pourquoi, en parlant des différens écrivains qui ont écrit sur cette époque de notre histoire, elle oublie Marmontel ; elle en veut toujours un peu à ce pauvre Marmontel, qui a fait, il est vrai, une pauve *Histoire de la Régence*. Celle de madame de Genlis est fort incomplète, fort insuffisante ; elle est semée de réflexions judicieuses, et écrite avec l'élégance accoutumée de l'auteur. Je suis seulement surpris qu'en parlant du parti des philosophes, elle l'appelle le parti *encyclopédique ;* c'est *encyclopédiste* qu'il fallait dire. Ces deux expressions sont fort différentes : la première se prend toujours en bonne part, et je ne crois pas que ce soit un compliment que madame de Genlis ait voulu faire au parti. Mais c'est peut-être une faute d'impression ; j'en suis même sûr. Toutes les fois qu'une faute peut être imputée ou à l'imprimeur, ou à madame de Genlis, je ne balance pas : j'accuse l'imprimeur.

Dangeau a résolu un problème singulier, et dont il aurait bien dû léguer le secret et la solution à la plupart de nos écrivains, qui n'auraient pu le payer de trop de reconnaissance : c'est de se

faire lire avec assez de plaisir, et avec un intérêt simon très-vif, souvent même languissant, mais qui ne se décourage point jusqu'à la fin, en ne disant pas grand'chose, presque rien, et en le disant sans esprit, sans sel, sans style, sans chaleur, sans malignité, sans passion. Je rends compte de l'impression que j'ai éprouvée. J'ai fait de l'Abrégé de madame de Genlis comme elle avait fait de l'ouvrage tout entier; je n'en ai pas passé une ligne. J'ai entendu dire à plusieurs autres personnes, à des hommes, à des femmes, qu'elles avaient été aussi tout doucement entraînées dans cette lecture depuis le commencement jusqu'à la fin. Madame de Maintenon, qui ne les lut qu'après la mort de Louis XIV, en recevait une impression bien plus vive. « Les « *Mémoires de Dangeau*, écrit-elle, m'amusent « très-agréablement.... J'ai tout lu; » c'est-à-dire, tout ce qu'on lui avait envoyé; car un mois après elle écrit encore : « J'attends avec impatience la suite « de ces *Mémoires* qui m'amusent si fort, que je lis « trop vite; » et plus tard encore : « Je voudrais « savoir jusqu'où M. de Dangeau conduit ses *Mé-* « *moires*, pour les ménager plus ou moins, car « c'est le seul amusement que j'aie. » On est toujours plus vivement affecté du récit des événemens contemporains, dans lesquels surtout on a joué un rôle. Ainsi, je ne donne point l'enthousiasme de madame de Maintenon comme la règle de celui que nous devons éprouver; mais je donne son jugement comme la règle de la confiance que nous devons avoir dans la véracité de ces *Mémoires*. Voltaire seul a voulu jeter des doutes sur leur authenticité et leur fidélité;

mais madame de Genlis donne, de l'injuste dénigrement avec lequel il en parle, des raisons assez vraisemblables et des motifs assez plausibles.

Mémoires de M. de Coulanges.

Le nom de Coulanges n'est pas très-célèbre, sans doute; mais il est très-connu de tous les lecteurs; il leur a été si souvent répété, il leur est devenu si familier, que cela équivaut presqu'à la célébrité. Il n'en est point qui revienne plus souvent dans les *Lettres de madame de Sévigné;* à chaque instant, elle passe en revue toute la famille de Coulanges, et *le bon abbé,* ou tout simplement *le bien bon,* et madame de Coulanges, dont, s'il faut l'en croire, l'esprit était une *dignité,* et chaque péché une *épigramme;* et dont les épigrammes, surtout contre quelques femmes de sa société, sont quelquefois bien sanglantes; et enfin le *petit Coulanges,* que madame de Sévigné paraît aimer par-dessus tous, parce que c'est son cousin, ce qui n'est pas toujours une raison; parce qu'il est toujours aimable et gai, ce qui en est une meilleure; et parce qu'il l'admire toujours, la flatte sans cesse, et l'appelle la *mère beauté,* ce qui, sans contredit, est la meilleure de toutes.

Ce petit Coulanges était donc un homme léger, un peu frivole même; aimant la société, les plaisirs, la bonne chère surtout; disant de bons mots, écrivant facilement en prose, beaucoup trop facilement en vers, et prêt à en faire sur tous les sujets, pour toutes les personnes, sur tous les événemens et toutes les aventures. Il eut d'abord une destination plus grave :

il fut un moment conseiller au parlement de Metz, et même au parlement de Paris. Mais on lit dans tous les recueils, et il faut bien que mes lecteurs prennent leur parti de lire ici pour la vingtième fois peut-être, qu'étant rapporteur d'une affaire où il s'agissait d'une mare que se disputaient deux paysans, dont l'un se nommait Grapin, il s'embrouilla si bien dans le récit des faits, que, ne pouvant retrouver le fil de son discours et la suite de ses idées, et oubliant tout-à-fait la gravité de son état et celle de l'assemblée, il s'écria : « Pardon, monsieur, je me noie « dans la mare à Grapin : et je suis votre serviteur. » C'est par ce beau plaidoyer qu'il termina sa carrière de magistrat. Il se livra uniquement à la société et aux plaisirs; c'était là sa véritable vocation.

Parmi les plaisirs que peuvent procurer la fortune, l'oisiveté et une libre disposition de son temps et de sa personne, il faut compter les voyages comme un des plus agréables ; un homme d'esprit en fait même toujours un plaisir utile. Coulanges fit deux fois le voyage d'Italie, et séjourna deux fois assez long-temps à Rome. On voit qu'il aimait surtout à voyager avec les princes et les princesses, les ducs et les duchesses, les prélats et les cardinaux, ou tout au moins les abbés de bonne maison. Il faut en convenir, Coulanges montre peu de dispositions pour le système de l'égalité ; il ne paraît point s'inquiéter du malheur de vivre sous un gouvernement *despotique*, et il trouve qu'il a assez de liberté, puisqu'il lui est permis de faire tout ce qu'il veut, ce qui n'arrive pas toujours dans les gouvernemens où l'on se pique le plus d'aimer et de favoriser la liberté; mais avec

tous ses préjugés, il n'est ni moins heureux, ni moins aimable. Il n'est même pas moins bon Français, puisqu'à Rome il veut faire un pape ami de la France, et qu'il soutient la faction française par tous les moyens qui sont en son pouvoir, c'est-à-dire, *par ses chansons*.

Ce fut dans les années 1657 et 1658 que Coulanges fit son premier voyage en Italie: il n'avait alors que 25 ans. A cet âge, un homme naturellement frivole est bien frivole, et ses remarques, ses observations, ses voyages, tout doit s'en ressentir. L'éditeur de ces *Mémoires*, qui n'a pu se le dissimuler, n'a donné le premier *voyage* que par extraits fort courts; il n'occupe que soixante pages environ d'un volume qui en a plus de six cents. Coulanges, dans le premier voyage, va en Italie par l'Allemagne; il ne néglige point d'aller à la cour des électeurs, des landgraves, des princes et des princesses. Ces princesses sont toujours charmantes; les princes quelquefois assez maussades. J'ai ouï dire à une femme d'esprit, qui a beaucoup voyagé, que les femmes, dans toute l'Europe, se ressemblent beaucoup plus que les hommes; qu'il y a, par exemple, beaucoup moins de différence entre une Allemande et une Française, qu'entre un Allemand et un Français. Cette observation, que je crois très-juste, ne pourrait-elle pas expliquer et justifier jusqu'à un certain point les jugemens de Coulanges, et les disculper d'un excès de partialité?

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans le voyage de Coulanges en Allemagne, c'est le dîner et le souper qu'il fit chez le duc de Wurtemberg. On

lui fit assez mauvaise chère, ce qui, à son égard, n'était point un petit grief. « Les viandes étaient noi-
« res, maigres, sèches et fort poivrées : quantité de
« ragoûts extraordinaires, comme des oisons farcis
« de pruneaux, et des pâtés les plus détestables du
« monde; » mais on le fit terriblement boire. Sur six Français qui étaient à table, deux mis hors de combat furent obligés de se retirer fort malades; les quatre autres, étourdis et chancelans, voulurent prendre congé vers le soir; mais on les retint à souper, et les excès du matin étaient de la sobriété en comparaison de ceux du soir. « Le duc, dit Coulan-
« ges, commença par porter la santé du roi de
« France, et ensuite de toutes les puissances de la
« terre. Je demandai de l'eau pour tâcher, dans le
« rude choc que nous allions essuyer, de tremper
« un peu mon vin; mais quelques instances que je
« fisse, il me fut répondu que l'eau n'entrait ja-
« mais dans la salle d'un si grand prince que M. le
« duc de Wurtemberg. Il fallut donc me résoudre à
« tout événement, et je commençai à boire des
« mieux, tantôt du blanc, tantôt du clairet, tantôt
« de l'un et de l'autre mêlés ensemble, tantôt deux
« verres à la fois, et quelquefois trois, suivant qu'il
« plaisait au prince. » Ce manége dura quatre ou cinq heures. Il paraît que le duc avait le vin très-tendre : « C'était une chose admirable, continue
« l'historien, de voir les protestations de service
« qu'il nous faisait..... Il nous embrassait étroite-
« ment..... Mais enfin, comme il est difficile de
« boire toujours, et qu'il n'y paraisse pas, nous fûmes
« les uns après les autres emportés hors de la salle,

« et jetés dans un carrosse du duc qui attendait au « bas de l'escalier, et qui, en quatre voyages, mena « chacun de nous à son hôtellerie. » Ces mœurs n'avaient pas beaucoup de dignité, mais à cette époque elles régnaient dans presque toutes les cours de l'Allemagne. Le maréchal de Grammont, dans ses *Mémoires*, cités par l'éditeur des *Mémoires de Coulanges*, parle d'un repas chez le duc de Furstemberg, où étaient les électeurs de Mayence et de Cologne. On y but, pendant neuf heures, au bruit des timbales et des trompettes; deux ou trois mille santés y furent portées; tous les convives s'enivrèrent; la table fut étayée, les électeurs dansèrent dessus, et le maréchal de Grammont, qui était boiteux, mena le branle.

Les bons vins, mais bus avec plus de sobriété, et de meilleurs dîners, ne manquèrent point à Coulanges pendant son second voyage de Rome, et il n'oublie point ces particularités-là; mais il y fut témoin, et il est historien exact et fidèle, de faits plus importans et plus curieux. Sa fidélité et son exactitude s'exercent même quelquefois à ses dépens. Il ne dissimule point sa poltronnerie. Embarqué sur les galères du roi pour aller de Toulon à Civita-Vecchia, on rencontra, à une certaine hauteur, six vaisseaux hollandais. Nous étions alors en état de guerre avec la Hollande. Le bailli de Noailles, qui commandait la petite escadre française, crut qu'il était de son honneur de donner la chasse aux bâtimens hollandais, de les combattre même s'il pouvait les atteindre. Les ennemis, plus faibles, s'enfuyaient à toutes voiles; mais leur faiblesse ne rassurait point Coulan-

ges, lorsque la nuit mit fin à cette poursuite. « Ce « fut un grand bonheur, s'écrie-t-il ; jamais nuit « ne vint plus à propos. » La contenance de ces ennemis qui fuyaient lui paraît encore très-redoutable, et il frémit en pensant que tel qui ne serait pas sorti heureusement de cette rencontre, et *lui tout le premier*, aurait eu raison de dire : *Que diable allait-il faire dans cette galère?* On sait que l'abbé Delille, qui ne se piquait point d'être un héros, montra toutefois plus de résolution et de gaîté dans une circonstance à peu près semblable. Il accompagnait à Constantinople son ami, M. le comte de Choiseul, ambassadeur à la Porte. On rencontre en pleine mer un vaisseau barbaresque : on s'apprête à le combattre. L'abbé Delille monte sur le tillac, et regardant fièrement le corsaire couvert de soldats, il s'écrie plaisamment : « Les coquins ne s'attendent pas à l'épigramme que « je vais faire contre eux. »

C'était en 1689, plus de trente ans après son premier voyage à Rome, que Coulanges y alla pour la seconde fois, et y fit un séjour de plus de deux ans. Il y accompagnait le duc de Chaulnes, ambassadeur auprès du saint-siége, les cardinaux de Bouillon, de Bonzi et de Furstemberg, qui allaient se joindre au cardinal d'Estrées, pour augmenter l'influence française dans la nomination du successeur d'Innocent XI qui venait de mourir, et qui, pendant son pontificat, s'était montré l'ennemi de la France et de Louis XIV. Une violente discussion avait éclaté entre le roi très-chrétien et le souverain pontife. La question des droits de régale l'avait excitée; la déclaration du clergé de France, en 1682, l'avait en-

venimée ; le refus des bulles d'institutions aux évêques nommés par le roi en avait été la suite ; les prétentions de l'ambassadeur de France, violemment soutenues par le marquis de Lavardin, l'avaient porté au plus haut degré d'exaspération. Il était donc très-important d'élire un pape plus traitable qu'Innocent XI, et mieux disposé pour la France. Louis XIV voulait maintenir tout ce qui lui paraissait appartenir de droit à sa couronne ; et, s'il consentait à céder sur quelques points où ses droits ne semblaient pas aussi clairs, il voulait du moins céder avec dignité, et sans compromettre cette couronne dont l'honneur lui fut toujours si cher, et qu'il sut toujours si bien faire respecter. Telles étaient les instructions données aux cardinaux et à l'ambassadeur ; ils s'y employèrent tous avec beaucoup de zèle et d'intelligence, le cardinal de Bouillon surtout, quoiqu'il fût dans la disgrâce de Louis XIV. Leur choix, après bien des incertitudes, se fixa enfin sur le cardinal Ottoboni, homme fin et spirituel, qui, ne pouvant être élu sans l'appui des cardinaux français, les flatta beaucoup.

Un jour le cardinal de Bouillon, effrayé des difficultés qui semblaient s'accroître par les intérêts divers et les brigues opposées, lui témoignait ses craintes sur le succès de leurs vœux communs : J'ai grand'peur, lui disait-il, *signor cardinale, io ho gran paura.* Ottoboni lui répondit vivement et ingénieusement : *Quanto a me, non ho paura; sotto capitano del un gran nome di Buglione e di Turena, non si perde mai la battaglia.* « Quant à moi, je n'ai point de crainte : la bataille ne se perd

jamais, sous un capitaine du nom de Bouillon ou de Turenne. »

Sa confiance ne fut point trompée; il fut élu, et prit le nom d'Alexandre VIII. Il remplit sur le saint-siége une partie des espérances qu'on avait pu concevoir de lui dans le conclave, éluda cependant quelques-unes de ses promesses, en traîna d'autres en longueur, et mourut sans avoir rétabli la paix entre la cour de France et la cour de Rome. C'était à Innocent XII, son successeur, qu'était réservée cette heureuse pacification. Coulanges était encore à Rome pendant la tenue du conclave qui éleva le pape sur la chaire de saint Pierre; il en fait connaître les partis divers, et les divers intérêts qui se croisent et se combattent, se liguent et se désunissent tour à tour, et les ressorts plus compliqués encore que ceux du conclave qui avait élu Alexandre VIII. Il varie et diversifie ce sujet par plusieurs observations sur les coutumes et les mœurs des Romains et des Romaines, sur le caractère des Français et des Françaises de distinction qui, dans ces époques solennelles, abondaient à Rome; et par des descriptions de lieux et de fêtes. Heureux le lecteur, quand Coulanges résiste à la manie qu'il a de décrire en vers! A la vérité, le bon goût de l'éditeur nous fait souvent grâce de ces descriptions, et d'autres poésies du même auteur.

SECTION III.

MÉMOIRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION.

Mémoires de madame Roland.

Deux libraires se sont chargés de réunir et de rassembler des trésors jusqu'ici dispersés, dont quelques-uns étaient même enfouis, ou rares et ignorés. L'un nous présente les premiers Mémoires qui puissent se lire dans notre langue; et, remontant à la grande et intéressante époque des Croisades, il nous conduit jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, nous faisant ainsi, dans une période d'environ sept cents ans, lire les faits les plus curieux de notre histoire, dans une suite non interrompue d'ouvrages originaux, naïfs, piquans, spirituels, très-variés, qui se distinguent tous par des mérites très-divers. L'autre nous offre d'autres objets, d'autres motifs d'intérêt; il ne remonte ni à des temps reculés, ni aux faits et gestes de nos aïeux : c'est l'histoire de notre temps, c'est notre propre histoire qu'il veut nous faire lire dans les Mémoires des personnes que nous avons vues et connues, ou que du moins nous avons pu voir et connaître. On ne saurait disconvenir qu'une pareille lecture offre un grand attrait aussi; on aime

à voir comment un autre a jugé les événemens et les hommes qu'on a jugés soi-même. On découvre d'ailleurs toujours, dans cette histoire que l'on croyait si bien connaître, des ressorts nouveaux, des causes secrètes, des rapports ignorés : c'est ainsi que des faits obscurs s'éclaircissent, et que des jugemens erronés ou incertains se réforment ou se modifient. Enfin, si les Mémoires de tous les temps offrent toujours une lecture amusante, il n'en est point qui intéressent aussi vivement que ceux de ces époques orageuses dont, selon la pensée de Cicéron qui en parlait d'après sa propre expérience, il est fort triste d'être le témoin, mais dont il est fort agréable de lire l'histoire si féconde en vicissitudes diverses, en événemens singuliers et inattendus : *Quæ etsi nobis optabiles in experiendo non fuerunt, erunt tamen in legendo jucundæ.*

Il semblerait que les deux libraires à qui nous devrons ces deux riches collections de Mémoires, aient adopté la plaisante division qu'un moderne publiciste a voulu sérieusement introduire dans nos annales. Dans cette supposition, l'un nous donnerait les Mémoires des *Francs* vainqueurs, et l'autre les Mémoires des *Gaulois* à leur tour triomphans; et, s'il faut en croire ce publiciste, beaucoup trop modérés dans leur triomphe. On pourra juger de cette modération par la lecture de ces Mémoires. Les premiers qui nous sont offerts sont ceux d'une *Gauloise* aussi ennemie des *Francs* qu'il soit possible de l'être. Il est vrai qu'aux Mémoires de ces *Gaulois* vainqueurs, se mêleront plusieurs Mémoires de ces malheureux *Francs* vaincus, réclamant vivement contre la vic-

toire, envisageant les événemens sous d'autres aspects, et peignant les hommes avec d'autres couleurs. Ainsi, par exemple, aux écrits de M. Necker, qui n'était guère ni Franc, ni Gaulois, on pourra opposer ceux de Mallet-du-Pan, qui était du moins très-*franc* dans son caractère et son langage; aux Mémoires de Louvet, ceux de Rivarol; ceux du marquis de Ferrières, à ceux de Camille-Desmoulins; le marquis de Bouillé, à Barbaroux ou à Saint-Just, ou à tout autre aimable *Gaulois* de cette trempe. Toutefois le nombre de Mémoires du parti, que j'appellerai sans déguisement (car je suis franc) le mauvais parti, sont plus nombreux; mais ceci est peu important.

C'est une des plus célèbres héroïnes de ce parti qui se présente d'abord. Madame Roland, en femme qui connaît bien toute son importance (et chaque page de ses *Mémoires* atteste qu'elle en est profondément pénétrée), commence son histoire à peu près *ab ovo*, et dès sa première enfance; elle nous raconte comme quoi, en revenant de chez sa nourrice, elle dit à ses parens émerveillés, que les lanternes qui éclairent les rues de Paris ressemblent à de *belles bouteilles;* comme quoi elle résista héroïquement à son père, qui voulait la forcer à prendre une médecine; comme quoi, dans cette occasion mémorable, menacée d'être fouettée pour la troisième fois, elle se présenta fièrement, sans façon comme sans voile, dans l'attitude la plus commode pour l'exécution de cette menace, et plusieurs autres détails plus puérils encore s'il est possible. On voit qu'elle a voulu imiter J.-J. Rousseau, qui a consigné, dans ses *Confessions*, des détails non moins

puérils; je serais même tenté de croire que c'est l'usage que fit Rousseau de la marmite de mademoiselle Lambercier, qui a persuadé à madame Roland qu'elle pouvait hasarder le récit d'un enfantillage qui, sans être semblable, a pourtant quelque analogie avec le premier. Mais ces imitations, dont l'objet est assez mal choisi, sont encore plus malheureuses dans l'exécution. Madame Roland, qui avait dans l'esprit de la force, de l'énergie, de la pénétration, n'y avait point, du moins à en juger par ses *Mémoires*, de grâce et d'agrément : son style, qui répondait aux qualités de son esprit, n'avait ni finesse, ni légèreté. Or, de pareils détails ne peuvent passer et plaire qu'à la faveur des charmes du style; il faut qu'ils soient embellis par la délicatesse du tour et la grâce de l'expression. Un homme, qui ne passait pas pour posséder éminemment ces qualités aimables de l'esprit et du style, a cependant plus heureusement imité Rousseau dans ces récits plus que naïfs, et dans ces scènes puériles et enfantines : c'est Marmontel.

Suivant pas à pas dans ses *Mémoires*, non-seulement le progrès moral de son âge dans le développement de ses facultés intellectuelles, mais le progrès matériel, dans le développement de ses facultés physiques, madame Roland passe de l'enfance à l'adolescence, et nous peint ce passage en vrai physiologiste. Tout à l'heure elle imitait les *Confessions* de Rousseau; ici on croirait qu'elle imite la *Religieuse* de Diderot, si elle eût pu connaître ce détestable roman, qui n'a été imprimé qu'après sa mort. Plus loin et plus tard, elle ne s'exprime pas avec moins de liberté sur un autre passage non moins important dans la

vie d'une femme. Madame Roland nous apprend que, lorsque, très-jeune fille encore, elle pesait dans ses balances tous les philosophes de l'antiquité, et leurs divers systèmes, elle avait donné la préférence à la secte la plus austère et la plus rigide; et que, disciple de Zénon et de Caton, elle était devenue stoïcienne. On la croirait plutôt, en lisant cinq ou six pages de ses *Mémoires*, disciple de Diogène et de Cratès, et de la secte des cyniques. C'est ainsi qu'Hipparchia, qui appartenait à cette école, et dont Bayle nous donne une si plaisante histoire, eût fait le premier tableau dont j'ai parlé; seulement elle n'aurait pas eu l'avantage de l'assaisonner de détails dérisoires de ses scrupules et de sa confession, et de conjectures érotiques sur les pensées qui devaient occuper son confesseur. Cependant madame Roland avait des mœurs; et, sous ce rapport, il paraît que sa conduite fut honnête et vertueuse. Tel est donc l'effet d'une mauvaise philosophie sur la tête d'une femme; elle lui fait rejeter les grâces de la pudeur dans le discours, elle la porte à regarder ces bienséances pleines de charmes, comme les préjugés d'un esprit faible et asservi par les ridicules principes de la bigoterie, et lui persuade qu'il est du bel air de s'élever au-dessus de ces idées rétrécies et tout-à-fait indignes d'un esprit philosophique. Dans un siècle religieux, une femme, même beaucoup moins irréprochable dans sa conduite que madame Roland, n'eût point parlé comme elle dans quelques pages de ses *Mémoires*.

Mais madame Roland ne vécut pas seulement dans un siècle de philosophie, elle vécut dans un siècle de révolution; et cette révolution la porta de la bouti-

que de son père, d'où elle sortait souvent pour aller chez la fruitière chercher une salade et pour deux liards de persil, ou pour entrer dans la cuisine faire une omelette et écumer le pot, jusque dans les salons d'un ministère où elle fut plus ministre que son mari lui-même. Elle aime beaucoup elle-même à en faire ressortir ces contrastes; elle parle souvent des *poires tapées* qu'elle faisait lors même que sa fortune était déjà changée et assez brillante. Ah! que ne s'est-elle toujours bornée à ces modestes soins du ménage, à ces utiles détails de l'économie domestique! Je suis persuadé que ses poires tapées étaient excellentes.

Madame Roland était née avec des dispositions rares; la nature l'avait douée de qualités peu communes. C'est un malheur, lorsqu'une éducation habile ne cultive pas, ne dirige pas, ne règle pas ces dispositions singulières; lorsqu'un travers d'esprit donne une fausse et fatale direction à ces qualités extraordinaires; lorsque enfin des circonstances extraordinaires aussi, et imprévues, viennent inopinément flatter ce défaut capital, le seconder, le fortifier, et en augmenter la funeste influence. Tels furent les élémens qui entrèrent dans les destinées de madame Roland, les rendirent si agitées, et enfin si malheureuses. Son éducation fut très-mal faite; un orgueil excessif corrompit des qualités que j'appellerai plutôt prodigieuses qu'heureuses, car il me paraît plus heureux pour une femme de posséder les bonnes, aimables et naturelles qualités de son sexe; enfin, la révolution vint tout à coup donner de nouveaux développemens aux prétentions que son orgueil avait formées, aux ressentimens qu'il n'avait cessé de

nourrir, et une sorte de réalité aux chimères qu'il avait constamment enfantées.

Fille d'un graveur médiocre qui, distrait par des travaux nécessaires à sa subsistance et à celle de sa famille, et par son goût pour la dissipation et le plaisir, ne s'occupa guère de l'éducation de sa fille, et d'une mère indulgente, mais faible, vertueuse, mais bornée, qui était hors d'état de s'en occuper avec quelques lumières et quelques succès, madame Roland resta sans guide qui éclairât son inexpérience; sans instituteur, qui maîtrisât son esprit d'autant plus susceptible de fortes et irrémédiables erreurs, qu'il avait plus de force et d'énergie. Presque toujours abandonnée de son père; dominant toujours sa mère, la jeune Manon Phlipon, tel était son nom un peu bourgeois, comme elle en convient elle-même, fit donc à elle toute seule son éducation. Son esprit curieux et avide de savoir, dévora tous les livres qui lui tombèrent sous la main; elle les rechercha partout, en prit dans toutes les bibliothèques qu'elle put découvrir, les déroba même ou les prit en cachette pour les rendre de même, à un jeune artiste, dont les lectures pouvaient bien n'être pas parfaitement choisies pour une jeune fille. C'est là effectivement qu'elle trouva *Candide*, et elle lut Candide en présence de sa mère, qui n'était pas tenue à savoir ce que c'était que *Candide*, mais qui, avertie par une femme plus savante, à qui, par parenthèse, la jeune personne ne le pardonna jamais, ne tint pas grand compte de cet avertissement. Elle lut donc tout indistinctement, sans choix, sans ordre, sans méthode. Les romans succédaient à l'histoire, les livres

d'amour à la morale, les livres religieux aux livres philosophiques; elle voulut même s'enfoncer dans les profondeurs de la métaphysique, dans les abstractions des sciences. Cette multitude de lectures disparates, ce mélange de vérités et d'erreurs dont elle seule se constitua juge, appelant à son petit tribunal tous les écrivains et leurs opinions, tous les philosophes et leurs systèmes, produisirent dans sa tête une grande confusion d'objets, un grand désordre d'idées, une sorte de chaos; c'était comme une bibliothèque renversée : à beaucoup d'égards, l'ignorance serait préférable.

Cependant, fière de ses connaissances, se comparant avec toutes les personnes de son sexe, et se trouvant très-supérieure, elle s'indignait qu'on ne découvrit pas tout son mérite au fond de la boutique de son père; elle faisait un crime à la société qui ne plaçait pas au premier rang la fille d'un graveur si jolie, si savante, si spirituelle, et qui admettait d'autres distinctions que celles qui étaient dues à tant de fraîcheur et d'agrémens, à tant d'esprit et de science. Elle rechercha dans ses lectures tout ce qui pouvait flatter ses dispositions vaniteuses, et crut le trouver dans l'histoire des anciennes républiques, dont elle fit ses délices, au point que très-jeune encore et très-dévote, à ce qu'elle dit, elle portait Plutarque à l'église, et lisait pendant la messe ce qu'il n'aurait peut-être pas toujours convenu à une jeune fille de lire dans sa chambre. Elle se désolait de n'être pas née Spartiate ou Romaine; oubliant qu'à Sparte mademoiselle Manon Phlipon n'eût pas été de la famille des Héraclides, ce qui l'aurait certainement fort humiliée;

et qu'à Rome les graveurs, le plus souvent esclaves, étaient bien loin d'être patriciens. Comment aurait-elle supporté, elle qui paraît si choquée du regard dédaigneux de telle baronne (car elle a une aversion particulière pour les baronnes); comment, dis-je, aurait-elle pu supporter l'orgueilleux regard, ou, comme parle Juvénal, *l'orgueilleux sourcil* de la mère des Gracques, si fière de ses aïeux et de leurs triomphes?

. . . . . *Affers*
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.

Mademoiselle Phlipon aurait beau chercher, elle n'aurait jamais trouvé une société ancienne ou moderne, un État civilisé où les rangs fussent réglés par les prétentions des jeunes filles à l'esprit et à la beauté : cela serait trop difficile à arranger.

Une très-grande partie des *Mémoires de madame Roland* est consacrée à l'expression des sentimens amers que lui inspirait ce malheureux travers de son esprit. C'étaient là, en effet, son caractère distinctif, sa pensée habituelle, sa vie entière. Elle passe en revue une foule de personnages, et on peut être sûr d'avance que toutes celles qui ont le malheur d'être titrés, comtes, marquis, comtesses, marquises, baronnes, surtout, seront très-maltraitées. On ne peut disconvenir que ses portraits ne soient quelquefois très-piquans. Les femmes, qui observent avec tant de finesse, et à qui les défauts, les travers, les ridicules, surtout, n'échappent guère, auraient beaucoup de talent pour les portraits satiriques, et même pour les caricatures, pour peu qu'elles eussent de malignité; et madame Roland a plus que de

la malignité, à l'égard des personnes qui, dans la hiérarchie sociale, lui enlevaient le premier rang qui, d'après l'estime qu'elle faisait de sa personne, lui était justement dû. « Car, dit-elle, très-naïvement « et très-orgueilleusement, toutes les fois qu'il est « question *de valoir par soi-même*, je n'avais pas « peur de manquer le rang qui pouvait me conve- « nir.... Le gradin où je me trouve n'est pas fort « surchargé de monde. »

Mais c'est surtout dans un voyage qu'elle fait à Versailles que se déclare sa haine violente contre les distinctions sociales et ceux qui en sont revêtus. C'est là qu'elle leur insulte avec plus de fureur, comme dans leur quartier-général, et l'endroit ordinaire de leur triomphe; c'est là qu'elle *se dépite d'être Française*, et qu'elle *ne sait que faire de sa haine* contre tous les gens qu'elle voit. Sa mère, épouvantée, lui dit avec beaucoup de bon sens et de raison : *Quel mal te font-ils donc?* Question simple et naturelle, qui ne fait que l'aigrir davantage, et lui dicte une réponse outrageante et furieuse.

Toutefois, ces objets ordinaires de sa haine trouvaient grâce auprès d'elle, en flattant son amour-propre et sa vanité. C'est ainsi qu'un M. de Boismorel, dont la mère est traitée avec tant d'amertume dans ces *Mémoires*, est traité lui, avec beaucoup de douceur, et même avec une prédilection particulière. On pouvait donc être impunément gentilhomme, si l'on trouvait à mademoiselle Philipon infiniment d'esprit. C'est ainsi que M. de Boismorel se fit pardonner un rang dans la société, qu'on ne pardonnait point à sa mère : il se constitua l'admirateur de ma-

demoiselle Phlipon, et lui supposa un talent tellement persuasif, qu'il la chargea de *prêcher* son fils dans une lettre anonyme, ne doutant pas que ce jeune homme, frappé de cette éloquence irrésistible, ne se corrigeât de beaucoup de défauts qu'il avait. Elle accepte cette mission, fort singulière assurément pour une jeune fille, à l'égard d'un jeune homme; elle écrit sa mercuriale, l'adresse, par des voies détournées, au libertin indiscipliné qu'elle prétend convertir. Celui-ci est véritablement touché, et attribue la lettre au *célèbre Duclos*. C'est assurément nous en donner une fort bonne idée, car le *célèbre Duclos* était effectivement un homme de beaucoup d'esprit; mais la vanité égare ici la mémoire de madame Roland. Elle nous raconte en effet qu'elle écrivit cette belle lettre quelque temps après une séance de l'Académie où elle se trouvait, et dans laquelle La Harpe lut son *Éloge de Catinat*. Or, ce fut le 25 août 1775, que La Harpe lut ce discours; Duclos était mort plus de trois ans auparavant, au mois de mars 1772. Comment donc le jeune Boismorel peut-il lui attribuer cette lettre, et surtout *aller l'en remercier?*

Telle était mademoiselle Manon Phlipon, pleine d'elle-même, comme on le peut voir dans toute l'étendue des *Mémoires*, et plus particulièrement dans les deux pages qu'elle a consacrées à faire son portrait, où elle se peint comme la personne la plus séduisante, où elle a soin de dire qu'aucun trait de sa figure n'est bien, afin d'étonner encore plus par l'admirable effet de l'ensemble; et qu'elle termine en permettant qu'on l'*admire*, mais en exigeant avant tout qu'on *la distingue* et qu'on la chérisse; *ce qui*

ne peut manquer d'arriver, ajoute-t-elle, *si l'on a du bon sens et un cœur*. Spirituelle sans doute, et fort instruite, et même trop instruite, mais pédante, sans grâce et sans abandon, d'une susceptibilité extrême, d'une défiance extrême qu'on ne lui rende pas tout ce qui lui est dû ; en guerre ouverte avec toutes les institutions sociales ; ne voulant point de supérieurs, reconnaissant peu d'égaux ; presque toujours mécontente et chagrine, tranchante et dogmatique sur les matières religieuses, comme sur les matières politiques ; et après avoir été tour à tour *dévote*, *janséniste*, *cartésienne*, *stoïcienne*, *déiste*, se fixant à n'être même plus déiste, mais *sceptique*, et athée, ou du moins, comme on peut l'inférer de divers endroits de ses écrits, croyant à Dieu, seulement à la campagne, presque pas en ville, et point du tout dans son cabinet. Voyons actuellement ce que fut madame Roland.

Sa fierté ayant dédaigné plusieurs partis qui étaient assez convenables, elle se trouva fort heureuse à vingt-cinq ans d'unir ses destinées à un homme qui en avait cinquante. M. Roland était une espèce de *quaker*, que le malheur des temps tira de l'obscurité, d'où ne l'auraient jamais fait sortir ses médiocres talens et ses nombreux écrits. Il paraît que les prétentions de la femme et l'âpreté du caractère du mari les brouillèrent dans la province qu'ils habitaient avec tous leurs voisins et voisines, car madame Roland dit du mal de tout le monde ; mais elle en dit surtout de son beau-frère, ecclésiastique pieux qui mourut victime de son attachement à sa religion et à ses devoirs ; et elle dit des horreurs de sa belle-

mère. Les belles-filles ont tant d'avantages, que je les accuserais du moins de peu de générosité dans la mésintelligence trop fréquente qui éclate entre elles et leurs belles-mères. Reléguée de la société, et réduite à la solitude par toutes ces brouilleries, madame Roland s'occupe à polir les écrits académiques de son mari, et elle s'en vante trop, et trop souvent. Elle nous représente le bon homme, ou plutôt le vaniteux époux jouissant du triomphe que lui procuraient l'esprit et le talent de sa femme, « et finissant, « dit-elle, souvent par se persuader que véritable- « ment il était dans une bonne veine, lorsqu'il avait « écrit tel passage qui sortait de ma plume. » Elle s'occupe aussi, il faut lui rendre cette justice, des soins du ménage, et transmet les détails de ses occupations à ses amis de Paris. Ses *Mémoires* alors prennent la forme de lettres; son style épistolaire a peu d'agrémens; elle a quelquefois de la gaîté, mais point de délicatesse; elle a même du mauvais goût et du mauvais ton. Une femme du bon ton ne dirait point, d'un archevêque qu'elle n'aime pas, qu'il est *un grand diable d'archevêque;* si elle s'occupait des animaux de sa basse-cour, elle ne dirait point qu'elle *s'asine*, qu'elle *cochonne*, etc. Le premier ornement du style épistolaire, c'est le naturel, c'est la grâce : Madame Roland en était dépourvue. Son esprit est sérieux, fort, énergique. Ces qualités se reproduisent dans son style, ses expressions, ses discours, ses actions. Il y a presque toujours dans sa pensée ou dans ses sentimens quelque chose de mâle, ou même de violent, qui sied mal à une femme, même lorsque le principe en est vertueux. Que madame Roland,

par exemple, ait résité à son cousin Trude, cela est fort bien, quoique cette résistance ne fût peut-être pas très-méritoire ; mais je n'aime pas qu'elle dise qu'elle ne sait *comment elle a pu s'empêcher de le jeter par la fenêtre*. C'est la première fois qu'une femme ait voulu jeter elle-même un homme par les fenêtres. Il est vrai qu'à cette époque elle ne pouvait pas l'y faire jeter *par ses gens*.

Bientôt après elle aurait eu cet avantage ; mais ce n'était plus alors le cousin Trude qui allait chez elle. Femme de ministre et chef de parti, ce sont des factieux, c'est la faction entière de la Gironde qui afflue dans ses salons, vient lui *demander la soupe*, comme elle dit un peu bourgeoisement, mais surtout vient y conspirer ou s'applaudir du succès et des crimes de ces conspirations : faction odieuse, dont quelques-uns pensent faire l'éloge, en nous montrant une faction plus odieuse encore. On serait tenté de rire, si de trop douloureux souvenirs n'excitaient plutôt l'indignation, lorsqu'on voit madame Roland célébrer la *gloire* des Girondins. La gloire des Brissot, des Louvet, des Pétion ! Non contente de les peindre en masse, elle les prend un à un, et nous donne de chacun le portrait le plus détaillé, et où respire sa passion pour chacun d'eux ; passion purement politique, si ce n'est pourtant quelque chose de mieux pour Barbaroux, qu'elle trouve beau comme *Antinoüs*, et pour son tendre ami Lanthenas. Il n'y a que M. Garat qu'elle traite moins bien : elle l'appelle *eunuque politique*, ce qui, dans la bouche de madame Roland, est certainement une très-grande injure.

C'est avec ces hommes que M. Roland, ministre du roi, conspirait contre le roi, lorsqu'il lui adressa cette lettre insolente dont madame Roland se vante insolemment d'être l'auteur ; c'est avec eux qu'il recueillit le fruit de leurs criminelles manœuvres ; mais il n'en jouit pas long-temps : des ambitieux furent supplantés par des ambitieux, des hommes coupables par de plus coupables encore. C'est l'histoire de tous les temps, mais ce n'est point l'apologie de ceux qui n'ont succombé que parce qu'ils ont trouvé des hommes plus adroits et plus méchans qu'eux. Je fais peu de cas des hommes dont la conscience, au milieu de tant d'horreurs, ne s'éclaire que par leurs propres désastres ; et je n'ai pas une haute idée du cœur d'une femme qui ne voit le premier crime de la révolution que dans le 31 mai 1793. On a cependant vanté l'opposition du ministre Roland aux affreux massacres du 2 septembre. Cette opposition fut impuissante, et elle ne devait pas l'être ; il devait se porter sur les lieux, il devait y périr plutôt que de permettre que son ministère fût à jamais souillé par des crimes qui font frémir l'humanité : c'était son devoir ; et, si ce devoir était au-dessus de son courage et de ses forces, il devait du moins donner sa démission, et ne plus garder une place désormais déshonorée. Remarquons, d'ailleurs, que son improbation fut pleine de lâcheté. « Hier, écrivait-il, le 3 sep-
« tembre, hier fut un jour sur les événemens du-
« quel il faut *peut-être* laisser un voile. Je sais que
« le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte
« encore *une sorte de justice*. Il ne prend pas pour
« victime tout ce qui se présente à sa fureur. *Il la*

« *dirigé sur ceux qu'il croit avoir été trop long-* « *temps épargnés* par le glaive de la loi, etc. » Quelles abominables concessions ! « J'ai admiré, « dit-il ailleurs, le 10 août : j'ai frémi *sur les suites* « du 2 septembre. J'ai bien jugé ce que *la patience* « *longue et trompée* du peuple, et ce que *sa justice* « terrible devaient produire. *Je n'ai point encore* « *imprudemment blâmé un premier mouvement;* j'ai « cru qu'il fallait éviter *sa continuité*, et que ceux « qui travaillaient à le continuer étaient *trompés* « *par leur imagination*, etc. » Dans tout ceci je ne trouve de plus coupable que M. Roland, que les septembriseurs eux-mêmes.

Les opinions de madame Roland ne sont guère moins barbares. Elle trouve qu'il n'y aurait pas grand mal à brûler les châteaux (ce qui ne se faisait guère sans assassiner les maîtres), s'il n'en rejaillissait quelque tort sur la révolution, sous le rapport moral. Elle croit que Camille Desmoulins devrait reprendre *sa charge de procureur général de la lanterne*. Quel propos dans la bouche d'une femme ! Elle n'admire pas moins que M. Roland le 10 août, fait honneur à la commune d'avoir contribué à *renverser le tyran*, et a toujours l'insulte à la bouche, lorsqu'elle parle d'un roi vertueux, d'un roi malheureux. Une femme qui n'est point ramenée, amollie, attendrie par d'aussi cruelles infortunes, mériterait peu qu'on se montrât sensible aux siennes : nous l'avouons toutefois, il y a trois beaux mois dans la vie de madame Roland : ce sont les derniers, ce sont les temps de sa prison, c'est le moment de la mort. Ses réclamations auprès des ministres Gohier

et Garat sont nobles et fières, sa présence d'esprit ne l'abandonne jamais, et s'étend à tout, à ses amis, encore plus qu'à elle-même. Elle s'occupe de les défendre, et si sa défense est faible, languissante et diffuse, c'est le défaut de son talent, et non de son âme. Ses réponses aux bourreaux, qu'on appelait des *juges*, sont pleines d'adresse, de fermeté, d'énergie; son courage est admirable. Elle est héroïque quand elle monte à l'échafaud, et son héroïsme paraît naturel et sans faste.

Sa vie trop malheureusement célèbre fut terminée par une mort digne de Socrate.

Mémoires de Linguet, Bailly et Wéber.

Depuis la publication des *Mémoires de madame Roland*, les éditeurs en ont livré au public un assez grand nombre : les *Mémoires* du marquis de Ferrières, ceux de Bailly, de Linguet, de Dussaulx, du marquis de Bouillé, du baron de Bezenval, de Wéber, frère de lait de la reine de France, Marie-Antoinette. Ce n'est qu'une fraction plus ou moins considérable de ce qui nous est promis; mais c'en est assez déjà, pour voir les mêmes faits racontés avec mille circonstances différentes et contraires, mais surtout avec toutes les nuances opposées du blâme et de l'éloge, avec toutes les gradations contradictoires de l'approbation et de l'improbation. Ainsi des mouvemens séditieux, des insurrections coupables, des événemens, sources de malheurs et de crimes, des catastrophes sanglantes, sont célébrés avec un transport frénétique par madame Roland; avec un en-

thousiasme niais et ridicule par le vieux Dussaulx, ou racontés avec une approbation froide et calme par Bailly, et vivement condamnés par le bon sens, la raison, la reconnaissance et les sentimens vertueux de Wéber; flétris par l'indignation chevaleresque de Bouillé, racontés avec une insouciante légèreté par Bezenval, et jugés par le marquis de Ferrières, souvent avec justesse, quelquefois aussi avec une politique incertaine et vacillante, qu'il prend pour de l'impartialité : c'est une échelle assez curieuse à parcourir.

Je ne puis la parcourir tout entière dans cet article, ni parler de tous ces *Mémoires*. Je ne dirai donc rien des froids *Mémoires* du froid Bailly, ni même de ceux du marquis de Ferrières, qui est le Bailly de l'aristocratie et du royalisme, quoiqu'il y ait dans ses *Mémoires*, un peu diffus, des particularités assez curieuses. Ceux du marquis de Bouillé, pleins d'âme, d'intérêt et de franchise, sont au contraire trop courts; mais, publiés depuis long-temps, et réimprimés plusieurs fois, ils sont très-connus : les *Mémoires* du baron de Bezenval ont eu, pour l'être beaucoup aussi, l'attrait du scandale, plus puissant encore que l'intérêt de l'histoire et des affaires publiques, sur lesquelles ils ne nous apprennent pas grand'chose, et ne nous donnent que des notions vagues, superficielles, incertaines. Le baron prouve très-bien que les choses allaient fort mal de son temps; mais il veut surtout que son lecteur soit persuadé de son grand crédit à la cour, et de sa grande influence sur les affaires, ce qui n'est pas très-glorieux, puisqu'elles allaient si mal. Il est vrai qu'il

insinue souvent aussi qu'elles auraient été bien mieux si on l'eût écouté, ce qui ne prouve pas une grande influence : tout cela est ou maladroit, ou incohérent. Autre contradiction fort importante, non pas, il est vrai, de M. de Bezenval avec lui-même, mais de M. de Bezenval avec ses biographes et ses panégyristes. Le général suisse se plaint, dans ses *Mémoires*, que, dans les fatales journées des 12, 13 et 14 juillet 1789, il ne reçut aucun ordre; qu'en vain il avait écrit à M. le maréchal de Broglie, général en chef, aux ministres du roi, il n'avait reçu aucune direction sur la conduite qu'il avait à tenir dans des conjonctures si difficiles et si périlleuses. Cependant ses historiens lui font honneur d'une générosité qui ne s'accorde pas avec cet isolement absolu, où il prétend qu'on le laissait, sans ordre et sans règle de conduite. Ils racontent en effet qu'arrêté, lorsqu'il fuyait les dangers de l'insurrection du 14 juillet, et traduit devant un tribunal où on l'accusait d'avoir eu le projet d'incendier Paris et d'en massacrer les habitans, pour ne pas compromettre le roi, il déchira, contre l'avis de son procureur, un billet ainsi conçu : *M. de Bezenval repoussera la force par la force*, signé Louis. Certes, voilà un ordre!

Dans cette nouvelle édition, ces *Mémoires* sont précédés d'une notice assez étendue et composée par un écrivain qui, homme de beaucoup d'esprit, et ayant particulièrement connu M. le baron de Bezenval, avait une double mission, et réunissait toutes les conditions pour la bien faire; elle est semée de réflexions fort judicieuses et écrite d'un style vif et piquant, peut-être même trop épigrammatique; les

épigrammes tombent sur un temps et des hommes qui ont été punis assez sévèrement, pour qu'on puisse leur épargner ce dernier genre de punition.

Quoique Linguet ait été une des victimes de la révolution, ses *Mémoires* n'appartiennent point à l'histoire de la révolution. Linguet avait été mis à la Bastille, il parle du régime de cette prison ; et la destruction de la Bastille a été un des premiers événemens de la révolution : voilà le faible lien qui rattache ses *Mémoires* à l'histoire de cette époque. On aurait pu, à ce titre, y rattacher ceux du maréchal de Bassompierre, de mademoiselle de Launai et de plusieurs autres. Il est vrai que personne n'en parle ni aussi longuement, ni aussi violemment, ni aussi déraisonnablement. A Dieu ne plaise que je fasse l'apologie de la Bastille ! Je ne serais point étonné toutefois, qu'avec la bonne foi ordinaire à certains écrivains, on ne m'en accusât. C'est aux royalistes qu'il appartient de s'applaudir sincèrement de la destruction des prisons arbitraires, comme de parler sincèrement de liberté ; et non à ces destructeurs de la Bastille et à ces républicains qui couvrirent le sol de la France d'autant de prisons qu'il y avait, pour ainsi dire, de pierres dans celles qu'ils avaient renversées ; ni à ces buonapartistes qui ne trouvèrent jamais mauvais que leur maître mît en prison qui bon lui semblait. Combien aujourd'hui, parmi ceux qui font sonner si haut leur amour pour la liberté, sortent des rangs de ces vieux amis du *Comité des recherches*, du *Comité de salut public*, et de la tyrannie impériale, ou sont des élèves dignes d'eux, et qui, s'ils étaient les maîtres, rouvriraient je ne sais combien de bastilles

pour y renfermer les royalistes, c'est-à-dire les vrais et les seuls amis de la liberté!

Mais, sans défendre la Bastille, on peut attaquer le gros factum que Linguet publia contre elle : c'est un absurde tissu de calomnies. On a toujours reproché à Linguet de s'être joué de la vérité dans tous ses ouvrages, et de l'avoir constamment sacrifiée à ses préventions, à ses vanités, à ses ressentimens, à ses haines; mais jamais il ne porta plus loin le mépris de toute vérité et même de toute vraisemblance : il va jusqu'à renouveler de vieux contes d'*oubliettes;* il va jusqu'à intenter au gouvernement le plus doux qui exista jamais, des accusations d'assassinat et d'empoisonnement, exécutés dans les mystères de cette prison; de tortures exercées contre les prisonniers, supplice aboli par nos lois, et ténébreusement renouvelé par celui qu'ont encensé et que regrettent la plupart de nos prétendus amis de la liberté. Linguet prétend qu'on a voulu l'empoisonner lui-même, et qu'il ne s'est garanti de ces tentatives, long-temps et souvent réitérées, qu'en *lavant dans plusieurs eaux* les mets qu'on lui servait; mais comme parmi ces mets il y avait, nous apprend-il lui-même, un potage, je voudrais bien savoir comment il faisait pour laver son potage dans plusieurs eaux. Quelle pitié! La Harpe, sans être plus que moi l'apologiste de la Bastille, s'était, dans sa correspondance, déjà moqué des prétentions de Linguet à l'empoisonnement, et il avait très-bien conclu qu'on n'avait pas voulu l'empoisonner, puisqu'il n'était pas empoisonné.

Tous les *Mémoires* du temps repoussent d'autres accusations, à la vérité moins odieuses : tous attes-

tent la douceur d'un régime dont l'arbitraire ne pouvait être excusé, sans doute, mais dont les rigueurs étaient tempérées par tous les égards qui pouvaient se concilier avec la captivité du prisonnier. Nous voyons l'abbé Morellet sauter pour ainsi dire de joie quand il est mis à la Bastille; Marmontel nous donner, sur le dîner qui lui fut servi dans cette prison, des détails qui, comme le disent plaisamment les éditeurs de ces *Mémoires*, nous feraient envier le cuisinier de la Bastille. Dumouriez rend à ce cuisinier à peu près le même témoignage. Dans les dernières années de Louis XVI, on poussa la délicatesse des soins et la recherche des bons procédés envers quelques personnes détenues dans cette prison, jusqu'à y faire placer un billard pour leur amusement. Assurément, jamais pareille chose ne se verra dans une prison libérale, et jamais les pauvres royalistes que les libéraux feront mettre en prison n'y joueront au billard.

Au reste, je dois rendre justice aux éditeurs de cette collection; ils pensent à peu près comme moi sur les *Mémoires de Linguet*, et les accompagnent de notes qui réfutent souvent ses assertions ou violemment exagérées, ou tout-à-fait mensongères. L'un d'eux, M. Barrière, les a fait précéder d'un avant-propos où il développe des principes pleins d'impartialité et de franchise, et d'une notice sur Linguet, bien pensée et bien écrite. Mais il se trompe en comptant le grand Condé au nombre des victimes de la Bastille. Ce n'est point sous les guichets de cette prison, mais sous ceux des prisons de Vincennes, de Marcoussy et du Havre, que ce héros fut *forcé de courber une tête chargée des lauriers de Lens et de*

Rocroy. M. Barrière a confondu le fils avec le père. Les notes et éclaircissemens qui sont à la suite des *Mémoires de Linguet*, comme à la suite de tous les *Mémoires* de cette collection, renferment des pièces intéressantes, et quelquefois des anecdotes curieuses; j'en extrairai une, non comme la plus curieuse, mais comme la plus courte. Le capitaine Montazeau était à la Bastille. Sa femme, qui avait long-temps séjourné en Portugal, obtint la permission de le voir en présence du gouverneur : elle avait amené avec elle un petit chien qu'elle disait d'origine portugaise, et, sous prétexte de lui faire mille caresses dans la langue de son pays, elle disait à son mari tout ce qu'elle voulait, sans que le gouverneur pût la comprendre : celui-ci s'aperçut de la ruse, et n'interrompit point toutefois madame Montazeau dans l'effusion de ses caresses simulées; mais comme elle voulut recommencer à une seconde visite, « Madame, lui « dit-il, si votre chien n'entend pas le français, je « vous prie de ne plus l'amener ici. » Avouons que c'est remplir avec grâce un ministère rigoureux.

Si je n'aime point la Bastille, j'aime encore moins la méthode que l'on prit pour la renverser et la détruire; c'est toutefois cette prise de la Bastille, œuvre de la révolte et de la sédition, dont la trop facile exécution ne laissa même aucun prétexte à la plus sotte admiration, fut souillée par des crimes lâches et odieux, et doit être regardée comme le premier essai de tant d'autres crimes, qui est l'objet de l'enthousiasme d'un vieillard plus que sexagénaire, d'un homme qui avait cultivé les lettres avec quelques succès, de Dussaulx, traducteur de Juvenal, auteur d'un livre contre *la*

passion du jeu, et qui était alors possédé de la passion des révolutions. Il célèbre cet événement d'abord en style plat et niais, dans un journal historique qu'il appelle *OEuvre des Sept Jours*, depuis le 12 jusqu'au 18 juillet 1789; et puis en style lourd, roide et tendu, dans un discours d'apparat où il parcourt les mêmes journées, répète les mêmes événemens, et fait ainsi son thème en deux façons pour être deux fois ridicule. Il sème et le *Journal des sept jours*, et le discours patriotique, de lambeaux d'auteurs latins, sans mesure, sans discrétion, sans goût, et en véritable pédant. On voit évidemment qu'il n'a fait telle réflexion, et développé telle pensée, que pour amener une citation de Juvenal, de Tacite, ou de Sénèque. Des enfans trouvés se rencontrent-ils sur le passage du maire Bailly, aussitôt il transforme le grave et froid académicien en une tendre mère qui réchauffe ses enfans dans son sein et les presse dans ses bras :

Hos fovet ulnis,
Involvitque sinu.

Cela ne s'élève guère au-dessus du maître d'école Partridge, dans *Tom-Jones*.

De ce pénible et fatigant enthousiasme pour des événemens désastreux, pour des excès coupables, et sinon pour les crimes eux-mêmes, du moins sur ce qui fut la cause immédiate et inévitable, et la source féconde de crimes odieux, passons au récit simple et véridique des mêmes événemens, au tableau exact et fidèle de ces excès, et à l'expression vive et franche des sentimens qu'ils inspirent à un esprit juste, à une âme honnête, à un cœur généreux, plein d'hor-

reur pour le crime, d'indignation pour les artisans de tant de calamités et de forfaits, d'attachement pour ses maîtres et de reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Tels sont les caractères des *Mémoires de Wéber:* attaché à la reine par des liens naturels (1) qu'aurait pu rompre l'extrême distance qui les séparait, mais que cette aimable princesse, loin de dédaigner et de méconnaître dans son extrême élévation, se plut à resserrer par ses bontés et ses bienfaits, Wéber se propose de retracer les destinées, d'abord si brillantes, ensuite si cruelles de son auguste bienfaitrice. Il recueille avec un religieux et douloureux souvenir et les mots pleins de grâce et les traits pleins de sensibilité de cette reine charmante, et tous les témoignages qu'elle donna de son esprit et de sa bonté dans la prospérité, et la grandeur de son courage et de sa magnanimité au comble de l'adversité et de la plus cruelle infortune; mais tant et de si grands malheurs sont liés aux événemens publics et aux calamités publiques. Wéber en trace le tableau; il remonte même assez haut, et donne une esquisse rapide des dernières années de Louis XV, des résistances au moins imprudentes et plus ambitieuses que patriotiques des parlemens, sous ce prince et son vertueux et malheureux successeur. Ce morceau, particulièrement, est écrit d'une main ferme, et les événemens y sont appréciés avec un esprit très-juste. En lisant ces *Mémoires*, on verra ce qu'il faut penser de ceux qui prétendent que la révolution ne pouvait point être évitée, et qu'elle était un fruit né-

(1) Wéber était frère de lait de la reine.

cessaire des *progrès des lumières;* ils serviront aussi à réfuter ceux qui prétendent que le seul but de la révolution et des révolutionnaires était d'obtenir une Charte, et ceux qui assurent que les forfaits qui l'ont souillée doivent être imputés à la résistance des classes privilégiées; on demandera aux premiers pourquoi donc on n'accepta pas la véritable Charte que proposa Louis XVI, dans la mémorable séance du 20 juin, Charte incomplète, sans doute, mais qu'il fallait accepter pour la perfectionner et la compléter. Quant aux seconds, ils rappellent cet honnête homme qui prétendait s'excuser d'avoir assassiné un voyageur au coin d'un bois, en l'accusant d'avoir un peu résisté lorsqu'on lui avait demandé la bourse ou la vie.

Les *Mémoires de Wéber* étaient peu connus en France : imprimés à Londres en 1807, la police impériale leur ferma, avec cette profonde habileté pour proscrire et confisquer qu'on lui connaît, tout accès en France. Toutefois, depuis la restauration, plusieurs exemplaires y étaient parvenus, et les éditeurs, en donnant à penser qu'ils ont publié cette édition sur un exemplaire *unique,* veulent un peu enfler leur mérite et accroître notre reconnaissance; mais on leur en doit pour avoir donné beaucoup de publicité à ces *Mémoires;* on leur en doit, surtout, pour les avoir enrichis de notes intéressantes. Ils ont particulièrement ramassé avec soin tout ce qui pouvait faire ressortir les aimables et grandes qualités de la reine, et ont recueilli dans tous les Mémoires du temps une foule de traits et de mots charmans échappés à son esprit et à son cœur,

et qui avaient été oubliés par son historiographe. Je leur en sais tant de gré, qu'en faveur de ces notes, je leur passerai quelques petites peccadilles par trop libérales que j'ai trouvées par ci par là.

Après ces articles sur des *Mémoires*, je voudrais pourtant bien ne pas revenir sur des *Mémoires* encore. J'annoncerai donc ici, avec le plus sec laconisme, une autre charmante collection que publie M. Colnet : ce sont les *Mémoires des Femmes*, c'est-à-dire de Marguerite de Valois, de madame de Motteville, de mademoiselle de Montpensier, de la duchesse de Nemours, de madame de Staal (mademoiselle de Launai) et de madame de Caylus. Ceux de madame de Staal viennent de paraître : c'est un des livres les plus amusans que je connaisse. La réputation de bon littérateur et d'homme de beaucoup d'esprit a un peu effacé chez M. Colnet celle de libraire; il faut pourtant se souvenir qu'il est libraire aussi, et croire que, s'il est capable de composer de bons livres, il est à plus forte raison très-capable de bien choisir ceux qu'il vend.

Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de *Souvenirs* et *Anecdotes historiques*, sur les règnes de Louis XIV, de Louis XV, et de Louis XVI, par madame Campan.

Long-temps l'auteur de ces *Mémoires* a été en butte au plus injurieux des soupçons, celui d'avoir eu des liaisons avec les ennemis de ses maîtres, avec les révolutionnaires, et d'avoir servi leurs funestes

desseins dans une occasion importante et décisive. Si le malheur est défiant, l'intérêt qu'il inspire l'est peut-être plus encore ; et madame Campan, entièrement absoute par les augustes victimes qui pouvaient le mieux connaître et sa fidélité et son dévouement, ne fut pas parfaitement innocente aux yeux des Français, consternés de la fatale issue du voyage de Varennes. La famille royale avait été évidemment victime d'une trahison : madame Campan fut soupçonnée. Ces soupçons, semés d'abord par des personnes qui, par un sentiment peu délicat, étaient jalouses de la faveur dont elle jouissait auprès de la reine, et accrédités ensuite par ceux qui, par un sentiment peut-être trop délicat, ne lui pardonnaient pas la faveur dont elle jouit plus tard auprès de Buonaparte et de sa famille, furent accueillis et par la malignité, et par la douleur, quelquefois aussi injuste que la malignité. Il est peu de Français sur qui ces soupçons n'eussent fait une impression très-désavantageuse à madame Campan, du moins parmi les royalistes ; les autres étaient ou indifférens ou reconnaissans. J'avoue que, pour mon compte, je ne m'étais pas entièrement garanti de cette impression ; mais elle est complétement effacée par la lecture de ces *Mémoires*. On ne peut plus douter, après les avoir lus, que madame Campan ait été constamment attachée, constamment fidèle et dévouée à ses maîtres, et particulièrement à la reine. Ils rétablissent et honorent sa mémoire sous tous les rapports ; ils honorent aussi la mémoire de la reine, qui, dans aucun écrit, ne paraît plus remplie de grâces et de bonté, plus aimable, plus grande, plus généreuse, plus indi-

gnement calomniée, plus cruellement outragée, plus malheureuse et plus courageuse dans le malheur, plus digne de tous nos hommages et de tous nos regrets.

Ces *Mémoires* commencent avant cette époque de crimes et de fureurs. En 1767, madame Campan, ou plutôt mademoiselle Genet, à qui quelques dispositions assez heureuses, qui éclatèrent dans quelques sociétés de Versailles, où son père était employé dans les bureaux des affaires étrangères, avaient acquis cette petite célébrité dont les grands seigneurs ont été dans tous les temps les échos bienveillans, fut proposée à Mesdames, et agréée par elles comme lectrice. C'est à ces dernières années du règne de Louis XV, où la légèreté, l'insouciance et la corruption préparaient la révolution, que remontent les souvenirs de madame Campan; ils sont on ne peut pas moins favorables, et même tout-à-fait injurieux à la mémoire de ce prince. J'admets qu'ils soient vrais; je n'en dirai pas moins qu'ils sont injustes. Il y a en effet de l'injustice à ne voir que le mauvais côté des choses, ou à ne montrer que ce qu'il y a de condamnable dans la vie d'une personne. Madame Campan n'était point l'historienne obligée de ces désordres : son âge, son sexe, sa position, l'auraient fort excusée de ne s'en être pas aperçue, d'avoir feint du moins de ne pas les connaître si bien. Si on jugeait Louis XV d'après ce qu'elle en dit, on le comparerait à Tibère dans l'île de Caprée, moins cruel sans doute, mais aussi insensible et aussi égoïste. Cependant les éditeurs, qui veulent tout *compléter,* ont encore complété cet odieux tableau dans leurs éclaircisse-

mens. Je ne les en accuse pas ; j'accuse madame Campan de leur en avoir donné l'occasion. Qui pourrait croire, en lisant et le texte et les éclaircissemens, que la nature avait doué Louis XV de belles et aimables qualités? On pourrait en juger toutefois, par ce qu'on y rapporte de la douleur et de la fureur que fit éclater le peuple en 1757, lorsque ce prince faillit à être enlevé à son amour par une main parricide. Excepté dans les temps, et chez des hommes de parti, on ne montre pas un tel intérêt pour de méchans princes.

A quinze ans, et dans les premières années de son séjour à la cour, madame Campan avait la gaîté de son âge, on pourrait ajouter, et de cette époque : ses premières observations s'en ressentent; elles en ont même quelquefois toute la frivolité. Quelques détails sont bien minutieux : madame Campan nous apprend comment Louis XV cassait ses œufs, comment il appelait ses filles. Il leur donnait, à la vérité, de singuliers noms, et l'on devait être étonné, dans un temps où le plus mince bourgeois cherchait dans la mythologie ou les romans les noms les plus pompeux et les plus sonores pour en décorer ses enfans, et où un cordonnier n'aurait pas voulu, même dans le secret de son ménage, appeler ses filles autrement qu'*Aglaé, Palmyre,* ou *Eucharis,* d'entendre le roi de France appeler les siennes *Coche*, *Loque*, *Graille* et *Chiffe*.

Honoré des bontés de Mesdames, madame Campan les peint avec un pinceau bienveillant sans être flatteur. Elle se plaît à faire ressortir leurs qualités excellentes, et ne dissimule point certaines singula-

rités qui y étaient mêlées. Ainsi, par exemple, l'excessive timidité de madame Sophie la rendait très-silencieuse, et lui donnait l'apparence d'une fierté repoussante. « Il y avait cependant des occasions, « dit madame Campan, où cette princesse si sau- « vage devenait tout à coup affable, gracieuse, et « montrait la bonté la plus communicative : c'était « lorsqu'il faisait de l'orage; elle en avait peur, et tel « était son effroi, qu'alors elle s'approchait des person- « nes les moins considérables, elle leur faisait mille « questions obligeantes; voyait-elle un éclair, elle « leur serrait la main; pour un coup de tonnerre, « elle les eût embrassées. » Il n'y a là que le degré d'exagération permis dans les petits tableaux plaisans. Beaucoup d'autres portraits, et plusieurs anecdotes piquantes enrichissent cette première partie des *Mémoires*. En général, madame Campan a de l'esprit dans ses récits, et du naturel dans son style.

Mais bientôt l'intérêt de son ouvrage augmente. Marie-Antoinette vient embellir par sa jeunesse, ses grâces et ses charmes, la cour de Versailles, attristée par des intrigues, des divisions, des oppositions, des coups d'État, et même, pour ainsi dire, par ses pompes, ses fêtes et ses plaisirs. Elle est dorénavant le personnage dominant dans ses *Mémoires :* madame Campan est attachée à son service, et devient l'historien de sa vie entière, et particulièrement de cette vie intérieure, de ces pensées secrètes, de ces sentimens de l'âme, qui sont voilés aux hommes de lettres, et même aux hommes d'État qui se mêlent d'écrire l'histoire, et qui se révèlent aux yeux d'une première femme de chambre qui a mérité et obtenu une con-

fiance entière. D'autres historiens nous peindront les succès et les triomphes de la jeune dauphine arrivant en France; les transports de joie qui l'accueillent, l'enthousiasme qui éclate sur son passage et aux spectacles où elle se rend, et les grâces, la majesté et le bonheur de la jeune reine, encore adorée dans les premières années de son règne ; ils pourront faire connaître et les menées sourdes et les coupables intrigues, et les odieuses calomnies qui lui firent perdre ce bonheur avec l'amour des Français : ils raconteront et les malheurs publics, et les malheurs particuliers de cette infortunée princesse. Mais les détails de l'intérieur, et, s'il est permis de parler ainsi, du ménage, mais les confidences et les épanchemens de l'âme, l'expression familière de sa joie ; ses vœux, ses espérances, ses goûts dans ses jours de gloire et de bonheur, ses touchans regrets d'avoir perdu l'affection du peuple ; enfin, dans ses dernières années, les outrages continuels dont elle était abreuvée, les pleurs arrachés à son courage, et qu'elle versait dans la solitude de ses appartemens, ses angoisses sans relâche, ses douleurs sans mesure ne peuvent être bien connus que par la femme que sa place, son dévouement et son esprit ont rendue témoin de la vie intérieure et privée, confidente des pensées secrètes, dépositaire des secrets importans. Jamais on n'a si bien su qu'après avoir lu madame Campan, combien la reine fut malheureuse, et combien elle fut digne d'un meilleur sort.

Devant la simplicité et l'évidence des récits de madame Campan, se dissipent toutes les accusations que les ennemis de la reine avaient portées contre

elle ; tombent toutes les calomnies par lesquelles ils avaient voulu noircir sa mémoire. On l'accusait d'être ambitieuse et avide de pouvoir ; rien n'est plus touchant que de voir Louis XVI et Marie-Antoinette, au moment où ils apprennent la mort de Louis XV, tomber à genoux, et s'écrier : *O mon Dieu ! nous régnons trop jeunes !* Plus tard, lorsqu'elle se trouva engagée malgré elle à se mêler de quelques affaires d'État, elle s'écria en soupirant : « Ah ! il n'y a plus « de bonheur pour moi, depuis qu'ils m'ont faite in- « trigante ! » et commenta long-temps et douloureusement ce mot amer. Toutefois sa raison et son bon sens lui eussent, dans quelques occasions, inspiré des avis préférables à ceux qu'on suivit : ainsi, elle était contraire à la guerre d'Amérique, à la convocation des états-généraux, et dans une circonstance moins importante, mais qui pourtant n'était pas si frivole qu'elle le paraît, à la représentation de *Figaro*. Dans cette occasion, ni l'avis du roi, ni celui de la reine ne furent suivis ; et madame Campan nous conserve un mot de Beaumarchais, qui peint bien et le délire de cette époque, et l'insolence de cet écrivain, et qui a quelque chose d'effrayant par sa couleur presque prophétique. Au moment où la pièce allait être jouée sur le théâtre des Menus-Plaisirs, le roi envoya une défense de la jouer. « Hé « bien, messieurs, s'écria Beaumarchais, il ne veut « pas qu'on la joue ici ; je jure, moi, qu'elle sera « peut-être jouée dans le chœur de Notre-Dame. »

Je ne parcourrai point la série des autres accusations dont la réfutation ressort si évidemment des récits de madame Campan. La plus fatale intrigue

ourdie contre Marie-Antoinette fut l'affaire du collier et le procès du cardinal de Rohan. L'injustice et la haine contre elle éclatèrent jusqu'au sein du parlement et dans le jugement de cette affaire. La révolution suivit de près. Je n'ai ni l'espace ni la volonté de retracer tant de scènes douloureuses ; je rapporterai seulement un singulier présage que saisit l'esprit contristé de la reine, et dont madame Campan fut témoin ; c'était vers la fin de mai 1789. Le soir, la reine, assise au milieu de sa chambre, racontait plusieurs choses remarquables qui s'étaient passées dans la journée : « Quatre bougies, dit madame « Campan, étaient placées sur sa toilette ; la pre- « mière s'éteignit d'elle-même : je la rallumai ; bien- « tôt la seconde, puis la troisième, s'éteignirent aussi. « Alors la reine, me serrant la main avec un mou- « vement d'effroi, me dit : Le malheur peut rendre « superstitieuse : si cette quatrième bougie s'éteint « comme les autres, rien ne pourra m'empêcher de « regarder cela comme un sinistre présage... » La quatrième bougie s'éteignit.

On sait qu'à l'âge de trente-six ans les beaux cheveux de la reine blanchirent en une seule nuit ; elle en fit placer quelques-uns dans une bague, avec cette inscription : *Blanchis par le malheur,* et donna ce triste gage de son amitié à l'infortunée princesse de Lamballe, dont l'affreuse destinée devait bientôt augmenter l'horreur de la sienne. Quelque espoir d'échapper à tant d'outrages et de douleurs, venait quelquefois y faire une légère et courte diversion ; mais les plans d'évasion étaient proposés par des hommes qui l'avaient si souvent trahie, ou lui

avaient fait tant de mal, qu'elle ne pouvait y mettre beaucoup de confiance ; il en est même, entre autres M. de La Fayette, à qui il paraît qu'elle n'aurait pas voulu avoir cette obligation, tant le poids de la reconnaissance envers certaines personnes est pénible et insupportable ! On conçoit, et on ne saurait blâmer cette fierté.

La seule et véritable distraction du roi et de la reine était dans l'éducation de leurs enfans, et on me permettra d'égayer un peu les teintes sombres d'un si triste sujet par un trait ingénieux du jeune dauphin, âgé de sept ans. Dans une leçon d'histoire, la reine demandait à Madame quelle était la première reine de Carthage. Madame cherchait inutilement dans sa mémoire le nom de *Didon ;* pour le lui rappeler, le dauphin s'avisa de lui dire : « Mais « *dis donc* à maman le nom de cette reine : *dis donc* « comment elle se nommait ! » L'intention était d'autant moins équivoque, que jamais il ne tutoyait sa sœur : il y a dans cette petite espiéglerie, et cette manière de *souffler,* adresse, esprit et bonté : rarement un calembour réunit autant d'avantages.

Les *Mémoires* de madame Campan ne s'étendent que jusqu'au 12 août 1792, lendemain d'un jour à jamais funeste. Jusqu'à cette époque et jusque dans les horreurs de cette journée, elle resta fidèle et dévouée à la personne de cette malheureuse princesse, et l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui prouve qu'elle est toujours restée fidèle à sa mémoire. Il est juste d'associer aux éloges qu'elle mérite à cet égard, son éditeur, M. Barrière. Il a complété la justice rendue à la reine par madame Campan, en recherchant avec

soin tout ce qui pouvait appuyer ses récits, confirmer ses éloges, suppléer même à ce qu'elle avait oublié ou n'avait pas connu, et il en a formé des notes pleines d'intérêt et dictées par un excellent esprit. Le même esprit règne dans une notice très-intéressante et fort bien écrite sur madame Campan. Peut-être a-t-il eu l'ambition, assez ordinaire aux jeunes écrivains, de rattacher à son sujet, naturellement borné, trop de considérations générales et éloignées. Je ne pense pas non plus tout-à-fait comme lui sur la philosophie du dix-huitième siècle, ni sur son heureuse influence dans nos mœurs. Je n'admets pas, sans beaucoup de restrictions, son parallèle de l'ancienne et de la nouvelle société, parallèle tout-à-fait à l'avantage de la nouvelle. M. Barrière n'a pu connaître l'ancienne société que par des satires : je l'ai du moins un peu entrevue, et c'est un avantage que je lui céderais bien volontiers.

A ses excellentes notes, M. Barrière a joint beaucoup d'éclaircissemens ou pièces justificatives rejetées à la fin de chaque volume. Quelques-unes de ces pièces sont très-curieuses; un trop grand nombre cependant ont été empruntées à Soulavie, historien très-discrédité, mais qui a possédé les matériaux les plus nombreux et les plus curieux pour bien connaître l'histoire de notre époque. J'aurais voulu aussi que, lorsque madame Campan, qui écrivit long-temps, retoucha, remania, augmenta ses *Mémoires*, avait raconté le même fait plusieurs fois, et fait son thème en plusieurs leçons, l'éditeur eût choisi la meilleure, la plus complète, et ne nous les eût pas données toutes. Ces diverses versions sont assez semblables, et

grossissent inutilement les *Mémoires;* on a prétendu que c'était aussi pour les grossir qu'on y avait joint le troisième volume tout entier. Ce troisième volume se compose en effet de matières qui sont assez étrangères aux *Mémoires*. C'est d'abord un choix d'anecdotes sur Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; mais ce choix est assez bien fait, et l'on regrette qu'il soit extrêmement court. Ce sont ensuite les lettres d'une pensionnaire d'Écouen à une de ses amies, c'est-à-dire, l'éloge de cette école, de sa directrice, madame Campan, et de son fondateur, Buonaparte. De tous les états, celui que madame Campan aurait choisi par affection et par goût, c'était d'être à la tête d'une grande maison d'éducation : elle le devait à Buonaparte; elle l'aimait donc beaucoup, et cela est tout simple. D'ailleurs, Buonaparte se montrait toujours très-aimable à son égard; il la comblait de faveurs, et envoyait des voitures pleines de bonbons aux jeunes pensionnaires d'Écouen. Il affectait des idées d'ordre et de discipline religieuse, faites pour séduire une grave institutrice. Un jour madame Campan lui montrait la règle qui prescrivait aux jeunes élèves d'entendre la messe le dimanche et le jeudi : « Il faut « qu'elles l'entendent tous les jours, » dit le sévère et religieux législateur. Je suis persuadé que les esclaves du despote, aujourd'hui si épris de la liberté, trouvèrent cette réponse superbe. Si elle était faite actuellement par une de nos pieuses princesses, ils s'efforceraient de la tourner en ridicule; telles sont leur justice, leur impartialité, leur bonne foi.

Mémoires de madame la marquise de Bonchamps, rédigés par madame la marquise de Genlis, suivis de *Pièces justificatives*.

Presqu'à toutes les grandes époques de la monarchie française, les femmes ont apporté leur tribut dans cette précieuse collection de Mémoires qui enrichissent notre littérature, et font, pour ainsi dire, revivre nos annales. Dès le quatorzième siècle, Christine de Pisan nous transmit, dans le livre des *Fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, une très-curieuse histoire d'un de nos meilleurs rois. Dans le siècle suivant, une femme, Jeanne d'Arc, n'écrivit point de Mémoire, attendu qu'elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle fut le sujet des Mémoires les plus intéressans, comme l'héroïne des faits les plus singuliers et les plus prodigieux. Des temps plus heureux succèdent, temps, il est vrai, bien courts, et précurseurs de nouveaux orages; et la mère d'un de nos rois, Louise de Savoie, nous retrace la première jeunesse et les premières armes du règne de François I^er^. Les guerres de la ligue éclatent, et la première femme de Henri IV, Marguerite de Valois, mêlant, dans une cour agitée et corrompue, les intrigues de la galanterie aux intrigues politiques, et les fêtes et les plaisirs aux événemens tragiques et aux complots, aux proscriptions et aux guerres civiles et étrangères qui composent l'histoire de cette malheureuse époque, nous a laissé, sur les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, des Mémoires qu'il faut lire sans doute avec quelque critique et

quelque défiance, au moins dans la plupart des faits personnels à l'auteur, qui alors songe bien plus à faire son apologie ou même son panégyrique, qu'à écrire sincèrement l'histoire; mais qu'on lit cependant toujours avec intérêt et plaisir. En effet, l'apologie elle-même est curieuse et souvent très-adroite; les événemens auxquels la princesse est moins particulièrement intéressée sont assez fidèlement racontés. Enfin, le style de ces Mémoires, soit lorsqu'ils veulent donner le change au lecteur sur certains points sur lesquels il n'a véritablement pas le droit d'attendre une entière franchise de la part d'une femme; soit lorsqu'ils sont vrais et sincères sont toujours écrits d'un style vif, naturel, et quelquefois badin, qui rappelle, avec plus de pureté et de correction, la manière d'une autre Marguerite, d'une autre reine de Navarre, un peu plus ancienne, et que François Ier appelait *la Marguerite des Marguerites*.

Quelques années plus tard, de grands et heureux changemens surviennent en France. Un demi-siècle suffit pour opérer en quelque sorte des prodiges : la paix n'est troublée que par une guerre presque comique et gaie, ou par des guerres glorieuses; les mœurs se polissent, la langue s'épure, les arts se perfectionnent, les manières s'ennoblissent, et les femmes, suivant ou hâtant ces progrès de la civilisation et de la langue, nous transmettent dans des Mémoires pleins d'agrément les événemens moitié sérieux, moitié plaisans, ou quelquefois ridicules d'une guerre aux chances de laquelle elles ne sont pas toujours étrangères, et les fêtes et les pompes de la cour brillante de Louis XIV. Les ouvrages de madame de

Motteville, de mademoiselle de Montpensier, de la duchesse de Nemours, de madame de La Fayette, de madame de Caylus, sont placés dans toutes les bibliothèques, à côté de ceux du cardinal de Retz, de Joli, du duc de La Rochefoucault, de l'avocat-général Talon : les lettres de madame de Sévigné peuvent aussi être regardées comme des Mémoires du temps, et l'histoire particulière de la cour et de la ville. Un peu plus tard, mademoiselle de Launay, dans des récits spirituels et piquans, nous fait connaître, à travers une foule de détails qui la concernent particulièrement, mais auxquels elle a l'art d'intéresser tous ses lecteurs, quelques événemens qui appartiennent à l'histoire, et qui peignent avec un naturel exquis la cour du régent et celle de la duchesse du Maine.

La révolution n'a pas dû interrompre cette série de Mémoires que nous devons aux femmes. Un événement aussi extraordinaire, aussi prodigieux, ne les a point trouvées indifférentes. Elles y ont pris une part très-active ; elles ont montré, dans les diverses épreuves de cette grande catastrophe, beaucoup de courage, beaucoup de sensibilité, des vertus généreuses, des sentimens excellens. La plupart de celles dont l'opinion peut et doit compter, ont détesté cette révolution qui, dans son mépris, non-seulement de tous les principes, mais même de toutes les bienséances, devait les choquer encore plus que les hommes. Rien n'est plus hideux qu'une femme révolutionnaire ; une femme libérale n'est pas même de trop bon goût : il y a beaucoup plus de grâce à être une femme royaliste, et elles devraient l'être par coquetterie, si elles n'y étaient déterminées par des

sentimens, sinon plus naturels, du moins plus graves et plus respectables.

Comment les femmes n'auraient-elles point écrit sur des événemens si terribles, d'un si puissant intérêt, et qui les frappaient continuellement dans leurs plus chères affections, et dans les objets qui leur étaient les plus chers. Ainsi donc, comme la fronde, comme la ligue, la révolution a eu des femmes pour historiens. La collection des Mémoires relatifs à ce grand événement, quoique loin d'être encore complète et terminée, nous en offre déjà quatre écrits par elles : les *Mémoires de madame Roland*, qui formèrent les premiers volumes de cette collection ; ceux de *madame Campan*, imprimés il y a quelques mois, et qui ont eu déjà plusieurs éditions ; les *Mémoires de madame la marquise de Larochejaquelein*, aussi imprimés plusieurs fois, mais qui, pour la première fois, entrent dans cette collection, qui les réclamait nécessairement, et dont ils sont une des plus intéressantes parties ; enfin, ceux de madame *la marquise de Bonchamps*, qui viennent d'être publiés, et qui traitent de la même époque que les précédens, et à peu près des mêmes événemens, avec les mêmes sentimens, le même courage et le même dévouement, ont été très-convenablement réunis dans le même volume.

La révolution et le royalisme ont leurs interprètes et leurs organes dans ces divers Mémoires écrits par des femmes. Les révolutionnaires, je parle de ceux qui sont les plus honnêtes et qui ont le plus de bonne foi, sont très-bien représentés par madame Roland ; elle a leur énergie, leur audace, leur haine contre

toutes les hiérarchies sociales, leur ardeur pour les détruire et s'élever sur leur ruine; leur ambition, leur orgueil, leur philosophie irréligieuse qui foule aux pieds tout frein, et même toute convenance, et leur enthousiasme aveugle qui ne recule pas devant de grands crimes utiles au parti, et ne cède que bien tard aux plus monstrueux excès. C'est ainsi que madame Roland approuve l'affreuse journée du 10 août, paraît indifférente à la journée plus affreuse encore du 21 janvier, et ne commence à être éclairée que par les épouvantables assassinats de septembre, et plus encore peut-être par les intrigues qui chassent son mari du ministère, et lui préparent à elle-même un échafaud.

Les royalistes reconnaissent dans les *Mémoires de mesdames de Larochejaquelein et de Bonchamps*, non-seulement d'excellens interprètes de leurs sentimens, mais les plus beaux modèles de leur dévouement et de leur conduite; et s'ils ont moins de confiance dans les principes et les opinions de madame Campan, ils lui savent gré de la fidélité qu'elle a gardée à la mémoire de ses maîtres, et de la justice qu'elle rend aux qualités aimables et au caractère généreux de l'infortunée Marie-Antoinette.

On peut donc dire avec justice que des nombreux Mémoires qui jusqu'ici sont entrés dans cette collection, il n'en est point qui aient été lus avec plus de curiosité et d'intérêt, que ceux qui ont été composés par des femmes.

Ce ne serait assurément ni la faute du sujet, ni la faute du héros, si les *Mémoires de madame la marquise de Bonchamps* n'excitaient pas la même curio-

sité, n'inspiraient pas le même intérêt. Le sujet est la guerre de la Vendée, l'un des plus surprenans épisodes de la révolution, et le plus honorable à la cause du royalisme. Le héros est M. de Bonchamps, l'un des plus braves et des plus vertueux chefs des Vendéens; celui de tous peut-être qui se montra le plus instruit dans l'art de la guerre, et qui, à cette connaissance plus approfondie de la tactique, joignit le plus de sagesse dans les conseils. Mais malheureusement sa carrière fut extrêmement courte. Étranger à l'histoire avant le 10 mars 1793, il cessa de vivre le 18 octobre de la même année : il remplit ce court espace de sept mois par des faits prodigieux et admirables, surtout si l'on considère la faiblesse des moyens qu'il eut à sa disposition ; mais le lecteur qui s'intéresse voudrait s'intéresser plus long-temps ; et, s'il accuse d'abord la destinée qui est la plus coupable, et peut-être le seul coupable, il accuse aussi un peu l'éditeur qui aurait pu agrandir la matière et étendre ses récits, sans les délayer et les affaiblir.

On connaît l'intrépidité héroïque et presque surhumaine des chefs vendéens. Bonchamps, Lescure, Larochejaquelein, Royrand, Charette, Stofflet, Suzannet, Bourmont, d'Autichamp, se précipitaient les premiers l'épée à la main sur les rangs ennemis, à travers les feux de l'artillerie et de la mousqueterie, dans les retranchemens défendus par de nombreux bataillons, et les fortifications hérissées de canon. Toujours ils donnent l'exemple de la bravoure aux braves paysans qu'ils conduisent. Buonaparte appelait les combats de la Vendée des combats de géants : en cela plus juste que quelques-uns de ses courtisans ou valets,

qui affectent de parler avec légèreté et presque avec mépris des Vendéens. Ils attestent par là combien ils sont mauvais juges de la gloire et de l'honneur. Il semble en effet qu'on doive s'estimer davantage et avoir une meilleure opinion de soi-même, lorsqu'on sent bien tout ce qu'il y a de beau, de noble et de généreux dans la conduite, le dévouement et le courage de ces fidèles et intrépides Vendéens.

La modestie, l'humanité, le désintéressement, toutes les qualités de l'honnête homme et de l'homme d'honneur, toutes les vertus du chrétien relevaient dans M. de Bonchamps la bravoure du soldat et les talens du guerrier. Il se peint tout entier dans la première entrevue qu'il eut avec les paysans qui vinrent le chercher pour le prier de se mettre à leur tête; car on l'a plusieurs fois remarqué, ce furent les paysans qui, indignés de l'impiété et des crimes de la convention et de l'assassinat du roi, se soulevèrent les premiers, et les gentilshommes qui les commandèrent, indignés comme eux, ne firent pourtant que se rendre à leurs sollicitations : « Eh bien! leur dit « M. de Bonchamps, êtes-vous irrévocablement dé- « cidés à tout sacrifier à la cause sacrée que vous « voulez défendre? Promettez-vous de ne jamais « l'abandonner? — Oui, oui, s'écrièrent-ils tous à « la fois.—Jurez donc avec moi d'être fidèles à notre « sainte religion, à notre jeune roi détenu dans les « fers, enfin à Dieu, à la royauté, à la patrie. » Tous prêtèrent ce serment aux acclamations de *vive le roi! vivent les princes!* Mourons, s'il le faut, pour la défense du trône et des autels. « M. de Bonchamps, « continue l'historien, reprit alors la parole pour

« les exhorter fortement, au nom de la religion et de « l'humanité, à s'abstenir à jamais des cruautés qui « accompagnent les guerres civiles. » Cette résolution, prise dans des vues si nobles et avec des sentimens si généreux, M. de Bonchamps rentre chez lui, et adresse ce discours vraiment sublime à madame de Bonchamps, digne de l'entendre : « Armez-vous de « courage, redoublez de patience et de résignation; « vous en aurez besoin. Il ne faut pas s'abuser : nous « ne devons pas aspirer aux récompenses de la terre, « elles seraient au-dessous de la pureté de nos mo- « tifs et de la sainteté de notre cause; nous ne de- « vons pas même prétendre à la gloire humaine, les « guerres civiles n'en donnent point. » Ici l'abnégation va jusqu'à l'excès, et même jusqu'à l'injustice; mais le sacrifice n'en est que plus entier, plus pur et plus désintéressé.

M. de Bonchamps fut fidèle à tous ses engagemens, à tous ses sermens : il fut *fidèle jusqu'à la mort.* Après une suite de combats prodigieux et de victoires inespérées, au sein même de la victoire, il est assailli par les grenadiers de la convention et la garnison de Mayence; les Vendéens accablés s'ébranlent et rompent leurs rangs : les chefs tentent, pour les rallier, un dernier effort; et, voulant leur donner l'exemple d'une héroïque intrépidité, ils se forment en un escadron, et se précipitent dans les rangs ennemis. M. de Bonchamps y reçoit une blessure mortelle. Les soldats qui, sous un chef si religieux et si humain, avaient vu jusque-là leurs terres ravagées, leurs chaumières incendiées, leurs femmes et leurs enfans, leurs vieillards égorgés par les soldats de la

convention, sans user de représailles, n'écoutant plus que les conseils du désespoir et de la vengeance, veulent immoler cinq mille prisonniers qui sont tombés en leur pouvoir. M. de Bonchamps expirant oublie ses douleurs, pour ne s'occuper que du sort qui menace les prisonniers; il demande leur grâce : comme chef, il ordonne que cette grâce soit accordée. « Mon ami, dit-il à M. le comte Charles « d'Autichamp, un des officiers de son armée qu'il « affectionnait le plus, c'est sûrement le dernier « ordre que je donnerai; laissez-moi l'assurance « qu'il sera exécuté. » Les soldats connaissent cet ordre, les soldats s'écrient : « Grâce! grâce! Bonchamps le veut, Bonchamps l'ordonne! » et les prisonniers sont sauvés. Ah! sans doute, homme généreux, les guerres civiles, quelque désastreuses qu'elles soient, donnent de la gloire, lorsque entreprises avec des motifs aussi purs, on y combat avec tant de vaillance, on y meurt avec tant de grandeur d'âme, et qu'on y pratique jusqu'au dernier moment d'aussi sublimes vertus.

Le nom de Bonchamps fut toujours une sauvegarde pour les malheureux prisonniers; et madame la marquise de Bonchamps, qui n'aurait point eu besoin du grand exemple d'humanité et de générosité qui lui avait été donné, pour être elle-même humaine et généreuse, veut cependant faire honneur à la mémoire de son mari, du salut des prisonniers sauvés aussi par elle. L'officier qui les commandait, révolté de leur insolence et de la cruauté dont ils s'étaient souillés avant de tomber dans ses mains, avait donné l'ordre de les fusiller. Madame de Bonchamps vole

au lieu de l'exécution ; les prisonniers, en apprenant qu'elle est la veuve de l'illustre chef que pleurait encore l'armée de la Vendée, l'entourent et se jettent à ses pieds ; elle demande leur grâce, elle supplie, elle insiste, elle menace même, et les prisonniers sont sauvés.

La veuve de Bonchamps n'avait d'autre asile que l'armée même de la Vendée ; elle la suivit donc, et en éprouva toutes les vicissitudes, toutes les angoisses, les dangers et tous les désastres. L'intérêt est porté au plus haut degré, lorsque après avoir perdu, au milieu de privations inouïes et de misères inconcevables, un fils, enfant aimable et chéri, on la voit entrer, avec sa fille, dans le creux d'un arbre, y passer plusieurs jours et plusieurs nuits, toutes les deux malades, toutes les deux atteintes par la petite-vérole, et consumées par une fièvre ardente ; toutes deux paraissant irrévocablement destinées à une mort cruelle : situation horrible, qui, dans des circonstances extraordinaires, arrache à la tendresse maternelle le vœu extraordinaire de voir sa fille mourir et succomber avant elle. Enfin, elles sortent de cet arbre, errent quelque temps, se séparent pour diminuer leurs dangers ; la mère poursuivie rentre encore dans le creux d'un arbre, en sort encore, et enfin tombe dans les mains des soldats de la convention. Conduite devant une commission militaire, elle est condamnée à mort ; cependant un des prisonniers qui devaient la vie à l'humanité de M. de Bonchamps mourant, veut, dans sa reconnaissance, arracher madame de Bonchamps à une mort qui paraît certaine. Sans se lasser, sans se rebuter, il multiplie

les démarches et les sollicitations, « et il obtint, dit madame de Bonchamps, ce qu'on appelait *ma grâce ;* » mais le tribunal de Nantes ne se pressait point d'en remettre l'expédition ; madame de Bonchamps imagine d'envoyer la réclamer par sa fille qu'on avait réunie à elle dans une sorte de cachot. Les grâces de l'enfance touchent les cœurs les plus féroces ; les juges caressent l'enfant, lui disent qu'ils ont appris qu'elle a une jolie voix, et la prient de chanter sa plus jolie chanson. « Ma fille, dit madame de Bonchamps, avait envie « de plaire aux juges ; elle pensa que, dans cette occa- « sion, le chant le plus bruyant serait le meilleur, et « que les tribunaux seraient ravis de la belle chanson « qu'elle avait entendu souvent répéter avec enthou- « siasme par soixante mille voix éclatantes toutes à « la fois ; elle chanta donc de toutes ses forces le re- « frain : *Vive, vive le roi! à bas la république!* Les « juges voulurent bien pardonner à cette enfant ; ils « déplorèrent la mauvaise éducation donnée par des « parens fanatiques, et lui remirent les lettres de « grâce qu'elle rapporta en triomphe. »

Madame de Genlis me pardonnera d'avoir oublié l'*éditeur*, pour ne m'occuper que des faits touchans qu'elle raconte, et des personnages dignes du plus haut intérêt dont elle nous transmet les *Mémoires*.

Mémoires de madame du Hausset, femme de chambre de madame de Pompadour, avec des *notes* et des *éclaircissemens*.

Dans le dix-septième siècle, les libraires disaient aux auteurs : Faites-nous du Saint-Évremont ; dans

le dix-huitième, ils demandaient des *Lettres persanes;* et il faut avouer que cette demande était plus raisonnable, et que leur goût s'était infiniment perfectionné. Aujourd'hui, ce sont des *Mémoires* qu'on veut; et il faut que ce goût soit bien insatiable s'il n'est pas satisfait. On rassemble tous les anciens *Mémoires*, et on les réimprime; on en fait et on en publie une quantité prodigieuse de nouveaux, on en va chercher chez l'étranger. Autrefois, ces sortes d'ouvrages étaient généralement posthumes; on laissait à ses descendans, à ses héritiers, le soin de les publier : souvent même, par des dispositions formelles et sacrées, on reculait l'époque de leur publication jusqu'à un temps assez éloigné de la mort de leur auteur. Des convenances de plus d'un genre motivaient cette précaution, dans les temps non encore éclairés par les lumières du siècle, et où les convenances imposaient des devoirs et étaient respectées. Aujourd'hui, on veut avoir le plaisir de lire soi-même ce qu'on a eu le plaisir de faire, ce qu'on a eu le plaisir d'écrire; on veut assister au jugement qu'en portent les contemporains; on veut même aider à ce jugement, et le diriger par soi, par ses préfaces, par sa famille, par sa société, par ses amis, par les journalistes de sa connaissance. On croit les lecteurs tellement curieux, tellement avides, tellement impatiens, et l'on est si impatient soi-même, qu'on n'attend point que les *Mémoires* soient finis; on les publie par parties. Enfin, de ce goût si vif et si général, et de cet empressement des auteurs ou des éditeurs pour le satisfaire, il résulte une si grande quantité de *Mémoires*, ou réimprimés, ou imprimés pour la pre-

mière fois depuis un petit nombre d'années, qu'il a fallu agrandir les bibliothèques pour les y admettre, ou plutôt qu'ils font à eux seuls des bibliothèques entières.

J'ai eu déjà occasion d'observer que beaucoup de *Mémoires* ont été composés par des femmes; mais, en général, ce n'étaient pas les femmes de chambre qui s'étaient adonnées à ce genre d'ouvrage, et cela est peut-être à regretter; elles nous auraient vraisemblablement dit bien des choses que ne disent pas leurs maîtresses, et eussent été beaucoup plus exactes sur bien des points. Madame du Hausset n'est cependant pas tout-à-fait la première femme de chambre qui nous ait laissé des *Mémoires;* on peut, en effet, ranger dans cette classe mademoiselle de Launai, puisqu'elle fut placée en cette qualité auprès de madame la duchesse du Maine, et qu'elle en exerça quelque temps les fonctions, et même *assez maladroitement*, dit-elle. Je viens de parler de madame Campan, femme de chambre d'une grande et infortunée reine. Madame du Hausset n'a assurément ni l'esprit piquant et les saillies originales de la première, ni l'art de parler et d'écrire comme la seconde; mais aussi on voit qu'elle n'a pas l'art de se taire, l'art de colorer, de déguiser, aucun art enfin; et peut-être cela ne vaut-il pas moins pour écrire des *Mémoires*. Elle paraît pleine de simplicité, de naïveté, de candeur; elle est extrêmement curieuse: quand elle ne peut être dans l'appartement de sa maîtresse, la marquise de Pompadour, elle écoute aux portes, et nous dit ce qu'elle entend au travers de la cloison, ce qu'elle voit pour ainsi dire par le

trou de la serrure ; placée d'une manière très-peu convenable, ce qui la regarde ; elle l'est très-bien pour entendre, voir et savoir beaucoup de choses, ce qui intéresse les lecteurs. Avec ces qualités, ces défauts et cette position, on semble né pour écrire des *Mémoires*.

Les lecteurs aiment à savoir d'où leur arrivent, et par quelles mains ont passé les ouvrages posthumes publiés long-temps après la mort de leurs auteurs. A la mort de madame de Pompadour, ces *Mémoires* se trouvèrent dans ses papiers : M. de Marigny, son frère, les recueillit ; on croira sans peine qu'il y avait beaucoup de choses à brûler dans les papiers de madame de Pompadour. Un jour, M. de Marigny procédait à cette exécution ; aussi impitoyable que le barbier maître Nicolas, qui voulait brûler tous les livres de la bibliothèque de don Quichotte, il livrait aux flammes à peu près tout, sans distinction ; et les *Mémoires de madame du Hausset* allaient y passer, lorsque, semblable au curé qui, en dépit du barbier et de la servante, sauve quelques romans de chevalerie, M. Sénac de Meilhan, qui se trouvait présent, demande grâce pour les *Mémoires* de la femme de chambre, l'obtient, et obtient même le manuscrit.

On sait que M. Sénac de Meilhan était fort curieux d'anecdotes et de mémoires, et qu'il en faisait même, et en supposait, pour qu'il y en eût davantage. Il fit, dans la suite, présent de ceux de madame du Hausset à M. Craufurd, Anglais vivant en France, ami de la France, et de tout ce qui en rappelait les anciens souvenirs, l'illustration et la

gloire. Ce n'est pas précisément à ce titre qu'il dut rechercher les *Mémoires de madame du Hausset*. Toutefois, il les fit imprimer dans des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés en 1809, avec quelques notes qui exprimaient toujours de bons sentimens, et qu'on a soigneusement conservées dans cette nouvelle édition. Mais ces *Mémoires* imprimés n'étaient réellement point publiés; M. Craufurd en distribuait seulement des exemplaires à ses amis, à la vérité assez nombreux. Plus tard, ils reçurent un plus haut degré de publicité.

Les éditeurs des *Mémoires* relatifs à la révolution française ont voulu leur en donner davantage encore, en les faisant entrer dans une collection très-répandue. Il faut l'avouer pourtant : madame du Hausset n'appartient point à la révolution, qui, je crois, lui aurait paru bien étrange; ni madame de Pompadour, morte environ trente ans avant cette terrible époque, ni son médecin Quesnay, chef des économistes, ni les grands seigneurs et les belles dames qui étaient de sa société, ou même de sa cour, et qui étaient morts avant la révolution, ou qui en avaient vu tout au plus les commencemens. Mais les prétextes ne manquent point; si madame de Pompadour n'a pas vu la révolution, elle n'y a pas été tout-à-fait étrangère; elle l'a de très-peu devancée, elle l'a en quelque sorte préparée; elle est une de ses causes. Les dilapidations, les profusions, et, plus que tout cela, la part qu'elle prit aux affaires publiques; un traité funeste, une guerre plus funeste encore, les généraux nommés par elle battus; la honte des défaites, la honte de la paix qui en fut la suite, la cor-

ruption des mœurs et l'avilissement des caractères, peuvent être considérés comme les précurseurs très-actifs d'une révolution qui n'en a été séparée que par un si court intervalle. Je sais que, dans l'enchaînement des causes et des effets, on pourrait remonter très-haut; mais ici ce n'est point en abuser : le prétexte est donc assez plausible ; et d'ailleurs les souscripteurs ne chicaneront point sur les prétextes, pourvu que le livre les amuse.

Mais en les transportant dans leur collection, les nouveaux éditeurs ont enrichi ces *Mémoires* de plusieurs pièces qui en augmentent l'intérêt; et, d'abord, il faut des *notices*. Mais on n'a pu nous donner qu'une courte note sur le principal auteur, madame du Hausset. Cette note nous apprend qu'elle était veuve d'un gentilhomme, et que la pauvreté l'avait réduite à cette humiliante condition. Triste effet de la pauvreté sans doute! mais madame du Hausset paraît en prendre assez bien son parti; la famille ne le prend pas aussi facilement : elle rougissait beaucoup du poste que leur parente occupait à la cour. Une cousine surtout, élevée à Saint-Cyr, s'en indignait. Un ami de madame du Hausset fit voir à cette fière cousine la liste des personnes qui rendaient de vrais services de domesticité à madame de Pompadour. Il y avait sur cette liste un nom qui étonne tellement les éditeurs, qu'ils ne peuvent le croire. La cousine le crut et se rendit : elle sollicita même, par la faveur de sa parente, une commission de capitaine de cavalerie pour son mari, l'obtint; et celui-ci alla avec beaucoup de joie commander sa compagnie, mais eut beaucoup de peine à aller remercier la

femme de chambre, sa cousine, à qui il la devait.

M. Craufurd, premier éditeur de madame du Hausset, méritait, à plus d'un titre, une notice. Nous avons tous vu à Paris ce loyal Anglais qui avait pris un si vif attachement pour la France. « On « peut, disait-il, faire sa fortune en tous lieux ; « mais c'est à Paris qu'il faut en jouir ; » et il en parlait avec connaissance de cause, car il avait parcouru les deux mondes. C'est en effet à Paris qu'il jouissait d'une grande fortune et qu'il en faisait un noble usage; la révolution vint troubler ses jouissances. Nous avons dit que M. Craufurd aimait la France, il détesta la révolution. Connu à la cour, distingué par la reine, il mérita, par son dévouement, d'être un des confidens du malheureux voyage de Varennes, confié à un si petit nombre de Français; il resta fidèle à Marie-Antoinette dans l'excès de ses malheurs. Il est resté fidèle à sa mémoire, à laquelle il consacre de touchans écrits. Un caractère d'originalité fait ressortir les bonnes qualités et les bons sentimens de M. Craufurd. L'auteur de cette Notice, M. Barrière, en aimant à peindre ces sentimens, et à raconter les actions où ils respirent, prouve qu'il les partage. On ne peut que louer le bon esprit qui l'anime, dans tout son travail, comme éditeur de ces *Mémoires*, et particulièrement dans cette Notice, pleine d'intérêt et très-bien écrite.

Un *Essai sur madame de Pompadour* précède aussi les *Mémoires* de la femme de chambre. Ce petit écrit est l'ouvrage d'un écrivain, M. Desprès, qui a la réputation très-méritée d'un homme de beaucoup d'esprit. Le style en est vif, caustique, malin, plein

de saillies. C'est le style du genre. C'est la manière de Duclos que l'auteur paraît avoir bien étudiée. On y trouve même des phrases de Duclos, une pour le moins. Ce sont de ces réminiscences dont il arrive souvent qu'on ne s'aperçoit pas, et qu'on prend de bonne foi pour des créations.

Avant d'arriver aux *Mémoires*, il faut encore lire une *Introduction* sur les changemens survenus en France dans les mœurs et les usages de la cour et de la ville, avec quelques réflexions sur les causes qui ont produit et amené la révolution. C'est un bien magnifique portique pour arriver à l'antichambre où devait se tenir madame du Hausset. L'ouvrage, au reste, est d'un bon observateur et d'un esprit judicieux. On ne nous en fait point connaître l'auteur. Peut-être est-ce M. Craufurd. Il y a du moins ajouté des notes; en voici une. M. de Ségur, dans ses *Mémoires*, nous dit qu'à son retour de la guerre d'Amérique, il fut tout étonné de trouver M. le maréchal de Ségur, son père, encore ministre de la guerre : tant la vie ministérielle est courte en France! M. Craufurd nous apprend dans cette note, qu'elle n'est pas plus longue dans l'empire du grand Mogol. L'empereur Mohammed avait nommé un de ses courtisans au ministère, ou peut-être seulement à un gouvernement; celui-ci allait prendre possession de son poste, monté à rebours sur un éléphant, et le visage tourné vers la queue de l'animal. Interrogé sur cette singulière posture, il répondit que c'était pour voir venir son successeur. On lit, dans les *Mémoires de madame du Hausset*, que madame la duchesse d'Orléans, ayant appris la nomination de M. Moras au ministère,

l'envoya complimenter; mais en disant à celui qu'elle envoyait : « Informez-vous d'abord, du suisse, s'il est « encore en place. »

Ces préliminaires sont un peu longs; mais je lis tout, préfaces, notices, introductions, et je ne fais grâce de rien à mes lecteurs. Je leur parlerai même encore d'un *Avertissement* qui est bien de M. Craufurd, et où il nous apprend, ou du moins m'apprend un mot de madame de Montespan, qui nous révèle tout à la fois et la haute opinion qu'elle avait de sa beauté, et la singulière espèce de dignité qu'elle prêtait à Louis XIV. « Il ne m'aime point, disait-elle, « en parlant de ce grand monarque; mais il se croit « redevable à ses sujets et à sa propre grandeur, d'a- « voir pour maîtresse la plus belle femme de son « royaume. »

Les *Mémoires de madame du Hausset* attestent, en plus d'un endroit, que madame de Pompadour n'avait pas cette vanité, du moins au même degré. On voit, par ses alarmes, et par les rivales qu'elle redoute, et dont elle vante avec beaucoup de bonne foi les attraits et la beauté, qu'elle s'apercevait bien qu'il y avait d'aussi belles femmes qu'elle dans le royaume. Madame du Hausset était témoin ou confidente de toutes ces alarmes, de toutes les inquiétudes, du dégoût et de l'ennui de sa maîtresse, ainsi que des intrigues, des bassesses et des perfidies de tout ce qui s'agitait autour d'elle. « Le roi et moi, « disait madame de Pompadour, comptons si fort « sur vous, que nous vous regardons comme un « chat, un chien, et nous allons notre train pour « causer. » C'est madame du Hausset qui rapporte

elle-même ce propos de *Madame* (c'est ainsi qu'elle nomme toujours madame de Pompadour); et elle en paraît très-fière.

Quelquefois le boudoir de la favorite était le théâtre de discussions importantes, qui intéressaient le gouvernement et l'État, et qui étaient fort au-dessus de l'intelligence de madame du Hausset. Alors elle s'adressait, pour tâcher de les comprendre, ou même pour les rédiger, au docteur Quesnay. *C'était un grand esprit*, dit-elle; et même, *par parenthèse*, ajoute-t-elle ailleurs, *un grand génie, à ce que tout le monde dit.* Ce grand génie donnait une singulière raison de l'embarras qu'il éprouvait, lorsqu'il avait l'honneur de paraître devant Louis XV. *Le roi est si bon!* lui disait madame du Hausset, en s'étonnant de cet embarras. « Madame, répondait le docteur, « lorsque je suis dans une chambre avec le roi, je « me dis : Voilà un homme qui peut me faire cou- « per la tête; et cette idée me trouble. » L'étranger, M. Craufurd, ne peut s'empêcher de faire ici une note, pour dire combien ce raisonnement et cette crainte étaient absurdes *chez le roi de France.*

Ce même grand esprit, ou grand génie, n'estimait guère les vers ni les poëtes : comme chef des économistes, il n'estimait sans doute que le *produit net :* il disait que les grands poëtes n'étaient que de grands joueurs au bilboquet. Il jouait lui-même quelquefois au bilboquet; mais il y jouait mal, comme il paraît par quelques vers de sa façon, que rapporte madame du Hausset, qui ne sont, à la vérité, qu'une assez pauvre plaisanterie. C'était, au reste, l'époque où la philosophie s'effor-

çait de déprécier la poésie. Voltaire s'en plaignait :

Le raisonner tristement s'accrédite,

avait-il dit. Fontenelle et Lamotte avaient frayé la route : Duclos, Buffon et plusieurs autres les y avaient suivis, et professaient le même mépris pour les vers. Mais même, dans le dix-septième siècle, au temps où la poésie était le plus estimée, le plus admirée, elle avait aussi ses détracteurs. Ménage parle d'un M. Toinard qui disait brutalement que, quand tous les poëtes seraient noyés et tous les vers brûlés, il n'y aurait pas grand mal. Ségrais s'en fâchait tout de bon, et en était dans une colère extrême. Ménage se donne la peine de réfuter l'impertinent Toinard, mais avec peu d'enthousiasme pour les vers ; et on peut le mettre lui-même au nombre des détracteurs de la poésie, car il trouve *plus raisonnable*, c'est-à-dire, assez raisonnable, la pensée d'un autre érudit de son temps, qui disait que les poëtes étaient les meilleurs de tous les auteurs, après ceux qui ont écrit en prose. Cela revient au mot de Buffon, qui, dans la plus grande admiration pour une pièce de vers, s'exprimait par cette formule : Cela est beau comme de la prose !

Le docteur Quesnay se connaissait mieux en maladies qu'en vers et en poésie. Il se vantait même de connaître la folie, long-temps avant qu'elle se déclarât, et au moins six mois d'avance. Le roi lui demanda s'il y avait à la cour quelqu'un qui menaçât d'être bientôt fou. Quesnay, sans s'expliquer directement sur cette question, répondit qu'il y avait un ministre qui serait imbécile avant trois mois.

Louis XV voulut savoir lequel ; le docteur résista long-temps, mais enfin il répondit que c'était le contrôleur-général Séchelles. Le roi ne voulut pas le croire; mais trois mois après, il accourut dire à madame de Pompadour : « Séchelles a radoté en plein « conseil; il faut lui donner un successeur. » Quelque temps après, le docteur prédit qu'un autre ministre (Berryer) deviendrait fou et cataleptique ; et bientôt après Berryer déraisonna et tomba en catalepsie, mot qui paraît bien étrange à madame du Hausset, et que, de son aveu, elle n'aurait pas su écrire, si Quesnay ne le lui avait pas donné par écrit.

Ce médecin était un sorcier, sans doute ; mais il y en avait de plus habiles, une sorcière surtout, madame Bontemps. On l'a souvent remarqué : les siècles d'incrédulité sont aussi ceux d'une superstitieuse crédulité. On ne sera pas étonné, que madame du Hausset, et même madame de Pompadour, aient cru à la sorcière, et même qu'elles aient été la consulter avec de grandes précautions pour n'être pas reconnues ; mais des esprits qu'on devait croire plus forts et plus éclairés y croyaient aussi ; et il ne tient pas à madame du Hausset qu'on pense que le cardinal de Bernis était dupe de cette femme. Elle lui avait en effet dit, prédit et annoncé, ou elle avait deviné à son égard des choses bien étonnantes. Il en est des sorciers comme des somnambules : ceux même qui prétendent ne pas y croire en rapportent toujours des circonstances prodigieuses dont ils ont été les témoins, et qui feraient penser qu'ils y croient plus qu'ils ne le disent. Les sorciers et sorcières conduisent assez naturellement madame du Hausset au

fameux comte de Saint-Germain, modèle et précurseur de Cagliostro, plus fameux encore; elle en rapporte un assez grand nombre d'anecdotes assez curieuses.

L'envie de faire parler de soi, de se faire une réputation de bravoure, et quelquefois la cupidité, donnèrent lieu, à cette époque, à un genre d'imposture bien souvent répété en peu de temps. Un homme de la cour entre, vers quatre heures du matin (on ne se couchait alors que quand le jour commençait à paraître) dans un salon où il y avait nombreuse compagnie. Il était dans le plus grand désordre : sa bourse de cheveux était tombée, un pan de son habit était arraché, sa main droite était en sang; les dames, en jetant des cris, s'empressèrent de la couvrir d'un taffetas noir. Il raconte que, passant dans la rue Férou, il avait entendu des cris, s'était approché, et avait vu, entre les mains de deux hommes, une très-belle femme dans le plus grand danger; qu'il avait mis l'épée à la main, blessé et mis en fuite les deux voleurs, après avoir été blessé lui-même; que cette dame charmante, dans l'effusion de sa reconnaissance, l'avait embrassé à plusieurs reprises, lui avait donné un anneau, mais n'avait pas voulu dire son nom. Tout ce récit, accompagné d'autres circonstances encore, fut démontré faux. Un garde-du-corps se montra aussi dans le château de Versailles, couvert de blessures, ou plutôt d'égratignures qu'il prétendait avoir reçues en repoussant un assassin qui en voulait aux jours du roi; imposture qui fut aussitôt découverte. Enfin, un enfant de quatorze ans, garde d'honneur du dau-

phin, voulut aussi avoir à peu de frais les honneurs d'un combat et d'une victoire : il avait mis en fuite deux voleurs; ses habits, fort en désordre, étaient aussi tachés ou parés de quelques gouttes de sang. Pressé de questions, le petit bambin fut obligé d'avouer sa petite fourberie.

Ces *Mémoires* sont terminés par quelques pièces historiques rassemblées par l'éditeur. Les principales sont un article de M. Sénac de Méilhan, sur la destruction des jésuites; deux autres du même écrivain sur M. le duc de Choiseul, et feu madame la duchesse de Grammont. Enfin, une Notice, dans laquelle M. le cardinal de Brienne rend une pleine justice à l'esprit, aux talens et au caractère du cardinal de Bernis, et le vengerait, s'il en était besoin, de cette singulière phrase échappée à madame du Hausset dans ses *Mémoires : Il était ridicule* (le cardinal de Bernis), *mais il était bon homme*. Je crois qu'ici c'est madame du Hausset qui est passablement ridicule, et, contre son ordinaire, n'est guère bonne femme.

Mémoires sur l'affaire de Varennes, comprenant le *Mémoire inédit* de M. le marquis de Bouillé (comte Louis), deux *Relations* également inédites de MM. les comtes de Raigecourt et de Damas, celle de M. le capitaine Deslon, et le *Précis historique* de M. le comte de Valory.

Ce volume, qui fait partie de la *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*, contient cinq relations plus ou moins étendues du même

événement. Il reporte donc l'esprit du lecteur sur le même fait, et le promène sans cesse sur les mêmes détails et les mêmes circonstances. Quel est d'ailleurs le lecteur qui, soit dans les histoires générales de la révolution, soit dans les *Mémoires* particuliers, les rapports et les journaux de cette époque, n'ait pas déjà lu dix relations de cette déplorable catastrophe? Cependant, tel est le douloureux attrait qui retient et attache sur ces pages désolantes, qui sollicite à y revenir et à y rester encore, à chercher quelque circonstance qui ait échappé aux autres historiens, quelque détail nouveau, quelque preuve nouvelle de la fatalité qui poursuivit avec tant d'acharnement les augustes fugitifs, et qui, dès cet instant même, sembla les désigner irrévocablement pour ses victimes, et les destiner à l'échafaud, qu'on veut tout lire, tout comparer, qu'on ne passe pas un mot, un éclaircissement, une pièce justificative, et que jamais la curiosité ne peut s'épuiser, ni l'intérêt s'affaiblir.

Telle est même la vivacité de cet intérêt, qu'en lisant les relations de ce fatal voyage, il semble que ce terrible drame n'est point encore achevé pour nous, que sa funeste issue ne nous est point connue; on s'intéresse au succès des premières démarches, et on en suit avec anxiété les progrès jusqu'à l'affreux dénouement qui frappe de consternation, comme si on venait de l'apprendre. On applaudit à la généreuse résolution que prend enfin Louis XVI d'échapper à de cruels et insolens geôliers, à des insultes qui se renouvelaient sans cesse, à des outrages trop long-temps endurés; on partage la joie de la reine, qui, après tant d'humiliations et d'angoisses, sup-

portées avec une admirable dignité, semble enfin apercevoir dans l'avenir un rayon de bonheur, et embrasse avec ardeur l'espérance de s'affranchir de tant de maux, et de briser ses fers en trompant la surveillance de ses barbares et odieux ennemis; on assiste aux conseils qui se tiennent entre les deux augustes époux et quelques sujets fidèles qui ont mérité d'être initiés à l'important secret de leurs maîtres, et qui se dévouent à tous les périls de l'exécution. La grande âme de Marie-Antoinette, sa fermeté, éclatent au milieu de ces conseils; la bonté de Louis XVI et son amour pour ses peuples y brillent de l'éclat le plus doux et le plus pur; il se refuse toujours à les abandonner; et tout chemin, quelque sûr qu'il soit d'ailleurs, est aussitôt rejeté de son plan, s'il doit le conduire hors des frontières. Le dessein paraît bien concerté, les mesures semblent bien prises; on applaudit surtout au choix du général qui, à soixante-dix lieues du point de départ, doit tout régler, tout disposer sur la route, tromper les ennemis, écarter les obstacles et assurer le succès : c'est le marquis de Bouillé, bon Français, sujet dévoué, guerrier intrépide, homme de tête et de cœur, habile dans le conseil comme à la tête d'une armée, à qui la postérité ne rendra peut-être pas toute la justice qui lui est due; car c'est une des injustices de l'histoire de mettre le succès, et même le bonheur, au nombre des élémens du mérite et des conditions de la renommée, et de ne tenir pas assez de compte du courage dans les entreprises sans résultat, du talent dans les desseins non accomplis, et de l'habileté dans les événemens malheureux.

Enfin, le jour fixé pour le départ, et malheureusement retardé de vingt-quatre heures, arrive : c'est là le premier pas à faire pour fuir et s'échapper; c'est peut-être le plus difficile. Comment tromper tant d'yeux ouverts, tant de surveillans cruels, attachés à leur proie et qui ne la perdent pas un instant de vue? Il faut passer à travers ces gardes doublées et ces lumières multipliées comme pour un jour de fête, mais dans l'unique dessein d'éclairer toutes les démarches des prisonniers et de rendre inutile tout projet d'évasion, dont le bruit s'était répandu depuis plusieurs jours, comme pour accroître des difficultés qui semblaient déjà insurmontables. Les membres de la famille royale se séparent, pour moins attirer l'attention. Le lecteur les suit l'un après l'autre avec la plus vive inquiétude dans ce court, mais dangereux trajet.

Déjà, sous les yeux et la conduite d'une vigilante gouvernante, le dauphin, à qui la faiblesse de l'âge dérobait l'importance de la démarche et la grandeur du péril, et madame royale, qui, dans cette funeste occasion, va faire l'apprentissage du malheur, et donner les preuves d'une raison et d'une prudence supérieures à son âge, et d'un courage au-dessus de toutes les rigueurs de la fortune, ont franchi le fatal espace, rejoint la voiture qui les attend au coin d'une rue détournée, et échappé à leurs cruels ennemis, les ennemis des enfans de nos rois, de l'enfance, de l'innocence et des grâces! Madame Élisabeth, dont les vertus semblaient devoir attirer toutes les bénédictions du ciel et mériter toutes les prospérités de la terre, les suit de près, appuyée sur le bras d'un

fidèle écuyer; un instant après, le roi arrive, et la famille royale est réunie à l'exception de la courageuse Marie-Antoinette qui n'avait voulu partir que la dernière, comme pour veiller au salut de tous. Elle traverse le Carrousel, appuyée sur le bras d'un des trois gardes du corps qui se sont dévoués à toutes les chances alors si malheureuses de la fidélité. Tout à coup la voiture de M. de La Fayette paraît à côté d'eux : des torches et des flambeaux allumés éclairent la marche triomphante du commandant de la garde nationale, et jettent une lueur sinistre et dangereuse sur le visage de la reine fugitive; elle craint d'être reconnue, abandonne le bras du garde du corps, et s'enfuit éperdue. Quel incident malheureux qui peut tout perdre! Quel moment affreux! Oublions un instant que c'est la reine de France, la fille des Césars; dépouillons-la de tout l'intérêt que lui donne tant de grandeur et d'infortune, et je le demande à M. de La Fayette, n'a-t-il pas quelque regret, quelque remords d'avoir causé tant d'effroi à une femme qui veut échapper à ses geoliers, bientôt devenus ses bourreaux; à une mère qui veut sauver ses enfans?

Enfin, la voiture qui renferme tout entier ce dépôt cher et sacré, part et vole hors de Paris. Quel est le lecteur qui, invoquant comme Horace toutes les divinités tutélaires, ne s'écrie pas avec encore plus d'ardeur :

Reddas incolumes, precor!

Vœux impuissans! lorsque tous les obstacles paraissent surmontés, et que les trente premières lieues qui seules semblaient devoir offrir de grandes diffi-

cultés sont franchies, des obstacles imprévus se présentent, des difficultés nouvelles naissent de toutes parts, des hasards singuliers, des rencontres fortuites, des quiproquo malheureux, les plus petites circonstances, les plus faibles accidens, quelques minutes perdues, ont les conséquences les plus fatales, amènent l'événement le plus fertile en longs et grands malheurs, et produisent une des plus déplorables catastrophes dont il soit fait mention dans les annales du monde. Jamais, aux yeux de ceux qui expliquent tout par une puissance aveugle, événement n'a été plus marqué au coin de la fatalité : rarement aux regards des hommes religieux, la Providence s'est manifestée par des arrêts plus sévères et plus rigoureux.

Les malheureux s'accusent : c'est là un des tristes effets du malheur. Quelques-uns des acteurs qui ont joué un rôle principal dans ce drame déplorable, en ont voulu expliquer l'issue fatale, par la faute des autres : c'est ce qui a produit, sur ce malheureux voyage, un assez grand nombre de *Mémoires* qui font partie de cette Collection. Le lecteur peut donc avoir sous les yeux toutes les parties du procès; c'est à lui à en juger; quant à moi, je n'entrerai point dans cette partie polémique du *Mémoire* de M. le comte Louis de Bouillé. Elle est très-vive, l'intérêt est bien vif aussi; mais elle est noble, franche, loyale : tels sont les caractères de tout ce *Mémoire*, qui se fait lire avec un douloureux attrait, et est un des plus complets, des plus étendus et des plus intéressans qui aient été publiés sur ce malheureux événement.

Le roi et la reine, les plus malheureux de tous,

n'accusèrent personne : sûrs de la bonne volonté de tous, ils ne prononcèrent que des paroles de reconnaissance ; ils semblèrent oublier leurs propres dangers, pour ne s'occuper que du danger de ceux qui s'étaient compromis en voulant les servir. Rien n'est plus touchant que la scène racontée dans le *Mémoire* de M. de Valory, l'un des trois gardes du corps qui avaient accompagné les augustes fugitifs, et que menaçait de plus la rage populaire. L'odieux Pétion, l'un des trois commissaires de l'Assemblée constituante, chargés de ramener à Paris la famille royale prisonnière, avait secrètement proposé de faire évader ces trois fidèles et malheureux gardes du corps. Le roi et la reine rejetèrent d'abord cette proposition ; ils craignirent qu'elle ne cachât un piége pour écarter et faire massacrer, à quelque distance et hors de leur vue, ces gardes du corps, quoiqu'on n'eût point eu ces délicatesses, et qu'on eût massacré sous leurs yeux et M. de Dampierre, et un vénérable curé. Cependant la même proposition ayant été renouvelée à Meaux, avec quelque apparence de sincérité, elle leur inspira quelque confiance. Avant leur coucher, Louis XVI et Marie-Antoinette purent avoir un moment d'entretien avec ces trois serviteurs dévoués. Le roi leur fait part de la proposition faite par Pétion, et leur demande, en les serrant l'un après l'autre dans ses bras, si leur avis est d'en profiter ; les trois gardes du corps tombent à ses genoux, et lui disent avec la plus vive émotion : « Sire, nos jours ont été « consacrés à vos majestés, et elles ont daigné en « accepter l'hommage ; nous saurons mourir pour « elles, ce qui nous est mille fois plus facile que de

« nous en séparer. » Le roi les relève avec une tendre bonté, et accepte de nouveau leur dévouement. Au même instant, la reine les emmène dans une pièce voisine, et là, s'appuyant sur la cheminée, elle prend des tablettes, et y inscrit leurs noms, ceux de leurs pères, mères, frères et sœurs, prend en même temps leurs adresses, et les yeux humides de pleurs, elle leur dit : « Si nous avions le malheur de vous « perdre, et que nous ne succombassions pas nous- « mêmes sous les coups de nos ennemis, soyez cer- « tains que nos bienfaits iraient chercher vos fa- « milles. Ce serait moi qui leur apprendrais leur « infortune, et en même temps je leur ferais con- « naître les sentimens qui ne peuvent plus sortir de « nos cœurs. »

Je ne remettrai pas sous les yeux du lecteur les épouvantables scènes de ce retour de Varennes. Quand même les révolutions n'auraient d'autres funestes résultats que ces horribles métamorphoses qui changent un peuple doux et humain, en hommes durs et barbares; quand elles ne feraient qu'inspirer à des milliers d'hommes, devenus tout à coup des bêtes sauvages, cette brutalité, cette férocité, cette insensibilité au malheur, aux larmes de l'innocence et de la faiblesse, et aux cruelles humiliations des personnes les plus augustes, et tous les horribles sentimens qui éclatèrent pendant soixante lieues sur le passage de la famille royale abattue et consternée, on ne saurait trop les avoir en horreur.

Ce n'était que poussés à bout et à la dernière extrémité, que le roi et la reine s'étaient déterminés à entreprendre ce fatal voyage. Ils avaient auparavant

sondé les dispositions des puissances étrangères, et les avaient trouvées trop insensibles à leur malheur. L'Angleterre était accusée, avec assez de vraisemblance, de susciter nos troubles, d'entretenir et d'augmenter la fermentation révolutionnaire. L'Autriche et la Prusse voulaient en profiter pour leurs projets d'agrandissement et d'ambition, et n'avaient garde de faire cesser trop tôt des divisions qui affaiblissaient la France. Combien de fois ces puissances alarmées ont dû déplorer cette politique intéressée! Par combien d'humilians revers elles l'ont expiée! L'Espagne seule était franche et noble dans l'intérêt qu'elle exprimait, et dans ses offres de secours : elle éprouve, en ce moment, que cet exemple généreux n'a été perdu ni pour elle ni pour nous (1).

Quelques tentatives avaient été faites aussi auprès des principaux chefs de la révolution. Mirabeau, le plus influent de tous, avait été gagné; des sommes d'argent assez considérables lui étaient données, pour en gagner d'autres; et M. le comte Louis de Bouillé soupçonne qu'elles n'étaient pas toutes employées à cet usage. Je lis dans les *Mémoires* de M. son père, de l'illustre général, marquis de Bouillé, que des sommes avaient été données aussi à M. de La Fayette, pour gagner quelques écrivains à la cause royale; mais que ce commandant de la garde nationale les donnait surtout aux écrivains qui voulaient le vanter; soit que M. de Bouillé se trompe, soit que M. de La Fayette crût de bonne foi, que le meilleur moyen de

(1) Cet article fut écrit au moment de l'expédition de M. le dauphin en Espagne.

servir le roi et la France, c'était de le servir lui-même, en quoi il se trompait aussi.

Je dirai peu de choses des autres *Mémoires* contenus dans ce volume. Celui de M. le comte de Raigecourt est d'un brave et loyal militaire, qui, ayant passé sa vie dans les camps, et plus de trente ans hors de sa patrie, a un peu négligé l'art d'écrire; mais il ne s'en pique point, et raconte avec beaucoup de simplicité et de franchise ce qu'il a fait, ce qu'il a vu dans cette mémorable entreprise, dont, malgré sa jeunesse, il avait mérité de faire partie. M. de Valory, au contraire, plein de douloureuses émotions à ce triste souvenir, croit trop que la rhétorique lui servira à les mieux exprimer, et l'appelle trop souvent à son secours; mais son *Mémoire* contient plusieurs faits curieux, qu'on ne trouve pas ailleurs. Dans les ouvrages d'un si haut intérêt, c'est la force et la substance des choses qui captivent toute l'attention du lecteur; il s'occupe moins de la forme et du style. Toutefois, c'est lui offrir un attrait de plus, que de réunir à l'intérêt du sujet celui d'une élocution pure, facile et agréable. En parcourant ce volume, le lecteur a déjà trouvé ce double mérite dans le *Mémoire* de M. le comte Louis de Bouillé : il le retrouvera dans celui de M. le comte Charles de Damas : sa relation, pleine d'âme et de sentiment, est très-attachante; son style a quelque chose de net, de franc et de loyal, qui, comme sa conduite dans cette mémorable occasion, dont il nous retrace l'histoire, est tout-à-fait digne d'un vrai chevalier français.

Dernières Années du règne et de la Vie de Louis XVI; par M. François Hue, l'un des officiers de la chambre du roi.

Il arrive trop souvent que les hommes qui sont à portée de voir les personnages les plus importans, et de connaître les événemens les plus intéressans, sont privés du talent de peindre les uns et de raconter les autres; ou que ceux qui sont doués de ce talent, placés dans une position moins heureuse, n'ont rien vu, rien connu par eux-mêmes, et sont obligés de se fier à des témoignages trompeurs, à des relations mensongères. Écrite par les premiers, l'histoire a peu d'intérêt; écrite par les seconds, elle inspire peu de confiance : ce sont là les deux grands écueils de l'histoire contemporaine. C'est donc un rare bonheur que l'historien des dernières années de Louis XVI réunisse ce double avantage; qu'il ait vu de ses yeux la plupart des choses qu'il raconte, et que tout à la fois témoin éclairé et écrivain plein du jugement et de goût, il imprime à ses touchans récits le double sceau de la vérité, qui exclut tout doute et toute défiance, et de l'intérêt porté au plus haut degré. M. Hue avait déjà de grands titres à la reconnaissance de tous les bons Français; il vient d'en acquérir un nouveau, en publiant cet ouvrage. Il avait été un des serviteurs les plus dévoués de Louis XVI : il en est devenu le digne historien.

L'histoire de la révolution, si féconde en tableaux, en offre deux principaux qui l'emportent de beaucoup sur tous les autres, et par la singularité et l'im-

portance des événemens, et par l'abondante moisson de leçons dures et d'instructions amères qui en découlent : c'est son commencement et sa fin. Il y a un intérêt bien pénible, mais infiniment attachant par la douleur même qu'il porte dans l'âme, à observer par quelles aberrations et quelles erreurs, par quelles passions et quelles séductions, par quels malheurs et quels crimes une nation florissante a été précipitée dans le plus effroyable abîme de maux ; un peuple renommé par sa douceur, sa politesse et ses qualités sociales, a été entraîné dans une longue suite d'actions révoltantes et féroces ; un peuple fier et généreux a courbé la tête sous le joug le plus intolérable et le plus avilissant, a renversé le trône et dressé l'échafaud de Louis XVI, en accusant le despotisme et la tyrannie de ce bon et vertueux monarque ; a obéi à Marat et à Robespierre, en criant *vive la liberté !* ou du moins a été tellement subjugué par des factieux et des misérables, qu'esclave enchaîné, il a paru ami de leur domination et complice de leurs fureurs. C'est un spectacle non moins intéressant et beaucoup plus consolant, quoique mêlé de beaucoup de circonstances douloureuses et de souvenirs affligeans, que celui de ce même peuple, sortant enfin de cette longue oppression, pendant laquelle son joug avait souvent varié dans ses formes, sans jamais cesser d'être honteux et dur, et revenant à ses mœurs, à ses institutions, à son gouvernement et à ses rois, qui avaient long-temps fait sa gloire et son bonheur, continuant ainsi ses nobles destinées, et heureux s'il veut l'être : *sua si bona nôrit.*

C'est le premier de ces deux tableaux que nous re-

trace M. Hue avec un talent très-remarquable et une âme supérieure à son talent. Il a choisi avec beaucoup de jugement et de goût les faits dignes d'être recueillis par l'histoire et transmis à la postérité, et les a racontés sans sécheresse, mais avec une précision qui lui a permis de renfermer dans un volume les principaux événemens, et de faire connaître les principaux personnages d'une époque très-orageuse, et qui a vu figurer sur la scène politique une foule d'hommes nouveaux, dont le caractère honorable ou pervers est fait pour exercer les pinceaux de l'historien. Qu'on me permette d'insister sur une qualité si heureuse et si rare parmi les écrivains d'histoires contemporaines, au milieu de cette abondance de faits, de discours, de mémoires et de matériaux de toute espèce dont ils sont environnés : ne sachant ni choisir avec sobriété, ni classer avec discernement, ni raconter avec rapidité, ils accablent le lecteur par la multitude des détails, et l'effraient par la longueur de leurs narrations. Quelle énorme quantité de volumes ont déjà produits les cinq premières années de notre révolution ! et certainement aucun d'eux, ni peut-être tous ensemble, n'en font mieux connaître et les principaux événemens et les principaux acteurs. C'est ainsi que quelques traits lui suffisent pour peindre ce ministre, le premier auteur de nos maux; cet homme qui, avec quelques talens, peut-être même avec quelques vertus, bouleversa tout en France, par esprit de système, et surtout par orgueil et par vanité. Étranger à la France, appelé au ministère par la flatteuse confiance du roi, et par une lettre charmante de la reine, tant de grâces et de fa-

veurs lui parurent peu dignes de son mérite, et ne purent satisfaire son puéril amour-propre et sa vaniteuse ambition; il voulut être *ministre de la nation*. Ingrat envers ses maîtres, il les trahit; coupable envers la France, il en méprise les lois fondamentales; il anime les classes les unes contre les autres, entretient tous les germes de division, les développe et les multiplie; soulève le peuple, et bientôt ne peut plus le maîtriser : habile à exciter les tempêtes, il ne montre aucun talent pour les apaiser; il devient le jouet de ceux dont il s'était cru l'idole, et finit par se rendre tout-à-fait ridicule, en voulant encore, de son château de Copet, régenter ceux qui lui ont trop bien prouvé qu'ils ne voulaient ni de ses leçons ni de ses avis.

M. Hue ne se contente pas de peindre ces divers personnages par leurs actions, il rassemble les divers traits de leur caractère, et en compose des portraits dont la ressemblance frappe les yeux de ceux qui ont assisté aux premiers actes du drame sanglant de la révolution, et ont vu agir ces hommes trop fameux. Qui est-ce qui ne reconnaîtrait, à ces traits, cet homme d'abord grand-vicaire, ensuite député aux états-généraux, non par son ordre, mais par le tiers-état; député à la convention, régicide, ambassadeur, membre du directoire, l'un des chefs de la conspiration qui renversa le directoire, trompé dans son ambition par celui qu'il croyait aisément dominer, et expiant enfin une carrière politique si coupable, par une peine qui, malgré son indulgence, serait encore assez dure, s'il avait des remords. « Jaloux « jusqu'à la haine de tout ce qui s'élevait au-dessus

« de lui, soupirant après ce nivellement social dont « les rêveries de quelques visionnaires modernes lui « avaient fourni l'idée; opiniâtre dans ses systèmes, « atrabilaire et intraitable par nature, souple et « liant par intérêt, recherché des divers partis, n'en « épousant aucun, cet homme, non moins heureux « qu'habile, parcourut toutes les périodes de la ré- « volution : tantôt il s'enveloppait de nuages épais, « tantôt il se laissait apercevoir, mais pour disparaî- « tre encore, suivant toutes les chances des factions, « et sachant toujours recouvrer son influence. » Ainsi sont peints Mirabeau, Chapelier, La Fayette et plusieurs autres.

L'historien ne se contente pas de faire parfaitement connaître à ses lecteurs les principaux agens de la révolution : il peint la nation tout entière à cette époque, et les dispositions générales des esprits : c'est là, en effet, qu'est toute la révolution; en vain quelques factieux se seraient agités au milieu d'un peuple moins égaré par de mauvaises doctrines, moins disposé à mépriser toutes les traditions de ses pères, toutes ses anciennes professions de foi politiques, morales et religieuses, moins divisé par ses prétentions et ses rivalités; leurs trames criminelles eussent été de toutes parts rompues, leurs complots séditieux auraient bientôt échoué. M. Hue démêle très-bien toutes ces causes de discorde, de tous ces élémens d'une révolution dès long-temps préparée par cette guerre sourde et intestine que se faisaient, en attendant qu'elle éclatât, les diverses classes de citoyens et les membres désunis d'une même classe : le tiers-état ennemi du clergé, jaloux de la noblesse; une

partie du clergé révoltée contre l'autre ; enfin, « les « gentilshommes des provinces, se plaignant avec « amertume de voir trop souvent les dignités et les « grâces concentrées dans certaines familles dont, à « les entendre, la faveur des rois faisait une espèce « de patrimoine. » Je ne sais cependant si, contre les intentions de l'historien, on ne pourrait pas tirer de cette dernière observation, quoique très-juste, une conséquence très-fausse : on pourrait croire, en effet, que cette noblesse qui se plaignait d'être négligée, s'est unie aux mécontens et aux factieux : aucune classe, au contraire, n'a été plus fidèle au roi, au trône, à la monarchie ; aucune n'a été plus ennemie de la révolution ; aucune n'a été plus maltraitée par elle, n'a supporté avec plus de courage ses pertes irréparables ; aucune n'est encore plus dévouée.

Au milieu de ces intrigues multipliées, de ces agitations funestes et de ces intérêts opposés, l'infortuné Louis XVI, le seul, pour ainsi dire, de son royaume, n'avait qu'une vue, qu'un intérêt, le bonheur du peuple, la prospérité de la France : c'est là que tendaient toutes ses actions si mal appréciées, si souvent dénaturées ; tous ses discours si mal interprétés, et souvent si insolemment accueillis. Quel est le Français qui ne verse des pleurs sur l'issue de cette séance royale du 23 juin, dont les factieux méconnurent la modération et la sagesse, et repoussèrent les bienfaits, pour prolonger leur domination et mettre à fin leurs complots ? Que de maux eussent épargnés à leur malheureuse patrie de bons Français tombant aux genoux du meilleur des rois, et adop-

tant ses vues paternelles! Toutes les démarches de Louis XVI sont dictées par l'amour de l'union et de la paix; aucun sacrifice ne lui coûte, pour obtenir ces biens qu'éloignent sans cesse les agitateurs au nom du peuple qu'ils corrompent, et de la liberté qu'ils oppriment : tous ses discours sont empreints de sagesse et de bonté; religieusement recueillis par M. Hue, ils sont un des principaux ornemens de son histoire, et une des principales sources de l'intérêt qu'elle inspire. Qui est-ce qui ne serait ému, en lisant ce discours où respire tout entière l'âme de ce bon roi qui venait de recevoir l'hommage des fédérés du 14 juillet 1790, qu'il ne faut pas confondre avec les misérables qui, dans ces derniers temps, ont déshonoré ce nom? Je ne rapporterai que les dernières phrases de ce discours : « Redites à vos concitoyens que j'au-
« rais voulu vous parler à tous comme je vous parle
« ici; redites-leur que leur roi est leur père, leur
« frère, leur ami; qu'il ne peut être heureux que
« de leur bonheur, grand que de leur gloire, puissant
« que de leur liberté, riche que de leur prospérité,
« souffrant que de leurs maux. Faites surtout en-
« tendre les paroles, ou plutôt les sentimens de mon
« cœur dans les humbles chaumières et dans les ré-
« duits des infortunés; dites-leur que, si je ne puis
« me transporter avec vous dans leurs asiles, je veux
« y être par mon affection, et, par les lois protec-
« trices du faible, veiller pour eux, vivre pour eux,
« et mourir s'il le faut pour eux. »

Je ne suivrai point cet excellent et infortuné monarque dans toutes les scènes d'angoisses et d'humiliations que lui fit éprouver cette assemblée séditieuse

que vantent encore certains écrivains, à laquelle même sont fiers, dit-on, d'avoir appartenu certains membres qui, siégeant alors au côté droit, ne partagèrent ni ses excès ni ses fureurs ; et qui me paraît bien plus justement appréciée dans ce peu de lignes de M. Hue : « Que de fautes, que de crimes cette « première assemblée n'a-t-elle pas commis! Dans « quel abîme de malheurs n'a-t-elle pas précipité la « nation française! Jouet elle-même de quelques « conspirateurs, elle n'a su que détruire; elle s'est « environnée de ruines et de mécontens; elle a souf- « flé sur la nation l'esprit de révolte; elle a fami- « liarisé le peuple avec l'effusion du sang, confondu « les rangs et les conditions, bouleversé les fortu- « nes, assuré la chute des trônes. »

La seconde assemblée acheva cette ruine du trône ébranlé; la troisième fit monter le roi sur l'échafaud. Gradation rapide et épouvantable! L'âme de Louis XVI, qui s'était montrée généreuse et bienfaisante pendant tout son règne, se montre grande et sublime à sa mort. Sa famille, qui partage ses malheurs, sa prison et sa fatale destinée, partage aussi ses nobles sentimens; et toutes ces royales victimes présentent ce grand et touchant spectacle qu'un philosophe de l'antiquité croyait digne des regards de la Divinité : la grandeur et la vertu, aux prises avec l'adversité. La reine, qui avait embelli le trône par ses grâces et sa majesté, honore ses fers par sa résignation et ses vertus. Tendre épouse, tendre mère, sœur adorée et reconnaissante, elle est surtout Française : elle aime encore cette France ingrate et barbare! « Rappelez au roi, disait-elle à l'auteur même

« de cette histoire, rappelez au roi, quand vous « pourrez lui parler seul, que jamais l'impatience de « briser nos fers ne doit arracher de lui aucun sacri- « fice indigne de sa gloire. Surtout point de démem- « brement de la France ; que sur ce point aucune « considération ne l'égare ; qu'il ne s'effraie ni pour « ma sœur ni pour moi. Représentez-lui que toutes « deux nous préférons voir plutôt notre captivité « prolongée, que d'en devoir la fin à l'abandon de la « moindre place forte..... L'intérêt de la France « avant tout. » C'est dans ce sang, c'est à cette école, que madame royale avait puisé les sentimens qu'elle manifesta au sortir de sa prison, et que n'avaient pu éteindre ni les crimes dont elle fut si long-temps la victime, ni les malheurs de sa famille, ni ses propres malheurs. Arrivée sur la frontière, « au moment où « elle allait monter en voiture, ses yeux se rempli- « rent de larmes ; elle pleura sur la France, sur ce « pays, théâtre de la gloire, de la grandeur et des « désastres de sa maison, et dit aux personnes qui « l'entouraient : « Je quitte la France avec regret ; « je ne cesserai jamais de la regarder comme ma pa- « trie. » Sans doute, cette auguste princesse rendait justice à cette patrie ; elle savait que la France enchaînée gémissait sur les malheurs de sa famille et sur les siens ; elle devinait les sentimens des bons Français, et elle pouvait juger de quoi ils étaient capables, par le dévouement de quelques serviteurs fidèles, et entre autres par celui de l'historien des dernières années de Louis XVI. Mais dans un âge aussi tendre, environnée de tant d'ennemis furieux et barbares, accablée de tant d'infortunes, c'est avoir

l'âme forte et élevée, que de juger si favorablement et si bien ; c'est être généreux, que d'être juste.

Histoire du dix-huit Fructidor, ou *Mémoires contenant la vérité sur les divers événemens qui se rattachent à cette conjuration*, par le chevalier de La Rue, l'un des déportés à Sinamary, au 18 fructidor.

Parmi ces *jours* sinistres qui *sauvaient* chaque année la monarchie ou la république, aux époques les plus sanglantes de la révolution, il n'en est point, après le 10 août, de plus funeste que le 18 fructidor. La France, toujours royaliste, l'était alors avec plus d'ardeur et d'unanimité que jamais. Les Français fidèles s'étaient de plus en plus attachés à cette cause sacrée, par leurs souffrances, leurs malheurs et leurs sacrifices : les honnêtes gens qui, dupes de quelques vaines théories, s'étaient attachés à la révolution et à la république, s'en éloignaient avec horreur, à l'aspect des crimes qui les avaient souillées et ensanglantées. Combien chacun de nous royalistes connaît et nommera, en lisant ceci, d'hommes placés actuellement dans les rangs opposés, et qui eussent été alors les plus ardens défenseurs de cette cause qu'ils ont désertée pour des intérêts qu'ils n'oseraient avouer, ou pour des fautes et des torts qu'on eût facilement oubliés, mais que sans doute ils n'oublient pas eux-mêmes !

Tous avaient donc en horreur cette *Convention* qui avait fondé la république, et l'avait cimentée de sang et de crimes; tous détestaient ce *Directoire* qui avait

participé à ces crimes, et surtout au plus grand de tous, et avait recueilli cet odieux héritage; tous appelaient de leurs vœux et cette royauté tutélaire, et cette monarchie tranquille et florissante que tous avaient vues, qu'aucun n'avait pu encore oublier, et qui n'avaient pas besoin d'une odieuse comparaison avec ce qui leur avait succédé, pour être vivement regrettées; tous tendaient leurs bras vers cette famille auguste, qui depuis plusieurs siècles avait rendu la royauté encore plus douce et plus paternelle, qui avait donné à la monarchie encore plus d'éclat et de bonheur. Elle allait rentrer dans son antique héritage : et voilà que, par un odieux attentat, les régicides du directoire, se liguant avec les régicides de la convention, que, par un autre attentat, la France avait été forcée, malgré son mépris, son indignation et sa haine, à reconnaître encore pour ses législateurs, proscrivent ceux qu'elle a véritablement choisis et qu'elle avoue; font entrer des satellites armés dans la salle de leurs délibérations, les font saisir comme de vils criminels, les entassant dans des cachots, dans des cages de fer, puis dans un bâtiment étroit qui continue et aggrave tous ces supplices, et les font transporter au-delà des mers, sur la plage la plus malsaine, pour y être en proie et y succomber à toutes les privations, à tous les fléaux, à toutes les douleurs : rien ne leur paraît trop barbare contre des royalistes.

Ainsi fut encore arrêté cette fois l'essor de cet esprit de royalisme qui, toujours malheureux, toujours atrocement persécuté, toujours comprimé par tous les moyens de la puissance et du crime, se reprodui-

sait toujours, tant la France en était pénétrée! Ainsi nous fûmes replongés sous un joug tout à la fois faible, méprisable, lâche et cruel, pour passer ensuite dans les mains d'un soldat ambitieux, que ses victoires ne peuvent absoudre de sa tyrannie et de son usurpation, mais que son usurpation absolvait de tout aux yeux de ceux qui se disent insolemment les seuls amis de la liberté. Ils prouvèrent alors combien ils sont sincères dans ce culte qu'ils prétendent lui rendre. Assurément jamais la liberté ne fut plus outragée, jamais plus foulée aux pieds, que dans cette fatale journée du 18 fructidor. Cependant plusieurs de ceux qui se disent aujourd'hui les partisans exclusifs de la liberté, écrivaient et parlaient en faveur de cet odieux attentat, faisaient l'apologie du directoire oppresseur et barbare, insultaient à ses honorables victimes; et c'est avec regret que nous voyons au rang des approbateurs de ce directoire et de cette journée, une personne dont nous avons souvent admiré les talens en combattant ses opinions, mais dont les erreurs mêmes nous semblaient empreintes d'une élévation d'âme et de sentimens qui ne s'accordent guère, toutefois, ni avec la part qu'elle a prise à cette fatale journée, ni avec la composition de son ouvrage posthume sur la révolution française, livre non-seulement sans vérité et sans justice, comme dans tout livre de passion et de parti, mais sans générosité, et dans lequel l'on se plaît à insulter au malheur et à railler les victimes.

D'une extrême importance pour ses funestes résultats politiques, l'époque du 18 fructidor est de plus extrêmement curieuse pour ses intrigues secrètes, ses anecdotes privées, et les détails particuliers de la

proscription de ses victimes. M. de La Rue fut un de ces plus honorables et plus intrépides proscrits. Aucun ne se montra plus ardent adversaire du directoire et de sa cauteleuse et lâche tyrannie. Aucun n'entra plus avant dans les projets et les moyens de le renverser, aucun ne mérita plus d'être l'objet de ses barbares vengeances, et ne les supporta avec plus de courage. Il ne lui restait plus qu'à en retracer le tableau, et à en être le fidèle et intéressant historien : c'est la tâche qu'il remplit aujourd'hui.

Mais M. de La Rue prend les choses d'un peu haut; et, pour faire l'histoire du 18 fructidor, il remonte jusqu'à la paix qui termina la guerre d'Amérique en 1783. Ces préliminaires, annoncés d'ailleurs dans le titre même de l'ouvrage, en remplissent à peu près la moitié; cela peut paraître bien court pour une histoire, bien long pour une préface. L'auteur répondra que c'est un *Tableau;* et, quoiqu'il fût possible de répliquer et de trouver encore quelque défaut de proportion, j'avouerai que le tableau est bien fait et fort intéressant. Il y a beaucoup d'histoires volumineuses de la révolution, où l'on ne dit pas plus de choses dignes d'être recueillies et retenues, et où on ne les dit pas si bien. D'excellentes réflexions accompagnent les faits; d'excellentes opinions recommandent l'historien et son ouvrage. M. de La Rue ne transige ni avec les principes qui sont inflexibles, ni avec les révolutionnaires qui abusent des transactions pour en exiger sans cesse de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils aient établi leur intolérable puissance, et tout accablé sous leur joug de fer et leur cruelle domination. Tel a toujours été, tel sera toujours l'esprit des révolutionnaires.

La franchise des opinions de M. de La Rue est surtout ce qui attache à la lecture de son livre; les royalistes francs comme lui n'éprouveront point à cette lecture ces surprises désagréables et fâcheuses, et ces vifs déplaisirs que leur causent quelquefois des écrivains qui se disent royalistes aussi; leurs sentimens n'y seront jamais blessés par d'imprudentes concessions; et, ce qui est pis, par d'imprudentes censures exercées sur leurs plus généreuses résolutions et leur plus glorieux dévouement, censures par lesquelles on croit prouver un caractère sans passion et un esprit impartial, et qui ne sont que la preuve d'un esprit faux ou injuste. M. de La Rue soutient toutes les bonnes doctrines et défend toutes les bonnes actions. Dès l'origine de nos malheureuses discordes, il loue la résistance de la noblesse et du clergé; il prouve la *nécessité*, l'*utilité*, la *justice* de l'émigration, et il en célèbre le *dévouement* et le *courage;* il n'est pas seulement l'apologiste de l'armée de Condé, des armées de la Vendée, il en est le panégyriste. Cette apologie est excellente, et, pour mon compte, je l'ai lue avec plaisir et avec intérêt. Cependant, à qui l'adresse-t-il? aux royalistes! Ils n'en ont pas besoin. *Aux autres?* Mais comment raisonner avec les passions, avec la haine surtout? La haine et les passions nient les faits, n'écoutent point les raisonnemens, et trop souvent sont insensibles au langage de l'honneur.

Des officiers de l'armée française ont prêté serment au roi de France; le nom du roi est effacé du serment qu'on leur demande après l'arrestation de l'infortuné Louis XVI à Varennes; ils abandonnent ces

drapeaux qu'ils ne reconnaissent plus, qu'ils ne doivent plus reconnaître. Bayard les eût abandonnés comme eux ; mais, en fait d'honneur, qu'est-ce que Bayard auprès de nos publicistes. Les princes du sang, proscrits par une faction sanguinaire et régicide, appelaient autour d'eux tous les anciens appuis du trône. La noblesse française accourt autour de ce drapeau blanc qu'elle arbore et qu'elle a juré de défendre. Des royalistes de toutes les classes se joignent à eux : ainsi eussent fait Duguesclin, Poton, Lahire, Xaintrailles, tous ces preux, antique honneur de notre histoire, tous ces braves chevaliers, modèles de valeur et de fidélité, tous les nobles aïeux de ces nobles émigrés. Et l'esprit de révolte, se targuant du *progrès des lumières*, leur ferait un crime de s'être proposé de pareils modèles, d'avoir marché sur de si illustres traces ! Un roi plein de vertus est emprisonné, outragé, égorgé; les plus vils brigands s'emparent du pouvoir : Marat et Roberspierre règnent en France, l'horrible comité de salut public verse à grands flots le sang le plus pur ; des crimes inouïs au monde civilisé, et même aux siècles barbares, ne semblent pour ces misérables que des jeux et des passe-temps; et il sera défendu à des bras généreux de s'armer pour défendre leur roi, pour venger leur roi, pour arracher par tous les moyens possibles leur patrie à ce joug abominable ! Est-ce là s'armer contre la patrie? Ah ! sans doute, on peut mettre en question si l'émigration fut une mesure politique, et cette question n'est peut-être pas aussi facile à résoudre que le pensent certaines personnes qui jugent d'après les événemens, et, composant ensuite dans le

champ des conjectures des événemens tels qu'il les leur faut, savent à point nommé ce qui serait arrivé si l'on avait pris un parti contraire; mais on ne peut de bonne foi mettre en question si l'émigration fut une mesure légitime, loyale et généreuse.

Madame de Staël, émigrée elle-même, s'est rangée parmi les adversaires les plus passionnés des émigrés; elle excuse, il est vrai, ceux qui, comme elle, sortirent de France pour éviter les persécutions, les prisons, l'échafaud peut-être. Jusqu'où les faux principes et les préjugés politiques peuvent rabaisser un caractère élevé! Madame de Staël, si capable d'élans généreux, trouve qu'on a raison d'émigrer pour sauver sa fortune et sa vie; et elle dénigre, elle traite avec amertume ceux qui, en émigrant, dévouent leur fortune et leur vie à l'accomplissement d'un devoir de fidélité et d'honneur. Mais je m'aperçois que je tombe ici dans l'inconvénient que j'ai remarqué plus haut des apologies inutiles, des raisonnemens superflus sur cette question, évidente aux yeux de tout homme de bonne foi. Je laisse donc là tous les argumens qui se presseraient ici en foule, et je reviens à l'ouvrage de M. de La Rue, dont je veux encore dire un mot.

Un des premiers ennemis qu'il trouve sur sa route, en parcourant rapidement la révolution, c'est M. Necker : il le peint très-bien lui-même; il le peint mieux encore et avec plus d'étendue dans une lettre du spirituel ambassadeur de Naples, Caraccioli. Cette lettre est un petit chef-d'œuvre. Caraccioli se dit pourtant, dans cette lettre même, l'ami de M. Necker; mais il faut avouer que l'amitié ne l'a-

veugle pas. Il est impossible de représenter avec plus de vivacité et d'esprit le charlatanisme, la morgue et la vanité du ministre, le vice de ses opérations, les manéges de ses partisans, les causes et les effets de l'engouement qu'il excite. Madame de Staël, dans ses éternels panégyriques, se prévaut beaucoup de cet engouement général; mais elle se méprend étrangement sur la nature de ces applaudissemens qui lui paraissent si flatteurs : ils n'étaient que factieux ; on n'aimait point le ministre, mais on exaltait l'homme qui détruisait la monarchie pièce à pièce. La même faction qui le portait aux nues au mois de juillet 1789, le chassait ignominieusement vers le mois de juillet 1790, et l'eût fait monter sur l'échafaud deux ans plus tard. Ainsi, les journalistes et les écrivains qui le défendent aujourd'hui contre les justes censures des royalistes, le proscriraient, s'il vivait encore, et s'ils étaient les maîtres. Il faut avouer que de pareilles défenses, de pareilles approbations dispensent au moins de toute reconnaissance. Les illusions de madame de Staël seraient très-respectables sans doute, si elles n'étaient pas exprimées avec une exagération tellement violente, qu'elle déplaît et irrite, et un ton tellement impérieux, qu'il révolte. On hait encore plus M. Necker, après avoir lu madame de Staël.

Je n'ai presque pas parlé de l'objet principal de l'ouvrage, qui est l'Histoire de la journée du 18 fructidor, et de la déportation qui en fut la suite. Si j'avais plus d'espace, je prouverais que cette relation est extrêmement intéressante; mais, n'en ayant plus, je ne puis que l'affirmer. Heureusement on me croira sans peine. Que de motifs d'intérêt réunit en effet ce

morceau d'histoire! Un événement extraordinaire et important; de lâches tyrans abusant avec perfidie de la force et du pouvoir; des agens barbares, secondant avec un zèle odieux leur haine et leur vengeance; des victimes honorables jetées, après une longue traversée et des vicissitudes multipliées, sur des terres lointaines et dans des climats brûlans et meurtriers, les unes succombant avec résignation au comble de l'infortune et des douleurs, les autres s'échappant avec courage et avec un succès presque miraculeux, à travers les dangers des tempêtes, des naufrages, des écueils, des bêtes féroces, et de leurs persécuteurs plus féroces encore; enfin, un historien fidèle, témoin des événemens, et pour ainsi dire en partie de l'histoire qu'il écrit.

M. de La Rue a voulu tirer de sa déportation un fruit utile à la patrie, en lui faisant mieux connaître la Guiane, ainsi que les ressources que cette contrée de l'Amérique peut offrir comme colonie : il peint aussi fort agréablement les mœurs des habitans. Je citerai une de leurs coutumes qui prouve leur attention délicate à ne pas faire contracter d'engagement, sans qu'on en connaisse parfaitement la nature. Lorsqu'une jeune fille se marie, deux vieilles femmes lui chantent, en forme de dialogue, une chanson dans laquelle l'une lui présente, en tâchant de ne rien omettre, le tableau de tous les agrémens et de toutes les douceurs du mariage; l'autre, celui de toutes ses peines et de toutes ses tribulations, après quoi la jeune fille peut se déterminer avec entière connaissance de cause.

Souvenirs d'un officier royaliste, contenant son entrée au service, ses voyages en Corse et en Italie, son émigration, ses campagnes à l'armée de Condé, et celle de 1815 dans la Vendée; par M. de R..., ancien colonel d'artillerie.

Montaigne, dans ses *Essais*, qui le plus souvent ne sont aussi que des *souvenirs*, dit : « C'est un livre de bonne foi, lecteur. » M. de R... aurait pu prendre ces paroles pour épigraphe, avec toute assurance, et sans crainte d'être démenti par aucun de ses lecteurs. Il n'y a point de livre où respire plus de franchise, plus de sincérité, plus de bonne foi; je n'en connais point où l'auteur se montre plus honnête homme, plus homme de bien, royaliste plus vrai, c'est-à-dire, plus désintéressé; plus enthousiaste des actions généreuses inspirées par l'honneur et des sacrifices vertueux faits au devoir; plus révolté par les mauvaises actions, par les bas calculs de la cupidité, ou par ceux d'une ambition qui ne respecte rien, ni les engagemens, ni les devoirs; plus indigné enfin des succès du crime et de l'injustice. Ces qualités suffisent-elles pour produire un bon livre? Je répondrai que si elles se joignent à l'avantage d'avoir parcouru beaucoup de contrées, d'avoir vu beaucoup de choses, d'avoir été témoin de beaucoup de faits dignes d'être recueillis, d'avoir même pris part à des événemens importans, elles produiront un livre intéressant, puisqu'il réunira l'expression de nobles sentimens à de curieux récits.

Tels sont les *Souvenirs d'un officier royaliste*.

Sans doute la critique aurait quelquefois à reprendre et la naïveté trop grande de quelques pensées, et la familiarité trop grande de quelques expressions; elle pourrait peut-être remarquer aussi que les récits remontent trop haut pour qu'ils puissent avoir beaucoup d'importance. L'auteur, en effet, parle de lui, sinon dès le berceau, du moins dès son enfance. Il parle de ses parens et de ses aïeux, mais ce n'est point la vanité qui l'inspire. L'homme vain n'aurait pas même dit tout ce qu'il dit; non qu'il ne rapporte rien qui ne fasse honneur à lui et aux siens, mais la vanité se méprend souvent sur ce qui est honorable. Ce sont de meilleurs sentimens qui l'animent et qui doivent lui servir d'excuse; ce sont les vertus domestiques, c'est l'amour de sa famille. Il chérissait tendrement un frère mort avant l'âge de vingt ans, mais que quarante années qui se sont passées depuis n'ont pu effacer de son souvenir, et il veut nous parler de lui, et nous transmettre même ses lettres qui, à la rigueur, auraient pu rester dans ses archives. Il veut aussi nous entretenir de sa tante, qui, ne s'étant point mariée, était restée dans la maison paternelle, avait adopté ses neveux comme ses fils, les avait très-tendrement aimés, les avait très-religieusement élevés; et peut-être en cela veut-il réparer l'injustice du monde, qui ne fait pas assez de cas de ces excellentes tantes.

Je me reprocherais presque, au reste, d'avoir fait ces petites observations critiques, que l'auteur avait faites lui-même avant moi, et sur lesquelles il s'était exécuté de bonne grâce. Il s'accuse, en effet, plus sévèrement que je ne me serais permis de le faire,

d'être *entré dans des détails futiles*, écrits dans un *style familier;* il présage modestement, injustement même, je crois, *l'ennui* qu'ils causeront; il avoue qu'il aurait bien fait de supprimer *plusieurs paragraphes* relatifs à sa famille, ainsi que *des notes sur le même sujet*, et un certain nombre *d'observations* répandues dans le premier volume. Des aveux aussi francs désarment sans doute un critique; mais je dois avertir l'auteur qu'ils ne désarment point les lecteurs, qui, beaucoup plus rigoureux que les critiques, n'excusent point les défauts les plus sincèrement avoués, et n'absolvent point des fautes les plus humblement confessées; ils se font même une arme contre l'auteur de ses confessions et de ses aveux. Enfin, ils n'admettent pas davantage une autre excuse donnée par l'auteur, et qu'il rappelle souvent dans le cours de son ouvrage, en adressant la parole à ses enfans. Ils prétendent un peu durement peut-être qu'il n'est point nécessaire de publier ce qu'on écrit pour ses enfans, et que, lorsqu'on se fait imprimer, c'est au public qu'on s'adresse, c'est le public qu'on a pour juge, et que c'est lui qu'il faut amuser, instruire, intéresser.

Mais hâtons-nous de le dire : M. de R... remplit souvent ces trois conditions difficiles imposées aux auteurs par les lecteurs exigeans. Sorti de sa famille et de la maison paternelle, il entre dans l'arme savante, et si renommée dans toute l'Europe, de l'artillerie française. Bientôt il est envoyé avec deux compagnies de son régiment en Corse. Extrêmement curieux, ce qui est une excellente qualité dans un voyageur, il voit tout, il observe tout, il interroge

tout le monde; il décrit les sites, les lieux, les antiquités, les mœurs, les coutumes et les caractères de cette sorte de nouvelle colonie française, que la sage administration de M. de Marbeuf ralliait alors de plus en plus à la métropole. A tous ces détails d'un homme qui a bien vu et bien observé, l'auteur mêle une causerie un peu prolixe, des réflexions fréquentes, des digressions abondantes et qui ne sont pas toujours heureusement placées, mais qui sont toujours pleines de bon sens, et surtout de bons sentimens.

Camarade de Buonaparte comme officier d'artillerie, et se trouvant dans la patrie de cet homme si obscur alors, et depuis si célèbre, de ce sous-lieutenant qui, quelques années plus tard, devint empereur, maître de la France et presque de l'Europe, M. de R... ne pouvait se dispenser de nous en parler, ainsi que de sa famille. On conçoit que l'officier royaliste ne soit pas favorable à l'homme qui devait un jour s'asseoir insolemment sur le trône des Bourbons. Peut-être même n'est-il pas disposé à rendre justice à ce qu'il y a de grand et d'étonnant dans cet homme extraordinaire. Quant à moi, je lui pardonne facilement d'avoir été plus frappé des vices de son caractère et de ses crimes politiques, que de l'éclat de son génie. Il a d'ailleurs le droit d'en parler franchement et sévèrement après sa chute et sa mort, puisqu'il ne l'a point flatté dans sa puissance, et qu'il dédaigna la protection et les faveurs d'un homme qui aurait aimé à les voir briguer par un ancien camarade, et qui se serait plu à les lui prodiguer. Buonaparte n'était point en Corse dans le premier voyage

que fit dans cette île l'auteur des *Souvenirs ;* il l'y rencontra plus tard, jouant sourdement le rôle d'un traître et d'un séditieux rusé et cauteleux. Mais ici il ne nous parle que de sa famille, et en parle avec quelque dénigrement : « Son père, dit-il... avait « exercé les fonctions d'huissier dans la petite ville « d'Ajaccio, sous la république de Gênes, et celle de « juge sous les Bourbons. Alors ses petits garçons ne « marchèrent plus pieds nus, et ses petites filles ne « furent plus chercher l'eau à la fontaine pour la « rapporter sur leurs têtes..... Enfin, ces enfans d'un « petit bourgeois corse, devenus messieurs et mes- « demoiselles, obtinrent, par la protection de M. de « Marbeuf, les uns des places à l'École militaire, « les autres à Saint-Cyr : tant il y a, que, grâce à « cette première assistance du roi, ils sont devenus « dans la suite, par leur savoir-faire, rois et reines, « empereur, etc., etc. »

Ce ton ne répond pas à la dignité de l'histoire, ni peut-être à l'élégante simplicité des *Mémoires ;* et l'auteur en convient dans cet endroit même. Car il est difficile de faire une critique qu'il n'ait déjà faite ; mais cela ne l'empêche pas de retomber bientôt dans les mêmes défauts. Ce n'est pas qu'il ne sache très-bien prendre un autre langage, et écrire d'un autre style ; ordinairement, les grands phénomènes de la nature et les sites pittoresques l'inspirent heureusement, et il les décrit très-bien. C'est ainsi que, frappé à la vue d'une antique forêt de la Corse (la forêt d'Ayton), il s'écrie : « Quel spectacle ravissant nous « offrit notre entrée dans cette forêt que la nature « semblait s'être réservée pour donner une idée de

« sa grandeur et de sa beauté ! quels sapins magni-
« fiques ! quel diamètre ! est-il des lignes plus droites
« et des cimes plus élevées ? Mais que vois-je à tra-
« vers ces arbres vivans ? une infinité d'autres ar-
« bres que la faux du temps a fait tomber sur la
« terre, où ils sont condamnés à rester couchés au-
« près des premiers. C'est dans cette position qu'ils
« semblent demander aux passans le tribut d'admi-
« ration qu'ils n'auraient pas reçu aussi complété-
« ment avant leur chute : tant cette position hori-
« zontale aide au jugement qu'on peut porter de
« l'énormité de leurs dimensions ! Nous restâmes au
« milieu de cette forêt, en contemplation, tantôt
« debout, allant d'un arbre à un autre, tantôt assis
« sur ces vieux monumens d'une grande végétation,
« élevant nos têtes depuis les racines de ceux qui
« étaient debout jusqu'à la sommité de leurs bran-
« ches, dont le feuillage interceptait, pour ainsi dire,
« la lumière. Cette obscurité remplissait nos âmes
« d'une sorte de terreur religieuse, qu'augmentait
« encore le silence qui régnait dans ce lieu retiré.
« Nous n'y aperçûmes pas le plus petit oiseau, et
« nous n'entendîmes d'autre bruit que le frémisse-
« ment des branches, et le roulement des eaux, qui,
« venant par torrens des montagnes supérieures,
« serpentent et se précipitent au milieu des rochers
« dispersés çà et là, et du centre desquels s'échap-
« pent des arbres encore plus beaux que ceux que
« nous admirons dans un terrain fécond. »

Mais bientôt l'Italie lui offre de plus magnifiques spectacles encore, et l'occasion nouvelle et souvent répétée de se livrer à tout son enthousiasme, et pour

les beautés de la nature, et pour les chefs-d'œuvre des arts. Arrivé devant Naples, en 1788, il a le bonheur d'être témoin d'une des explosions célèbres dans les annales du Vésuve. Il ne peut plus s'arracher des bouches du volcan, et exprime toutes ses émotions avec une agréable naïveté. Ici, les souvenirs prennent la forme d'une correspondance. C'est à son père que M. de R... transmet toute son admiration pour les feux et les laves du Vésuve, et pour les beaux sites de l'Italie, ainsi que pour les prodiges de la musique, de la peinture, de l'architecture, de la sculpture, et pour toutes les richesses de l'antiquité qui sont éparses sur cette terre classique, à Naples, à Pestum, dans les ruines de Pompéia et d'Herculanum, à Rome, à Florence, à Milan, à Venise; car M. de R... ne néglige rien, n'oublie rien, et a soin de tout dire à monsieur son père. Peut-être l'expression de son enthousiasme n'est-elle pas assez variée, ni toujours heureuse, mais elle est toujours franche et naturelle. Peut-être aussi les petites tendresses filiales qui sont semées dans ces lettres ne sont-elles pas toujours d'un goût excellent, et sont-elles liées aux descriptions des chefs-d'œuvre de la peinture et de l'architecture, par des transitions peu naturelles et des plaisanteries un peu forcées; mais il est probable que, lorsqu'à l'âge de vingt ans, M. de R..... écrivait ces lettres *à monsieur son père,* il ne songeait guère à l'impression, au public, aux journaux, aux critiques; et peut-être a-t-il mis trop de scrupule à les donner justement telles qu'ils les avait écrites, sans les retoucher, sans en rien supprimer.

On sent bien que M. de R... n'est pas allé à Rome

sans voir le pape : c'était le vénérable Pie VI qui occupait alors le saint-siége. Ses malheurs et son courage ont depuis rendu sa mémoire chère et sacrée à tous les hommes de bien, et particulièrement à tous les bons Français. Dès-lors il était regardé comme un très-grand pape. Officier très-religieux, il ne manque rien à M. de R... pour rendre à ce souverain pontife une justice éclatante. Il fait un récit intéressant de l'audience qu'il eut l'honneur d'obtenir. Telle fut la grâce de Pie VI, que, parlant à un militaire, il fit rouler l'entretien sur l'art militaire : il parla même d'artillerie à un lieutenant d'artillerie; il se plut à rappeler devant un officier français la prise récente d'Oczacow, où de jeunes officiers français, M. le duc de Richelieu, M. le comte de Langeron, M. le comte de Damas, et quelques autres encore, s'étaient distingués par de beaux faits d'armes et par une valeur brillante.

C'était M. le cardinal de Bernis qui avait procuré à M. de R... l'honneur d'être admis devant le pape. On sait avec quel éclat et quelle magnificence ce cardinal représentait à Rome le roi de France, dont il était ambassadeur. Il disait lui-même qu'il tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. Présenté à lui avec d'excellentes recommandations, M. de R... fut admis avec une bonté particulière dans cette magnifique et honorable *auberge*. Un jour qu'arrivé de bonne heure il était presque seul, le cardinal lui demanda s'il avait entendu dire quelque chose de nouveau, c'était au mois de décembre 1788; M. de R... lui répondit qu'il avait vu plusieurs lettres de Paris qui annonçaient une prochaine convo-

cation des états-généraux. « Il me regarda, dit l'au-
« teur des *Souvenirs*, avec un air d'étonnement et
« un ton de supériorité qui me frappa ; me prenant
« ensuite la main, il me la serra en me disant :
« Mon cher ami, rappelez-vous ce que je vous dis,
« vous ne verrez jamais les états-généraux assem-
« blés. » Le cardinal se trompait assurément, mais ce n'est point là l'erreur d'un esprit vulgaire : dans des circonstances pareilles ce sont les bons esprits et les excellens politiques qui se trompent.

En revenant en France, M. de R... passa par Venise, où, regardant les portraits des doges dans la salle du grand conseil, il aperçoit une place vide, et prétend y avoir lu cette inscription : *Locus Marini Falieri* DECAPITI, qu'il traduit ainsi : Place de Marin Falieri *décapité*. Mais certainement on parle mieux latin que cela à Venise. Il y a sans doute dans l'inscription, et peut-être en abrégé, *capite plexi*, ou *truncati*, ou je ne sais quoi encore ; mais il n'y a pas certainement *decapiti*. En passant à Pise, il voit la tour inclinée, et, en bon mathématicien, il explique, par *les lois du centre de gravité*, pourquoi elle ne tombe pas. C'est ainsi que, dans *les Femmes savantes*, Bélise dit, avec moins de développement, à Lépine qui vient de tomber, que

> Sa chute vient d'avoir, du point fixe écarté
> Ce que nous appelons centre de gravité;

démonstration dont Lépine paraît parfaitement sentir la justesse, lorsqu'il répond :

> Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

M. de R... repasse encore par la Corse en revenant en France; il y trouve la révolution en pleine activité, annonçant déjà ses bienfaits par la révolte des soldats et le massacre des officiers. Il y voit Buonaparte se cachant pour aigrir les esprits et fomenter l'insubordination. Déjà peu favorablement disposé en faveur de ce camarade, une pareille conduite le lui rendit odieux; il ne le ménage point, et on voit qu'il aurait bien voulu trouver l'occasion de le maltraiter autrement qu'en paroles. Obligé, malgré ses principes très-religieux, de se battre avec un de ses camarades qu'il estime et qu'il aime, il témoigne vivement le désir qu'il aurait eu d'échanger cet adversaire contre Buonaparte; et, quoiqu'il ait été blessé dans ce malheureux duel, il espère bien que, s'il eût eu affaire au *petit Corse*, il aurait été plus heureux, et qu'il l'aurait tué. Mais, d'après une autre anecdote qu'il rapporte, il n'aurait peut-être pas été facile de l'amener en champ clos. Buonaparte se ménageait pour de plus grandes destinées. En effet, M. de R... le rencontre encore quelque temps après à Valence en Dauphiné, et voici textuellement ce qu'il raconte : « Je dînai à une table où se trouvait Buo-
« naparte, que je n'avais pas revu depuis la Corse : je
« ne fis pas semblant de le reconnaître; mais un
« autre de mes camarades, M. Duprat, très-franc
« royaliste, et rempli d'énergie, s'apercevant que la
« servante de l'auberge avait mis par hasard son cou-
« vert à côté de *ce clubiste*, la rappela et lui ordonna
« une fois pour toutes de ne jamais faire asseoir cet
« homme à côté de lui. Le petit Corse, continue
« M. de R..., eut sans doute peur de l'air rébarbatif

« du lieutenant français, car il avala le compliment « sans rien dire. »

C'est justement à cette époque que M. de R..... quitte son régiment et qu'il émigre ; il ne peut se résoudre à prêter un nouveau serment où le nom du roi est omis ; et, sacrifiant au devoir et à l'honneur les nombreux intérêts qui l'attachent à la France, il sort, emportant avec lui le *Manuel du Chrétien* et le *Manuel de l'Artilleur*, toujours fidèle à sa religion, et à l'état qu'il a embrassé, et en faisant hautement profession. C'est ici que commencent des récits pleins d'intérêt, ceux des trois premières campagnes de l'émigration. L'auteur se propose de les compléter dans un quatrième volume, où il donnera pareillement un précis de la campagne de la Vendée pendant les cent jours, campagne à laquelle il a pris part, toujours prêt dans tous les temps, à toutes les époques, et dans tous les lieux, à combattre les ennemis de son roi.

Que de détails touchans et pleins d'intérêt offrent ce temps désastreux et cette situation désespérante des émigrés ! Quelle patience ! quelle résignation ! quels travaux ! quels dangers ! quelle générosité dans la victoire ! quels mots touchans et sublimes s'échappent de la bouche de ceux qui tombent et meurent ! que de bravoure et d'intrépidité, soit qu'ils combattent en pleine campagne, lorsqu'ils attaquent les retranchemens de l'ennemi, soit qu'ils se défendent dans les leurs, soit que, renfermés dans des murs, ils y soutiennent les efforts de bataillons nombreux et arrêtent une armée conquérante ! C'est ainsi que l'importante place de Maëstricht fut sauvée en

1793 par un petit nombre de Français, parmi lesquels se distingua particulièrement, par ses bons conseils, sa fermeté, sa résolution, son intelligence et sa bravoure, M. le marquis d'Autichamp, aujourd'hui gouverneur du Louvre. Mais le caractère qui brille au-dessus de tous, c'est celui de ce héros de la maison de Bourbon, de ce prince de Condé qui les commande. Sa valeur chevaleresque, ses procédés généreux, ses soins paternels, ses paroles, ses lettres, ses discours, ses proclamations, tout inspire le respect et l'admiration. C'est en lisant le tableau des belles actions et des magnanimes sentimens de ce prince illustre, des nobles soldats qu'il commande, et des royalistes de l'intérieur qui rivalisent avec eux de fidélité et d'honneur, qu'on pense avec l'auteur de ces *Souvenirs* que le vrai drapeau de la France était à l'armée de Condé ou à la Vendée.

Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. monseigneur Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry; par M. le vicomte de Châteaubriand.

Ce n'est ici ni une analyse que je prétends faire de ce noble et touchant écrit de M. de Châteaubriand, ni un jugement que j'aurai la témérité de porter sur son mérite. Ces discussions littéraires et critiques dont les livres nouveaux sont ordinairement pour nous l'occasion ou le prétexte, seraient ici bien superflues, ou même entièrement déplacées. Plusieurs extraits de cet ouvrage, offerts dès les premiers momens de sa publication, par *le Journal des Débats*,

à l'avide curiosité de ses lecteurs, ont dû le leur faire connaître et apprécier bien mieux que tout ce que je pourrais en dire. Le plus grand nombre d'entre eux ne s'est même pas contenté de ces fragmens étendus; tous ou presque tous ont voulu lire l'ouvrage entier, entraînés, et par le douloureux attrait de ce qu'ils avaient déjà lu, et par le puissant intérêt du sujet, et par la haute renommée de l'auteur : tous y ont appris à mieux connaître le prince aimable et généreux, objet éternel de nos regrets et de nos larmes; et ceux même qui, parmi nous, l'ont le plus regretté, le plus pleuré, y auront vu de nouveaux motifs pour le regretter encore plus et le pleurer davantage.

Tout en effet était digne d'amour, et souvent même d'enthousiasme dans ce prince infortuné. Son enfance fut aimable et vive, sa jeunesse ardente et passionnée. Son cœur intrépide battait pour la gloire, long-temps avant l'âge où cette noble passion excite les âmes les plus généreuses; son courage, rendu précoce par les malheurs de sa patrie et de sa famille, avait devancé les années, et la main d'un enfant traçait déjà les sentimens et les vœux d'un brave soldat et d'un preux chevalier. Son esprit, qui, dès ses plus tendres années, s'annonçait par des saillies charmantes, s'était développé par la culture, avait toujours montré beaucoup de vivacité et de pénétration, se faisait remarquer par un goût éclairé pour les beaux arts, et brille avec éclat dans quelques lettres où ce prince aimable s'exprime avec autant de facilité que de grâce, et où l'on admirerait le tour heureux qu'il sait donner à sa pensée, si l'on n'était encore plus frappé de la noblesse même de la pensée, et de l'élé-

vation des sentimens. Les traits distinctifs de son caractère étaient la générosité, la bonté, la bienfaisance. Sa mort a révélé mille traits cachés et inconnus de cette dernière vertu : les discours et les éloges consacrés à sa mémoire en ont été remplis ; les chaires chrétiennes en ont retenti, et des larmes de reconnaissance, d'attendrissement et d'admiration ont coulé à ces nombreux et touchans récits. Fils respectueux, époux tendre et adoré, sujet soumis et fidèle, maître humain et généreux, fidèle à l'amitié, et en connaissant toutes les douceurs dans un rang où il est si rare d'avoir des amis, et plus rare encore de ne pas les oublier ; bon Français autant qu'il est possible de l'être, et, pour le dire en un mot, aussi Français par son caractère que par sa naissance, monseigneur le duc de Berry rappelait par ses nobles et aimables qualités, et, qu'il me soit permis de le dire, par ses défauts, le plus chéri de ses augustes ancêtres. Sa mort funeste lui a donné un trait de conformité de plus avec Henri IV. Mais, plus heureux que son illustre aïeul, il a survécu de quelques heures à une blessure non moins grave et non moins mortelle que celle qui trancha subitement les jours du grand et bon Henri, et ce peu d'heures ont suffi pour faire ressortir tout l'héroïsme de son âme, pour donner un grand éclat aux qualités qu'on lui connaissait déjà, et pour en révéler de nouvelles.

Si un aussi heureux naturel n'a pas toujours été placé dans des situations où il pût se montrer avec tous ses avantages ; si d'aussi brillantes dispositions, trop souvent contenues, n'ont pu prendre tout leur essor ; si ce caractère ardent et actif a trop souvent

langui dans le repos et l'inaction ; si cette vie, qui ne demandait pas mieux qu'à être occupée, n'a pas toujours été aussi pleine qu'il eût été à désirer, il faut s'en prendre aux circonstances malheureuses, et peut-être aux hommes qui réglaient les destinées de l'Europe. Jaloux de la France, jaloux de la famille auguste qui, depuis tant de siècles, faisait son bonheur et sa gloire, leurs préventions et leurs passions leur firent mal juger le caractère de la révolution française ; ils la combattirent sans concert et avec maladresse ; ils craignirent surtout de lui opposer de bonne foi et efficacement les princes de la maison de Bourbon, qui seuls pouvaient en arrêter les progrès et les fureurs. Monseigneur le duc de Berry ne put donc que se montrer dans les faibles rangs d'une brave armée, s'y distinguer parmi les plus braves, et puis languir dans les malheurs de l'exil. Mais si ce n'est point la faute du héros, c'était, il faut l'avouer, une difficulté pour l'historien. M. de Châteaubriand l'a surmontée avec beaucoup d'art et de bonheur. Il raconte noblement ce qu'a fait monseigneur le duc de Berry ; il lui tient compte, avec beaucoup d'équité, de ce qu'il aurait voulu faire, ainsi que le prouvent des témoignages irrécusables où éclatent les résolutions les plus généreuses et le plus brillant courage ; il montre ce qu'avec tant et de si belles qualités il aurait pu faire, et ce qu'il eût probablement fait un jour pour sa gloire et notre bonheur.

Remontant plusieurs siècles de notre histoire, M. de Châteaubriand apprend, en peu de mots, à connaître les Bourbons à une génération nouvelle qui ne connaît que la révolution, et qui même la

connaît assez mal. « Sujets avant que d'être rois, dit-
« il, les Bourbons moururent pour les Français,
« avant que les Français mourussent pour eux.
« Pierre de Bourbon fut tué à la bataille de Poi-
« tiers; Louis de Bourbon, à celle d'Azincourt;
« François de Bourbon, à celle de Sainte-Brigide;
« Antoine de Bourbon, au siége de Rouen. Les fem-
« mes de cette famille donnèrent de grands monar-
« ques à la France, en attendant le règne de la ligne
« masculine : Marguerite de Bourbon, duchesse de
« Savoie, fut l'aïeule de François Ier. Lorsque les
« Bourbons, alliés à plus de huit cents familles mili-
« taires, eurent reçu tout ce qu'il y avait d'héroïque
« dans le sang français, la Providence fit paraître
« Henri IV et les Condé. »

Cette illustre famille destinée à régner, destinée à faire le bonheur des peuples, occupa à la fois plusieurs trônes en Europe, et jusque dans l'Asie: elle donna des lois au Portugal, à Naples et à la Sicile, aux Espagnes et aux Indes, à la Navarre, à la Hongrie, à Constantinople, et à de grandes provinces qui formaient alors de véritables souverainetés; telles que les duchés de Bourgogne, de Bretagne, de la Lorraine et de Bar. Sur ces trônes divers, parmi tant de nations différentes, il n'en est point où n'aient brillé les nobles qualités de ces princes, mais leurs aînés, les rois de France, se distinguèrent parmi eux, et leur donnèrent toujours d'illustres exemples.
« Comme il est écrit par le blâme, dit un vieux
« chroniqueur, que tous les bons roys seroient aisé-
« ment pourtraits en un anneau, les mauvais roys
« de France y pourroient mieux, tant le nombre en

« est petit ! » Et remarquons que parmi ces mauvais rois, dont le nombre est si petit, il n'en est aucun de la race particulière des Bourbons. « Sous la fa-
« mille royale, continue M. de Châteaubriand, les
« ténèbres de la barbarie se dissipent, la langue se
« forme, les lettres et les arts produisent leurs chefs-
« d'œuvre, nos villes s'embellissent, nos monumens
« s'élèvent, nos chemins s'ouvrent, nos ports se
« creusent, nos armées étonnent l'Europe et l'Asie,
« et nos flottes couvrent les deux mers. Ajoutez plus
« de mille ans d'antiquité à cette race; eh bien ! la
« révolution a livré tout cela au couteau de Louvel. »

Monseigneur le duc de Berry n'avait que dix ans lorsque éclata cette funeste révolution qui, trente ans plus tard, devait encore, après tant d'autres forfaits, aiguiser le poignard qui a frappé son cœur généreux, et qui, selon la belle expression de M. de Châteaubriand, *en versant le sang d'un Bourbon a ouvert les veines de la patrie.* Il quitta la France avec ses augustes parens, et trouva à Turin une autre famille dans la famille de sa mère. Là, son éducation fut continuée avec beaucoup de soin. Le jeune prince y répondit par beaucoup d'intelligence et de pénétration, et son historien rapporte plusieurs traits charmans où se peignent la vivacité de son esprit, la bonté de son cœur, et le penchant à la bienfaisance qui se développa en lui dès ses plus tendres années. Dès lors aussi son bouillant courage s'indignait de ne pas partager les périls des Français fidèles qui versaient leur sang pour la défense de la monarchie, de la légitimité, et par conséquent de la patrie. A treize ans, il citait avec enthousiasme un des mots les plus

chevaleresques de Henri IV, et semblait reproduire ce cri de guerre, en écrivant ces lignes pleines d'une impatience belliqueuse : « Je voudrais bien voir ces « bons soldats, et me battre avec eux ; je leur dirais, « comme notre Henri : *Camarades, si dans la cha-* « *leur du combat vous perdez vos drapeaux, ral-* « *liez-vous à mon panache blanc, qui ne sera ja-* « *mais qu'au chemin de l'honneur.* Cette pensée me « fait bouillir le sang dans les veines ; marchons... ; « je suis prêt à me bien battre. »

Enfin, à seize ans, il lui fut permis d'aller joindre l'armée de Condé ; il fait éclater ses transports dans une lettre charmante qu'il adresse à l'illustre chef de cette brave armée. Que ne puis-je présenter ici en entier le tableau plein d'âme et de vie que M. de Châteaubriand trace, avec un pinceau aussi vrai que brillant, de ces camps de l'émigration : « A « la fin de la monarchie, dit-il, les gentilshommes « français devinrent ce qu'ils avaient été au com- « mencement de cette monarchie, et tels que les an- « ciennes ordonnances de nos rois nous le représen- « tent : *Nobles hommes à pied, armés d'une tunique,* « *d'une gambière et d'un bassinet.* Ils rajeunirent « leur noblesse dans ses sources, c'est-à-dire, dans « les combats..... L'armée de Condé, souvent con- « trainte de se replier avec les grandes armées dont « elle subissait les fautes, ne fut jamais défaite. Hors « de la portée du canon, elle marchait sans discipline ; « généraux, officiers, soldats, tous égaux, n'obéis- « saient presque plus. Au feu, elle serrait ses rangs, « et s'alignait sous le boulet ennemi. Pendant neuf « campagnes, elle n'eut pas une nuit de sommeil,

« cent mille guerriers dormaient en paix derrière « elle. Qu'avaient-ils à craindre ? trois Condé étaient « à leurs avant-postes ! »

Une fausse politique condamne ces braves et loyaux émigrés à l'inaction. Bientôt le besoin qu'on a de leur valeur éprouvée les rappelle aux combats : ils y volent avec joie. « Chacun se défait de ce qui lui reste « pour s'équiper, et les lambeaux de la fidélité sont « vendus pour acheter les armes de l'honneur. » Enfin l'usurpation l'emporte, la fidélité est rejetée, l'armée de Condé est licenciée. « Quand on licencie « une armée, dit avec un accent de pitié et d'indi- « gnation M. de Châteaubriand, elle retourne dans « ses foyers ; mais les soldats de l'armée de Condé « avaient-ils des foyers ?... Il fallut enfin se séparer ; « les frères d'armes se dirent un éternel adieu, et « prirent divers chemins sur la terre, sans savoir où « ils reposeraient leur tête. Tous allèrent, avant de « partir, saluer leur père et leur capitaine, le vieux « Condé en cheveux blancs. Le patriarche de la « gloire donna sa bénédiction à ses enfans, pleura « sur sa tribu dispersée, et vit tomber les tentes de « son camp avec la douleur d'un homme qui voit « s'écrouler les toits paternels. »

Nos armées n'ont point vu de chevalier plus brave que monseigneur le duc de Berry, avait dit M. de Châteaubriand dans un écrit admirable et par la vigueur du talent qu'il y déploya, et par l'opportunité des circonstances où il le publia, et par la prodigieuse influence qu'il eut sur l'opinion publique, dans l'ouvrage intitulé *de Buonaparte et des Bourbons*. L'armée entière rendit ce glorieux témoignage

à M. le duc de Berry. Monseigneur le prince de Condé crut devoir le lui rendre auprès de son auguste père, dès les premières affaires auxquelles il prit part, pour ainsi dire, au sortir de l'enfance : « Il « paraît que mon fils s'est conduit en joli garçon et « qu'il aime les coups de fusil, répondit Monsieur « avec une familiarité charmante et une aimable « gaîté. C'est toujours bon en soi-même, ajoutait-« il ; mais cela ne suffit pas..... Il faut qu'il se mette « promptement en état de bien servir son roi ; et « c'est à vous que je m'adresse avec confiance, mon « cher cousin, pour que vous employiez toute votre « autorité de général et toute celle que mon amitié a « remise en vos mains, à exiger qu'il occupe tout « son hiver à travailler bien sérieusement au métier « de la guerre, etc. » Je rapporterais bien volontiers la lettre entière que je trouve dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé ;* mais une autre correspondance plus directement liée à l'objet de cet article m'arrête.

C'est la Correspondance de monseigneur le duc et de madame la duchesse de Berry. Nos lecteurs ont dû juger quelle élévation d'âme et quelle noblesse de sentimens se faisaient admirer dans quelques lettres du premier, que nous avons déjà citées. La lettre au ministre Acton, qui le desservait auprès d'une puissance amie et alliée, en donnant une fausse interprétation à une démarche pleine d'honneur et de courage, est écrite avec l'âme de Bayard. Cette âme respire encore avec une imagination vive et une gaîté charmante dans la lettre qu'il adresse à la femme d'un illustre guerrier mort les armes à la main en combat-

tant le tyran de la France et l'ennemi de l'Europe. Que de grâce, que de tendresse, que de raison dans les lettres à la jeune épouse qui lui arrivait de la Sicile, et qu'il n'avait point encore vue : « C'est donc « dans six jours que je vous verrai ! J'ai toujours « peur que vous ne me trouviez pas beau, car les « peintres de Paris ne sont pas comme ceux de Pa- « lerme ; ils flattent. Avec quel plaisir je presserai « votre main! pressez aussi la mienne, si je ne vous « déplais pas trop... Ma Caroline, je vais m'occuper « de votre bonheur, de vos plaisirs... Enfin, ma- « dame, je chercherai à vous rendre heureuse, et « j'espère y parvenir. Vous avez, si je dois en croire « tout ce qui vous a vue, bonté, douceur, esprit et « gaîté. Que peut-on de mieux? Cependant nous « nous trouverons des défauts. Tendre indulgence « sera notre devise. »

Mais quel charme inexprimable est répandu sur toutes les lettres de madame la duchesse de Berry! Quel inépuisable ornement pour un livre déjà si intéressant que cette aimable et touchante correspondance! On est confondu d'admiration de voir une jeune princesse âgée de dix-sept ans, arrivant sur une terre étrangère dans des circonstances si nouvelles et si imposantes pour elle, écrire avec cette facilité, cet abandon, ce bon goût, cette convenance parfaite, et par-dessus tout, ce naturel exquis qu'on ne trouverait à un plus haut degré dans aucune autre correspondance; et cependant la jeune princesse est timide, et c'est une grâce de plus ; elle s'accuse de cette timidité qui l'empêche de répondre comme on voudrait aux acclamations des peuples.

Ailleurs, ces mêmes acclamations lui donnent lieu de montrer tout ce qu'il y a de sérieux et de réfléchi dans ce jeune esprit, tout ce qu'il y a de raison dans cet aimable caractère. « J'y suis très-sensible, écrit-« elle. Mais je dirai tout bas à Monseigneur, à celui « pour qui je n'ai rien de caché, que je sens tout le « poids de ces honneurs, et n'en serai jamais enivré : « il me tarde de jouir d'une vie paisible en famille. » Quel vœu! et comme il a été cruellement trompé! Mais que de sagesse et de maturité dans une jeune personne de dix-sept ans! quelle foule de traits charmans et naturels dans d'autres lettres! Ainsi donc, aimable et infortunée princesse, vous ne deviez pas seulement nous toucher par vos douces vertus et votre bienfaisance, nous émouvoir et nous attendrir par vos malheurs, nous frapper d'admiration par la force de votre caractère, et votre héroïsme dans la plus affreuse circonstance, vous deviez encore nous enchanter par les grâces de votre esprit.

Je n'ai point encore parlé de la plus belle partie du livre de M. de Châteaubriand ; de celle qui a pour objet de raconter l'attentat commis sur la personne de monseigneur le duc de Berry, ses derniers instans, à jamais dignes de mémoire, et sa mort héroïque. Le tableau de cette terrible catastrophe, dans lequel l'éloquent historien n'est resté au-dessous ni de ce qu'on pouvait attendre de son beau talent, ni de ce que pouvaient exiger nos profondes douleurs, a déjà été mis presque tout entier sous les yeux de nos lecteurs. Ils ont tous admiré cette éloquence du sentiment, rendue plus touchante par la simplicité même du récit et des expressions : ils ont tous assisté à cette

scène déchirante, si dramatique sous le pinceau de l'historien ; ils ont vu l'auguste et majestueuse douleur du roi, les ineffables douleurs d'une épouse, celles d'un père et d'un frère, celles de Madame, duchesse d'Angoulême, peintes avec des traits particuliers qui conviennent si bien à cette auguste princesse, sensible et douloureux témoin de tant d'autres crimes et de tant d'autres infortunes ! Tous ont pleuré, et ces larmes, qui ont si souvent obscurci les yeux des lecteurs, si souvent mouillé les pages du livre, sont le premier et le plus bel éloge de l'écrivain.

SECTION IV.

MÉMOIRES ÉTRANGERS.

Mémoires de Benvenuto Cellini, orfévre et sculpteur Florentin, écrits par lui-même, où se trouvent beaucoup d'anecdotes curieuses touchant l'histoire et les arts, traduits de l'italien, par M. T. de Saint-Marcel.

Benvenuto Cellini était orfévre comme M. Josse; mais il était, de plus que M. Josse, homme de génie, grand dessinateur, grand sculpteur, élève de Michel-Ange, et digne d'un tel maître, contemporain et émule des célèbres artistes qui illustrèrent l'Italie au seizième siècle, de Raphaël, de Jules Romain, du Titien, de Léonard de Vinci, de Bandinelli, de Primatice et de Donatello, moins connu que les autres, et dont il accompagne cependant toujours le nom de l'épithète de *divin*, comme s'il le mettait au-dessus de tous les autres. Il parle dans ses *Mémoires*, des principaux ouvrages de ces grands maîtres, et leur réserve encore quelques expressions d'une admiration qu'on croirait tout-à-fait épuisée par celle qu'il ac-

corde aux siens. Les rapports naturels qui unissent les beaux-arts, la poésie, les lettres et les sciences, le mettent également en relation avec les savans, les poëtes et les littérateurs qui brillèrent à la même époque en Italie, et donnèrent à leur patrie les palmes de la gloire littéraire, comme les chefs-d'œuvre de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses architectes et de ses musiciens, lui obtinrent une incontestable prééminence dans les beaux-arts.

A tous ces titres, les *Mémoires de Benvenuto* sont assez curieux, et lui-même mérite d'être plus connu qu'il ne l'est de la plupart des lecteurs français; mais il y a encore dans ces *Mémoires* d'autres sources d'intérêt, et dans sa personne d'autres motifs de curiosité. Benvenuto n'est pas moins extraordinaire par son caractère que par son génie, et par ses aventures que par ses ouvrages. C'est un artiste dans toute son exaltation et son orgueil, et avec toutes ses prétentions, ses rivalités, ses jalousies, ses superbes mépris pour les ouvrages des autres, sa profonde admiration pour les siens, ses caprices, ses inconstances et ses bizarreries; c'est un Italien du seizième siècle, indépendant par humeur, flatteur par cupidité, promenant sa vie vagabonde d'un État à un autre; profitant du voisinage de ces petits États et du désordre des lois pour commettre avec impunité des actions très-répréhensibles, souvent même très-coupables; échappant au ressentiment d'un petit prince qu'il avait mécontenté ou offensé, en se mettant sous la protection d'un petit prince voisin, rival ou ennemi du premier. Déréglé outre mesure dans sa conduite et ses mœurs, et superstitieux à l'excès; alliant les plus

petites pratiques d'une religion peu éclairée aux plus grands désordres ; rachetant la violation des préceptes les plus sacrés, et les outrages à la morale par des pélerinages et des *ex-voto ;* croyant aux songes, aux apparitions, et personne n'en a tant vu, à la magie, à la nécromancie, à l'évocation des démons, et entassant miracles sur miracles ; enfin, le plus vindicatif des hommes, n'oubliant jamais une injure, et, quelque légères qu'elles soient, les lavant autant qu'il le peut dans le sang de celui qui l'a offensé, surtout si c'est un artiste comme lui.

On le voit, en effet, toujours l'épée, ou le poignard, ou l'arquebuse à la main, se précipiter sur ses ennemis, au milieu de la rue, sur la place publique, partout où il les rencontre, quelque nombreux et quelque armés qu'ils soient. D'autres fois, cependant, il pense comme *le Sicilien* dans Molière, qu'*assassiner est le plus sûr,* et il fond sur eux à l'improviste. C'est de cette manière qu'il tue Pompéio, son mortel ennemi ; mais il assure qu'il ne voulait que le balafrer, et que, s'il lui plongea son poignard au milieu de la poitrine, c'est que dans l'occasion on ne *frappe pas* précisément *où l'on veut.* C'est ainsi que, dans une autre occasion où il ne voulait jeter que de la boue sur la figure d'un de ses ennemis, il se trouva malheureusement dans cette boue un caillou qui lui fracassa la tête. Au reste, c'était pour assurer sa vengeance et n'en pas manquer l'occasion, et non par lâcheté qu'il assassine ainsi ce malheureux Pompéio, car il était excessivement brave, et il en donna la preuve dans cette circonstance même ; car il imposa par sa contenance à douze

amis du mort, qui, quoique armés, n'osèrent ni l'attaquer, ni l'arrêter, ni s'opposer à sa fuite. Il est vrai que, comme il se vante prodigieusement, on peut bien soupçonner quelque exagération dans un écrit de ses prouesses ; il en raconte en effet de bien incroyables ; on le voit tomber sur dix ou douze personnes le poignard à la main, en frapper une droit au cœur, se jeter en furieux sur les autres, les frapper à droite et à gauche, d'estoc et de taille, assailli lui-même à coups de pelles, de marteaux, de barres de fer et d'arquebuse, et tout le monde sort de cette épouvantable mêlée, sain et sauf, et sans avoir reçu une égratignure.

Il fallait très-peu de chose pour allumer le courroux de Benvenuto, et l'exciter à de terribles vengeances. Sur sa bonne mine un maître d'hôtellerie n'avait voulu lui donner à souper et à coucher qu'en le faisant payer d'avance ; du moins, après avoir reçu son argent, il donne à Benvenuto et à son compagnon de voyage un appartement très-bien meublé et deux excellens lits tout neufs. Un autre aurait tâché d'y bien dormir, et d'oublier le mauvais procédé et l'impertinence du maître d'hôtellerie, mais Benvenuto ne ferma pas l'œil, et ne songea qu'à se venger. Il était loin d'admettre cette proportion entre les délits et les peines dont son compatriote Beccaria a fait depuis le fondement d'un célèbre ouvrage ; il songea donc d'abord à mettre le feu à la maison de l'impertinent aubergiste ; puis, se calmant un peu, il pensa qu'il serait suffisamment vengé en estropiant quatre bons chevaux qui étaient dans l'écurie ; enfin, il se radoucit jusqu'au point de se contenter de prendre

un couteau et de mettre en pièces les deux bons lits où son camarade et lui avaient couché.

Telles étaient, au reste, les mœurs de l'Italie au seizième siècle. Le mépris des lois que de faibles souverains ne pouvaient pas faire respecter, et d'atroces vengeances, formaient le caractère distinctif de ses habitans; et les *Mémoires* particuliers de Benvenuto peuvent être regardés comme une peinture générale de cette époque. Si ses ennemis étaient moins entreprenans, ils n'étaient ni moins vindicatifs, ni plus délicats sur les moyens de vengeance; ils tentèrent plus d'une fois ou de l'empoisonner ou de l'assassiner : ils avaient chargé de cette dernière commission un *diable de Corse* dont il eut assez de peine à se défendre. Une religion, à la vérité très-peu éclairée, se joignait à ces dispositions odieuses et féroces. Tandis que Benvenuto tuait sans scrupule ses ennemis particuliers, il demandait l'absolution au pape pour les ennemis qu'il avait tués à la guerre; car Benvenuto fut guerrier aussi. Il se trouva au siége et à la prise de Rome par le connétable de Bourbon, commandant les troupes de Charles-Quint. S'il faut l'en croire, ce fut même lui qui tua le connétable d'un coup d'arquebuse; mais, s'il ne put empêcher la prise et le sac de Rome, il défendit du moins le château Saint-Ange, où le pape s'était réfugié; ce fut lui qui dirigea l'artillerie du château, qui tua un prince d'Orange qui ne fut pas tué, coupa par le milieu du corps un officier supérieur espagnol qui, se croyant hors de la portée du canon, faisait des bravades, et beaucoup d'autres encore. On sent que le pape lui donna facilement l'absolution pour tous ces impériaux et Espa-

gnols tués avec tant d'adresse et en si bonne guerre. Il la lui donna même par-dessus le marché pour quelques onces d'or que Benvenuto s'étaient appropriées en faisant fondre des joyaux du saint-père, mais qu'il prétendait n'avoir retenues que pour se payer par ses propres mains.

S'il faut le croire, le pape lui aurait même donné l'absolution de meurtres moins légitimes. En effet, comme on excitait ce souverain à punir l'assassinat de Pompéio : « Sachez, répondit-il, que des hom-« mes tels que Benvenuto sont au-dessus des lois. » Un historien a prétendu que les anciens Romains avaient une loi conforme à ce principe, et qui mettait à l'abri des peines capitales les hommes supérieurs qui excellaient dans une science ou dans un art. Bayle, qui discute cette assertion, n'est pas éloigné de l'adopter. Les Romains du seizième siècle, dans leur enthousiasme pour les beaux-arts, étaient bien capables de faire revivre cette loi. L'Italie entière était charmée par la perfection et la diversité des talens de Benvenuto ; la variété de ses ouvrages lui faisait des partisans et des admirateurs dans toutes les classes. Le pape et les cardinaux étaient enchantés de la beauté et de la magnificence des vases sacrés, dont il enrichissait Saint-Pierre et les autres superbes basiliques de Rome. Les souverains admiraient les nouveaux dessins de ses monnaies, la perfection de ses médailles, la hardiesse de ses sculptures, le bon goût de ses ornemens, le grandiose de ses statues ; les femmes étaient ravies de le voir s'occuper de leurs parures, monter leurs diamans avec un art jusque-là inconnu, et donner un nouvel éclat

à leur beauté, en faisant mieux ressortir l'éclat de leurs bijoux. Il ne négligeait pas les plus petits ouvrages en ce genre, et une nouvelle boucle qu'il inventa pour la ceinture des jeunes mariées lui fit beaucoup d'honneur, et lui acquit beaucoup de suffrages; il savait combien la reconnaissance des femmes pouvait contribuer à la renommée d'un grand artiste, et peut-être cette boucle lui fit-elle plus de partisans et d'admirateurs que sa belle statue de Persée.

Ce talent de l'orfévrerie, que nous mettrons au dernier rang de ceux qu'il possédait, fut peut-être celui qui contribua le plus à sa réputation et à sa fortune; il l'exerçait, à la vérité, avec génie. Ce fut lui surtout qui reproduisit en Italie les belles et élégantes formes des vases antiques; il y ajouta, peut-être avec un peu de profusion, des ornemens exquis. Il n'y a pas long-temps encore qu'un Anglais, voyageant en Italie, paya la somme de 20,000 fr. une coupe gravée par Benvenuto. Le célèbre Walter Scott, dans un de ses plus ingénieux romans, *l'Antiquaire*, rend aussi une sorte d'hommage à la célébrité et à la perfection des ouvrages de cet artiste. Le héros du roman, M. Oldbuck, parmi les raretés et choses précieuses qu'il a entassées dans son *Sanctum Sanctorum*, ou Cabinet d'antiquités et de curiosités, se vante d'avoir un plateau fait et gravé *par ce fou de Benvenuto Cellini*.

Les plus petites choses devenaient grandes et importantes dans ses mains, par la richesse de ses inventions et le luxe de ses ornemens. Il ne nous a point laissé la description de cette belle boucle qui lui fit tant d'honneur auprès des jeunes mariées;

mais il nous donne celle d'une salière, auprès de la quelle toutes les salières de nos orfévres d'aujourd'hui seraient bien mesquines. De savans hommes avaient voulu lui en fournir le projet et les dessins, assurément très-magnifiques ; mais il les méprisa. « Moi, « dit-il, je composai une ovale d'environ quinze « pouces de hauteur ; elle était ornée de deux figu- « res qui s'entrelaçaient, comme la mer entrelace la « terre, et par-dessus un vaisseau qui renfermait le « sel. L'une des deux figures était Neptune, le tri- « dent à la main, traîné par quatre chevaux marins; « l'autre, la terre, sous la figure d'une belle femme, « appuyée d'un bras sur un temple qui renfermait « le poivre, et de l'autre portant une corne d'abon- « dance. Sous la figure de la terre, j'avais mis toutes « les sortes d'animaux qu'elle enfante ; sous celle de « la mer, les poissons qu'elle nourrit : » voilà certainement du sel et du poivre magnifiquement logés.

Cette superbe salière fut donnée à notre roi François Ier, qui attira Benvenuto à Paris, comme il y avait attiré Primatice, Léonard de Vinci, et d'autres célèbres artistes. Il lui fit faire de beaux ouvrages pour la décoration du château de Fontainebleau. Benvenuto lui présenta entre autres le modèle d'une superbe fontaine, bien plus riche et plus compliquée encore que celui de la salière; il lui en donna l'explication, qui remplit deux pages entières. François Ier, plein d'enthousiasme, ne le laissa pas achever. « Cet homme, dit-il, est selon mon cœur ; et il « donna, continue Benvenuto, l'ordre à son tréso- « rier de m'avancer toutes les sommes dont j'avais « besoin, quelque grandes qu'elles fussent. Mon

« ami, me dit-il ensuite, en me frappant sur l'é-
« paule, je ne sais quel est le plus heureux ou du
« prince qui trouve son homme, ou de l'homme qui
« trouve le prince qui lui convient. Je lui répondis
« que, si j'étais cet homme, mon bonheur serait
« beaucoup plus grand que celui du prince. Dites,
« repartit le roi, que leur bonheur serait égal. »

Ce grand prince, ami des arts et des lettres, dont il fut le restaurateur en France, combla de toutes sortes de faveurs Benvenuto; il lui donna le château de Nesle, bâti sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Bibliothèque Mazarine. Benvenuto défendit vigoureusement ce don et cette propriété contre deux ou trois prétendans à qui la duchesse d'Étampes, qu'il n'avait pas eu l'art de flatter, voulut le faire donner aussi, et qui osèrent le lui disputer, mais en vain; il s'y maintint par sa résolution et son courage. Cependant, soit par son inconstance naturelle, soit par les dégoûts que lui suscita la duchesse d'Étampes, il quitta la France; mais il conserva beaucoup de reconnaissance pour François Ier; il l'appelle toujours *le grand roi! le roi incomparable!* c'est le seul prince dont il dise constamment du bien. Sa bienveillance rejaillit même sur les Français qu'en général il traite assez bien. Chose étrange pour un Italien, il trouve même que l'air de France est plus pur, *moins chargé de brouillards* qu'en Italie : ce qu'il prouve en affirmant qu'on y voyait mieux un certain éclat, une certaine lueur resplendissante qu'une vision céleste avait imprimée sur son front. Il ne trouve de mauvais en France que les témoins qu'on achète en Normandie quand on a un procès,

comme il lui arriva d'en avoir un qu'il perdit ; mais il réforma la sentence des juges à grands coups d'épée, qu'il distribua fort libéralement à sa partie adverse et à ceux qui l'avaient soutenue.

En voilà assez, ce me semble, pour donner une idée des choses curieuses et des choses extravagantes que contiennent ces *Mémoires :* mais les extravagances mêmes y sont curieuses, parce qu'elles peignent les mœurs d'une époque célèbre, d'une contrée célèbre, et d'un homme célèbre. Ces *Mémoires* ont encore un autre mérite pour les Italiens ; il paraît que Benvenuto, à tous ses autres talens, réunissait celui d'un bon écrivain. Son style est souvent cité comme modèle par l'Académie della Crusca, et ces *Mémoires* sont très-bien écrits en italien.

Vie de Victor Alfiéri, écrite par lui-même, et traduite de l'italien, par M***.

« Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai « vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux « qui existent. » Tel est le témoignage que Rousseau se rend à lui-même au commencement de ses *Confessions;* et, quand on examine les écrits et la vie de cet homme si extraordinaire par ses idées et ses talens, si bizarre dans ses actions et dans sa conduite, ce témoignage paraît très-conforme à la vérité. Cependant M. de La Harpe, qui ne veut pas même accorder à Rousseau ce triste privilége d'une originalité qui se faisait encore plus remarquer par ses écarts et ses excès que par des qualités louables et des vertus réelles, s'élève contre ce jugement que le citoyen de

Genève a porté de lui-même. S'il faut l'en croire, c'est une *prétention outrée*, et Rousseau *n'avait de particulier que le degré de talent, et l'excès de l'orgueil;* mais si *ce degré de talent* lui a fait faire des ouvrages très-originaux, si *cet excès d'orgueil* s'est manifesté par des idées, des paroles, et des actions très-originales, très-bizarres même, ne serait-il pas injuste de contester à Rousseau qu'il fut lui-même très-original et très-bizarre? Sans doute un assez grand nombre d'hommes ont eu de grands talens, presque tous les hommes ont beaucoup d'orgueil; mais ce sont les résultats singuliers des qualités accordées à plusieurs, et des défauts communs à tous, qui font l'homme singulier; et l'on ne peut nier qu'à ce titre Rousseau ne le fût beaucoup. M. de La Harpe veut qu'on ne puisse être réellement original que par ses vertus; mais je ne vois pas pourquoi on ne le serait pas aussi par les qualités de son esprit et de son génie, et par les travers de son caractère et de sa conduite.

Je crois que ceux qui auront lu les *Mémoires d'Alfiéri* lui accorderont cette double originalité : voilà ce me semble un homme *qui n'est fait comme aucun de ceux qu'on voit et qui existent.* Il aurait pu prendre pour épigraphe de ses *Mémoires* ce jugement que Rousseau porte de lui-même, et se l'appliquer à très-bon droit. Son génie se montra véritablement singulier et extraordinaire, non-seulement dans ses productions, mais encore dans son développement le plus inattendu qu'il soit possible d'imaginer, et dans les efforts inouïs et le travail prodigieux que suppose ce développement tardif; enfin, son

caractère fut cent fois plus extraordinaire encore que la trempe de son génie : on n'en vit jamais de plus fantasque, de plus bizarre, de plus violent et de plus déraisonnable dans ses effets, dans la plupart des actions qu'il détermina, des sentimens, des haines et des préventions qu'il inspira. Alfiéri avoue que c'est le motif qui dicte tous les *Mémoires* particuliers, l'amour-propre, qui a aussi dicté les siens. Il est certain que de dire du mal de soi, c'est toujours en parler, et c'est beaucoup pour l'homme que l'amour-propre domine; de plus, le mal qu'on dit de soi est une franchise rare dans laquelle la vanité se complaît, et on ne peut disconvenir qu'Alfiéri n'ait porté cette franchise au dernier degré. Montaigne parle souvent aussi de lui avec toute la vanité d'un Gascon, et il s'accuse de quelques défauts avec une franchise affectée; mais le P. Malebranche remarque, avec raison, que Montaigne ne se reproche que quelques *défauts cavaliers*. On n'en dira pas autant d'Alfiéri : ce ne sont point des défauts aimables et de bon ton qu'il nous révèle, ce sont de bonnes et fortes brutalités, des emportemens furieux, et une suite presque non interrompue d'actions déraisonnables, de caprices et d'enfantillages ridicules, de préventions injustes, de haines violentes, de sentimens outrés, qui nous le présentent sans cesse, et pour des bagatelles ou pour de fausses idées dont il s'était préoccupé, *frémissant, délirant, pleurant de rage*, etc. Beaucoup de gens, s'ils reconnaissaient en eux de pareils défauts, mettraient leur amour-propre à en dérober la connaissance au public; et je crois que cet amour-propre ne serait pas mal entendu.

Mais si celui d'Alfiéri ne lui a pas interdit le récit de tant de puérilités, s'il n'a pu l'engager à voiler le tableau d'une conduite si fantasque et si bizarre, l'intérêt que tout écrivain veut inspirer à ses lecteurs, leur curiosité qu'il veut satisfaire, soit en les amusant, soit en les instruisant, ne devaient-ils pas lui conseiller la suppression de tous ces détails, qui paraissent au premier coup d'œil si peu faits pour instruire ou pour amuser? Et tout ce premier volume, où Alfiéri, prenant les choses *ab ovo*, et remontant jusqu'à son berceau, retrace, et son insignifiante enfance, et son éducation non moins insignifiante, et sa jeunesse non moins digne d'oubli que son éducation et son enfance; n'aurait-il pas dû, sinon être entièrement passé sous silence, du moins resserré dans un petit nombre de pages? Cependant, il faut l'avouer, Alfiéri n'a pas mal connu les hommes en leur transmettant des faits qui semblent si indignes de leur attention.

Le lecteur, qui à chaque page improuve le livre et le héros, poursuit néanmoins une lecture qui l'attache; il condamne toujours et ne s'ennuie jamais. C'est ainsi qu'en lisant, dans les *Confessions de Jean-Jacques*, les détails puérils de son éducation chez mademoiselle Lambercier, et le récit de mille autres enfantillages ou actions ignobles, on est entraîné par le charme de cette lecture, et on est forcé de convenir que Rousseau, enfant étourdi et jeune homme vagabond dans les montagnes du Piémont et de la Suisse, est cent fois plus intéressant que Rousseau, grand écrivain et célèbre philosophe, jeté dans le tourbillon des sociétés de Paris et des

cercles académiques, encyclopédiques et philosophiques.

Il est vrai que c'est au charme du style de l'historien qu'est dû tout l'intérêt qu'il a su répandre sur les scènes enfantines qu'il décrit, et sur les actions souvent honteuses qu'il raconte. Les *Mémoires* d'Alfiéri, sans avoir cette grâce et cette élégance qui distinguent les premières parties des *Confessions de Jean-Jacques*, ont peut-être des qualités équivalentes dans l'original italien : on les chercherait vainement dans la traduction. Mais il est un genre d'intérêt qu'aucune traduction ne pourrait lui ôter, c'est le singulier contraste qu'on remarque entre le premier et le second volume; entre Alfiéri enfant et jeune homme, et Alfiéri homme fait et écrivain. Ce contraste n'est pas dans son caractère, qui resta toujours le même, avec les simples modifications que l'âge apporte nécessairement avec lui, mais dans le développement de ses facultés intellectuelles et de son génie. On aime à le suivre dans l'étrange route qu'il a parcourue pour arriver à une grande renommée littéraire, et acquérir la gloire d'un écrivain distingué qui a fait époque et révolution chez une nation dès long-temps célèbre par son goût et sa littérature. Assurément, rien n'annonçait ces hautes destinées d'Alfiéri, dans son enfance et dans sa jeunesse, jusqu'à l'âge de près de trente ans; et c'est une circonstance unique et tout-à-fait inouïe dans l'histoire des hommes qui se sont distingués par la beauté de l'imagination et du génie. Enfant maussade, mauvais écolier dans de mauvaises écoles, tels furent les commencemens d'Alfiéri. Son éducation se termina sans qu'il

sût ni sa propre langue, ni les langues anciennes, ni celles qui parmi les peuples modernes sont les plus dignes d'être étudiées. Il n'avait donc aucune teinture des lettres : on voulut lui en donner une légère des mathématiques; mais il avoue qu'il ne put jamais comprendre la quatrième proposition d'Euclide, et qu'il n'a même pas pu parvenir à l'entendre dans un âge plus mûr. Je n'ai point sous les yeux un Euclide; mais, autant que je puis me le rappeler, la quatrième proposition est celle-ci : *Lorsque dans un triangle deux angles sont égaux, les côtés opposés à ces angles sont égaux pareillement.* Il faut avoir une tête bien anti-géométrique, pour ne pouvoir pas parvenir à l'intelligence de cette proposition, et de la démonstration qu'en donne Euclide.

Fort mauvais écolier, Alfiéri était de plus un écolier fort dégoûtant; sa tête était crevassée en vingt endroits, et il en sortait, dit-il, une humeur *visqueuse et puante.* Les écoliers ne sont pas dans l'usage de ménager les expressions; ils appellent les choses par leur nom; ses camarades l'appelaient donc tout simplement *charogne :* ils faisaient souvent sauter en l'air la perruque que le mauvais état de sa tête l'avait forcé de prendre. Alfiéri, contraint sans doute par la nécessité, montra dans cette occasion, contre son usage, un caractère gai et aimable. « Je pris, dit-il, d'abord « ouvertement la défense de ma perruque; mais » voyant que je ne pouvais la sauver du torrent dé- « chaîné contre elle, et que je risquais de me perdre « moi-même, je changeai de tactique; j'ôtai ma mal- « heureuse perruque avant qu'on m'en fît l'affront; « je la pelotai en l'air, et j'en fis moi-même un objet

« de risée. En effet, quelques jours après, l'animad-
« version publique étant calmée, je restai la tête à
« perruque la moins poursuivie, je dirai presque la
« plus respectée parmi les deux ou trois autres qu'on
« trouvait parmi nous. J'appris dès-lors qu'il faut
« avoir l'air d'abandonner volontairement ce que
« nous ne pouvons empêcher qu'on ne nous ôte. »

Cette belle éducation terminée, Alfiéri entre dans le monde, et d'enfant maussade devient homme insociable. Il est possédé de la manie de voyager la plus déraisonnable, puisqu'il ne veut rien voir, rien connaître, ni les villes, ni les campagnes, ni les monumens, ni les arts, ni la littérature, ni les mœurs, ni les hommes; rien n'égale son ardeur d'aller dans une ville, si ce n'est celle d'en partir; de parcourir un royaume, si ce n'est son empressement à en sortir. On le voit sans cesse courant, crevant les chevaux qu'il aime avec fureur, fuyant les hommes qu'il déteste avec fureur encore; et, lorsqu'il ne s'adonne pas à quelques amours ignobles, peu délicats, très-dangereux, et souvent pour lui très-funestes, aimant quelques femmes toujours avec fureur, comme il avait aimé dans son enfance un carme qui lui retraçait l'image de sa sœur. La *fureur*, la *frénésie*, la *rage* et les *pleurs;* voilà son état habituel. Un domestique fidèle lui tire-t-il un cheveu par mégarde, il lui fend la tête d'un coup de chandelier. Va-t-il en Prusse, et est-il présenté à Frédéric! « En le voyant,
« dit-il, je n'éprouvai aucun mouvement ni de sur-
« prise, ni de respect, mais bien de *colère et de*
« *rage :* mouvemens qui toujours se fortifiaient et se
« multipliaient en moi, à la vue de tout ce qui n'allait

« pas comme il eût été convenable. » Lisait-il Plutarque, mêmes emportemens furieux. « Je relus, « dit-il, jusqu'à cinq ou six fois les vies de Timo- « léon, César, Brutus, Pélopidas, et d'autres encore, « avec *des cris, des pleurs,* et *de tels transports,* que « j'entrais presqu'en *fureur*... J'étais comme hors de « moi, et *je versais des larmes de douleur et de* « *rage* en me retrouvant né en Piémont... S'il y avait « eu quelqu'un dans la chambre voisine, on m'aurait « certainement cru fou. » Aurait-on eu tort? Et lorsque quelques pages après on le voit s'écrier, en passant sur un champ de bataille dont le sol venait d'être fertilisé par les corps d'un grand nombre de combattans, *que les esclaves ne sont réellement nés que pour engraisser la terre,* n'aurait-on pas pu lui demander si les guerres étaient moins fréquentes du temps des Grecs et des Romains, et si les compatriotes et les contemporains de Timoléon, de Brutus et de Pélopidas, n'avaient pas aussi *engraissé la terre?*

Alfiéri ne hait pas seulement les individus, il déteste les nations, et toujours avec fureur. Piémontais, Italiens, Espagnols, Prussiens, Russes, dont il ne respecte que la barbe, tous sont l'objet de son aversion; mais aucun peuple ne l'est autant que le Français. Il est impossible de voir une haine plus vigoureuse : ce sentiment est empreint dans plusieurs de ses écrits; il en avait composé un uniquement pour l'exhaler; et de même que l'empereur Julien avait, en haine de la barbe, fait le *Misopogon*, de même Alfiéri, en haine des Français, a fait le *Misogallo*. Il avait eu pour maître à danser un *Français* ridicule;

il avait vu passer à Turin quelques dames françaises qui avaient mis du rouge : voilà la première origine de ses préventions contre les Français. Il n'a pas moins de *rage* et de *fureur* contre notre langue, notre prononciation, et surtout la prononciation de l'*u*, qu'il appelle l'*horrible* u *français*. Cet horrible *u* lui avait toujours déplu *par la petite bouche que font les lèvres de celui qui le prononce*. « On voit, dit-il, « les petites lèvres se contracter en parlant, comme « si elles soufflaient sur un potage bouillant. » On croirait entendre le maître de philosophie de M. Jourdain, lui dire : *La voix* u *se forme en alongeant les deux lèvres en dehors, sans les rejoindre tout-à-fait*, u; et M. Jourdain lui répond : *u, u, il n'y a rien de plus véritable : on fait la moue, u.*

Si le second volume de ces *Mémoires* présente un grand et étonnant contraste avec le premier, ce n'est pas, comme je l'ai déjà remarqué, dans le caractère du héros : il est toujours également violent, impétueux, déraisonnable, furieux; il ne *pleure* et ne *frémit* guère moins, et il éprouve presqu'aussi fréquemment des accès de *rage* et des transports de *frénésie*. On lui en donne, il est vrai, dans les dernières années de sa vie de plus justes raisons; mais Alfiéri gâte tout en passant les mesures convenables; et l'excès et la généralité de ses ressentimens les rendent presque toujours injustes, comme l'exagération de ses sentimens les plus louables les rend ordinairement condamnables ou ridicules. Sans doute il faut détester la tyrannie; mais la voir dans toute autorité douce et légitime, dans toute distinction sociale, quoique par une contradiction singulière on se montre très-fier, très-or-

gueilleux du rang qu'on occupe dans la société; provoquer et applaudir par des écrits forcenés le renversement de tous les trônes, la destruction violente du pouvoir le plus modéré, voilà un épouvantable excès qui ôte à Alfiéri le droit de se plaindre de tous les excès qui ont eu ces furieuses doctrines pour cause ou pour prétexte.

Je sais qu'il y a des personnes qui, oubliant que toute vérité, toute raison, et même toute grandeur réelle sont dans la modération, regardent ces violentes aberrations et ces fougueux écarts de l'imagination comme l'apanage du génie : Alfiéri paraît être de ce nombre. En plus d'un endroit de ses *Mémoires*, il semble mépriser beaucoup ceux dont les pensées, les paroles, les sentimens, les affections respirent une raison modérée : cela lui paraît un état d'apathie et de mort; on n'est plus à ses yeux qu'un automate, un esclave, etc. Je suis persuadé que c'est d'après ces fausses idées, que l'amour-propre d'Alfiéri a pu trouver son compte à nous raconter les actions ridicules de sa vie, à exposer à tous les yeux et à transmettre à la postérité toutes les folles bizarreries de son caractère : tant de gens pensent en effet que ces singularités et ces boutades sont les indices du génie! Combien de fois n'a-t-on pas prétendu excuser parmi nous un homme qui a trop souvent déshonoré les dons les plus brillans de l'esprit et du génie par ses emportemens furieux, par l'injustice et la grossière expression de sa haine, en disant que c'était précisément dans cette prodigieuse irritabilité qu'était la source de son talent! Je ferai quelques observations sur un préjugé si flétrissant pour le talent, l'esprit

et le génie : et d'abord, s'il fallait acheter à ce prix ces facultés si brillantes, si enviées, seraient-elles donc si désirables! Si, par exemple, pour arriver à la réputation qu'il a laissée comme écrivain, Alfiéri a dû passer par toutes les cruelles épreuves qu'il a dues à son caractère intraitable; si cette haine qu'il portait presqu'à tout le monde et à toutes les institutions, ce mécontentement qu'il avait de lui-même; ces pleurs à chaque instant versés sans savoir pourquoi; cette rage et cette fureur exhalées à tous propos, sans motif raisonnable, étaient le pronostic et la condition de ses talens, ce pronostic est bien étrange et cette condition bien rigoureuse; il n'y a réellement pas compensation. Enfin, si le génie qui a enfanté des tragédies, qu'on ne regarde pas comme incontestablement belles, a dû nécessairement être associé à un caractère qui a déterminé tant d'actions bien incontestablement déraisonnables et folles, c'est une funeste association pour celui à qui elle est échue en partage. Mais non, il n'en est pas ainsi : quand je considère, au contraire, les hommes les plus illustres de tous les âges, poëtes, orateurs, philosophes, je vois un merveilleux accord entre la noblesse de leur caractère, la dignité de leur conduite, et la beauté de leur imagination, la force de leur génie. Cet accord est surtout remarquable dans les hommes qui ont honoré les lettres et la France, sous le règne de Louis XIV. N'excusons donc point les torts impardonnables d'Alfiéri, de Voltaire et de quelques autres, en les donnant comme des signes de leur génie; non, les caprices, les bizarreries, les défauts de caractère, n'annoncent point les dons brillans de l'in-

telligence et de l'imagination, ils ne les supposent point; c'est beaucoup qu'ils ne les excluent pas.

Mais disons un mot des fruits de cette imagination, et de ce génie qu'on ne saurait contester à Alfiéri; et remarquons d'abord les singularités qui, toujours inséparables de sa personne, ne s'attachent pas moins aux simples opérations de son esprit, qu'aux effets de son caractère. « J'ai éprouvé, dit-il, que mes facultés « intellectuelles ressemblaient à un baromètre. . . . « j'étais presque entièrement stupide pendant les « grands vents du solstice et de l'équinoxe; j'ai eu « toujours infiniment moins de pénétration le soir « que le matin; l'imagination, l'enthousiasme et l'ap- « titude à inventer, ont toujours eu plus de force « en moi au milieu de l'hiver, ou au milieu de l'été, « que dans les saisons intermédiaires. » On conciliera comme on pourra cet *enthousiasme* et cette *aptitude à inventer* au milieu de l'été, ou de l'hiver, avec cette *stupidité* pendant les solstices. Les transports frénétiques qui avaient marqué plusieurs de ses actions, ne l'abandonnent point dans ses compositions. Il avait mis à la marge du premier acte de son *Alceste : écrit avec une fureur maniaque et en versant des larmes;* et il nous apprend qu'il composa avec la même fureur les quatre actes suivans, et même le *morceau de prose qui sert d'éclaircissement.* Je crois que, s'il avait fait l'affiche, il l'aurait faite avec *fureur*. Ses préventions et ses jugemens littéraires ne sont pas moins injustes et moins passionnés que ses jugemens et ses préventions sur tous les autres objets. Il avoue qu'il ne sait pas notre langue, et il lui prodigue toutes sortes d'injures; il appelle la langue

de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Bossuet, de Massillon, mesquine, désagréable, nasale, et même *anti-toscane;* reproche vraiment singulier! Il dit qu'il *n'entend rien* à notre littérature, et il ajoute, avec un mépris bien ridicule, qu'il *ne veut rien y entendre :* et il oublie que ce sont cependant nos bonnes tragédies qui lui donnèrent le goût des compositions dramatiques; il oublie qu'ailleurs il les juge *très-bonnes quant aux passions, à la conduite, aux pensées;* enfin, il oublie qu'il est tout-à-fait injuste de juger, comme indigne de son attention, ce qu'on avoue ne pas entendre.

Je ne l'imiterai point dans cette injustice; je ne jugerai point ses ouvrages, que je ne connais pas assez; je présumerai volontiers leur mérite d'après la haute réputation qu'ils lui ont acquise; et, pour faire encore plus ressortir ce mérite, je dirai un mot des grands obstacles qu'Alfiéri a eus à surmonter, et du prodigieux travail auquel il a dû se soumettre pour acquérir cette réputation, et composer ce nombre étonnant d'ouvrages qui la lui ont faite. Cet homme, que nous avons vu courant de ville en ville, sans réflexion, sans utilité, sans profit, et avec le seul but de se fuir lui-même, et d'échapper à cette humeur impétueuse et sauvage qu'on appellera, si l'on veut, de la *mélancolie,* mais qui est bien certainement une fâcheuse maladie et un malheureux défaut d'organisation; cet Alfiéri, errant et vagabond dans sa jeunesse, au sortir des études à peu près nulles qu'il avait faites dans son enfance, était par conséquent le plus ignorant des hommes. A vingt-six ans, il ne connaissait pas sa propre langue; il ne savait

pas assez de latin pour expliquer les fables de Phèdre; il ne savait pas même lire le grec; il ignorait les langues modernes, et était par conséquent étranger à toutes les littératures. C'est à cet âge, et avec ce caractère, qu'il entreprend de recommencer son éducation : il assujettit cet esprit dissipé et indomptable aux travaux les plus longs, les plus pénibles, les plus fastidieux; il fait sur sa propre langue des études immenses, et que ne concevront pas ceux qui s'imaginent que la routine seule et l'usage suffisent à chacun pour apprendre sa langue maternelle; et moins encore ceux qui, étrangers à l'idiome italien, ne connaissent ni sa richesse, ni sa variété, ni l'altération que le langage primitif, tel qu'il avait été adopté et fixé par les premiers grands écrivains, a reçu et reçoit chaque jour des différens dialectes, et des auteurs sans nombre et sans goût qui le corrompent de plus en plus. Ce fut dans les premiers écrivains, et surtout dans le Dante, son poëte favori et son modèle, qu'Alfiéri étudia la langue italienne; il porta dans l'étude de la langue latine la même ardeur, la même constance, la même opiniâtreté; il lut jusqu'à deux ou trois fois tous les auteurs latins les plus célèbres, poëtes, orateurs, historiens; il en traduisit plusieurs, soit en prose, soit en vers; entre autres, Salluste, Térence, Virgile. A l'âge de quarante-neuf ans, il entreprit l'étude du grec, et s'y adonna avec cette extrême vivacité que son caractère portait partout : il lut et il traduisit les écrivains grecs, et surtout les poëtes dramatiques, comme il avait lu et traduit les auteurs latins, et se passionna tellement pour le premier des poëtes grecs et de tous les poëtes, qu'il

institua un ordre en son honneur, et se créa lui-même *chevalier d'Homère*. Je ne parle point de ses études sur l'hébreu.

A ces travaux de patience et d'érudition, Alfiéri joignait ceux de la pensée et du génie; et, se livrant à tous avec une excessive ardeur, il fut dans ceux-ci, comme dans les autres, d'une grande fécondité. Il fit des sonnets, des épigrammes, des canzoni, des odes, des satires, des poëmes; enfin, ce qu'il appelle lui-même un *déluge de poésies*. Il n'écrivait guère moins en prose. Mais de tous ses ouvrages, ceux à qui il doit principalement sa renommée, ce sont ses poëmes dramatiques. Il a fait dix-neuf tragédies et six comédies. Les Italiens eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le mérite de ces ouvrages. Il est probable que là, comme ailleurs, les admirateurs l'exagèrent, et les détracteurs le diminuent.

Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou *Frédéric le Grand; sa famille, sa cour, son gouvernement, ses amis*, etc.; par M. Thiébault.

Les *Mémoires* particuliers sont à l'histoire ce que dans la peinture les portraits sont aux tableaux. Moins étendus, moins variés dans leur objet, ils intéressent plus certaines familles; et s'ils retracent les pensées, s'ils peignent les habitudes, s'ils décrivent les actions familières et domestiques d'un grand homme, ils intéressent aussi davantage le plus grand nombre des lecteurs. Les traits en sont moins vagues, les leçons y sont plus frappantes, les exemples et les

modèles plus sensibles : c'est ainsi que le portrait d'un bon roi, celui d'un vaillant capitaine, d'un vertueux magistrat, d'un excellent citoyen, rappellent mieux les qualités qui les distinguèrent, que des tableaux allégoriques de bonté, de valeur, de justice et de vertu.

De tous les hommes qui, dans les temps modernes, ont joué un grand rôle sur la scène du monde, le roi de Prusse, Frédéric II, est peut-être celui dont la vie privée offre à son historien un plus grand nombre de traits curieux et d'anecdotes intéressantes. Sa vie publique a sans doute un grand éclat : ses conquêtes, ses victoires, ses revers, sa constance et ses ressources dans l'adversité ; sa politique, plus adroite et plus profonde que franche et loyale, mais presque toujours heureuse ; la prépondérance qu'il sut donner dans la balance de l'Europe à un État nouveau et très-limité ; tout ce qu'il fit, en un mot, comme roi et comme général, mérite de fixer l'attention des hommes d'État et des guerriers. Mais dans Frédéric l'homme est encore plus étonnant que le roi : son génie vif et brillant, son esprit malin et caustique, son caractère quelquefois simple et aimable, mais le plus souvent difficile et même dur ; ses relations avec tous les hommes célèbres, ses institutions littéraires, sa prose, ses vers, sa correspondance, sa cour de Postdam, rendez-vous de tous les hommes qui avaient ou qui voulaient de la célébrité ; ses habitudes singulières, sa famille non moins singulière que lui, tels sont les élémens nombreux, variés et infiniment curieux de la vie privée de ce monarque ; tels sont les objets intéressans que M. Thiébault embrasse

dans ses *Mémoires*. Cadre très-heureux : cadre très-mal rempli !

Tous les livres qui contiennent des faits, des anecdotes, des dates et des noms, ont toujours une grande vogue au moment où ils paraissent, surtout si ces dates sont récentes, et touchent aux temps où nous vivons, et si ces noms illustres appartiennent à des personnages que nous avons connus, ou dont nous avons beaucoup entendu parler. Ils deviennent la pâture de ces lecteurs frivoles, la classe la plus oisive peut-être, et par conséquent la plus nombreuse de la société, qui ne voient dans un livre qu'un moyen de consumer le temps, sans application, sans travail, sans contention d'esprit, comme aussi sans utilité et sans fruit. Tels sont les lecteurs qui ont fait le succès éphémère de l'ouvrage de M. Thiébault; c'est à eux seuls qu'il semble l'avoir destiné; et, il faut l'avouer : avec un pareil but, il pouvait encore faire beaucoup mieux. Plus d'esprit et un meilleur style, moins de niaiseries, de détails minutieux, moins de jactance de la part de l'auteur, moins d'importance dans ses petits alentours, un peu plus de sobriété à parler de lui, moins d'ardeur à se transporter sur le lieu de la scène où il est souvent déplacé, à se peindre au milieu de gens en présence desquels il doit disparaître et s'évanouir; à rapporter ses saillies, ses bons mots, ses discours, dans lesquels il semble souvent confondre le ton rogue et chagrin avec la dignité d'un homme de lettres et d'un philosophe; enfin un meilleur choix dans les anecdotes et dans les faits, ne lui eût point nui auprès de ces aimables paresseux, qui, la plupart, ont trop d'esprit

et de goût pour ne pas connaître parfaitement toutes ces convenances, et surtout pour ne pas distinguer ce qui les ennuie de ce qui les amuse.

Ce qui les amuse incontestablement, ce qui leur fait dévorer l'ennui de volumineuses inutilités, de fastidieux détails, ce sont tous ces traits qui peignent le caractère de Frédéric; ces anecdotes qui nous font connaître tous les membres d'une illustre famille, cultivant, pour ainsi dire, au sein de la barbarie, les lettres et les sciences, et étonnant l'Europe par ses connaissances, son esprit et ses talens, autant que par ses grandes actions. Le roi Guillaume, à la cour duquel se formèrent ces princes et ces princesses amis des sciences et des lettres, était cependant l'ennemi le plus déclaré des lettres et des sciences (1); jamais il n'eut de relation avec son académie, que dans une occasion où il lui fit demander pourquoi le vin de Champagne était mousseux. Mais les académiciens lui ayant fait demander soixante bouteilles de vin, afin de l'analyser et de faire des expériences propres à les conduire à la solution du problème, il les refusa brusquement, et aima mieux demeurer toute sa vie dans une ignorance qui ne l'empêchait pas de trouver le vin fort bon.

Tel était le père du grand Frédéric, un des hommes les plus spirituels de l'Europe; de ce prince Henri, aimable, poli, instruit, savant même; de la princesse Ulrique, reine de Suède, dont l'esprit était assez cultivé pour écrire en vers dans une langue qui

(1) Voyez, ci-après, les *Mémoires de la princesse Whilelmine.*

n'était pas la sienne ; de la margrave de Bareith, dont la correspondance avec Voltaire atteste les grâces et l'aimable légèreté, toutes les fois cependant qu'elle ne veut pas en avoir plus qu'il ne convient à une Allemande ; toutes les fois qu'elle n'a pas la prétention d'afficher un faux et bel esprit philosophique, et qu'elle ne s'éloigne pas trop de cette dignité qui convient à une femme et à une princesse ; défauts bien sensibles, par exemple, dans le commencement de cette lettre : « Sœur Guillemette, à frère Voltaire, « salut... J'ai reçu votre consolante épître : je vous « jure, mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a in- « finiment plus édifiée que celle de Saint-Paul à la « dame élue ; celle-ci me causait un certain assoupis- « sement qui valoit l'opium, et m'empêchait d'en « voir les beautés, etc. »

Le roi Guillaume n'était pas seulement ennemi des lettres et des arts ; il était, ce qui est bien plus odieux, ennemi de sa famille, et surtout de Frédéric. Tout le monde sait sous quels légers prétextes, et avec quelle inhumanité il le fit enfermer dans la forteresse de Custrin ; avec quelle barbarie il fit trancher la tête au meilleur ami de ce prince infortuné, qu'il força d'assister à cet horrible spectacle. Si cette froide cruauté est une tache éternelle à la mémoire de Guillaume, il est difficile de disculper celle de Frédéric, d'un oubli qui ressemble beaucoup à de l'ingratitude envers ceux qui, dans cette occasion, lui témoignèrent le plus d'intérêt. Une famille pauvre brava les ressentimens d'un roi inflexible et barbare, pour adoucir le sort de son malheureux fils : elle prêta de l'argent à Frédéric, elle lui procura tous les adou-

cissemens possibles à sa cruelle situation. Frédéric, sur le trône, oublia cette famille; il ne remboursa pas l'argent qu'il en avait reçu; il oublia également les parens de l'infortuné de Catt, décapité sous ses yeux, et pour sa cause. « Tout ce qu'ils ont pu ob-« tenir du roi, dit M. Thiébault, c'est de ne pas « en être persécutés. » Et M. Thiébault veut justifier une pareille conduite! Il prétend qu'en cette occasion Frédéric agissait en roi. Il rappelle très-maladroitement le mot de Louis XII, qui pardonna à ses ennemis, en disant qu'un roi de France ne devait pas venger les querelles du duc d'Orléans; mot sublime qui, loin d'excuser Frédéric, fait mieux ressortir son ingratitude : car autant il est beau d'oublier les injures, quand on a le pouvoir de se venger, autant il est odieux d'oublier les bienfaits, et d'être tenté de *persécuter* les bienfaiteurs, au moment où l'on a tant de moyens de leur témoigner sa reconnaissance.

M. Thiébault n'est pas plus heureux dans l'apologie qu'il présente de la conduite de Frédéric en une circonstance qui semble attester un grand fonds d'insensibilité. Frédéric Guillaume, son neveu, et l'héritier de son trône, faisait une campagne sous ses yeux. « On raconte, dit M. Thiébault, que ce jeune « prince, en galopant à la suite de son oncle, dans « une bataille, eut son cheval tué sous lui d'un bou-« let de canon. Le roi, venant à tourner la tête, vit « le cheval et le prince tomber dans une sorte de « fossé, et dit, en continuant de galoper : *Ah! voilà « le prince de Prusse tué; qu'on prenne la selle et la « bride de son cheval.* On a cité ce trait, continue

« M. Thiébault, comme une preuve de la dureté du « caractère de Frédéric; c'était méconnaître l'âme « forte de ce grand homme. Dans la chaleur du com- « bat, il n'avait qu'un objet et qu'une pensée. » Mais quels étaient donc l'objet et la pensée qui occupaient *l'âme forte* de ce grand homme? Etaient-ce la bride et la selle du cheval tué? Et, lorsqu'on se distrait de sa *pensée* pour descendre à ces petits détails, ne pourrait-on pas aussi donner quelques marques d'intérêt pour son neveu, l'héritier de son trône, périssant ainsi à la fleur de son âge?

Je suis bien éloigné d'être le détracteur de Frédéric : je l'admire comme un grand roi, comme un grand capitaine, comme un homme d'un esprit rare; mais il n'était ni bon ni aimable. Toujours caustique, toujours malin, il cherchait à humilier ceux qui l'entouraient; il abusait et des ressources de son esprit et de la supériorité de son rang pour leur dire des choses dures et piquantes, et il n'y a dans une pareille conduite, ni justice, ni bonté. L'admiration de M. Thiébault n'est donc pas toujours fondée; ses apologies sont mauvaises, sa prolixité est choquante, son style lourd, son français quelquefois un peu allemand; mais enfin, il ne peut pas ne pas nous intéresser, en nous parlant de personnages très-intéressans. Il n'en est pas tout-à-fait de même, lorsqu'il nous parle de M. Thiébault, de madame Thiébault, de l'ânesse et de l'ânon de M. Hagen, des détails de commerce de *la raison* Spligber et compagnie, etc.

Il y a toujours de graves inconvéniens à parler de soi; mais ces inconvéniens sont bien plus graves encore, lorsque sans cesse on mêle son nom obscur, ses

actions ignorées, ses discours dignes de l'être, à des noms illustres, à des actions éclatantes. Quel ridicule, par exemple, de voir un maître de grammaire, à Berlin, sans cesse figurer à côté du grand Frédéric! Quel résultat pour les lecteurs, après avoir lu cinq gros volumes, de connaître M. Thiébault, madame Thiébault; de savoir que celle-ci chantait bien, qu'on lui avait donné de belles tasses de porcelaine qui ont été *ébréchées* dans leurs voyages; d'être instruit de toutes les fêtes imaginées par M. Thiébault, ou même de celles qu'il aurait imaginées, si on l'avait laissé faire, fêtes, à mon avis, plus grotesques qu'agréables et de bon goût; de connaître toutes les liaisons et les brouilleries de M. et de madame Thiébault, chapitre d'autant plus long, que ce prolixe historien ne nous parle pas d'un bourgeois de Berlin, sans nous parler aussi et du grand-père, et de la grand'mère, et des enfans, et des petits-enfans, et de tous leurs mariages, et établissemens; de savoir que, dans une occasion où l'on a parlé de M. Thiébault, la reine de Suède était *à l'orient d'une table de jeu*, et l'éternelle madame du Troussel au *couchant;* circonstance assurément très-nécessaire pour apprendre au lecteur, ainsi *orienté*, que la reine de Suède avait dit : *Mais ce M. Thiébault n'est pas académicien ;* et que madame du Troussel avait répondu : *Et qui l'est donc, s'il ne l'est pas?* tournure de phrase qui étonne un peu, lorsqu'on songe à qui madame du Troussel parlait, et de qui elle parlait.

Indépendamment des ridicules et de la puérilité de toutes ces niaiseries, de la vanité qui assaisonne tous ces détails, l'historien, qui parle continuellement de

soi, court encore un autre danger ; il risque de faire suspecter sa bonne foi et sa justice. On sent qu'il ne se présente jamais que du beau côté. M. Thiébault, par exemple, ne dissimule point les défauts de son prochain : quand il parle des autres, il rapporte franchement leurs mauvaises actions, leurs bévues, leurs gaucheries, leurs sottises. Croit-on qu'il ne lui en est pas échappé quelques-unes à lui-même ? admettra-t-on un pareil bonheur, dans un homme qui connaissait si peu le monde, quand il fut transporté à la cour, et qui paraît le connaître encore assez peu, malgré son *séjour de vingt ans à Berlin?* Se persuadera-t-on qu'un homme qui parle tant, qui est si long quand il a la parole, et qui la prend si souvent, mette toujours tant de suite dans ses discours improvisés, ait une supériorité marquée dans toutes les discussions, repousse si heureusement les attaques auxquelles il est en butte? C'est ainsi que se représente M. Thiébault dans toutes les occasions : toujours il a bien répondu au roi, il s'est parfaitement défendu des piéges que Frédéric ne cessait de lui tendre, des plaisanteries qu'il lui faisait. Jamais il n'a marché sur les pattes des levrettes de sa majesté, jamais celles-ci n'ont aboyé après lui ; toujours il a été adroit, heureux, spirituel ; toujours il a conservé de la noblesse et de la dignité dans son caractère ; ou plutôt une certaine morgue qu'il confond avec ces qualités ; jamais il ne lui est échappé de sottises, à l'exception pourtant de trois ou quatre, mais qu'il ne rapporte que parce qu'il est bien éloigné de les regarder comme telles.

M. Thiébault répond à ceux qui lui reprochent

d'avoir trop parlé de lui, que sans doute *ces messieurs, s'ils avaient été à sa place, se seraient confinés dans l'antichambre;* et il porte, dit-il, *la courtoisie jusqu'à avouer qu'ils auraient très-bien fait; mais, quant à lui, il est entré dans le salon, et il ne peut se dispenser d'y figurer.* Assurément M. Thiébault répond très-poliment, et plaisante très-finement; mais croit-il que les lecteurs fussent bien curieux de savoir tout ce qu'il a fait *dans le salon* de madame du Troussel, et de tant d'autres où il a *figuré* d'une manière très-peu intéressante? Ne pouvait-il entrer *dans le salon* de Frédéric sans nous parler longuement de la cuisine et des cuisiniers, et sans nous dire combien, en arrivant, il a fait de révérences? Était-il bien nécessaire de nous apprendre qu'il était entré une fois avec de *gros souliers bien épais, des bas noirs, une culotte de molleton, une veste de même étoffe et croisée sur la poitrine, un habit de tricot de laine grise, et cravate noire?* Il devait avoir très-bonne mine comme cela!

Ce bel accoutrement attira, il est vrai, à M. Thiébault un joli compliment *sur deux mots d'excuse* qu'il en fit. Le roi lui répondit : « Écoutez; quand « je vous ferai appeler, oubliez vos vêtemens, si « vous voulez; pourvu que vous n'oubliez pas votre « tête, je serai content : je ne vous demande que « votre tête.» Je ne sais si, dans la séance qui suivit celle-ci, M. Thiébault *oublia ses vêtemens*, mais il semble avoir *oublié sa tête;* car Frédéric ayant placé la littérature du dix-huitième siècle fort au-dessous de celle du siècle de Louis XIV, M. Thiébault soutint vivement la thèse contraire, et il dit, entre autres

belles choses, que *Racine avait peu de pièces qui fussent véritablement dignes de lui;* jugement bien extraordinaire, bien bizarre, bien ridicule, et qui fait assurément très-peu d'honneur à l'homme de lettres, à l'académicien et au grammairien de Berlin.

M. Thiébault mettait cependant une bien grande importance à ses fonctions de grammairien. Il faut voir avec quel zèle, avec quelle rigueur, avec quelle inflexibilité, il exerça son empire grammatical envers le roi de Prusse, qui lui lisait un discours académique qu'il venait de composer. Il découvre d'abord une petite faute, et s'adresse gravement ce beau monologue : « Passe pour celle-là ; je te la pardonne, parce « que tu es roi, et que je ne veux pas te fâcher pour « une bagatelle; mais n'abuse pas de ma condes- « cendance ! » Par malheur le roi en abusa; il fit, dit M. Thiébault, *un bon solécisme*, et M. Thiébault ne le dissimule pas. Frédéric défend sa phrase ; il allègue le droit, la coutume, l'usage, de graves autorités, les licences du style oratoire. M. Thiébault a *réponse à tout*, on ne peut *le vaincre*. Frédéric se met en colère; le grammairien pense aux coups de bottes dans les jambes que Frédéric donne quelquefois dans sa colère; il voit le danger, il est *résolu à le braver;* il a le *courage de faire son devoir et de dire la vérité; il conserve la tranquillité et le calme de l'âme;* il prend un *air attristé et non abattu;* sa voix est celle *d'un homme pénétré, mais inflexible;* son ton est *bas et concentré;* ses yeux sont *fixés sur le parquet*, et dans cette belle attitude il parle en ces termes..... : Oh ! pour le discours, je ne le rappor-

terai pas ; il suffit de savoir que cette belle discussion et l'héroïsme de M. Thiébault, en cette occasion, occupent dix grandes pages.

Cependant le roi, vaincu par le discours, se rend, et jamais il ne parut plus grand à M. Thiébault ; c'est un des *traits qui lui font plus d'honneur;* il se montre *en cette rencontre plus grand que ne l'avait présumé* son censeur. Et qu'on s'étonne après cela qu'une aimable et jolie femme n'ait jamais trouvé Louis XIV plus grand qu'après avoir dansé avec lui ! voici un philosophe qui ne trouve rien de plus admirable, dans Frédéric, que de lui avoir cédé sur un point de grammaire !

Quant à moi, ce que j'admire, c'est la modestie de Frédéric, qui écrivait assurément beaucoup mieux et en bien meilleur français que M. Thiébault, et qui néanmoins voulait bien le prendre pour juge. J'aurais désiré, je l'avoue, que l'auteur des *Souvenirs*, dont la mémoire est si cruelle pour les plus minutieux détails, n'eût pas oublié de rapporter la phrase qui fit le sujet de la contestation, et eût mis les lecteurs à portée de juger entre Frédéric et lui. Mais ce qu'on jugera du moins avec une entière connaissance de cause, c'est sa morgue, sa raideur, la puérile importance qu'il mettait dans les petites choses, et surtout sa maladresse. Rien n'était plus aisé que de faire adopter une critique grammaticale ou littéraire à Frédéric, quand on savait la lui présenter avec esprit. Sa correspondance avec Voltaire en offre mille exemples. Le roi avait fait, dans la traduction d'une ode d'Horace en vers, *médiocrité* de quatre syllabes. Voltaire lui dit : « Nous faisons *médiocrité*

« de cinq syllabes. Si vous voulez absolument n'en « mettre que trois, quatre, les princes sont les maî- « tres. » Dans une autre occasion il lui écrit : « Notre « doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient de vous « critiquer sur le mot *crêpe* dont vous avez impi- « toyablement retranché le dernier *e*. Vous voilà « devenu un auteur classique, examiné comme Ra- « cine par notre doyen, et condamné sans appel à « faire *crêpe* de deux syllabes. Je me joins au doyen, « et je vais intenter au philosophe de Sans-Souci « une accusation toute contraire. Vous avez donné « deux syllabes au mot *hait*. Nous ne vous passe- « rons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux « syllabes à l'indicatif, *je hais, tu hais, il hait*. Vous « auriez beau nous battre encore (c'était dans un « temps où les Français mal commandés, et peut- « être trahis, étaient battus), »

« Nous pourrions bien haïr les infidélités
« De ceux qui, par humeur, ont fait de sots traités;

« mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes : « prenez, Sire, votre parti là-dessus, et ayez la « bonté de changer ce vers. »

C'est ainsi qu'avec de l'esprit on se tirait toujours heureusement d'affaire avec un roi très-sensible à l'esprit, et qui en avait prodigieusement lui-même. M. Thiébault rapporte aussi plusieurs exemples de l'effet produit sur ce prince par un bon mot, même dans les occasions où il avait coutume de se montrer le plus sévère, dans celles par exemple qui intéressaient la discipline militaire. On peut en juger par ce trait : Il était défendu aux officiers de la garnison

de Postdam d'aller à Berlin sans une permission, qui s'accordait assez difficilement. Un jeune officier, qui avait souvent abusé de cette permission, et à qui on ne l'accordait plus, la prenait lui-même, au risque d'être découvert et puni. Un jour il aperçoit le roi sur la route, il s'enfonce dans la forêt pour lui échapper ; mais Frédéric lui envoie par un page l'ordre de venir lui parler : « Où allez-vous, lui dit « le roi, d'un ton sévère? — Sire, je vais à Berlin « *incognito*. » Ce mot le fit rire, et valut une permission au jeune officier.

Un jour son cocher le renverse dans un fossé ; le roi entre dans une violente colère, et fond, la canne à la main, sur son vieux serviteur, prêt, dit M. Thiébault, à *l'écraser de coups*. « Sire, s'écria celui-ci « sans se déconcerter, n'avez-vous jamais perdu de « batailles, vous qui êtes pourtant le plus habile « général du monde? Eh bien ! c'est une bataille que « j'ai perdue aussi, et c'est la première depuis trente « ans : croyez-vous que je n'en sois pas mille fois « plus fâché que vous? » Le roi ne put s'empêcher de rire de la comparaison, et sa colère fut éteinte. Si M. Thiébault avait eu le secret du cocher, de l'officier, et surtout celui de Voltaire, il n'aurait pas eu tant de peine à faire adopter sa correction grammaticale.

Il faut rendre justice à M. Thiébault : ce n'est point uniquement par vanité qu'il parle tant de lui, et qu'il entre dans les détails les plus puérils lorsqu'ils le touchent ; c'est aussi parce qu'il aime les petites choses, qu'il les croit importantes, qu'il les juge dignes d'intéresser le public ; et ce qui le prouve, ce

sont les détails non moins longs et non moins minitieux qu'il donne sur une foule d'autres personnes dont le public ne demande pas plus l'histoire que celle de M. Thiébault; c'est l'emphase avec laquelle il parle des plus petites bagatelles. C'est ainsi qu'après avoir consacré quelques pages aux cuisiniers du roi, il dit très-sérieusement : « Ajoutons un *point impor-* « *tant.* Le roi aimait beaucoup les fruits à noyaux. » Ici viennent quelques développemens sur les cerises; et puis : « Il en a été de même des prunes de « bonne espèce. »

Il ne négligera point de vous apprendre qu'un M. Bir.... trouvait la soupe du roi trop salée; et cela n'est point étonnant dans un homme qui a profité de la préface de sa *Grammaire philosophique,* pour nous faire connaître le goût du général Buddenbrock pour les jambons fumés. Assurément, si *le secret d'ennuyer est celui de tout dire,* M. Thiébault a bien attrapé ce secret; et puisqu'il nous apprend lui-même qu'un de ses moyens pour éviter de se compromettre avec Frédéric était de l'ennuyer, je suis persuadé que ce moyen lui a parfaitement réussi.

Mais on demandera si du moins on peut compter sur la vérité de tant de faits, de tant d'anecdotes, de tant de détails. Il est si rare en général de savoir la vérité, qu'il est bien difficile de croire que M. Thiébault sache cinq gros volumes de vérités. Du reste, cela est fort indifférent pour les neuf dixièmes de son ouvrage. Qu'on y trouve d'inutiles et ennuyeuses vérités, ou un roman inutile et ennuyeux, c'est à peu près la même chose. Quant à la partie qui contient

des faits historiques un peu plus importans, je suis assez porté à en croire M. Thiébault, lorsqu'il a été témoin de ce qu'il raconte. Il y a dans son ouvrage un caractère de franchise et de bonhomie qui inspire de la confiance, et qui, de plus, contraste assez singulièrement avec un autre caractère de morgue philosophique, qui reparaît toutes les fois que la dignité de l'homme, ou de sa personne, ou des principes, lui paraît intéressée.

Mais cette bonhomie rend quelquefois M. Thiébault bien crédule. On le voit recueillant tous les bruits de rue, et ceux de salon qui ne valent guère mieux; interrogeant tous les gobemouches et toutes les commères, et il y en a à Berlin comme ailleurs. Il croit fermement tout ce qu'on lui dit; ainsi il ne doute pas que, lorsque Pierre le Grand dans ses voyages passa à Berlin, ce qu'il eut de plus pressé à dire au roi de Prusse, ce fut à peu près ceci : « Mon cher « frère, je voyage pour m'instruire; je ne puis pas « m'arrêter long-temps à Berlin. Je dois mettre les « instans à profit; et, pour commencer par un point « très-nécessaire à mon instruction, daignez faire « pendre quelqu'un, afin que je sache comment on « doit s'y prendre; car c'est un acte que l'on exé- « cute fort mal chez moi. » Le roi lui ayant objecté qu'il ne pouvait pas faire pendre ainsi un Prussien pour le plaisir ou pour l'instruction de sa majesté, le czar lui dit : « Eh bien, prenez un de mes Mou- « jicks, celui que vous voudrez, et faites-le pen- « dre.—Mais, répliqua Frédéric, les lois de l'empire « protégent les étrangers comme mes sujets. » Le monarque russe, dit M. Thiébault, trouva cet ordre

de choses *très-plaisant*, et moi je trouve son anecdote bien hasardée (1).

Dans le tome II, M. Thiébault attribue la difformité de la princesse Amélie, qui, très-belle dans la première jeunesse, devint, encore à la fleur de son âge, toute contrefaite, à un caprice de cette princesse qui l'engagea à se défigurer, et à altérer en même temps sa santé et sa beauté. Dans le tome IV, il attribue les mêmes effets à une passion malheureuse de la princesse Amélie pour le baron de Trenck. Il ne donne point les raisons de cette contradiction. Il semble même ne pas l'avoir aperçue; mais il est aisé de la deviner : une femme de chambre de la princesse lui aura donné la première version, et il l'aura regardée comme très-certaine ; le baron de Trenck lui aura donné la seconde, il l'aura regardée comme plus certaine encore, et il aura laissé le lecteur fort incertain entre ces deux certitudes opposées.

Ce baron de Trenck est une autorité bien respectable aux yeux de M. Thiébault. Nous avons de lui des *Mémoires* assez intéressans, mais pleins de faits hasardés, et même de mensonges. Il paraît qu'il ne traita pas M. Thiébault mieux que le public : il lui fit le roman le plus ridicule sur sa sortie du château de Magdebourg, prison où Frédéric l'avait retenu dix ans avec soixante livres de fer aux pieds et aux

(1) J'avoue qu'elle me le paraît beaucoup moins actuellement. Plusieurs autres historiens l'ont confirmée, avec quelques variantes cependant, entre autres le marquis de Bouillé; voyez les *Tableaux de genre historique* publiés par M. Barrière; voyez aussi les *Mémoires de la princesse Wilhelmine*, ci-après, page 478 et suiv.

mains. S'il faut en croire le baron et son crédule historien, c'est au frotteur de Marie-Thérèse qu'il dut sa liberté. Marie-Thérèse était au lit pendant que le frotteur *faisait sa chambre;* elle était dans l'usage alors de lier conversation avec cet homme, et de lui parler de la paix, de la guerre, de l'administration de ses États, du bonheur de ses sujets, et même de le consulter sur tous ces objets. La confiance de l'impératrice pour ce ministre d'un nouveau genre fut connue; on promet dix mille ducats au frotteur s'il veut user de son crédit en faveur du baron de Trenck. Il accepte l'offre, et va frotter l'appartement de Marie-Thérèse; il lie conversation avec elle : la négociation dure six jours, et M. Thiébault nous rapporte jour par jour tout ce qui s'est dit à cette occasion. Le frotteur, un peu brusque, sort de l'appartement sans se donner la peine d'attendre ou de finir une phrase, un mot commencé; mais Marie-Thérèse, qui connaît l'importance de toutes les pensées de cet homme, ne manque pas le lendemain de reprendre la conversation à la phrase suspendue, au mot interrompu. Le frotteur cependant se jette dans des généralités fort éloignées de sa négociation; et de la manière dont il s'y prend, jamais il ne serait arrivé au baron de Trenck, si par une heureuse fatalité Marie-Thérèse ne l'eût toujours ramené vers ce point, de sorte qu'elle méritait au moins la moitié de l'argent, et qu'elle l'avait gagné beaucoup mieux que le frotteur. Celui-ci parle enfin de son client. L'impératrice, sur une pareille recommandation, ne manque pas d'écrire au roi de Prusse; le baron sort de son cachot, et M. Thiébault ne doute point que c'est le frotteur qui a opéré tout cela.

On sent combien un historien aussi dépourvu de tout esprit de critique doit inspirer peu de confiance pour les faits dont il n'a pas été témoin. Doit-on en avoir davantage dans ses jugemens sur les personnes, partie très-considérable de son ouvrage ? Je répéterai des jugemens ce que j'ai dit des faits : qu'ils soient vrais ou faux pour les neuf dixièmes, cela est indifférent. Du reste, comme je l'ai dit encore, M. Thiébault est fort bon homme ; sa méthode est de louer à peu près tous les vivans : il ne traite pas à la vérité tout-à-fait aussi bien les morts ; il en est dont il dit beaucoup de mal, entre autres l'abbé Raynal, qu'il poursuit avec acharnement, et auquel il ne peut pardonner sa double conversion politique et religieuse.

M. Thiébault a fait un *Traité du style :* je ne le connais pas. Mais si chez lui la théorie n'est pas supérieure à la pratique, je n'y perds pas beaucoup. Lorsqu'il arriva à Berlin, Frédéric lui conseilla de ne pas apprendre l'allemand, de peur que cela ne gâtât son français, et qu'il ne contractât l'habitude des *germanismes*. M. Thiébault suivit l'avis, sans éviter l'inconvénient. Son style a une physionomie étrangère, et quelquefois même étrange. Il est lourd et incorrect. On y remarque surtout ces expressions populaires que l'habitude des cours et la fréquentation des princes et des grands, au milieu desquels il se représente si souvent, auraient dû corriger. Parle-t-il d'une reine, il l'appelle *cette dame;* de la gouvernante d'une princesse, il dira qu'elle était plus âgée que *sa dame*. Il parle d'un *mérite foncier*, d'un homme qui ne *rembourse pas ses débours;* d'un au-

tre qui était tellement *étonné du mérite de M. Lambert, qu'il ne pouvait s'en ravoir;* d'une princesse dont les traits *étaient trop prononcés pour inspirer une passion :* ce qui prouve que M. Thiébault n'aime pas les traits *prononcés*. Un aumônier *était bien venu* auprès du prince ; il devint si turbulent, que personne *ne put en jouir*, etc., etc., etc.

M. Thiébault, qui n'aime point les critiques, et qui les appelle des *niaiseries*, prétend savoir « fort « bien dans quel antre on est allé tous les soirs les « concerter : c'est l'antre où l'hypocrisie, pour dé- « naturer la religion, s'ajuste comme elle peut le « masque de la Piété, mais se l'ajuste fort mal, « comme on le voit. » Je puis lui certifier que je n'ai été dans aucun *antre* ni le matin, ni le soir, et que je lui dirai sans *masque*, que son livre, pour intéresser ses contemporains les plus désœuvrés, aurait dû être réduit à deux volumes ; et que, quant à la postérité, sur les deux mille pages dont il est composé, elle en trouvera trente pour l'histoire, que même elle aurait tout aussi bien trouvées ailleurs.

Mémoires de Frédérique-Sophie Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric le Grand, écrits de sa main.

L'éditeur de ces *Mémoires* ne donne aucune preuve qu'ils soient de la princesse à qui ils sont attribués : il l'assure seulement, et je le crois. Tous les lecteurs montreront-ils une égale confiance? je le crois encore; car je ne veux pas faire tout l'honneur de la mienne à la simplicité et à la bonne foi avec lesquelles

je m'en rapporte à la parole d'un éditeur. J'avouerai même qu'un peu choqué de la légèreté avec laquelle on donnait cet ouvrage au public, et du peu de précaution qu'on prenait pour en attester l'authenticité, j'aurais été assez disposé à la contester ; mais il n'y a pas moyen : d'abord, il est clair qu'ils sont d'un Allemand ou d'une Allemande ; cela est prouvé par le français dont ils sont écrits ; ensuite cet Allemand ou cette Allemande a passé sa vie dans les cours de Prusse, de Bareith, d'Anspach, etc. Enfin, si quelque autre a pu connaître, aussi bien que la sœur de Frédéric le Grand, tous les autres personnages en très-grand nombre qui sont mis en scène dans ces *Mémoires*, aucun autre, je pense, n'a pu connaître aussi bien tous les détails, toutes les particularités qui la concernent elle-même, et tous les sentimens qu'elle a éprouvés. Concluons donc que la margrave de Bareith est l'auteur de ces *Mémoires*, et qu'elle seule a pu parler ainsi, tout à la fois, et d'elle-même, et de tous les membres de sa famille, et de tous les margraves, bourgraves, landgraves, princes et princesses d'Allemagne, et de leurs ministres, conseillers intimes, conseillers référendaires, etc., etc.

C'est ce tableau de la plupart des cours de l'Allemagne à cette époque ; ce sont ces portraits variés des principaux personnages qui y tenaient le premier rang, qui font tout l'intérêt de ces *Mémoires ;* et assurément on ne peut nier qu'ils n'en aient beaucoup, si l'étonnement qui excite la curiosité peut être regardé comme une sorte d'intérêt. Quelles mœurs singulières et souvent barbares ! quels usages ridicules ! quels personnages bizarres ! quel commé-

rage dans ces cours! quelles tracasseries bourgeoises entre les rois, les reines, les princes et les princesses! quelle ignorance absolue de ce que nous appelons dignité, politesse, élégance dans les manières! On se croirait transporté dans je ne sais quel coin de l'univers, chez les Topinamboux, ou dans un de ces siècles reculés dont la grossièreté et la barbarie s'étendaient sur toutes les parties de l'Europe; et cependant c'est dans une contrée voisine, c'est dans la première moitié du siècle dernier, et lorsque tous les yeux avaient été frappés par la grandeur, le luxe et l'éclat du règne de Louis XIV, qu'à la cour d'un roi qui fut son contemporain et qui régna long-temps après lui, on vit ces habitudes mesquines et même ignobles; ces misérables querelles de ménage, dont rougiraient tous ceux que leur éducation a placés au-dessus des derniers rangs de la société; et à la suite de ces querelles, ces emportemens furieux, ces actions brutales dont les personnes de la lie du peuple osent seules donner le scandale.

Témoin, et, plus que tout autre, victime de ces tracasseries domestiques, de ces humeurs violentes, de ces caractères emportés, la margrave de Bareith en a écrit le tableau le plus naïf et le plus fidèle. Sœur du monarque le plus spirituel de l'Europe, elle avait elle-même, dit-on, beaucoup d'esprit, et cet esprit paraît souvent à travers le mauvais style, le mauvais goût, et quelquefois même le mauvais ton de ces *Mémoires*. Elle était de cette famille vraiment remarquable de Prusse, celle qui ressemblait le plus à Frédéric, celle qui en fut le plus aimée, du moins pendant long-temps; car elle nous apprend

elle-même que les sentimens de son frère se refroidirent beaucoup à son égard ; enfin celle qu'après Frédéric, Voltaire distingua le plus : il entretint avec elle une correspondance assez habituelle et assez suivie, et célébra sa mort par une ode dans laquelle il s'occupe peut-être un peu moins d'elle que de Fréron et de l'année littéraire, et de ses querelles particulières, et du diacre Pâris, et des jansénistes : ce qui ne rend l'ode ni bien touchante, ni bien bonne; mais ce n'est pas la faute de la princesse.

Sans doute parmi les personnages qu'elle peint il y en a de bien obscurs; parmi les détails qu'elle raconte, il y en a de bien minutieux ; mais le plus souvent leur extrême singularité leur tient lieu d'intérêt; et quelquefois aussi des personnages célèbres qui paraissent sur la scène, et des événemens importans qui l'agitent, y jettent quelque variété, quelque éclat, rompent l'uniformité de ces misérables querelles de ménage, et diminuent la monotonie de ces récits bourgeois, de ces peintures de mœurs ignobles et grossières. C'est ainsi que, lorsque le lecteur commençait à s'ennuyer un peu des petits détails et des petites gentillesses que la princesse nous raconte de son enfance, n'oubliant rien, ni sur l'accueil fait à sa *petite figure*, lorsqu'elle vint au monde, ni sur le développement précoce de ses petits talens, nous apprenant qu'elle parlait à dix-huit mois, qu'elle marchait à deux ans; ce qui n'est pas bien prodigieux ; lorsque, dis-je, on commençait à n'être pas moins fatigué de la forme sans grâce que du fond sans intérêt de tous ces minutieux récits, des objets

d'une tout autre importance viennent ranimer et soutenir l'attention. Le czar Pierre le Grand arrive à Berlin avec toute sa suite : ce prince retournait dans ses États, et terminait ce fameux voyage entrepris pour s'instruire dans les arts de l'Europe, et civiliser son empire après s'être civilisé lui-même. Mais la relation vraiment curieuse de son séjour à Berlin, qu'on lit dans ces *Mémoires*, prouve qu'il n'avait pas fait de grands progrès dans cette partie de la civilisation qui donne à l'esprit de l'urbanité, aux mœurs de la politesse, aux manières de l'élégance. J'extrairai de son récit quelques détails que je suis forcé d'abréger beaucoup.

Le czar et la czarine avaient à leur suite, s'il faut en croire la margrave, quatre cents femmes qu'ils appelaient des dames d'honneur. Ils les présentèrent à la cour de Prusse : c'étaient pour la plupart des servantes allemandes, des femmes de chambre, des cuisinières, des blanchisseuses; presque toutes portaient sur les bras un enfant; et lorsqu'on était curieux d'en connaître le père, ce qui était, ce me semble, pousser la curiosité trop loin, elles répondaient à l'indiscret questionneur, en *faisant des salamalecs à la russienne :* « Le czar m'a fait l'honneur de me « faire cet enfant. » La fière reine de Prusse ne voulut pas saluer *ces créatures;* en revanche, la czarine, non moins fière, ne voulait pas saluer les princesses de la famille royale de Prusse; elle se fit beaucoup prier pour leur faire cette politesse. Quant au czar, non-seulement il les saluait, mais il les aurait volontiers embrassées. Il fut repoussé par la reine; la petite princesse auteur de ces *Mémoires*, et qui n'a-

vait alors que neuf ans, ne put pas s'en défendre : le czar la prit dans ses bras et lui *écorcha tout le visage à force de le baiser*. La petite Wilhelmine lui donnait des soufflets, en lui disant qu'il la *déshonorait*, et qu'elle ne voulait point ces familiarités-là ; mais le czar n'en tint compte.

A table, le czar était à côté de la reine de Prusse ; un jour il lui prit de violentes convulsions, et comme il gesticulait avec son couteau, la reine eut peur ; mais il la conjura d'être tranquille, lui disant qu'il ne lui ferait point de mal ; et, pour mieux la rassurer, il lui prit la main, qu'il serra avec tant de force, que la reine cria miséricorde : cela parut fort plaisant au czar, et il lui dit, en riant de bon cœur, que *sa Catherine n'avait pas les os si délicats*. Il fallait bien aussi qu'elle ne se piquât pas de délicatesse dans les manières : le czar ayant aperçu dans un cabinet de médailles et de statues antiques une divinité païenne extrêmement indécente, telle que les libertins de Rome en plaçaient dans les lieux destinés à leurs plaisirs, il admira beaucoup cette statue, et voulut la faire baiser à la czarine : celle-ci s'avisa de faire la prude et de s'en défendre ; mais le czar se fâcha, et lui dit, en colère, *kopab ;* ce qui signifie, dit la margrave, *Je vous ferai décapiter si vous n'obéissez*. J'avoue qu'indépendamment de la singularité de l'histoire, j'admire la concision de cette langue, et je serais tenté de dire : *Tant de choses en un seul mot!* comme M. Jourdain, lorsqu'on lui apprend qu'en turc *Belmen* veut dire : *Allez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage*. Pierre Ier ne se contenta pas

d'admirer l'indécente statue et de la faire baiser à sa femme : il voulut encore l'emporter, ainsi que d'autres objets de prix qu'il demanda sans façon ; mais ce fut moins par ce qu'il emporta, que par les traces que lui et sa suite laissèrent de leur passage, qu'ils appauvrirent Berlin et abusèrent de l'hospitalité qu'ils y avaient reçue. Le palais où ils étaient logés fut entièrement abîmé : la *désolation de Jérusalem y régnait*, dit la princesse dans son style, qu'elle anime ordinairement par des images et des comparaisons tirées de la Bible ; enfin elle assure qu'on fut obligé de le faire rebâtir presqu'en entier. Cela me paraît fort, et je crois que la margrave exagère un peu ; en général, elle n'aime pas les Russes : elle intercéda néanmoins plusieurs années après pour deux déserteurs de cette nation, et obtint leur grâce. Ils vinrent se prosterner devant elle, frappant du front la terre avec une telle violence, que leurs têtes se seraient infailliblement cassées, *si elles n'eussent pas été russiennes*, dit la princesse.

Une cour qui, par le luxe et la recherche des plaisirs, formait un étrange contraste avec celle de Russie, et même avec celle de Prusse, qui, malgré les railleries de la margrave, n'avait pas beaucoup plus d'élégance dans les manières ; c'était cette cour de Pologne, qui, bientôt après, devait être méprisée et avilie par ces mêmes Russes, qu'elle regardait comme des barbares ; et ces Prussiens, à qui elle ne faisait pas beaucoup plus d'honneur. Le roi Guillaume alla visiter son voisin le roi Auguste ; et sa fille, qui nous donne une relation de ce voyage et de l'accueil qu'il reçut à la cour de Pologne, oublie un

instant ses images prises de la Bible, et en emploie qui n'ont pas beaucoup plus de nouveauté ni de fraîcheur. Elle ne parle plus que de Cythère et de Cypris, et des Grâces, et de Bacchus, et de Vénus, et des *sacrifices faits à ces deux divinités*. Ces sacrifices étaient nombreux; on buvait largement, et le roi Auguste avait, dit la princesse, un sérail des plus belles femmes de la Pologne, parmi lesquelles se trouvaient même quelques-unes de ses filles naturelles. La margrave *calcule* qu'il avait eu de toutes ses maîtresses trois cent cinquante-quatre enfans, ni plus ni moins. Il étale toute la magnificence et toutes les curiosités de son palais devant le roi de Prusse, comme celui-ci l'avait pratiqué à Berlin, à l'égard du czar; mais il ne se contente pas, pour lui plaire, de lui présenter une *statue* indécente; il lui présente beaucoup mieux.... Le roi Guillaume s'enfuit à cet aspect.

De tous ces *sacrifices*, en effet, pour parler le langage de la princesse, ceux qu'on offrait à Bacchus étaient les seuls qui pussent plaire au roi de Prusse : en cela, il ne le cédait ni au roi de Pologne, ni à qui que ce fût dans le monde. Du reste, il était fort réglé dans ses mœurs : il était même dévot, et faisait lire un livre de piété pendant ses repas, qui étaient les plus mauvais du monde; tel, en un mot, qu'on mourait de faim à sa table. Après le dîner, il faisait lui-même un sermon à sa famille; et ce sermon, vraisemblablement peu éloquent, fini, le valet de chambre entonnait un cantique, que le roi, sa femme, ses fils et ses filles chantaient en chœur. Dans la belle saison, qu'il passait à une de ses maisons de cam-

pagne, le roi descendait ensuite dans ce qu'il appelait ses jardins, c'est-à-dire, un enclos planté d'arbres fruitiers et sans ombrage; il se couchait à l'ardeur du soleil, et ronflait pendant deux heures, entouré de sa famille. Trouvant ce genre de vie encore trop magnifique, il avait formé un autre plan plus bourgeois et plus économique, et avait distribué à chacun son rôle : « Je prierai Dieu, disait-il, et j'au-
« rai soin de l'économie de la campagne, pendant
« que ma femme et mes filles auront soin du ménage.
« Vous êtes adroite, Wilhelmine; je vous donnerai
« l'inspection du linge, que vous coudrez, et de la
« lessive. Frédérique, qui est soigneuse, sera gar-
« dienne de toutes les provisions; Charlotte ira au
« marché acheter les vivres, et ma femme aura soin
« de mes petits enfans et de la cuisine. »

Telles étaient les idées d'un roi contemporain de Louis le Grand, prédécesseur du grand Frédéric. Mais ce qu'il y a de plus singulier et de plus bizarre en lui, c'est sa conduite envers la reine et les princesses ses filles, et principalement envers l'auteur de ces *Mémoires*. Il avait pour principe *qu'il fallait tenir les femmes sous la férule, sans quoi elles dansaient sur la tête de leurs maris*. Nous allons voir qu'il ne voulait pas que sa femme et sa fille *dansassent sur sa tête*.

J'ai tâché de faire connaître jusqu'ici le caractère général de ces *Mémoires*, et le caractère particulier de quelques-uns des personnages qui y figurent. Je vais actuellement m'occuper plus spécialement de la princesse qui en est le principal sujet, ou si l'on veut l'héroïne; mais il faut avouer que ce nom convient

peu à une princesse qui a reçu tant de coups de poing, tant de coups de pied et de soufflets ; tant de traitemens si peu romanesques, si peu héroïques, si bas et si grossiers. La première cause de ces indignes procédés était le peu d'accord qui régnait entre le roi son père et la reine sa mère, pour le mariage de leur fille. Cette diversité de vues produisait les scènes les plus risibles et les plus violentes entre les deux augustes époux : c'était une cause sans cesse renaissante de fureurs tragi-comiques, qui retombaient toujours sur leur auguste fille. La reine, de la maison de Hanovre, voulait marier la jeune princesse avec son neveu, le prince de Galles. Le roi avait eu d'abord le même projet; mais, piqué des obstacles que faisait sans cesse naître la cour d'Angleterre, il avait changé de dessein, et proposait à sa fille deux princes allemands, entre lesquels il lui ordonnait de choisir. La reine le lui défendait; le mari et la femme se disputaient, s'injuriaient; la fille était battue par son père, et accablée de reproches par sa mère, qui souvent l'aurait volontiers battue aussi. On ne peut pas se faire une idée de ces débats et de ces violences. A table, le roi lançait des assiettes à la tête de sa fille; au lever de table, il la frappait de la béquille avec laquelle il soutenait son corps goutteux : ne pouvant courir après elle, il se faisait traîner dans un char à sa poursuite, pour la frapper encore ; enfin, un jour il lui donna un si furieux coup de poing sur la tempe, qu'il la renversa ; il voulut ensuite la fouler aux pieds; et, si on ne l'eût retenu, elle aurait infailliblement expiré sous le poids de ce colosse énorme. Tel est le prince que sa fille nous peint, au commence-

ment de ses *Mémoires*, comme ayant le cœur *naturellement bon*; et il est certain qu'il avait quelquefois des mouvemens incroyables de tendresse et de bonté.

Encore, si cette infortunée princesse n'avait eu à souffrir que des indignes procédés de ses parens; mais, ce qui peint encore mieux les habitudes peu élevées, les mœurs ignobles de cette cour, c'est que les domestiques eux-mêmes prenaient parti dans ces querelles de ménage. Un nommé Eversman, simple concierge, eut l'insolence de dire à la princesse que, si elle ne choisissait pas un des deux maris offerts par le roi son père, *on l'enfermerait avec l'un d'eux, après quoi elle serait encore trop heureuse de l'épouser*. Mais la personne dont elle eut le plus à se plaindre, est sa gouvernante *Leti*, digne Italienne, fille vraisemblablement de ce Gregorio Leti, apostat, à qui nous devons tant de mauvaises histoires. Cette fille qui, comme nous apprend la margrave, *aimait le jeu, le vin et les hommes*, prépara son élève, par les mauvais traitemens et les coups dont elle l'accablait, à ceux qu'elle devait un peu plus tard recevoir de son père. La princesse ne peut pas trouver de termes assez énergiques pour exprimer les brutalités de cette gouvernante; elle lui mettait, dit-elle, *la figure en capilotade*. Un jour, elle lui donna *un si terrible coup de poing sur le nez*, qu'elle la fit *saigner comme un bœuf*; elle lui *régalait le dos* de je ne sais combien d'autres coups; et ensuite, comme on faisait courir le bruit que la princesse était bossue, pour l'empêcher de se marier, elle était obligée de montrer ce dos tout meurtri, pour faire voir qu'elle n'était pas contrefaite. Enfin, après l'avoir ainsi mal-

traitée pendant le jour, sa gouvernante l'empêchait de dormir pendant la nuit, parce qu'*elle ronflait comme un soldat*. Pour terminer toute cette histoire de *coups de pied* et de *coups de poing*, je remarquerai que le roi Guillaume, qui en donnait tant, en recevait aussi quelquefois. Un jour, ayant voulu, sur un escalier dérobé, ravir quelques faveurs à une fille d'honneur de la reine, il en fut très-mal reçu. « Elle le traita comme un nègre, dit l'auteur des « *Mémoires*, et lui appliqua avec tant de succès un « vigoureux coup de poing *au milieu de la physio-* « *nomie*, que le sang lui sortit d'abord par le nez et « par la bouche; » le roi l'appela *méchante diablesse*, et tout finit là.

Cependant, la princesse Wilhelmine, placée entre un père furieux, une mère furieuse, une sœur jalouse qui l'accusait de *jouer de la prunelle* avec l'amant que son père lui proposait, que sa mère lui défendait d'accepter, et dont elle se souciait assez peu, finit par céder à celui qui la battait, et qui était le plus redoutable pour elle. Son consentement eut néanmoins un plus noble motif : elle crut sauver la vie de son frère, le prince royal, depuis le grand Frédéric. Ce prince, à qui son père prodiguait aussi et les injures et les coups de canne, résolut de s'affranchir de ce joug odieux; il forma le dessein de fuir en Angleterre, et fit part de son projet à un jeune favori, nommé Kats, qu'il voulait emmener avec lui. Trahi par les indiscrétions de son confident, il fut arrêté par les ordres du roi Guillaume, qui, dans les premiers transports de sa fureur, courut sur lui l'épée nue à la main, disant qu'il voulait tuer *ce*

coquin de Fritz : on détourna le coup. Il voulait aussi tuer *cette canaille de Wilhelmine,* qu'il regardait comme la complice de son frère ; on s'y opposa pareillement. N'ayant pu être le bourreau de son fils, il voulut le faire exécuter par le véritable bourreau, et le fit mettre en jugement. Ce fut avec peine que les plus hautes puissances parvinrent à sauver ce malheureux prince. La reine était dans les plus vives alarmes, la princesse Wilhelmine les partageait ; et le roi, loin de les rassurer, vint leur dire que ce *coquin de Fritz n'existait plus.* Mais s'il fit grâce de la vie à son fils, il ne lui épargna ni les horreurs d'une longue prison, ni le spectacle affreux du supplice de Kats. L'échafaud de cet infortuné jeune homme fut dressé sous les fenêtres du prince royal, qui y fut mené et retenu de force pendant l'exécution. Deux fois il tomba en faiblesse, et adressa les plus tendres regrets à celui qui lui devait son malheur, et qui lui répondit par la plus touchante résignation. Le corps du malheureux Kats resta la journée entière sous les fenêtres du prince ; et, par un raffinement inouï de barbarie, le roi Guillaume envoya le bourreau demander le salaire de cette exécution au grand-père de ce malheureux jeune homme. Cette épouvantable catastrophe a été souvent racontée, mais jamais, ce me semble, avec autant d'intérêt que dans les *Mémoires* de la margrave. Ici, c'est un témoin qui raconte, et un témoin tellement intéressé, que l'histoire en reçoit un haut degré de pathétique, et que le lecteur, entrant dans tous les sentimens de douleur et d'angoisse qu'éprouve l'historien, en ressent lui-même une plus vive émotion.

Ce fut dans ces terribles circonstances, et dans l'espoir d'apaiser un père irrité et furieux, que la princesse consentit enfin à se marier avec le margrave de Bareith, troisième parti que lui avait proposé son père, mais que sa mère ne lui défendait pas moins de refuser que les deux autres. Sa marotte était toujours l'alliance avec l'Angleterre ; elle espérait à chaque instant voir arriver le prince de Galles. « Il n'ar- « rivait, dit la princesse, âne ni mulet qu'elle ne « prît pour son neveu. » Avec le mariage finissent les coups de pied, de poing, les scènes tragiques; mais non les scènes comiques, bourgeoises, risibles. Le roi Guillaume, qui avait pour ainsi dire forcé sa fille à se marier avec le margrave, ne la voit pas plutôt mariée, qu'il se moque d'elle, et surtout de son gendre : premièrement, parce qu'il ne buvait pas autant que lui; en second lieu, parce qu'il était pauvre. Il est certain que le margrave et sa femme vécurent dans un grand état de détresse, tant que vécut leur père et beau-père, le vieux margrave. Guillaume, qui aurait mieux fait de les mettre dans une situation plus aisée, aimait mieux leur reprocher grossièrement leur pauvreté. Dans la première visite que la margrave fit à son père, après un an de séjour à Bareith, et ses premières couches : « Ha, ha, lui « dit-il, vous voilà; vous êtes bien changée... vous « n'avez pas de pain, et sans moi vous seriez obligée « de gueuser. Je suis aussi un pauvre homme, et je « ne puis pas vous donner beaucoup ; je ferai ce que « je pourrai, et je vous donnerai par dix ou douze « florins, selon que mes affaires me le permettront ; « ce sera toujours de quoi soulager votre misère. Et

« vous, madame, adressant la parole à la reine, vous « lui ferez quelquefois présent d'un habit; car la « pauvre enfant n'a pas de chemise sur le corps. » Quelle aimable tendresse! Les procédés de la reine n'étaient guère plus délicats. Un jour le roi, dans un moment de bonne humeur et de générosité, avait fait venir un bijoutier, et avait dit à sa fille de prendre ce qui lui serait agréable : la princesse avait choisi une montre de jaspe garnie de brillans, du prix de quatre cents écus; mais la reine la regardant d'un œil de mépris : « Vous croyez, madame, lui dit-elle, « que le roi vous fera un présent si considérable? « vous n'avez pas de pain, et vous voulez des mon- « tres! » Après ce doux propos, elle choisit une bague de dix écus dont elle fait présent à sa fille, et congédie le bijoutier.

A Bareith, au sein de ses États, la margrave n'était guère plus heureuse : elle y était entourée des personnages les plus ridicules et les plus maussades, des plus bizarres originaux. Elle fait elle-même une description comique de son entrée à Bareith, des harangues qu'elle y essuya, des grotesques figures qui lui furent présentées, des habits transmis d'âge en âge à ceux qui s'en parèrent dans cette grande occasion et pour cette belle cérémonie; des perruques non moins antiques, de la malpropreté de tous ces personnages, et de l'appartement qui lui était destiné, entrant même là-dessus dans des détails peu délicats, et qui sentent la caricature. Son beau-père s'enivrait régulièrement deux fois par jour; il voulut se marier avec une des femmes de chambre de sa belle-fille, qu'il fit enrager tout le temps qu'il demeura

avec elle. Celle-ci, de son côté, ne dissimule pas les sentimens que lui inspire son beau-père ; et quelques années après, se trouvant à Berlin, elle dit, avec beaucoup de franchise, et sans hypocrisie ni affectation de sensibilité : « Les nouvelles que je reçus de « Bareith étaient bien *satisfaisantes :* on me man- « dait *que la santé du margrave dépérissait à vue* « *d'œil.* » Ses autres parens n'étaient guère plus aimables : elle nous parle d'une vieille tante qui, à soixante ans, était *requinquée* comme une jeune personne, *coiffée en cheveux marronnés, tout remplis de pompons couleur de rose.* « Sa physionomie rubi- « conde, ajoute-t-elle, et sa taille, d'une grosseur « si monstrueuse qu'elle avait peine à marcher, lui « donnaient l'air d'une Bacchus femelle : elle pre- « nait soin d'exposer à la vue sa grosse gorge flasque « et ridée, qu'elle fouettait continuellement avec ses « mains pour y attirer l'attention. » Et nous sommes fort heureux que la margrave se contente ici d'appeler cela une gorge : ailleurs, elle l'appelle autrement. La belle-sœur de la margrave, la princesse Charlotte, *était folle à être mise aux Petites-Maisons :* son frère le margrave était obligé de la battre, pour la mettre à la raison. Les médecins prétendaient que ces frénésies venaient d'un *tempérament trop amoureux,* et la margrave était de leur avis : effectivement, mademoiselle Charlotte riait, quand elle voyait un homme, *et lui faisait des signes.* Mais le plus étrange de tous les personnages, est une margrave de Cullembach, qui était tellement jalouse de la beauté de sa fille, qu'elle résolut de la forcer à faire un mariage indigne d'elle. Pour en venir à bout, elle en-

ferma la nuit, avec elle, un homme attaché à sa maison. Cela réussit à merveille, et à la satisfaction de la margrave de Cullembach, qui s'empressa de publier le déshonneur de sa fille.

Ces *Mémoires* pourraient servir à résoudre un problème que j'énoncerais ainsi : jusqu'à quel point une Allemande peut-elle savoir le français, et écrire en français? La margrave était sûrement une femme d'esprit; elle avait d'heureuses dispositions qu'elle avait cultivées par l'application et l'étude. Je suis persuadé qu'en Allemagne elle passait pour savoir supérieurement le français, et cependant elle l'écrit très-mal; ses expressions sont presque toujours sans noblesse : en parlant des querelles du roi et de la reine, elle dit qu'ils *étaient à se chipoter*, qu'ils se disaient des *piquanteries*. Quant à elle dans sa frayeur, *les cornes lui en viennent à la tête;* ailleurs, elle *s'en donne à gogo* (de la danse). Dans les expressions proverbiales et figurées, elle substitue un mot à un autre; ce qui fait quelquefois un sens assez plaisant. Ainsi, au lieu de dire d'un homme qu'il ne *voit* pas plus loin que son nez, elle dit qu'il ne *pense* pas plus loin que son nez : ailleurs, elle assure qu'elle ne veut pas se mêler de choses qui passent *son hémisphère*, ce qui ne l'empêche pas de se mêler de beaucoup de choses : apparemment *son hémisphère* était fort étendu. J'ai déjà fait remarquer ses allusions fréquentes à la Bible : quoique protestante, elle répète toujours qu'elle souffre toutes les peines du Purgatoire, ou qu'elle souffre *mort et martyre*. Tantôt elle est sur le point de devenir *statue de sel* ou *statue de glace*, et toujours *comme la femme de Loth*. Une au-

tre femme changeait de mari tous les mois, comme la Samaritaine; un homme arrive dans la nuit *comme Nicodème*. Ses allusions à la mythologie ne sont pas plus heureuses; et, dans ses allusions à l'histoire, sa mémoire la trompe quelquefois. Elle prétend, par exemple, que le camp de Mulberg, dans lequel le roi de Pologne reçut celui de Prusse, surpassait en magnificence celui du Drap-d'Or sous Louis XIV. Il n'y eut point de camp *du Drap-d'Or* sous Louis XIV: c'est ainsi que se nomme celui dans lequel se réunirent François Ier et le roi d'Angleterre Henri VIII. Ailleurs, parlant d'un lâche ministre du roi de Prusse, elle dit : « Il avait le même malheur qu'un roi de « France, qui ne pouvait voir une épée nue sans « tomber en faiblesse. » Nous ne connaissons point de roi de France qui eut ce malheur; la margrave devait dire un roi d'Angleterre : c'est en effet ce qu'on raconte de Jacques Ier, et on attribue cette faiblesse à la frayeur qu'eut Marie Stuart, lorsqu'étant grosse de ce prince, on tua sous ses yeux à coups d'épée, par l'ordre de son mari, son musicien David Rizzio. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient.

La pureté, la correction, l'élégance, qui ne gâtent jamais rien dans aucune composition littéraire, sont cependant moins rigoureusement exigées par les lecteurs indulgens des *Mémoires;* mais il faut avouer que la margrave use largement et abuse même de cette indulgence. Mais je ne sais; ces défauts ne déplaisent point en elle : il y a, entre ces discours et les actions des personnages qu'elle met en scène, une sorte d'analogie: son style bizarre peint assez bien les êtres bizarres qu'elle nous représente; son langage tudes-

que a assez de rapport avec les mœurs extraordinaires qu'elle décrit; et il semble que, pour bien faire connaître ces singuliers Allemands, ces ridicules Allemandes de la cour du gros Guillaume, du margrave de Bareith et de tous les margraves de ce temps, il n'y ait pas de mal que la muse de l'histoire soit un peu *allemande en français*.

Mémoires *sur la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse;* publiés par A. H. de Dampmartin.

Tel est presque toujours le sort des rois dont les contemporains écrivent l'histoire : beaucoup en parlent, beaucoup font de leur vie privée ou publique le sujet d'ouvrages, auxquels la curiosité générale donne un succès facile et éphémère; et cependant de ces divers faiseurs de mémoires, d'histoires, d'anecdotes, la plupart n'ont été nullement à portée de connaître les illustres personnages qu'ils font agir ou parler. Quelques-uns, en petit nombre, placés dans une situation plus favorable, ne savent point en profiter; emportés par leurs préventions, leur intérêt, leurs passions, leur amour ou leur haine, ils ne peuvent mettre dans leurs récits et leurs jugemens cette vérité, cette impartialité, premières qualités de l'histoire. Ils nous donnent donc ou des panégyriques, ou des satires; des satires, surtout, si aucune considération politique ne les retient, et si la liberté des temps où ils écrivent leur permet de donner un libre cours à leur malignité naturelle, et aux reproches qu'ils croient devoir adresser à la mémoire des

meilleurs rois, dont la destinée est toujours de faire un plus grand nombre de mécontens et d'ingrats, que d'hommes heureux et reconnaissans.

Mais ces passions, si contraires à l'esprit de justice, prirent à la fin du dix-huitième siècle un plus haut degré d'exaltation que dans aucune autre époque de l'histoire, et elles impriment au récit des événemens de cette période, et au portrait des personnages qui y jouèrent un rôle, un caractère d'exagération, d'enthousiasme ou de détraction; d'éloges sans mesures ou de censures amères, dont le lecteur sage doit beaucoup se défier. L'héritier du grand Frédéric, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, devenu dans ces temps malheureux successeur d'un homme à qui il était difficile de succéder, a dû, à cette double circonstance des jugemens sévères et d'une rigueur peut-être extrême. Chef d'un État que les talens et les triomphes de son prédécesseur avaient momentanément placé au rang des premières puissances, dans la balance politique de l'Europe, et voisin de la France, il dut être un des premiers à s'inquiéter, à s'indigner d'une révolution qui menaçait de changer toutes les relations politiques, de détruire cette balance, de ne rien respecter, de tout bouleverser. Il se mit en effet avec beaucoup d'ardeur à la tête des ennemis de cette révolution, dont les nombreux partisans et les nombreux écrivains, qui se piquèrent rarement d'impartialité, le peignirent avec les couleurs les moins favorables. Mais bientôt la cause royaliste qu'il avait prétendu faire triompher, fut abandonnée par lui avec autant de légèreté qu'il avait mis d'impétuosité à la défendre; et les hommes et les écrivains royalistes,

cruellement trompés dans les grandes espérances qu'ils avaient fondées sur son appui, le jugèrent à leur tour avec une grande sévérité.

Il faut l'avouer : cette conduite versatile, qui lui attira tour à tour les reproches des amis et des ennemis de la révolution, forme contre son caractère un préjugé assez défavorable. Ces incertitudes, ces fluctuations condamnables dans un particulier, le sont bien plus dans un roi qui, surtout dans les occasions importantes et décisives, doit prendre sa détermination avec mesure et circonspection, et la poursuivre avec ardeur et persévérance. Mais cependant le tort peut en être diminué par mille circonstances, avec soin déguisées par l'esprit de parti. La postérité n'ignorera pas que c'est par cet esprit de parti, et au plus fort de son exaltation, que Frédéric-Guillaume II a été jugé ; elle se défiera donc de ces jugemens ; elle les comparera entre eux, afin de démêler la vérité au travers de leurs exagérations, de leurs contradictions ; et, parmi les écrits qui serviront à fixer son opinion, l'ouvrage de M. de Dampmartin ne sera certainement pas oublié.

On sent qu'il est écrit par une main amie ; l'apologiste s'y montre à chaque page ; mais l'apologie est fondée sur des faits pleins d'intérêt ; et ce penchant à louer un monarque, dès long-temps enlevé au trône et à la vie ; penchant qui par conséquent a sa source non dans une basse flatterie, mais dans des sentimens louables et une noble reconnaissance, est bien préférable à l'esprit de détraction et de calomnie, fruit de la malignité, et souvent d'une odieuse ingratitude. M. de Dampmartin, ne pouvant point ap-

puyer l'estime qu'il veut nous inspirer pour Frédéric-Guillaume II, sur les événemens publics de son règne, qui, en général, ne furent ni bien conçus ni bien conduits, et n'eurent point une issue brillante, se rejette sur les nobles intentions du monarque et sur les détails de sa vie domestique. Ces détails sont pour la plupart curieux, intéressans, et, à quelques exceptions près, honorables à la mémoire du prince. Il paraît qu'il portait en effet, dans la société intime et privée, des qualités aimables, beaucoup de bienveillance, un esprit orné, une grande facilité à distribuer des grâces et des faveurs; de la délicatesse dans la manière de les répandre, et quelque chose de doux et de paternel qui, tempérant la majesté du trône, et rapprochant les distances entre le roi et le sujet, permettait une liberté décente et une noble et respectueuse familiarité. C'est une chose remarquable, que telles étaient, à la fin du dix-huitième siècle, les qualités de la plupart des souverains de l'Europe, avec ces nuances différentes qu'apporte nécessairement la diversité des caractères. La philosophie, qui proclamait les idées de liberté, d'égalité, et déclamait contre l'autorité, s'était insensiblement glissée jusque sur le trône, et avait appris aux rois à rougir, pour ainsi dire, de l'autorité, et à ne l'exercer qu'avec quelque honte. Pour se la faire pardonner, ils étaient devenus plus accessibles, plus affables; avaient cherché, ou à plaire par une exquise politesse, ou à captiver les suffrages par des études, des connaissances et même des talens, qui ne faisaient autrefois partie ni de l'éducation ni de l'ambition des rois. A Dieu ne plaise que je blâme ces heureux

effets de la philosophie! Un esprit cultivé, orné, convient à un roi, comme à un autre homme; la bonté, l'affabilité, sont au premier rang des vertus qui recommandent les souverains à la mémoire de leurs sujets; mais malheureusement cette philosophie, au moment même où elle affaiblissait l'idée que les rois avaient de leur autorité et de leur puissance, exagérait l'opinion qu'avaient les peuples de leur liberté et de leur indépendance; de sorte que tout équilibre étant rompu entre le pouvoir des uns et la soumission des autres, l'anarchie et le chaos du monde politique devait s'en suivre; et cela n'a pas manqué d'arriver.

M. de Dampmartin présente donc à notre intérêt Frédéric-Guillaume II, moins comme un roi habile, capable de maîtriser les événemens des temps difficiles où il vivait, et de soutenir l'État qu'il gouvernait au degré de splendeur et de puissance où l'avaient élevé les talens de son prédécesseur, que comme un homme aimable, plein de bonté et de générosité. Après avoir lu cet ouvrage, on persiste à lui refuser toujours les qualités d'un homme d'État; mais on lui accorde celles d'un simple particulier dont le caractère est doux, le cœur est bon, et l'esprit assez cultivé; et encore, considéré sous ce dernier rapport, combien de travers d'esprit et de défauts de conduite entachent sa vie privée! Séduit par les rêveries de l'illuminisme, il embrasse leur doctrine insensée, les protége long-temps, et s'abuse, à ce que dit l'Histoire, et ce que dissimule M. de Dampmartin, jusqu'à croire qu'on lui a fait apparaître Jules César. Le désordre de sa conduite et de ses mœurs scandalise la

ville la moins facile à scandaliser, Berlin, que cinquante années de prédications cyniques et irréligieuses, sous un roi athée, semblaient avoir familiarisée avec tous les excès de ce genre.

Frédéric-Guillaume II n'était point athée comme son prédécesseur; il était au contraire fort religieux, si cependant on peut appeler religieux les sentimens nés d'une aveugle superstition; mais cette superstition même lui imposait des devoirs rigoureux qui s'accordaient mal avec ses penchans désordonnés. Les illuminés, très-sévères, comme tous les novateurs qui prétendent se recommander par l'austérité de leur morale, mettaient la fidélité conjugale au nombre de leurs principes fondamentaux, et firent d'énergiques représentations au monarque, leur adepte, qui se permettait de fréqnentes violations de cette loi morale et sacrée. Ils lui enjoignirent de s'y conformer : le roi prétendit que cela lui était impossible; et, pour tout concilier, il leur demanda la permission d'épouser sa maîtresse, et d'avoir ainsi deux femmes. Les pontifes illuminés, après s'être fait beaucoup prier, y consentirent, et renouvelèrent, dans cette scandaleuse occasion, l'exemple qu'un autre novateur plus célèbre, Luther, avait déjà donné. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la femme légitime qu'il avait épousée après avoir fait divorce avec une autre, y consentit aussi : elle pleura même beaucoup cette seconde femme qu'elle avait permis à son royal époux de prendre, et qui mourut peu de temps après; et, par une condescendance qui ne se lassait jamais, elle trouva fort bon que Frédéric-Guillaume épousât encore une autre femme, et les

illuminés le permirent aussi : de sorte qu'il eut long-temps, tout à la fois, deux femmes légitimes ou reconnues telles par les lois; une femme divorcée et plusieurs maîtresses.

Son ministre Bischofwerder, partisan déclaré de l'illuminisme, et qui avait fait adopter à son maître les bizarres visions de cette secte, aurait voulu que le nouvel adepte eût été plus religieux observateur des principes sévères qu'on y professait. Il se donnait lui-même en exemple : voyez ma conduite, disait-il au roi! je n'aime point madame Bischofwerder, et cependant je lui suis toujours dévoué et fidèle. Ce raisonnement ne parut pas concluant à Frédéric-Guillaume; mais quelque temps après il prit bien sa revanche sur le ministre pédagogue et qui se targuait d'une vertu si rigide. Dans son invasion imprudente et sa honteuse retraite de la Champagne, les Français surprirent plusieurs courriers prussiens, leur enlevèrent leurs lettres, et firent imprimer non-seulement celles qui avaient quelque rapport aux affaires politiques, mais sans choix, sans discernement, et surtout sans délicatesse, celles qui contenaient les secrets de famille et même ceux de l'amour. Parmi ces dernières, on en trouva plusieurs de la comtesse de Pinto à son *délicieux Bischofwerder*, dans lesquelles les expressions les plus tendres et les moins équivoques ne laissaient aucun doute sur le genre de leur liaison. Le roi se scandalisa à son tour et fit de vifs reproches à son ministre. Bischofwerder confondu fait honteusement l'aveu de sa faute; mais il dit, pour s'excuser, qu'il était depuis long-temps bien résolu à renvoyer madame Bischof-

werder et à épouser sa maîtresse. Le roi le contraignit à exécuter sur-le-champ ce double projet. Quelle singulière justification ! quelle bizarre réparation de la morale outragée !

Dans une cour où les mœurs étaient si peu respectées, les femmes ne ménageaient pas même dans leurs propos les convenances que l'éducation leur commande dans le langage, lors même qu'elles s'en écartent dans la conduite. La première femme de Frédéric-Guillaume, extrêmement jeune, commença par l'accuser de certains défauts physiques ; accusation dont il lui prouva bientôt la fausseté à elle-même, en la rendant mère d'une fille. Mais son oncle, le grand Frédéric, voyant ensuite qu'elle était délaissée par son mari, et désirant qu'elle eût un fils, lui fit tout simplement proposer un très-bel officier des gardes du corps. Fatiguée des instances qu'on lui fit à cette occasion : « Monsieur, dit-elle vivement au « porteur de cette scandaleuse proposition, si vous « avez l'audace de prolonger un entretien qui me « blesse, c'est à vous que je donnerai l'ordre de faire « sur-le-champ l'héritier que le roi désire. Un « prompt châtiment me vengerait, si vous vous per- « mettiez une injurieuse désobéissance. » Le négociateur, plus que sexagénaire, continue l'historien, frémit de cette menace, et courut rapporter à Frédéric le mauvais succès de cette négociation. Quel impudent message ! quelle impudente réponse ! Dans une cour où les premiers personnages donnaient l'exemple d'une pareille dissolution, on dit assez plaisamment, lorsque le roi eut chassé de Berlin la troupe de comédiens français, que c'était sans doute

parce que les comédiens corrompaient les mœurs.

M. de Dampmartin ne s'est point proposé d'écrire l'histoire de Frédéric-Guillaume II, ni de nous présenter le récit des grands événemens qui agitèrent cette époque, et auxquels le monarque prussien prit part, plutôt entraîné par ces événemens, et dirigé par les conseils de ceux qui l'approchaient, que maîtrisant en grand roi et en homme d'État les uns et les autres. Le titre simple et modeste qu'il a donné à son livre annonce que tel n'a point été son projet, et il le déclare plus positivement encore dans sa préface : « On s'est abstenu, dit-il, de toutes réflexions « relatives aux principes du gouvernement, aux « combinaisons de la politique, et aux opérations « militaires. » Cependant ces combinaisons de la politique, ces opérations militaires offrent quelques détails qui peignent l'âme, quelques circonstances qui honorent le caractère de Frédéric-Guillaume ; et ces circonstances, et ces détails n'ont pas dû échapper au peintre, encore moins à l'apologiste de ce monarque.

C'est ainsi que M. de Dampmartin, sans exposer à nos yeux toutes les démarches, toutes les négociations, toutes les intrigues que les principales puissances de l'Europe et les parties intéressées employèrent pour engager le roi de Prusse à prendre une part active dans la guerre de la révolution; sans montrer tous les ressorts qui le déterminèrent, surtout sans raconter les événemens de cette guerre mémorable, dit néanmoins quelque chose de tout cela. S'il ne parvient point à effacer toutes les impressions fâcheuses qui résultent pour son héros

d'une guerre commencée sans sagesse soutenue, sans gloire, abandonnée sans réflexion, il tâche du moins de prouver, et prouve assez bien, ce me semble, que le roi de Prusse eut des motifs honorables pour entreprendre, des excuses honorables pour se désister, et qu'il déploya dans l'exécution la valeur brillante d'un brave chevalier. Frédéric-Guillaume voit un roi malheureux, et il prend les armes; il s'aperçoit que ces nobles motifs n'animent point les puissances confédérées, et il remet l'épée dans le fourreau : si sa conduite n'est point celle d'un roi politique et habile, elle est celle d'un roi humain, généreux, désintéressé. Tels sont les traits sous lesquels le représente M. de Dampmartin, et les faits sont assez d'accord avec ce visible dessein de son ouvrage. Les excellentes intentions de Frédéric-Guillaume sont prouvées par une note que nous a transmise l'auteur de ces anecdotes particulières sur sa vie privée. Il venait, après un long siége, de reprendre Mayence; et, retournant dans ses États, il s'exprima ainsi, dans une note que M. de Dampmartin nous donne comme officielle, et comme écrite de la main même du monarque : « La justice et l'honneur me prescri-
« vaient la loi de reprendre Mayence, mon invasion
« en Champagne ayant fait tomber cette ville au
« pouvoir des Français. Ici se borne le cours de mes
« hostilités : je ne sanctionnerai pas par ma pré-
« sence une guerre qui a pour objet le démembre-
« ment de la France. Je pars; j'emmène les princes
« de mon sang : je rougirais si quelqu'un d'eux se
« trouvait le témoin d'un partage qui blesse mes
« principes, et qui répugne encore plus à mes sen-

« timens. Je laisse une partie de mes troupes sous « le commandement du duc de Brunswick ; mais « uniquement pour la défense de l'Allemagne. » Mais, toujours faible et incertain, le roi de Prusse ne persista pas dans cette résolution, ou, ce qui serait encore pis, il fut désobéi par ses généraux. Les troupes qu'il avait laissées sous le commandement du duc de Brunswick ne se bornèrent point à défendre l'Allemagne ; elles voulurent de nouveau pénétrer en France, d'où, après avoir obtenu quelques succès, elles furent bientôt chassées ; et, passant ensuite sous les ordres du maréchal de Mollendorff, elles restèrent dans une inaction presque aussi honteuse que leur retraite des plaines de Champagne.

Cependant M. de Dampmartin, usant, je crois, un peu du privilége des historiens anciens, lorsqu'ils font haranguer leurs personnages, met dans la bouche de Frédéric-Guillaume mourant un assez long discours, où il proteste, avec encore plus de force, d'énergie et de noblesse, de la loyauté de ses sentimens, de ses intentions et de ses vœux relativement à la révolution française, et à la guerre qu'il lui avait faite. Il rapporte aussi, sur le même sujet, un mot de ce prince, plein de grâce et de bonté. Quelques Français, peut-être aigris par le malheur, ne pouvaient pardonner au roi de Prusse sa désertion d'une cause qui était la leur. Frédéric-Guillaume, qui n'ignora pas leur ressentiment et leurs discours, dit à un *Français, honoré de sa confiance* (et on comprend qui M. de Dampmartin veut désigner par ces mots) : « Je connais votre vivacité française ; je « m'attendais donc à ce que les émigrés, dans leur

« premier mouvement, me maltraiteraient sans vou-
« loir entendre aucune raison ; mais ils tarderont
« peu à revenir à leur heureux naturel : déjà ils ont
« fait un premier progrès, puisque les épigrammes
« succèdent aux injures ; bientôt je serai chansonné,
« puis les discussions commenceront, et à la fin
« viendra une amitié bonne et franche. »

Un autre événement politique d'une grande importance marqua le règne de Frédéric-Guillaume : c'est le partage de la Pologne. Il ne pouvait, comme dans la guerre qu'il fit à la révolution française, essayer de justifier celle où l'engagea cette nouvelle entreprise par de nobles motifs et de loyales intentions, et personnellement il n'y recueillit pas une plus abondante moisson de lauriers. Je ne suivrai point M. de Dampmartin dans le petit nombre de détails qu'il donne sur les campagnes des Prussiens en Pologne ; j'aime mieux revenir sur quelques-unes de ces anecdotes qui peignent ou les mœurs particulières d'une cour dont il paraît avoir bien connu plusieurs personnages intéressans, ou les mœurs générales d'un pays qu'il a long-temps habité et bien observé. Je ne sais cependant s'il n'exagère pas un peu la singulière indifférence des Allemands pour la conduite des demoiselles avant leur mariage, et l'excessive liberté qu'ils leur accordent, et dont elles usent et abusent. S'il faut l'en croire, les fautes les mieux avérées, surtout si ces fautes ont été suivies de tout le succès qu'elles peuvent avoir, sont fréquemment, pour les jeunes personnes qui les ont commises, une raison de plus pour être recherchées en mariage. Il cite à cette occasion l'anecdote d'un sei-

gneur allemand, qui, s'épanchant avec franchise lorsqu'il avait un peu largement bu, se plaignait ainsi du sort qui avait trahi ses espérances les mieux fondées : « Je possède cent mille écus de rente en fonds « de terre ; je compte par milliers des sujets opulens ; « j'ai une santé à toute épreuve, et ma femme cap- « tive tous les suffrages par l'élégance de sa taille, « sa belle figure et sa rare amabilité. Tant d'avanta- « ges sont flétris par la désespérante contrariété de « voir mon illustre maison toucher au moment de « s'éteindre. Assurément ma conscience ne m'adresse « aucun reproche à cet égard. Il y a dix années, « j'apprends que la jeune comtesse de***, chanoi- « nesse à ***, vient d'accoucher.... Sur-le-champ je « prends la poste ; je la demande en mariage, et je « l'obtiens à ma grande satisfaction. Qui n'aurait « pas vu comme moi, dans cette fécondité précoce, « un gage pour l'avenir? Point du tout : depuis mon « mariage, elle n'a pas même laissé entrevoir des « apparences de grossesse. Je défie que dans le « monde entier il se rencontre un second exemple « d'un pareil guignon. »

Parmi les divers personnages que M. de Dampmartin nous fait passer sous les yeux, et qu'il nous fait ou entièrement connaître, ou mieux connaître, il en est un sur lequel on a écrit un grand nombre de volumes sans épuiser la curiosité publique : on voit que je veux parler du prédécesseur de Frédéric-Guillaume, de Frédéric II, qu'un singulier mélange d'éclatantes qualités et de graves défauts, de grandeur et de bizarreries, doit distinguer entre les rois célèbres ; il eut toujours une sorte de haine con-

tre son successeur Frédéric-Guillaume, le tint constamment éloigné de sa personne et des affaires, et ne laissa échapper aucune occasion de lui donner les plus dures mortifications. On a déjà vu de quelle manière il voulait lui faire présent d'un héritier, en pressant sa femme de prendre pour amant un des plus beaux officiers du régiment des gardes (1). Sa causticité naturelle s'exerçait cruellement à l'égard du prince royal, son neveu ; mais elle n'épargnait personne, pas même les objets auxquels il tenait le plus, soit par orgueil, soit par affection. L'académie de Berlin, qu'il avait fondée et qu'il protégea toujours beaucoup, cherchant une inscription pour mettre sur le lieu de ses séances, le roi proposa celle-ci : Musis et Mulis ; *aux Muses et aux Mulets*, faisant allusion aux vastes écuries qui étaient sous les salles des académiciens. Tous les princes de la maison de Reuss s'appellent Henri, en ajoutant, pour se distinguer entre eux, le signe numérique qui lui convient : l'un d'eux se nommait Henri LXIV. Frédéric lui dit assez grossièrement, à mon avis : *Prince, vous avez donc des numéros comme les fiacres ?— Oui, sire,* répondit fièrement le prince, *et comme les rois.*

Frédéric rassemblait régulièrement, à une saison de l'année, tous les membres de sa famille dans son superbe château de *Sans-Souci ;* sa cour était gros-

(1) On a vu surtout (*Souvenirs de M. Thiébault*, p. 461) son indifférence et sa dureté, au moment où, voyant le prince, héritier de son trône, renversé avec son cheval dans un combat, il le crut mort.

sie par une foule de princes allemands qui s'y rendaient à la même époque. C'étaient des jours de fêtes et de représentations; mais bientôt l'humeur indépendante et avare du roi était doublement contrariée par la contrainte et la dépense que cette représentation exigeait. Il avait alors une singulière méthode pour congédier ces hôtes importuns; à table, au moment où tout le monde était rassemblé : « J'ai ap- « pris avec bien du regret, disait-il, que vous vou- « liez tous me quitter; je vous prie de m'accorder « encore la journée de demain; les ordres seront « donnés pour qu'après demain rien ne s'oppose à « votre départ; » et effectivement rien ne s'y opposait.

L'ouvrage de M. de Dampmartin est ainsi semé d'anecdotes curieuses et bien choisies; il nous fait connaître non-seulement le roi qui est le sujet ou plutôt le héros du livre, mais une foule de personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important, les membres très-nombreux de la famille royale de Prusse, les ministres prussiens Bischofwerder, Haugwitz, et plusieurs autres; les femmes du roi, ses maîtresses, la comtesse de Lichtenau, la comtesse d'Elnof, etc; enfin, plusieurs émigrés français que le roi accueillit avec une distinction particulière.

Le style de l'ouvrage a du nerf et de l'élévation, mais il n'est ni assez facile, ni assez naturel. L'auteur veut se montrer écrivain à chaque phrase, ce qui leur donne quelquefois trop de pompe, quelquefois un peu d'obscurité, et leur ôte cet abandon, cette simplicité qui conviennent surtout au genre des Mémoires. Peut-être aurait-il pu mettre aussi un peu plus d'ordre

dans la composition de l'ouvrage et dans la distribution des matériaux. On pourrait encore trouver dans cet ouvrage un autre défaut qui sera sans doute un éloge de l'auteur : son caractère doux, obligeant et poli, le porte à peindre toutes les personnes dont il parle sous les traits les plus flatteurs, et souvent les plus flattés. Tous les hommes sont parfaits, toutes les femmes sont charmantes. Il faut féliciter l'auteur de ne rencontrer que des individus doués de tant de belles qualités.

Mémoires de la princesse Caroline adressés à la princesse Charlotte, sa fille, publiés par Th. Ashe, écuyer ; traduits de l'anglais sur la quatrième édition, et ornés du portrait de la princesse Caroline.

Voilà sans contredit le livre le plus extraordinaire qui ait paru depuis long-temps, et celui dont il est le plus embarrassant de rendre compte au public. On hésite entre mille contradictions, on flotte entre mille incertitudes, on est arrêté par une foule de considérations. Cet ouvrage a-t-il été réellement publié en Angleterre ? Y a-t-il été imprimé, réimprimé jusqu'à cinq fois, annoncé publiquement dans tous les journaux ? N'est-il pas plutôt un libelle sorti des presses de quelque nation ennemie de la nation anglaise, ou du moins tout-à-fait indifférente à son honneur et à sa gloire ? Est-ce une princesse illustre, issue d'une des premières maisons de l'Europe, près d'être assise sur un des premiers trônes du monde, qui est le sujet de ces *Mémoires*, qui en est le principal personnage ? Cette princesse a-t-elle été

réduite à un tel degré d'infortune et d'humiliation, qu'elle ait pu regarder comme nécessaire, ou du moins utile, de publier une pareille apologie? Sont-ce là les lettres d'une mère à sa fille? ou quelqu'un a-t-il été assez téméraire pour feindre des lettres confidentielles, des communications intimes entre une telle mère et une telle fille; pour supposer des événemens, des conversations et des scènes d'une nature extrêmement délicate; enfin, pour usurper et compromettre un titre sacré et un nom auguste? Comment une pareille supposition a-t-elle pu se faire chez une nation civilisée, s'y répéter et s'y renouveler sans cesse par les fréquentes réimpressions du livre qui la contient? Comment, tandis qu'une femme et une mère devrait être, par les simples égards dus à ce double titre, préservée d'une supposition, coupable même lorsqu'elle ne regarderait qu'un particulier, la princesse, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître comme le sujet de ces *Mémoires*, n'en a-t-elle pas été défendue par tout ce qui attire le respect et les hommages? Enfin, est-ce un roman, une fiction dès-lors coupable, qu'il faudrait traiter comme un libelle? ou sont-ce des Mémoires véritables, des lettres authentiques, dont il faudrait alors parler avec égard, tout en les lisant avec étonnement?

Telles sont les questions qui ont été généralement agitées, et diversement résolues à l'apparition de cet ouvrage. Ceux qui attribuent réellement ces lettres à la princesse de Galles, se fondent sur des probabilités assez spécieuses, et des raisonnemens assez embarrassans pour ceux qui ont un avis différent.

Comment, disent-ils, s'il s'était trouvé un écrivain assez imprudent pour n'être arrêté par aucune considération, pour ne respecter ni le sexe, ni le rang, ni l'infortune, et abuser par une fausse supposition de ce qui est sacré pour tous les hommes, une nation entière se rendrait-elle pour ainsi dire complice de cet outrage fait à une princesse illustre et malheureuse, en laissant un libre cours à l'audacieuse calomnie? Comment le livre qui les contient circulerait-il librement en Angleterre? y aurait-il eu cinq éditions différentes? y serait-il publiquement annoncé dans les journaux? Comment la princesse de Galles, ses nombreux partisans, le parlement d'Angleterre, n'ont-ils pas réclamé contre cette publicité scandaleuse, n'ont-ils point demandé et la punition de l'auteur, et la suppression du livre? Comment le livre se vend-il précisément chez le libraire que la princesse de Galles honore de sa protection, dont elle lui permet de se prévaloir en public?

Ces objections sont fortes sans doute et difficiles à résoudre; mais elles seraient plus insolubles encore, que je n'en serais pas moins persuadé que les *Mémoires de la princesse Caroline* sont un ouvrage apocryphe, dans lequel quelques circonstances vraies, quelques événemens connus, mais vraisemblablement fort dénaturés, sont la base d'un roman où tout est également répréhensible, et le peu de vrai qui s'y trouve, mais qu'on n'avait pas le droit de publier; et le faux qui probablement y domine, et ce mélange de fictions et d'histoires que quelques personnes blâment dans d'autres romans comme contraires

aux règles du bon goût, mais que tout le monde blâmera ici comme contraires aux lois de la bienséance : tout prouve que ces lettres sont supposées, tout démontre qu'elles n'ont pas pu être écrites par la princesse de Galles, qu'elles n'ont pas pu être adressées à sa fille. La supposition n'est même pas faite avec assez d'adresse pour qu'un lecteur attentif puisse s'y tromper : il y a des contradictions et des faits faux, qu'une personne aussi bien instruite que la princesse de Galles n'aurait certainement point admis dans ses lettres. Par exemple, celui qui a eu l'insolence d'usurper son nom, suppose qu'un malentendu ayant fait prendre le change à la princesse et à son amant, et leur ayant fait croire que chacun d'eux était épris d'un autre objet, Algernon (c'est le nom de l'amant, ou du moins son nom de roman), dans son désespoir, quitte la cour de Brunswick, et vient porter sa douleur à Paris, tandis que la jeune princesse, non moins désespérée, tombe dangereusement malade. Cependant la duchesse de Brunswick sa mère, aussi habile que le médecin Erasistrate, découvre la cause de sa maladie et le secret de son cœur. Dans le même temps le malentendu s'éclaircit, la jeune princesse apprend qu'elle est éperdument aimée d'Algernon, qu'elle aime tendrement : la duchesse approuve cet amour, et consent à l'union de sa fille avec cet Irlandais : il ne s'agit plus que d'instruire celui-ci de cette heureuse *péripétie* qui change si inopinément son sort. Le prince Louis de Prusse, son rival malheureux, a la générosité de se charger de cette commission : il part pour Paris, y cherche long-temps l'amant fugitif, et le retrouve enfin dans

le parc de Versailles, apostrophant tout seul et tout haut les ronces, les fleurs, les plantes et lui-même. Aucune lettre n'est datée, aucune époque n'est déterminée; mais la princesse de Galles s'étant mariée le 5 avril 1795, et les descriptions poétiques qu'elle fait de *l'arrivée du père du jour*, de *ses feux étincelans*, du *baume des fleurs*, du *concert des oiseaux sous la feuillée*, prouvant que tout ceci se passait dans la belle saison, il est clair que c'est dans l'été de 1794, c'est-à-dire, à cette époque où la Prusse était en guerre avec la France, dans un temps où aucun prince de l'Europe, et encore moins un prince de la maison de Prusse, ne voulait vraisemblablement et ne pouvait impunément venir à Paris, et où le prince Louis avait tout autre chose à faire qu'à y venir chercher l'Irlandais Algernon. N'est-ce pas là plutôt l'invention fabuleuse d'un romancier, que le récit sincère d'une princesse malheureuse qui écrit ses Mémoires, et les transmet à sa fille? Mais voici un fait bien plus important encore dans l'apologie de la princesse de Galles, et qui me paraît se rapprocher bien plus des fictions d'un roman que de la vérité de l'histoire. Tous ceux qui ont lu les tristes détails de cette dissension domestique qui a éclaté au sein de la famille royale en Angleterre, et la déplorable enquête qui en a été la suite (et qui est-ce qui n'a pas lu en Europe, avec un sentiment pénible, toutes les pièces de ce procès, auxquelles les journaux anglais ont donné une publicité scandaleuse?), savent que la princesse de Galles honore de ses bontés un enfant dont elle prend un soin particulier. Cet acte touchant d'humanité, travesti par ses ennemis, leur

avait fourni un acte d'accusation contre elle. Ses partisans, ses amis, et vraisemblablement les amis de la vérité, déposèrent que cet enfant était celui d'une pauvre femme qui avait eu le bonheur d'intéresser, pour elle et son fils, le cœur naturellement bon et sensible de la princesse. Mais cette explication est trop simple pour l'imagination d'un romancier. On suppose donc, dans ces prétendus Mémoires, que cet enfant est le fruit d'un mariage clandestin entre le prince Louis de Prusse et une certaine Mélina, véritable héroïne de roman, jadis éprise d'Algernon, l'amant de la princesse. On suppose encore que c'est ce même Algernon qui transporte cet enfant de Prusse en Angleterre, le fait trouver habilement sous les pas de la princesse, etc., etc. Je le demande, est-ce là cet accord qui devrait régner entre les lettres de la princesse, entre ses *Mémoires* apologétiques et les dépositions des témoins qui la défendent, dans le déplorable procès qu'elle soutient à la face de l'Europe?

Mais les faits controuvés et contradictoires, les faux matériels ne sont pas, à mon avis, la plus forte preuve de la supposition de ces *Mémoires*. J'en trouve une plus convaincante encore dans la contexture entière et le style de l'ouvrage, dans le récit même des événemens qu'on pourrait regarder comme vrais. Non, ce n'est point là le langage d'une femme qui fait des aveux, d'une princesse qui écrit ses *Mémoires* d'une mère surtout qui les adresse à sa fille, à sa fille dans l'âge de l'innocence et de la plus délicate pudeur! Peut-être une mère (et cela est encore assez difficile à croire) pourrait-elle confier à sa jeune fille qu'elle a aimé éperdument un homme, qu'elle l'a engagé elle-

même à l'enlever ; mais elle ne lui présenterait pas à chaque instant et avec complaisance les tableaux les plus vifs de ses rêveries passionnées, et de ses extases amoureuses : elle ne se peindrait pas avec une sorte de délire, assise dans un bosquet à côté d'Algernon, réposant sa tête sur l'épaule, et touchant d'une main la poitrine de son amant, abandonnant l'autre main tremblante dans celle d'Algernon, et celui-ci cueillant une rose, la plaçant sur le sein de son amante, sentant les battemens de son cœur, entendant ses soupirs, et de ses baisers enflammés séchant les larmes que l'amour fait couler, jusqu'à ce qu'enfin la princesse s'échappe des bras de son amant, et s'enfuit un peu *confuse*. Je le répète, quelle est la mère qui offrirait à ses filles de pareils tableaux, où elle se serait peinte comme le principal personnage, et avec des expressions plus vives encore et plus passionnées que la situation elle-même ?

Enfin, l'imitation de plusieurs romans trahit et décèle encore une composition romanesque. Comme dans la *Nouvelle Héloïse*, des parens imprudens confient l'éducation d'une jeune fille à un beau jeune homme, et, comme dans la *Nouvelle Héloïse*, la jeune fille devient éprise de son précepteur, qui partage sa passion. Le duc de Brunswick, comme le baron d'Étanges, est furieux quand il découvre cette intrigue amoureuse ; et, s'il ne donne pas précisément un soufflet à sa fille, *dans la violence de ses gestes* il la renverse, et elle tombe évanouie ; sa mère, comme la baronne d'Étanges, la relève, la console, et, plus même que la bonne baronne, elle favorise les amours de sa fille. Encouragée par cette indulgente mère, la jeune

Caroline de Brunswick s'enfuit avec son amant, et, à quelque distance de la maison paternelle qu'elle abandonne, elle rencontre le tombeau d'un de ses ancêtres. La vue de ce tombeau, l'inscription qui est gravée sur le marbre, le souvenir des vertus de celui qui est enfermé sous cette pierre, tout lui rappelle son devoir et sa faute; une voix éloquente lui semble sortir de cette tombe pour l'accuser; elle hésite; mais enfin l'amour l'emporte. Ne reconnait-on pas dans cette situation très-belle et éminemment dramatique, celle de mademoiselle de Clermont qui, s'échappant du palais de ses aïeux pour aller épouser M. de Melun, est arrêtée à l'aspect de la statue du grand Condé, et semble lire dans la figure fière et imposante du héros la condamnation de ses démarches et la règle de ses devoirs? et ne voit-on pas dans cette imitation plutôt un hommage au talent de madame de Genlis, qu'à la vérité?

Mais rien ne prouvera mieux la supposition de cet ouvrage, que la rapide analyse que je vais en faire. Voici, en effet, les singulières confidences que, dans la supposition de l'authenticité de ces lettres, une mère, une princesse ferait à sa fille âgée de quinze ou seize ans, et ensuite à toute l'Europe et au monde entier.

Un jeune Irlandais, qu'on ne veut nous faire connaître que par les lettres initiales de son nom, ou sous le nom supposé d'Algernon, et c'est au milieu de tant d'indiscrétions une singulière discrétion, avait servi sous les ordres du duc de Brunswick, s'était attaché à sa personne; et, amené à sa cour, il y faisait partie des officiers de sa maison. C'est là le héros du ro-

man, et assurément le héros le plus accompli qu'il soit possible d'imaginer, réunissant tous les agrémens, tous les talens, toutes les perfections, les grâces de la figure, l'élégance de la taille, les plus nobles qualités de l'âme, les dons les plus heureux de l'esprit et du génie, les connaissances les plus profondes, et une singulière aptitude à tous les beaux-arts. Le langage ordinaire ne peut pas suffire pour peindre un être si prodigieux, doué de tant de qualités extraordinaires que rehausse encore l'amour; aussi la princesse Caroline prend-elle le langage figuré et poétique, qui paraît être au reste son langage familier et naturel, car elle ne le quitte presque pas dans toute l'étendue du roman : « Algernon, « dit-elle, était élevé pour les armes; mais..... le char « du dieu de la guerre n'éblouissait pas tellement ses « yeux qu'il ne portât quelquefois ses hommages aux « pieds de la statue de Minerve. Il dérobait aux « Muses des faveurs secrètes. » Ce qui veut dire, car on nous l'explique, de peur que nous ne l'entendions pas, qu'Algernon excellait dans la musique, dans la poésie. Savant dans l'histoire, profond dans la métaphysique et la morale, éloquent sur tous les sujets, après s'être élevé par son mérite aux premiers grades de l'état militaire, *il s'était classé par ses productions littéraires au premier rang des auteurs de son siècle;* et c'est cet homme que la plus brillante célébrité devrait trahir et dévoiler aux regards de tout le monde, qu'on prétend cacher sous un nom supposé, en hasardant même les lettres initiales de son véritable nom; et, ce qu'il y a de singulier, on y réussit assez bien; c'est un grand

homme, inconnu à peu près à tout le monde.

Le duc et la duchesse de Brunswick ne balancent point à confier l'éducation de leur fille à un précepteur si séduisant, si dangereux, et cette imprudente confiance a un effet assez naturel, qui peut-être n'est pas sans exemple, qui, du moins, n'est pas une idée neuve dans un roman. Cependant, la pudeur d'une part, et le respect de l'autre, contiennent longtemps l'aveu des tendres sentimens qu'ils se sont inspirés : leur amour se laisse à peine soupçonner dans les thèses qu'ils aiment à soutenir sur la métaphysique, sur la morale, sur la vertu, discussions où quelques idées nobles et élevées sont noyées dans beaucoup de galimatias. Mais enfin, la jalousie, ce fléau des âmes tendres et passionnées, fait éclater leurs sentimens mutuels. La jeune princesse a une rivale, et quelle rivale! c'est elle-même qui en fait le portrait, et jamais femme, dans une pareille circonstance, n'a rendu à une autre femme une si éclatante justice : elle la voit assise dans un bosquet, à côté de son amant; elle la distingue au clair de la lune, lui souriant d'un air plein de douceur; elle se glisse, sans être aperçue, auprès d'eux, et c'est dans ce moment même qu'elle la peint des traits les plus enchanteurs : « Malgré toutes mes préventions, dit-« elle dans ce moment cruel et décisif, il faut que je « le confesse, Mélina me parut ravissante; un schall « bleu, couleur de saphir pâle, descendait de ses « épaules jusqu'à terre; ses cheveux d'un blond léger « couvraient ses tempes et son front de boucles on-« doyantes, et un voile de dentelle, blanc comme la « neige, ombrageait sa figure; elle levait de temps

« en temps ce voile et soupirait par intervalles. Je « n'ai jamais vu de traits plus féminins et plus déli- « cats; et, quoique le sourire semblât se jouer autour « de ses lèvres de rose, des larmes brillaient dans « ses beaux yeux bleus et avaient l'air de ces gouttes « de rosée que l'on voit trembler sur la texture lé- « gère de l'iris. J'admirai de la meilleure foi du « monde les attraits de cette femme angélique, au « moment même où ils faisaient mon désespoir et « mon supplice. »

Quelque délicate que fût la situation où la jeune princessse Caroline voit Algernon et Mélina, ce n'est rien encore, en comparaison de ce qu'elle entend. Après les propos les plus tendres, exprimés même quelquefois dans ce langage familier que se permet l'amour heureux et satisfait; après la déclaration la plus vive, la plus exaltée, Mélina, hors d'elle-même et d'un air égaré, se jette dans les bras d'Algernon, et la jeune princesse s'évanouit. Il semble que c'est s'évanouir fort à propos; au contraire, on ne peut pas plus mal prendre son temps : en effet, si elle ne s'était pas évanouie, elle eût entendu Algernon dire à Mélina : « Hélas! madame, l'infortuné Algernon « aime déjà une autre femme, et *l'objet* de son « amour téméraire est cette princesse Caroline qui « fait *l'objet* de l'ambition de tous les hommes, du « désespoir de toutes les femmes; » elle eût démenti Mélina, que sa passion rend un instant perfide, et qui, dans l'espoir de détruire dans le cœur d'Algernon un espoir si fatal à celui qu'elle éprouve, fait tous ses efforts pour bien le convaincre qu'il aime sans espérance, et que la princesse est éprise du

prince Louis de Prusse. Algernon, persuadé par ce discours, abandonne une cour qui désormais lui est odieuse, et vient porter son désespoir à Paris. La princesse, de son côté, persuadée par ce qu'elle a vu et entendu, n'est pas moins désespérée; et, succombant à sa douleur, minée par une fièvre ardente, elle allait être la victime de cette fatale méprise, sans les généreux aveux de Mélina, et la généreuse démarche du prince Louis qui, amant malheureux de Mélina, vient à Paris (où, dit-on, il n'est jamais venu) chercher son rival, cet Algernon, objet de tant d'amour, cause de tant de malheurs.

Le voilà donc revenu à la cour de Brunswick; c'est quelque chose d'avoir son amant à côté de soi; mais ce n'est pas tout. La duchesse de Brunswick, en bonne mère, consent assez facilement au mariage de sa fille avec Algernon : aussi cette tendre mère est-elle prodigieusement louée dans ces *Mémoires*. « J'ai « pris plaisir, dit la princesse Caroline, à entendre « d'autres femmes; j'étais contente d'elles; mais, en « écoutant ma mère, j'étais mécontente de moi-« même; » c'est le mot de Louis XIV à Massillon. « Lorsque j'entends d'autres prédicateurs, je suis « content d'eux; lorsque je vous entends, je suis mé-« content de moi. » On voit que, si l'auteur de ces *Mémoires* a souvent imité nos romans, il a quelquefois aussi imité notre histoire. Cependant le duc de Brunswick ne se montre ni aussi facile ni aussi favorable à la passion de sa fille, que la duchesse : il s'irrite; il frémit à la seule idée qu'une princesse de son sang se marie avec un Irlandais, officier de sa maison. Son horreur pour cette union augmente encore quand le

prince de Galles lui fait demander sa fille en mariage. Des scènes assez violentes suivent ces débats, et la princesse, inflexible et fidèle à son amant, combine avec lui un plan d'évasion et d'enlèvement qui s'exécute. Le duc de Brunswick poursuit à main armée la princesse fugitive : celle-ci, dans sa fuite, court plus d'un danger ; elle passe une nuit en plein champ, à la belle étoile, à côté de son amant, qui la serre souvent dans ses bras : elle pâlit, elle rougit; enfin, à une *nouvelle étreinte*, elle fait un effort, et s'échappe. Nous l'avons déjà vue, dans une autre occasion, un peu *confuse*. Dans celle-ci, elle est *couverte de honte et de larmes;* cependant elle rend cette justice à Algernon, que, malgré *sa jeunesse, le lieu et la position*, il se comporte en homme d'honneur. Échappée à ce danger, elle en court un autre d'un autre genre. Un soldat se présente devant eux, une lanterne sourde à la main; il disparaît; reparaît une seconde fois, puis une troisième, avec une suite de gens armés ; c'était le duc de Brunswick lui-même. Les troupes de la fille et les troupes du père en viennent aux mains ; la fille s'évanouit ; le père fait des prodiges de valeur ; Algernon est vaincu, captif, enchaîné, mené à la résidence du duc, et enfermé dans une tour.

Cependant la jeune princesse, qui avait à peine recouvré l'usage de ses sens, ignore le sort de son amant. A-t-il succombé dans le combat? est-il mort percé de coups ? Elle apprend enfin qu'il est dans un cachot ; et, après une belle résistance, elle consent, pour l'arracher à son esclavage, de subir elle-même celui de cet hymenée tant redouté avec le prince de

Galles ; elle veut du moins, avant son départ pour Londres, pénétrer dans la prison de son amant, le voir une dernière fois, lui faire de derniers adieux, lui prouver surtout que c'est pour lui seul qu'elle s'est sacrifiée, et lui apprendre combien ce sacrifice lui a coûté ; elle trompe la surveillance de son père, séduit le prince Louis de Prusse, qui se trouve toujours là pour surmonter les obstacles qui séparent les deux amans. Cette scène a de l'intérêt, cet entretien serait touchant s'il n'était un peu gâté par le pathos et l'humeur déplacée d'Algernon, qui le fait dégénérer en véritable querelle. Les réponses de la princesse ont de la dignité et de la noblesse, et les deux amans se quittent plus épris et plus malheureux que jamais. Enfin, il faut partir pour l'Angleterre, la princesse s'embarque abîmée de douleur ; et, pour distraire un peu cette douleur, ou peut-être pour la nourrir, elle venait la nuit rêver sur le tillac. Le capitaine Pole vient mêler ses rêveries aux siennes, et leur conversation, dans laquelle la princesse elle-même avoue qu'il y a un peu de *pathos*, roule sur les étoiles, l'orbe du firmament, la succession innombrable des régions brillantes de l'Orient, la théogonie des anciens, l'infini, les rapports des sphères visibles et invisibles avec l'homme, et autres questions non moins élevées. Assurément c'est l'unique exemple d'une pareille conversation entre un marin et une jeune et jolie femme sur le tillac d'un vaisseau à deux heures après minuit. Cependant cette conversation si innocente, si sublime même, a des suites fâcheuses : une des dames de la suite de la princesse, femme perverse et pleine de mauvaises intentions à son égard,

la surprend dans ce tête-à-tête, à cette heure indue, appuyée sur le bras du capitaine et enveloppée de la capote d'un matelot; elle en garde la mémoire, et lorsque quelque temps après la princesse de Galles refuse de prendre le bras de son auguste époux, prend celui du capitaine Pole, prolonge sa promenade bien avant dans la nuit, et abandonnée de ses femmes, s'égare et ne revient qu'excessivement tard, cette femme, intéressée par son ambition et ses passions à brouiller le prince et la princesse de Galles, ne manque pas de faire d'injurieux rapprochemens : c'est là une des principales causes de la rupture.

Mais la mésintelligence avait déjà éclaté; elle troubla les premiers, les plus doux momens de l'union; et la princesse Caroline donne à ce sujet, à sa fille, les détails les plus clairs, les plus circonstanciés. Toutefois un heureux rapprochement entre les époux divisés n'était pas impossible : la princesse avait confondu ses calomniateurs, expliqué à son avantage les circonstances les plus délicates; elle avait beaucoup de partisans dans la famille royale : le roi d'abord, son beau-frère le duc de Clarence, dont elle dit beaucoup de bien, et jusqu'à un certain point, le prince de Galles lui-même, qu'elle loue beaucoup aussi, et qu'elle peint comme plein de générosité et de délicatesse. Ce sont, avec la princesse Élisabeth, que peut-être une conformité de situation, un amour malheureux lui rendent chère, à peu près les seuls Anglais dont elle parle avantageusement : elle dit, en général, beaucoup de mal de tout le reste de la nation anglaise. Sa vertu, son innocence, les bonnes in-

tentions de ses partisans et de ses amis, les heureuses dispositions du prince de Galles, tout échoue contre une circonstance bien singulière. Elle élevait un enfant; un étranger vivait mystérieusement dans une chaumière non loin de son palais : le prince de Galles veut savoir ce que c'est que cet enfant, ce que c'est que cet étranger; on envoie chercher celui-ci dans sa chaumière, on ne l'y trouve pas; on continue les recherches, on l'amène enfin...; c'était l'ancien amant de la princesse; c'était Algernon lui-même. La princesse s'évanouit; l'enfant s'écrie en voyant Algernon, et l'appelle son papa. Il y a véritablement du malheur : cependant ce qu'il y a d'heureux, c'est que le prince de Galles, après une courte explication, est enchanté de sa femme, enchanté d'Algernon; et il me semble qu'il n'y a plus de prétexte aux infortunes de la princesse.

Tels sont ces *Mémoires*, telles sont ces lettres, tel est ce roman. Il faudrait, il est vrai, pour le bien faire connaître, après avoir fait l'analyse de la fable et des événemens, donner une idée du style, du dialogue, des portraits, des conversations, des dissertations, des descriptions, où des pensées élevées, une imagination vive, des images brillantes se mêlent avec une intarissable bavardage, l'emphase, la recherche, le mauvais goût, et les expressions les plus singulières, et les tours les plus étranges. De ce mélange il résulte un ouvrage qui, s'il était entièrement d'invention, et n'avait aucun rapport avec d'illustres personnages et des faits connus, n'aurait aucun intérêt; mais qui, lié, malgré les fausseté dont vraisemblablement il abonde, à ces personnes, à ces

événemens et à l'histoire, a dû exciter et excite encore beaucoup de curiosité (1).

---

(1) Cet article fut fait en 1813, avant l'avénement du prince de Galles au trône, lorsque éclata sa mésintelligence avec la princesse de Galles, et au premier acte de ce procès scandaleux, qui fut repris avec plus de scandale encore, lorsque ce prince succéda à son père.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE.

SECTION PREMIÈRE.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Pages

Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française ; par M. de Châteaubriand. . . . 1

Art. II. 14

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. 26

Histoire des guerres civiles de la République romaine ; traduites du grec d'Appien d'Alexandrie, par J.-J. Combes-Daunous.

Art. Ier. 33

Art. II. 41

Art. III. 49

Histoire de la Fronde, par M. le comte de Sainte-Aulaire. 57

Histoire de la Guerre de la Vendée et des Chouans, par Alphonse Beauchamp. 72

Récit de l'évasion d'un officier pris à Quiberon, par Joseph C.-M. 78

Histoire de l'Ambassade dans le grand-duché de Varsovie, en 1812 ; par M. de Pradt :

Art. Ier. 86

Art. II. 96

Pages

Histoire d'Écosse, depuis la naissance de Marie Stuart jusqu'à l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre, avec un Précis des événemens antérieurs à cette époque, par Robertson; traduite de l'anglais par M. Campenon. . 105

Histoire de la Guerre de Trente Ans, par Schiller, et de la Paix de Westphalie, par M. C. - L. de Wolfmann; ouvrages traduits de l'allemand, et accompagnés de notes, par M. A. Mailher de Chassat. 116

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Lorraine et comte de Provence; par M. le vicomte L. - F. de Villeneuve-Bargemont 126

Histoire de Fénelon, composée sur les manuscrits originaux; par M. de Beausset. 141

Biographie universelle ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes :

Art. Ier. 167

Art. II. 175

Art. III. 182

SECTION II.

MÉMOIRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, AVANT LA RÉVOLUTION.

Mémoires de Boucicaut. — De Jeanne d'Arc. 197

Mémoires de Montluc. — Du président Jeannin. 206

Œuvres complètes du seigneur de Brantôme, accompagnées de remarques historiques et critiques. 214

Mémoires de Bassompierre. 237

Mémoires du cardinal de Richelieu. 259

Mémoires inédits de Louis Henri Loménie, comte de Brienne, secrétaire d'État sous Louis XIV, publiés sur les manuscrits autographes, avec un Essai sur les mœurs et les usages du dix-septième siècle. 271

Mémoires de Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie - Française. 286

Abrégé des Mémoires, ou Journal du marquis de Dangeau, extrait du manuscrit original, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur Louis XIV, sa cour, etc.; par madame de Genlis. 297

Mémoires de M. de Coulanges. 314

Pages

SECTION III.

MÉMOIRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, PENDANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION.

Mémoires de madame Roland. 322
Mémoires de Linguet, Bailly et Wéber. 338
Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de Souvenirs et d'Anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, de Louis XV, et de Louis XVI, par madame Campan. 348
Mémoires de madame la marquise de Bonchamps, rédigés par madame la marquise de Genlis, suivis de Pièces justificatives. 358
Mémoires de madame du Hausset, femme de chambre de madame de Pompadour, avec des notes et des éclaircissemens. 369
Mémoires sur l'affaire de Varennes, comprenant le Mémoire inédit de M. le marquis de Bouillé (comte Louis), deux Relations également inédites de MM. les comtes de Raigecourt et de Damas, celle de M. le capitaine Deslon, et le Précis historique de M. le comte de Valory. 382
Dernières années du règne et de la Vie de Louis XVI; par M. François Hue, l'un des officiers de la chambre du roi. 392
Histoire du dix-huit Fructidor, ou Mémoires contenant la vérité sur les divers événemens qui se rattachent à cette conjuration, par le chevalier de La Rue, l'un des déportés à Sinamary, au dix-huit fructidor. 401
Souvenirs d'un officier royaliste, contenant son entrée au service, ses voyages en Corse et en Italie, son émigration, ses campagnes à l'armée de Condé, et celle de 1815 dans la Vendée; par M. de R..., ancien colonel d'artillerie. 410
Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. monseigneur Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry; par M. le vicomte de Châteaubriand. 421

SECTION IV.

MÉMOIRES ÉTRANGERS.

Mémoires de Benvenuto Cellini, orfévre et sculpteur florentin, écrits par lui-même, où se trouvent beaucoup d'anecdotes curieuses touchant l'histoire et les arts, traduits de l'italien, par M. T. de Saint-Marcel. 433

Pages
Vie de Victor Alfiéri, écrite par lui-même, et traduite de l'italien, par M***. 442
Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand; sa famille, sa cour, son gouvernement, ses amis, etc.; par M. Thiébault 456
Mémoires de Frédérique-Sophie Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric le Grand, écrits de sa main. 475
Mémoires sur la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse; publiés par A.-H. de Dampmartin. 493
Mémoires de la princesse Caroline adressés à la princesse Charlotte, sa fille, publiés par Th. Ashe, écuyer; traduits de l'anglais sur la quatrième édition, et ornés du portrait de la princesse Caroline. 508

FIN DE LA TABLE.

AC
25
F35
t.4

Féletz, Charles Marie Dorimond de

Mélanges de philosophie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 04 07 08 006 6